This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

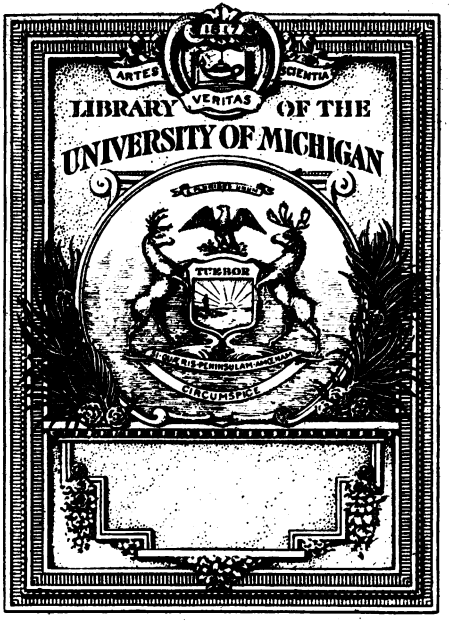
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

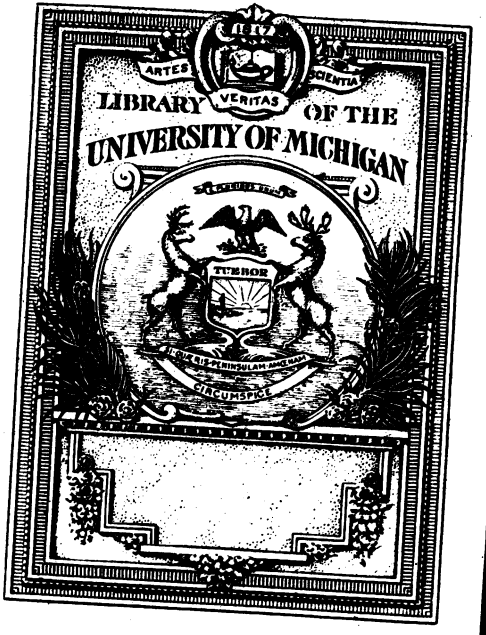
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

455


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

455

TRAITÉ GÉNÉRAL DU STILE.

TRAITÉ GENERAL DU STILE,

AVEC UN

TRAITE PARTICULIER

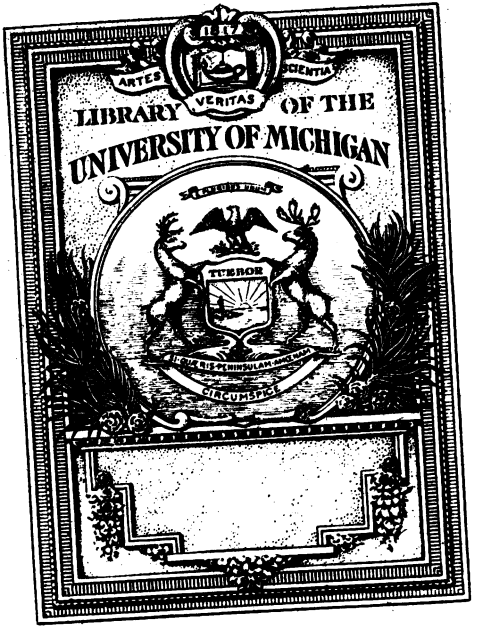
DU

STILE EPISTOLAIRE.

Par l'Auteur des Remarques sur les Germanismes.

Eléazar de Mauvillon

A AMSTERDAM & A LEIPZIG,
Chez J. SCHREUDER & P. MORTIER le Jeune.
M D C C L V I.


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SIRCUMSPICE

643 148-020

PREFACE.

DEs occupations indiſpenſables ont retardé jusqu'aujourd'hui la publication de cet Ouvrage, que j'avois annoncé dans le Diſcours qui précéde mes *Remarques ſur les Germanismes*, & que le Public a demandé avec tant d'empreſſement. Je remplis aujourd'hui mes engagemens; heureux ſi mon travail répond au but que je me propoſe, qui eſt l'utilité publique.

J'ai accompagné mes réflexions d'exemples tirés des meilleurs Ecrivains. Si je n'ai pas cité tous ceux qui paſſent pour excellens, ce n'eſt pas aſſurément que je conteſte leur mérite; mais c'eſt que je n'ai pas voulu groſſir inutilement ce Volume. La même raiſon m'a fait renfermer en peu de mots les préceptes & les remarques. J'en dis aſſez pour les *François*; & quant aux Etrangers, je laiſſe aux Maîtres à leur expliquer & à étendre mes penſées. J'ai ſuivi la méthode de Mr. LE BATTEUX, en diſtribuant cet Ouvrage par Exercices. Pouvois-je prendre un meil-

raiſon de la Conſtruction Latine avec la Françoiſe. 80. *De l'Interrogation.* 84. *Comment il faut placer les Adjectifs.* 89. *Qu'il faut éviter toute ambiguïté.* 91. *Pléonaſme, défaut dans le Stile François.* 93

——— VII. *De l'Ellipſe, & de quelques Façons de parler particuliéres à la Langue Françoiſe.* 95. *Que la Langue Françoiſe ne ſouffre point d'embarras.* 99. *De la Suſpenſion dans le Stile François.* 104. *De la Parenthéſe.* 106. *De quelques Façons de parler particuliéres.* 107

——— VIII. *Des uſages particuliers de la Conjonction* Que. 109. Que *employé pour* ſeulement. 109. *Au-lieu de* beſoin *ou* nulle choſe. *Devant la troiſiéme perſonne de l'Impératif. Devant quelques Infinitifs. Au-lieu de* pourquoi *&* quelle choſe. 110. Que *marque une eſpéce de déſir devant le Conjonctif & le Conditionnel. Employé pour* lorſque, depuis que. *Au-lieu de* ſans que. *Ce qu'il marque après le Verbe* il ne fait que. 111. Que *employé au-lieu de répéter les Conjonctions* ſi, quand, lorſque, *ſe met dans le ſens de* ſi que. *Eſt ſouvent une ellipſe devant les tems du Conjonctif.* 112. *Après le Verbe* c'eſt, que *ſe met élégamment pour* de qui, à qui. 113. *Maniére de parler fort vive par la Conjonction* que. 114

——— IX. *Du choix des Termes, & de quelques Termes en vogue.* 115

——— X. *Des Expreſſions ſublimes, gracieuſes, fines.* 138

CHA-

TRAITÉ GÉNÉRAL
DU
STILE.

d'eſprit & de ſentiment, ce goût, ce diſcernement, qui font qu'on penſe délicatement, & qu'on s'exprime avec élégance.

Le bon Stile eſt moins un art qu'un talent ou un don de la nature : d'où il ſuit qu'on ne peut guére l'acquérir de ſoi, ni par le ſecours d'autrui; & comme on ſent mieux qu'on ne peut l'exprimer, qu'un Stile eſt mauvais, il eſt auſſi plus aiſé de juger de la beauté du Stile, que de dire préciſément en quoi elle conſiſte.

Ce préambule ne tend, comme vous voyez, *Monſieur*, qu'à vous faire obſerver la difficulté de réduire en préceptes un ſujet qui n'en eſt guére ſuſceptible, & qui eſt auſſi divers que la diverſité des perſonnes qui écrivent.

CICERON a dit quelque part: *Nous naiſſons Poëtes, mais nous devenons Orateurs.* Il n'eſt pas néceſſaire de vous dire qu'il entend par-là, que c'eſt la nature qui fait les Poëtes, & que l'étude fait les Orateurs.

Un Moderne * a ſoutenu contre *Cicéron*, que l'étude n'avoit pas plus de part à l'un qu'à l'autre; & qu'il étoit auſſi impoſſible, ſans naturel, d'être bon Orateur que d'être bon Poëte.

* L'Abbé *Goujet* dans ſa *Bibliothéque Françoiſe.*

Il me ſemble que *Cicéron* & le *Moderne* vont trop loin; & quoiqu'ils paroiſſent diamétralement oppoſés ſur le ſujet en queſtion, on pourroit les accorder en expliquant leur propoſition, & y mettant quelque reſtriction.

Oſerai-je hazarder mon opinion après ces Grands-hommes? Si

TRAITÉ GÉNÉRAL DU STILE.

connues, je ne m'y arrêterai pas davantage. S'il vous reſtoit cependant quelque difficulté, vous pourrez la propoſer, ou conſulter les excellens Ouvrages qu'il y a ſur cette matiére: tels que la ſavante *Grammaire de* REGNIER-DESMARAIS, celles de BUFFIER, de LA TOUCHE, de CHIFLET, de GRIMAREST, & ſurtout de RESTAUD; les *Remarques de* VAUGELAS, celles du P. BOUHOURS, la *Grammaire générale & raiſonnée* du célébre Mr. ARNAUD, & l'Ouvrage de l'Abbé GIRARD, intitulé, *Les vrais Principes de la Langue Françoiſe.* C'eſt dans ces Livres que vous trouverez tout ce qu'il faut pour vous aprendre à parler correctement. Je me borne ici à vous enſeigner à écrire élégamment.

CAAPITRE III.

De l'Abondance des Termes.

COmme il y a diverſes ſortes de Stile, il y a auſſi diverſes ſortes de Termes. Les uns ſont *ſimples*, les autres *figurés*; les uns du *Stile familier*, les autres du *Stile grave.* La mémoire ſuffit pour les aprendre, mais il faut du goût & du diſcernement pour les choiſir.

Pour aprendre plus facilement les termes d'une Langue, il faut conſidérer

1. De

1. De quelle maniére elle exprime les diverſes Actions.
2. Comment elle exprime les Objets.

Les Actions s'expriment par des mots qu'on nomme *Verbes.*

Les Objets ſont exprimés par des mots appellés *Noms ſubſtantifs*, & modifiés par d'autres mots qu'on appelle *Noms adjectifs*; comme les *Verbes* ſont modifiés par des *Adverbes.*

L'Action & l'Objet de l'action repréſentent les idées, les autres mots les modifient.

Il y a des Langues qui, faute de termes propres, employent des mots compoſés pour exprimer divers objets. La Langue *Françoiſe* eſt une de celles qui a le plus de termes propres, & qui par conſéquent a le moins beſoin de mots compoſés. Voici une légére preuve de ce que j'avance. Pour exprimer une fumée épaiſſe qu'on ſoufle d'un cornet de papier allumé au nez de quelqu'un malicieuſement pendant qu'il dort, nous diſons un *Camouflet.* Les *Latins* pour traduire ce mot ſeroient obligés d'en employer dix ou douze; *Nidor fumidi cuculli chartacei in nares alicujus malignè afflatus.*

Ils employent un mot *Latin* & un *Grec* pour exprimer ce que nous entendons par CAMAIEU, *Imago monochromatos.*

Il faudroit traduire *complimenteur*, par *ſalutator importunus & faſtidioſus in officiis*

præſtandis; l'AMBLE, par *mollis crurum explicatu glomeratio.* TRAQUENARD, par *equus qui alternis crurum voluminibus curſum ſuum impedit expeditque.*

Ils appellent, *homo ingenii multiplicis ac tortuoſi*, ce que nous appellons TRIGAUD.

Un GOURMET, *naturæ vini intelligens.* Mais comment dire en Latin une *Prude*, une *Précieuſe*, une *Coquette*, un *Petit-Maître*, la *Coquetterie*, la *Galanterie*, un *Pédant*, un *Cheval*, *Arzel*,

Un *Barrat*,	*Alezan*,
un *Criquet*,	*Bay*,
un *Bidet*,	*Pie*,
un *Guilledin*,	*Soupe-de-lait*,
un *Genêt*,	*Gris-pommelé*,
un *Hongre*,	*Moucheté*,
un *Etelon*, *	*Truité*,
un *Barbe*,	*Cendré*,
un *Courſier*,	*Tête-de-more*,
un *Palléfroi*,	*Iſabelle*,
une *Roſſe*,	*Rubican*,
un *Roſſinante*,	*Touan*,
une *Haquenée*,	*Poil-de-ſouris*,
une *Haridelle*,	*Zain*,
une *Mazette*.	*Alezan-moreau* &c.

Tous mots qui ſignifient ſimplement différente eſpéce & couleur de Chevaux. Je ne parle point des Arts où nous avons une

* On ne dit plus guére *Etalon* en parlant d'un cheval deſtiné à couvrir les jumens. *Etalon* ſignifie un modéle de poids & de meſure ſur lequel on doit régler les autres.

une infinité de termes propres qu'on ne ſauroit rendre en *Latin* par d'équivalens, ſurtout dans la Guerre, les Fortifications, la Marine, la Phyſique, la Médécine, la Chirurgie, &c. Je ne m'arrête qu'aux idées les plus communes, & je vais montrer combien notre Langue eſt riche en termes propres.

Pour dire un Homme qui eſt de part au jeu avec quelqu'un qui tient la carte ou le dé, nous diſons *croupier*.

Pour exprimer l'effet que le Feu fait ſur le parchemin, le Soleil ſur les feuilles en les racorniſſant, nous diſons *recroqueviller*, *recroquebiller* & *reccquiller*.

Pour dire en un ſeul mot ce qu'un des plus beaux Eſprits de ce Siécle appelle *Eſce déſir général de plaire, qui n'eſt point l'Amour, mais le délicat, mais le léger, mais le perpétuel menſonge de l'Amour*, nous diſons la *Galanterie*. Montesquiou *Eſprit des Loix* T. II. p. 324. Edit. de Geneve.

Sur quoi il faut remarquer que cela ne doit s'entendre que des Hommes, car la *Galanterie* ne ſe dit point des Femmes en ce ſens. On dit les *galanteries d'une telle ſont publiques*, ce qui fait un ſens entiérement différent. *Ce déſir général de plaire, qui n'eſt point l'Amour, mais le délicat, mais le léger, mais le perpétuel menſonge de l'Amour*, s'appelle dans les Femmes *coquetterie*.

Il eſt rare qu'un Etranger ſaiſiſſe bien l'idée que nous attachons finement aux mots *érudit*, *pédant*, *petits-ſoins*, *petite-oye*, *coquette*, *minaudiére*, *prude*, *précieuſe*,

ſe, *caillette*, *grimaciére*; un *embonpoint repoſé*, la *fraîcheur*, le *teint*, le *coloris*, les *traits*, l'*incarnat*, le *vermeil*; un *viſage blafard*, *rebarbatif*, *refrogné*, *rechigné*, *opilé*, *doux*, *ouvert*, *ſerein*; la *fleurette*, un *procédé galant*; la *morgue*; un *air ſombre*, *morne*, *ſoucieux*, *éventé*; *agacerie*; un *fat ſupérieur*, *ſubalterne*; *avoir de l'humeur*, *du jargon*; *ſavoir s'afficher*; un *Bel-eſprit*; un *air gauche*, *rogue*; une *mauſſaderie*; *faire l'important*, *ſe donner des airs*, & cent autres expreſſions que l'on ſent & qu'on ne peut guére faire entendre par des définitions, parce que les définitions les plus juſtes ne rendent jamais bien le ſentiment.

L'action de dire des folies par une foibleſſe d'eſprit cauſée par le trop grand âge, s'appelle *radotterie*, du verbe *radoter*.

Nous diſons familiérement & ironiquement d'une Vieille qui a recours aux ajuſtemens pour réparer les déſordres que l'âge a fait à ſa beauté, & qui ſe pare d'une maniére peu convenable à ſon âge, *elle ſe requinque*.

Nous appellons *Chicotin*, des pralines amères, faites pour atrapper les gens.

Greluchon, le favori d'une Femme mariée, ou d'une Fille entretenue par quelque vieux Richard.

Echauſourée, une entrepriſe téméraire & mal concertée.

Equipée, une démarche imprudente.

Cocade, une entrepriſe exécutée & qui a mal réuſſi.

Piton,

Piton, une ſorte de clou dont la tête eſt percée en anneau.

Broquettes, de petits clous propres à tendre des tapiſſeries.

Camion, de petites épingles dont les Dames ſe ſervent pour leur parure.

Babouin, un gros Singe. Item *Marmot*, *Magot*.

Sapajou, un petit Singe, que nous appellons auſſi *Sagouin*.

Tetine, un enfoncement qu'un coup de piſtolet ou de mousquet fait ſur une cuiraſſe lorsqu'il ne la perce pas d'outre en outre.

Cazanier, un Homme qui aime à reſter chez lui. Si nous voulons y ajoûter une idée de pareſſe, nous dirons *cagnard*.

Achévement, maniére dont on finit quelque choſe après beaucoup de travail. *Dans les Ouvrages d'eſprit c'eſt le travail & l'achévement que l'on conſidére.*

Cagou, un Homme farouche qui fuit la ſociété, une eſpéce de Miſantrope qui vit meſquinement.

Chablis, le bois abbattu dans les Forêts par les vents.

Se clapir, *ſe blottir*, *ſe tapir*, *ſe terrer*, pour *ſe cacher dans un trou en terre*.

Hameau, un petit nombre de maiſons à la Campagne éloignées de la Paroiſſe.

Bamboche, une fort petite Femme.

Hallebreda, une fort grande Femme.

Eſcroc, *Eſcogriſe*, *Ecornifleur*, *Paraſyte*, un Homme qui vit aux dépens d'autrui.

Eſtropiat, un Soldat ou autre qui feint d'être

d'être estropié, pour avoir un prétexte de mendier.

Hangar, le lieu où l'on met les chariots & les charettes; & *Remise*, celui où l'on tient les carosses, les chaises, &c.

Défricher, commencer à cultiver une terre inculte, en arracher les ronces & les épines.

Essarter, défricher en arrachant & coupant les bois.

Rechigner, faire une certaine mine qui témoigne de la répugnance.

Hapelourde, une Pierre fausse qui n'a que l'apparence & l'éclat d'une Pierre précieuse; & par extension, un Homme ou un Cheval qui n'a qu'un faux dehors.

Pignocher, *grignoter*, manger négligemment & sans appétit.

Croustiller, manger de petites croûtes après le repas pour boire, & pour être plus longtems à table.

Siroter, boire avec plaisir à petits coups & longtems.

Chinquer, boire en débauché.

Trinquer, boire à rasades & à la ronde.

Lamper a à-peu-près la même signification que le précédent. Tous ces termes ne sont d'usage que dans les discours & les chansons bachiques.

Hâler, l'effet du Soleil sur la peau de ceux qui y sont exposés.

Billebaude, *cohue*, *petaudière*, un lieu où régne la confusion.

Echap-

Echappée, une action imprudente d'un Jeune-homme qui ſort de ſon devoir.

Hameçon, un petit crochet de fer qu'on met au bout d'une ligne avec de l'appât pour prendre du poiſſon.

Barguigner, héſiter en marchandant quelque choſe. *Barguigneur*, celui qui eſt longtems à ſe déterminer avant de convenir du prix d'une marchandiſe.

Frelater, mêler les vins.

Rebrouer, rejetter une propoſition avec rudeſſe & mépris.

Racornir, rendre dur & coriace.

Rebufade, maniére choquante & injurieuſe de refuſer quelqu'un.

Algarade, inſulte faite ſans ſujet.

Bravade, l'action de faire le brave mal-à-propos.

Incartade, inſulte faite imprudemment, & ſans raiſon.

Boutade, caprice, ſaillie d'eſprit & d'humeur.

Bouder, faire comme les petits enfans, & témoigner par la mine qu'on n'eſt pas content de quelqu'un. De-là vient *Boudoir*, petit cabinet où l'on ſe retire quand on veut être ſeul.

Méteil, du ſeigle mêlé avec du froment.

Chipoter, faire les choſes peu à peu & lentement.

Troller, mener çà & là.

Hampe, le manche d'une pique, d'un eſponton, d'une hallebarde.

Margelle, la pierre percée qui couvre le tour

tour d'un puits & en couvre la maçonnerie.

Torquette, certaine quantité de marée entortillée dans de la paille.

Barioler, peindre bizarrement de diverſes couleurs.

Grivois, *Drille*, Soldat alerte, éveillé.

Goujat, Soldat mal-propre, ſale & mauſſade.

Margajat, un petit garçon.

Billebarrer, bigarrer une étoffe, un drap bizarrement. *Il a fait billebarrer ſon habit d'une étrange façon.*

Soudart, un Officier qui a ſervi longtems. *C'eſt un vieux Soudart.*

Guilledou, *courir le guilledou*, fréquenter la nuit & en ſecret des lieux de proſtitution.

Tatillonner, entrer dans une infinité de petits détails.

Renaſquer, faire certain bruit en retirant impétueuſement ſon haleine par le nez, lorſqu'on eſt en colére.

Voy. *Lettr. de Mme. de Sevigné. T. III. p. 148. Lettre CCXLVI.*

Pelouſe, une terre inculte où il ne croît que de l'herbe fort courte.

Bruyére, une terre inculte où il ne croît que de petits arbuſtes; on l'appelle auſſi *Lande.*

Geindre, gémir, ſe plaindre à diverſes repriſes, d'une voix languiſſante & non articulée. On n'employe ce verbe que pour blâmer ceux qui ſe plaignent de la ſorte pour le moindre ſujet. *Elle ne fait que geindre.*

Gau-

Gaufrer, imprimer, empreindre certaines figures ſur des étoffes avec des fers faits exprès.

Dégringoler, tomber en deſcendant.

Arpailleur, celui qui cherche l'Or au bord des Riviéres, parmi les mottes de terre, & qui tâche de découvrir les Mines.

Affubler, couvrir la tête ou le corps.

Sarcler, arracher les mauvaiſes herbes d'un Champ.

Canetille, fil d'Or ou d'Argent faux.

Avalanche, fonte des neiges des montagnes dans les vallons.

Calin. eſpéce de métal inférieur à l'étain, mais plus beau que le plomb.

Tole, fer battu dont on fait divers ouvrages.

Caillebotte. maſſe de lait caillé.

Gueder, faire manger quelqu'un avec excès.

Griveler, friponner adroitement dans l'adminiſtration de quelque choſe. On dit auſſi, *ferrer la mule*. *Grivelée*, *griveleur*.

Baiſſiére, ce qui ſort du tonneau après qu'on en a tiré le plus pur & le plus clair, qui n'eſt proprement ni lie, ni vin, mais une liqueur mêlée de l'un & de l'autre. Quelqu'un a dit figurément, en parlant des derniers Ouvrages de Deſpreaux, que *c'étoit la baiſſiére de ſon eſprit épuiſé*.

Gogui, Fille ou Femme qui a beaucoup d'embonpoint.

Entregent, maniére adroite de ſe conduire

duire dans le monde pour y bien faire ſes affaires.

Gravas, ou *plâtras*, menus débris d'un bâtiment.

Pretentaine (courir la), ſe dit d'une Femme qui fait des promenades, des voyages contre la bienſéance.

Houppier, un Arbre ébranché à qui on n'a laiſſé que la houpe.

Fagotin, ſorte de Singe habillé que les Opérateurs ont ſur le théatre. Ce nom a paſſé au valet d'Opérateur, & par extenſion à tout mauvais plaiſant.

Halier, buiſſon touffu & un peu haut.

Ramonner, nettoyer le tuyau d'une cheminée.

Ramper, ſe traîner ſur le ventre.

Havir, bruler une viande en dehors ſans pénétrer le dedans.

Culot. l'oiſeau d'une couvée le dernier éclos; le dernier né des autres animaux, & par extenſion le dernier né d'une famille.

Brigue, pourſuite ardente que l'on fait par le moyen de pluſieurs perſonnes qu'on engage dans ſes intérêts.

Intrigue, *menée*, pratique ſecrette qu'on employe pour faire réuſſir une affaire.

Railler, *goguenarder*, *gauſſer*, ſont termes ſynonimes. Si la raillerie eſt forte & injurieuſe, nous diſons *brocarder*.

Complot, mauvais deſſein formé entre deux ou pluſieurs perſonnes.

Procédé, maniére d'agir à l'égard de quelqu'un.

Se

Se débrailler, ſe découvrir indécemment la gorge, ou l'eſtomac.

Argo, langage particulier que les gueux & les filoux ont entre eux. Dans ce langage la bouche s'appelle, *morfe*, d'où ſe forme *morfier*, *morfiailler*. Voy. les Notes de le Duchat ſur Rabelais. p. 18. Chap. V.

Claquedent, celui ou celle qui tremble de froid. Il ſe dit auſſi d'un brailleur qui parle à tort & à travers ſans ſavoir ce qu'il dit.

Clapier, certains trous faits exprès où les Lapins ſe retirent. On appelle auſſi *clapiers* les Lapins mêmes, élevés dans les lieux où l'on a pratiqué ces trous:

En Lapins de garenne ériger nos clapiers. Boileau Sat.

Rançon, le prix qu'on donne pour la délivrance d'un priſonnier.

Coq-à-l'âne, un diſcours qui n'a point de ſuite.

Galimatias, un diſcours mal lié & obſcur.

Rampe, la partie d'un eſcalier par laquelle on monte d'un palier à un autre.

Conquérant, celui qui a ſubjugué pluſieurs Païs ou Provinces.

Ecale, couverture extérieure qui couvre la coque de certains fruits, comme les noix, les marons.

Rancune, haine invétérée, mécontentement cauſé par le ſouvenir d'une injure vraie ou prétendue.

Métif, celui qui eſt né d'une *Indienne* & d'un *Européen*.

Criole, celui qui eſt né aux *Indes* de Pére & de Mére *Européens*.

Ramier, Pigeon ſauvage.

Vous remarquerez au ſujet de ce mot; que les Animaux de la même eſpéce que d'autres animaux domeſtiques, vivant dans les champs, ont des noms propres en *François*, & qu'on n'a que très-rarement recours au mot *ſauvage*, ou ſemblables, pour les déſigner. Ainſi on dit, un *Sanglier*, un *Chevreuil*, une *Biche*, un *Halbran*, une *Gélinote*, une *Perdrix*. Il en eſt de-même à l'égard du ſexe des Animaux: nous diſons, une *Cane*, un *Canard*, une *Oye*, un *Jars*, un *Liévre*, une *Haſe*, un *Lapin*, une *Lapine*, un *Pigeon*, une *Colombe*, une *Campine*.

Il en eſt de-même des Fruits; *Balauſte*, *Eglantine*, *Caméade*, *Airelles* ou *Myſtiles*, *Epine-vinette*, *Azérole*, *Framboiſe*, *Fraiſe*, *Griote*, *Bigarreau*, *Guigne*, *Gadelle*, *Groſeille* &c. Les noms des Arbres ſe forment de celui des fruits ou des fleurs, ſans y ajoûter le mot *arbre*. *Eglantier*, *Ceriſier*, *Mûrier*, *Roſier*, *Azérolier*, *Framboiſier*, *Bigarottier*, *Fraiſier*, *Groſelier*, *Gadelier*, *Jujubier*, *Prunier*, *Figuier*, *Pommier*, *Sorbier*, *Néflier*; mais l'Arbre qui porte le *cédrat* s'appeller auſſi *Cédrat*, & le fruit du *Houx* s'appelle *cenelle* &c.

Après que vous aurez acquis une connoiſſance ſuffiſante de ces mots propres, vous devez, *Monſieur*, vous attacher à connoître

1. Les termes de dénigrement.
2. Ceux de mignardiſe.

Voici

Voici quelques exemples de la premiére eſpéce.

En parlant d'un Noble campagnard mal-élevé, nous diſons un *Gentillâtre*, un *Hobereau.*

Bellâtre, une Femme qui a un faux air de beauté, une beauté mêlée de fadeur.

Folâtre, celui ou celle qui eſt exceſſivement badin; & ainſi de *douçâtre*, *noirâtre*, *jaunâtre*, *blanchâtre*, *rougeâtre*, *verdâtre*, &c.

Salmigondis, un mauvais mêlange de diverſes choſes.

Frapard, un Moine libertin & débauché.

Egrillard, un Homme vif, éveillé, qui aime le plaiſir.

Bavard, un Parleur exceſſif, qui parle ſans réflexion, & dit tout ce qu'il ſait.

Bequillard, celui qui marche avec des bequilles.

Muſard, celui qui s'amuſe à tout ce qui ſe préſente à lui, & néglige ſes affaires.

Bayer, ou *béer*, tenir niaiſement la bouche ouverte.

Penard, un Vieillard voluptueux.

Bavolet, une Coiffe de village, & par extenſion une Fille coiffée en villageoiſe.

Pifre, un gros Homme rond & peſant.

Dondon, une Femme ou Fille qui a beaucoup d'embonpoint.

Courtaud, *ragot*, *trapu*, *ramaſſé*, celui ou celle qui a la taille courte & les épaules larges.

Barberot, un petit Barbier de village, un mauvais Chirurgien.

Hipocrite, marque ſimplement celui qui trompe les hommes ſous le masque de la piété; mais les mots ſuivans expriment tout l'odieux d'un tel perſonnage.

Papelard, *miquelot*, *tartufe*, *cagot*, *bigot*, *cafard*, *attrapeminon*, *béat*.

Palaut, *pitaud*, *ruſtaud*, *ruſtre*, tout homme qui a des maniéres groſſiéres, comme les gens de la Campagne.

Paltoquet, un jeune Païſan ſot & groſſier.

Freluquet, un Homme frivole, qui manque de gravité & de ſolidité.

Preſtolet, un Eccléſiaſtique ſans établiſſement & ſans naiſſance.

Capelan, un Prêtre ignorant & ſans éducation.

Fredaine, toute folie faite par eſprit de libertinage.

Tracaſſier, *brouillon*, celui qui met la diviſion par des rapports vrais ou faux.

Pimbêche, *mijaurée*, *pimpeſouée*, *prude*, *précieuſe*, toute Femme impertinente & ridicule.

Bamboche, ſe dit dans le propre de certaines Marionnettes grandes comme nature, & par mépris d'une petite Femme qui s'en croit beaucoup.

Sobriquet, ſorte de ſurnom donné à quelqu'un par dériſion, ou à cauſe de quelque ſingularité.

Eſtafier, grand laquais.

Pimpant, *Dameret*, *Damoiſeau*, celui qui ſe pique de trop de propreté dans ſes ha-

habits, qui ſe pare avec plus de ſoin & de curioſité que de goût.

Pataraffe, une écriture confuſe, brouillée & mal formée.

Dindonniére, une Demoiſelle de campagne.

Barbon, un Homme qui commence à être dans l'âge où l'on doit renoncer aux plaiſirs.

Engeance, multiplication des choſes nuiſibles, & en particulier de certains inſectes incommodes. On le dit figurément des Hommes méchans.

Enger, produire des choſes nuiſibles, quelque méchante engeance. On dit *enger* quelqu'un de quelque choſe : *ce lit nous engera de punaiſes. Il eſt des Pays qui ſemblent enger certaine vermine.* On le dit auſſi des perſonnes dans un ſens dénigrant : *Votre Pére ſe moque-t-il de vouloir vous* ENGER *de votre Avocat de Limoges.* MOLIERE dans POURCEAUGNAC.

Pancarte, toute ſorte d'Ecrit & d'Ouvrage ennuyeux & biſcornu.

Bouſiller, faire mal un ouvrage quelconque.

Bouſilleur, très-mauvais Ouvrier.

Dégoiſer, parler à tort & à travers, & beaucoup plus qu'il ne faut.

Goinfre, *ſafre*, *gouliafre*, *bafreur*, *goulu*, *gourmand*, qui mange avec avidité & à l'excès.

Berger, eſt celui qui garde les troupeaux.

aux. *Pâtre* ſignifie un *Berger* groſſier & ruſtre.

Gouſpiller, *briſer*, *friper ſon bien*, ſignifie manger ſon bien imprudemment, l'employer à des débauches.

Flatter ſignifie ſimplement louer, aprouver quelqu'un dans le deſſein de lui plaire, mais les mots ſuivans expriment ce qu'il y a d'odieux & de mépriſable dans la flatterie; *cajoller*, *amadouer*, *emboiſer*, *patelineer*, *enjoller*, *mignoter*.

Mendier, c'eſt avoir recours à l'aſſiſtance des autres; les verbes *caimander*, *truander*, *trucher*, *pouſſer des eſtocades*, *donner des rogatoms*, expriment la baſſeſſe de l'action.

Dégueuler, *dégobiller*, expriment bien la crapule & ſes effets.

Eſcofion, vilaine coiffe.

Poëtereau, *Rimailleur*, un Faiſeur de méchans vers, un Verſificateur ſans génie & ſans goût.

Jouereau, un mauvais Joueur.

Grigou, celui qui vit meſquinement, miſérablement.

Pince-maille, *feſſe-mathieu*, *avare*, *harpagon*, celui qui amaſſe de l'argent pour le ſeul plaiſir d'en amaſſer.

Avaricieux, celui qui pouſſe l'eſprit de ménage & d'économie trop loin.

Gredin, *Aigrefin*, *Avanturier*, *Chevalier d'induſtrie*, celui qui vit d'adreſſe, & ne ſe pique pas d'une grande délicateſſe en fait de ſentimens.

Soubrette, une petite Servante. *Les Galans*

lans qui ne peuvent réuſſir auprès des Maîtreſſes, ſe contentent de la Soubrette.

Trottin, petit laquais mal vétu.

Galopin, jeune garçon qu'on fait courir çà & là pour des commiſſions.

Diſparate, choſe dite ou faite mal-à-propos, & hors de ſaiſon, & à contre-tems.

Décrépit, Homme extrêmement âgé & infirme.

Décrépitude, Vieilleſſe extrême mêlée d'infirmité.

Breteur, *Bretailleur*, *Spadaſſin*, *Matamore*, *Bravache*, *Tue-tout*, *Capitan*, *Paladin*, *Fier-à-bras*, *Fendant*, *Batteur-de-fer*, *Fendeur-de-naſeaux*, tous ces mots renferment l'idée du mépris qu'on doit avoir pour un faux brave. Joignez-y ceux de *Fanfaron*, *Rodomont*, *Batteur de vaches lides*, *Enfonceur de portes ouvertes* &c.

Pantalon, *Turlupin*, *Baladin*, *Fagotin*, *Bouſon*, *Trivelin*, un mauvais plaiſant qui raille groſſiérement & ſans eſprit.

Racleur, un mauvais joueur de violon.

Gaupe, *Saligaut*, Femme mal-propre & fort ſale.

Laidron, *Guenon*, ſe diſent des Femmes ou Filles fort laides.

Put..... Guenipe, *Gourgandine*, *Dévergondée*, *Coureuſe*, *Gueuſe*, *Griſette*, *Fille-de-joye*, *Guenon*, ſe diſent d'une Fille ou Femme débauchée, & expriment de l'indignation. Notez que le premier de ces mots ne doit jamais être prononcé devant des perſonnes à qui l'on doit du reſpect,

& encore moins s'écrire. Les termes équivalens, moins deshonnêtes, & dont aucune oreille ne pourra raiſonnablement être choquée, ſont, *Catin*, *Courtiſane*, *Proſtituée*, *Fille de médiocre vertu.*

Grimaud, un petit Ecolier.

Grimelin, un jeune garçon qui va encore à l'école; un homme qui fait un petit commerce; qui joue petit jeu & ne veut rien hazarder.

Factotum, un Homme qui ſe mêle de tout dans une maiſon.

Godenot, un petit Homme mal bâti. On le dit auſſi par mépris des figures antiques ou modernes de peu de valeur. *Il a beaucoup de bronzes & de buſtes dans ſon cabinet, mais ce ne ſont que des godenots.* On appelle proprement *godenot*, une petite figure d'ivoire dont les Joueurs de gibeciére amuſent les ſpectateurs.

Godelureau, un Jeune-homme qui fait le galant & l'agréable auprès des Femmes.

Gobin, un petit Homme boſſu.

Goffe, mal fait, mal bâti, groſſier, maladroit.

Ebouriſé, celui ou celle dont le vent a dérangé les cheveux.

Ricaner, rire à demi, par malice ou par ſottiſe.

Il y a encore beaucoup d'autres termes de dénigrement; mais je ne me les rappelle pas préſentément, & d'ailleurs je ne prétens point en donner une liſte complette.

Les

Les termes de mignardiſe ſont les diminutifs, & certaines expreſſions dont ſe ſervent les perſonnes qui affectent de la tendreſſe.

Les diminutifs ne ſont pas en grand nombre dans la Langue Françoiſe. J'en ai remarqué ailleurs les raiſons. Voici à peu près ceux qui ſont le plus uſités.

Grapillon, *folichon*, *fanfan*, *tartelette*, *cochet*, *Bergerette*, *Moinillon*, *bellot*, *bellote*, *arbriſſeau*, *becaſſine*, *peton*, *goret*, *cornichon*, *goutelette*, *côtelette*, *fillette*, *doucet*, *doucette*, *duret*, *durette*, *moricaud*, *moricaude*, *noiraud*, *noiraude*, *propret*, *proprette*, *paillette*, *vignette*, *livret*, *levrette*, *lancette*, *muſette*, *finet*, *finette*, *clairet*, *clairette*, *marionnette*, *plumet*, *lapereau*, *levreau*, *dindonneau*, *tantin*, *tantinet*, *ſeulet*, *ſeulette*, *feuillet*, *clochette*, *grandet*, *grandette*, & *grandelet*, *grandelette*, *tendrelet*, *tendrelette*, *blondin*, *blondine*, *chemiſette*; *toupet* qui vient de touffe, que quelques-uns prononcent *toupe*; *chemiſette*, *gorgerette*, *carpeau*, *carpillon*, *villette* *brocheton*; *caſſette*, de caiſſe; *barbichon*, *planchette*, *toilette*, *andouillette*, *cuvette*, *jambonneau*, *ſouriceau*, *vermiceau*; *franquette*, qui n'eſt d'uſage que dans cette expreſſion adverbiale, *agir à la franquette*; *goutette*, *pochette*, *mantelet*, *oiſelet*, *poiſſonnet*, *roſſignolet*, *guénuche*, *graſſet* & *graſſouillet*, *graſſouillette*, *collet*, *collerette*, *chauſſette*, *brunet*, *brunette*, *croutelette*, *cheneau*, *ciboulette*, *roſette*, *chevrette*, *douillet*, *douillette*, *cofret*, *pauvret*, *pauvrette*, *poutrelle*,

trelle, *poterne*, *pouſſin*, *pierrette*, *oſſelet*, *maiſonnette*, *chambrette*, *aigrelet*, *brayette*, *verdelet*, *brochette*, *orneau*, *paonneau*, *battelet*, *bâtonnet*, *vinet*, *boſſette*, *pigeonneau*, *paſſoureau*, *paſſourelle*, *menotte*, *échelette*, *pincette*, *chaînette*, *cremaillon*, *faiſandeau*, *jouvenceau*, *oiſon*, *peruche*, *œilleton*; *orillon* ne ſe dit qu'au figuré; *oreillette*, *chanſonnette*, *chaumine*. *Poupin*, *poupard*, *poulon*, *Mamour*, *toutou*, *Papa*, *Maman*, *joujou*, *mamie*, *ma bonne*.

Je ne dis rien des noms propres à cauſe de la diverſité des terminaiſons de leur diminutifs, ſelon le plus ou le moins de mignardiſe des Méres & des Nourrices. Le même nom a quelquefois deux ou trois diminutifs; ainſi de Catherine on fait *Catin*, *Catinette*, *Catherinette*, *Crinette*, *Cathos*. De Suzanne, *Suzon*, *Suzette*; de Louiſe, *Liſe*, *Liſette*, *Liſon*, *Liſonnette*, &c.

Les mots qui déſignent chaque Artiſan ſont propres, & non compoſés. Il y a des Langues où le mot *Faiſeur* ſe dit de tous les Ouvriers; un *Faiſeur de montres*, de *perruques*, de *ſculiers*, de *drap*, de *chapeaux* &c. Nous diſons, un *Horloger*, un *Perruquier*, un *Cordonnier*, un *Drapier*, un *Chapelier*, un *Patenotrier*, un *Chauſſetier*, un *Bonnetier*, un *Ferrandier*, *Ferblantier*, *Charcutier*, *Cartier*, *Papetier*, *Tiſſerand*, *Gargotier*, *Jouaillier*, *Lapidaire*, *Orfévre*, *Libraire*, *Coutelier*, *Cordier*, *Savetier*, *Fripier*, *Gantier*, *Pelletier*, *Manchonnier*, *Mégiſſier*,

gissier, *Fourbisseur*, *Courretier*, *Brandevinier*, *Couturier*, *Relieur*, *Matelassier*, *Chaudronnier*, *Plumassier*, *Galonnier*, *Confiturier*, *Chifonnier*, *Mercier*, *Quincaillier*, *Paumier*, *Briquetier*, *Tuillier*, *Menuisier*, *Charpentier*, *Tonnelier*, *Bijoutier*, *Bimbloquier*, *Teinturier*, *Savonnier*, *Boutonnier*, *Passementier*, *Cloutier*, *Serrurier*, *Taillandier*, *Bahutier*, *Vinaigrier* &c.

Il n'y a pas jusqu'aux parties du corps des animaux qui n'ayent des mots propres; ainsi on dit d'un Cheval, qu'il a le *chaufrein blanc*, qu'*il est blessé au paleron*, au *sabot*, *à la ganache*, *au paturon* &c.

Cette prodigieuse quantité de mots propres n'empêche pas que nous n'ayons un nombre assez considérable de mots composés, qu'il est à propos que vous connoissiez; & pour vous rendre la chose plus aisée, je vais vous mettre sous les yeux ceux qui sont le plus usités.

Trousse-galant, *trousse-queue*, *trousse-quin*, *rendez-vous*, *venez-y-voir*, *tire-laisse*, *gagne-denier*, *gagne-pain*, *gagne-petit*, *garde-chasse*, *garde-côte*, *garde-robe*, *garde-manger*, *garde-feu*, *garde-boutique*, *garde-magasin*, *garde-vaisselle*, *garde-marteau*, *garde-rolle*, *garde-note*, *garde-meuble* &c. *Coupe-jarret*, *coupe-gorge*, *cure-dent*, *engoule-vent*, *porte-malheur*, *porte-manteau*, *porte-étendart*, *porte-enseigne*, &c. un *tu-le-tiens* vaut mieux que deux *tu-l'auras*, *trouble-repos*, *trouble-fête*, *chasse-marée*, *chausse-pié*, *tourne-sol*, *fesse-mathieu*, *pince-maille*, *fesse-cahier*, *bate-beurre*, *boute-tout-*

tout-cuire, *boute-en-train*, *boute-feu*, *boute-dehors*, *boute-ſelle*, *pouſſe-cul*, *porte-mouchette*, *porte-voix*, *piſſe-en-lit*. *Paravent*, *paraſol*, *parapluye*, le *je-ne-ſai-quoi*, *avant-train*, *avant-propos*, *avant-mur*, *avant-bec*, *avant-veille*, *avant-dernier*, *avant-hier* &c. *briſe-cou*, *main-pote*, *main-morte*, *main-levée*, en un *tourne-main*, *clin-d'œil*, le *qui-vive*, *qui-pro-quo*, *terre-plain*, *main-forte*, *pied-bot*, *pied-plat*, *paſſe-tems*, *paſſe-volant*, *paſſe-partout*, *paſſe-paſſe*, *paſſe-port*, *paſſe-avant*, *paſſe-pied*, *paſſe-droit*, *paſſe-fleur*, *paſſe-pierre*, *ſauf-conduit*, *filer-doux*, *mille-pertuis*, *mille-fleurs*, *mille-feuille*, *mi-parti*, *mi-Mars*, *mi-Avril* &c. *Nouvel-an*, *arc-boutant*, le *qu'en-dira-t-on*, *gâte-métier*, *carême-prenant*, *baſſe-cour*, *baſſe-contre*, *bas-beurre*, *bas-percé*, *clair-ſemé*, *ſavoir-faire*, *ſavoir-vivre*, *haut-à-bas*, *haute-lutte*, *bas-bord*, *ſtribord*, *ſabord*, *haute-paye*, *haute-lice*, *haute-contre*, *haut-de-chauſſe*, *à brule-pourpoint*, *à-bout-touchant*, *ſens-deſſus-deſſous*, *grate-cul*, *petite-oye*, *hoche-queue*, *hauſſe-col*, *gripe-ſou*, *petit-gris*, *petites-maiſons*, *petits-pâtés*, *havre-ſac*, *ſous-entendre*, *ſous-Lieutenant*, & pluſieurs autres formés de cette prépoſition. *Guet-à-pens*, *caſſe-cou*, *caſſe-noiſette*, *caſſe-cul*, *chef-lieu*, *chef-d'œuvre*, *chauve-ſouris*, *marche-pied*, *mal-aviſé*, *mal-mener*, *mal-plaiſant*, *mal-ſéant* ou *meſſéant*, *mal-ſain*, *mal-adroit*, *mal-adreſſe*, *mal-heure* &c. *Chauffe-cire*, *cligne-muſette*, *courte-pointe*, *courte haleine*, *court-bouillon*, *coq-à-l'âne*, *tire-d'aile*, *ſans-façon*, *ſans-ſouci*, *tout-à-fait*, *point-du-tout*,

tout-

tout-à-coup, *tartre-émétique*, *ſain-doux*, *réveille-matin*, *raiz-de-chauſſée*, *raiz-pied*, *raiz-terre*, *ſonge-creux*, *rêve-creux*, *Hôtel-Dieu*, *Fête-Dieu*, *tragi-comédie*, *tragi-comique*, *franche-lipée*, *franc-fief*, *franc-archer*, *franc-aleu*, *franc-du-colier* &c. *Demi-file*, *chef-de-file*, *ſèvre-file*, *petit-maître*, *petite-maîtreſſe*, *ſang-ſue*, le *quant-à-moi*. *Roger-bontems*, *caſſe-tête*, *chat-pard*, *entre-baillé*, *l'entre-deux*, *feuille-morte*, *fier-à-bras*, *à-vau-l'eau*, *à-nâge-pataud*, *à-tire-larigot*, *pêle-mêle*, *vaurien*, *rabat-joye*, *baiſe-main*, *bain-marie*, *enfant-trouvé*, *enfant-de-la-balle*, *gâte-métier*, *mal-façon*, *cheveau-légèr*, *chèvre-feuille*, *chèvre-pied*, *claque-oreille*, *porc-épic*, *à-braſſe-corps*, *patte-de-velours*, *prête-nom*, *pont-volant*, *pont-dormant*, *chauſſe-trape*, *fripe-tout*, *fripe-ſauce*, *outre-meſure*, de *broc-en-bouche*, *platte-bande*, *pique-nique*, *à bouche-que-veux-tu*, *bouche-en-cour*, *pate-nôtre*, *tout-de-go*, *col-porter*, *colporteur*, *rouge-bord*, *porc-marin*, *perce-creille*, *perce-lettre*, *perce-forêt*, *perce-neige*, *cogne-fêtu*, *cure-oreille*, *coupe-chou*, *dur-à-la-détente*, *œils-de-bœuf*, *ciels-de-lit*, *pie-grièche*, *priſe-de-corps*, *priſe-à-partie*, *couvre-pied*, *ſouffre-douleur*, *Contre-Amiral*, *contre-batterie*, *contre-parti*, & une infinité d'autres formés de cette prépoſition.

On emploie auſſi la prépoſition *entre* dans divers mots compoſés, quelquefois pour diminuer la ſignification d'un verbe, quelquefois auſſi pour marquer la réciprocité: ainſi *entre-ouvrir* ſignifie *ouvrir un peu*,

peu, *entrevoir*, voir à demi, *entrecouper*, interrompre de tems en tems; mais *s'entrebattre*, *s'entre-détruire*, *s'entre-secourir*, *s'entre-aider* &c. signifient, se battre réciproquement, se détruire, se secourir, s'aider mutuellement.

Mots collectifs, augmentatifs, & Verbes fréquentatifs.

Nous venons de voir que la Langue Françoise ne manque ni de diminutifs, ni de mots composés; montrons qu'elle a des mots collectifs, des mots augmentatifs, & des verbes fréquentatifs.

Les Mots collectifs sont terminés en François ou en *aille*, ou en *ée*, & un très-petit nombre en *age*.

Ceux de la première espéce, renferment d'ordinaire, outre un sens collectif, une idée de mépris. Exemple:

Collectifs en *aille*.

Truendaille, *drogaille*, *gueusaille*, *dragonnaille*, *valetaille*, *canaille*, *racaille*, *marmaille*, *ferraille*, *Prêtraille*, *mitraille*, *pretintaille*, *antiquaille*, *pédentaille*, *blanchaille*. Exceptez néanmoins, *volaille*, *grenaille*, *cisaille*, *grisaille*, *futaille*, &c.

Collectifs en *ée* & en *age*.

Ceux qui sont terminés en *ée* & en *age*, n'ont simplement que le sens collectif. *Poignée*, *hottée*, *potée*, *écuellée*, *panerée*, *fournée*, *lignée*, *portée*, *chambrée*, *ventrée*, *bouchée*, *becquée*, *pincée*, *brassée*, *nichée*, *brochée*, *cuillierée*, *maisonnée*, *ramée*, *feuillée*, *carossée*, *ondée*, *couvée*. *Affutage*, *branchage*, *feuillage*, *cordage*, *caillotage*, *coquillage*, *voisinage*, comme quand on dit, *tout le voisinage accourut*, c'est-à-dire, *tous les voisins*; voisinage se prend aussi pour pro-

proximité : *Il loge dans mon voisinage.*

Il y a encore d'autres mots collectifs de différente terminaison, comme *Soldatesque*, qui signifie tous les simples Soldats; *peuplade*, *saluade*, *tirade*, *chenaye*, *cerisaye*, *ormoye*, *fressure*, *saumure*, *verdure*, *chiure* &c.

Mots augmentatifs.

Les Mots augmentatifs sont ordinairement terminés en *as* ou en *asse*, & renferment le plus souvent une idée de mépris. *Savantas*, *paperasse*, *molasse*, *populace*, *liasse*, *milliasse*, *chiasse*, *paillasse*, *crevasse*, *tetasse*, *villasse*, *filasse*, *tignasse* ou *teignasse*, *galimatias*, *fatras*, *coutelas*, *hommasse*. D'ignorant on dit *ignare*, extrêmement ignorant.

Des Verbes fréquentatifs.

Les Verbes fréquentatifs se forment en ajoûtant *oter*, ou *iller*, ou *ailler*.

Ainsi le fréquentatif de *boire* est *buvoter*,

de *cracher* . . . *crachoter.*
de *baiser* . . *baisoter.*
de *piquer* . . *picoter.*
de *tacher* . . *tacheter.*
de *marque* . . *marqueter.*
de *friser* . . *frisoter.*
de *vivre* . . *vivoter.*
de *briller* . . *brilloter.*
de *cacher* . . *cachoter*, d'où vient *cachoterie.*
de *trembler* . . *trembloter.*
de *pleurer* . . *pleuroter.*
de *pleuvoir* . . *pleuvoter.*
de *cligner* . . *clignoter.*
de *taper* . . *tapoter.*
de *chopiner* . . *chopinoter.*

de

de *parler* . . *parloter.*
de *danſer* . . *danſoter.*
de *gobelet* . . *gobeloter.*
de *chucheter* . *chuchoter.*
de *guigner* . . *guignoter.*
de *branler* . . *branloter.*
de *piſſer* . . . *piſſoter*, d'où s'eſt formé le ſubſtantif *piſſotiére*, terme de mépris qui ſe dit d'un jet d'eau, d'une fontaine: *Ce n'eſt qu'une piſſotiére*, c'eſt-à-dire, un jet d'eau, une fontaine peu conſidérable, dont l'eau jaillit en petite quantité.

De *rêver*, le fréquentatif eſt *rêvaſſer*, faire des ſonges, des rêves fréquens. De *craquer*, *craqueter*, craquer fréquemment; de *crever*, *crevaſſer.*

Trotiller . . de *troter.*
Sautiller . . de *ſauter.*
Pendiller . . de *pendre.*

Petiller. Son primitif n'eſt pas ſi honnête, & a un ſens un peu différent.

Brandiller . . . de *branler.*

Ferrailler. Son primitif n'eſt pas uſité, ou plutôt il n'en a point, & eſt dérivé du ſubſtantif *fer*, qui ſe prend ſouvent pour une épée: ainſi *ferrailler* ſignifie ſe battre ſouvent à l'épée, ou s'eſcrimer fréquemment dans une Salle d'armes.

Il en eſt de-même des trois ſuivans, *chamailler*, *batailler*, *fretiller*,

de *rimer* . . *rimailler.*
de *tirer* . . *tirailler.*
de *crier* . . *criailler.*

Tutayer, *écarquiller*, *éparpiller*, *écarbouiller*,

ler, *piailler*, *gambiller*, n'ont point de primitif, & ſont plutôt des augmentatifs que de vrais fréquentatifs.

de *gueuſer* . . *gueuſailler.*
de *couper* . . . *coupiller.*
de *breter* . . *bretailler.*
de *tâter* . . . *tâtonner.*
de *harper* . . . *harpailler.*

Bourſiller eſt une eſpéce de fréquentatif, & ſignifie que diverſes perſonnes ont contribué à une certaine ſomme. *Il a falu bourſiller pour trouver cette ſomme.* De tourner le fréquentatif eſt *tournoyer.*

On diminue la ſignification de quelques Verbes en les faiſant précéder de la préposition *ſous*, comme *ſoulever*, *ſoupeſer*, *ſoutirer*, *ſourire.*

Il y a dans notre Langue deux obſervations à faire, qui me paroiſſent très-importantes : c'eſt que de preſque tous les Noms qui ne ſont pas dérivés d'un Verbe, on peut en former des Verbes, & qu'à preſque tous les Verbes on peut ajoûter la particule *de*, qui en change totalement la ſignification. Cela me paroît extrêmement commode & avantageux, en ce qu'il abrége beaucoup le diſcours, le rend plus concis, & même plus élégant. Ainſi nous diſons : *Il eſt tout Franciſé*, *tout Eſpagnoliſé*, *tout Germaniſé* : Au-lieu de dire, *il eſt devenu tout François*, *tout Eſpagnol*, *tout Allemand.* *Des Verbes formés des noms.*

Ainſi *Meſcarillé* déguiſé en *Suiſſe* dit à son Maître : *Mol. Etourdi Act. V. Sc. V.*

Si vous êtes d'accord par un bonheur extrême:
Je me deſſuiſſe *donc*, *& redeviens moi-même.*

Et tout comme *Molière* dit ici *ſe deſſuiſſer*, pour ceſſer d'être Suiſſe ; on diroit fort bien ſe *défranciſer*, *ſe deſeſpagnoliſer*, pour ceſſer d'être François, Eſpagnol &c.

Une liſte des Verbes formés des noms les plus uſités, vous fera encore mieux comprendre l'avantage que la Langue Françoiſe a, à cet égard, ſur les Langues les plus riches & les plus vantées.

de *décombre* . . *décombrer*.
de *corde* . . *cordeler*, *décorder*.
de *crépe* . . *créper*, & *crépier*.
de *crême* . . *écremer*, ôter la crême.
de *bouche* . . *emboucher*, *boucher*, *s'aboucher*.
de *boucle* . . *boucler*.
de *peine* . . *peiner*.
de *laid* . . . *laidir*, devenir laid.
de *ride* . . *rider*.
de *maigre* . . *maigrir*, Neut. mieux qu'*amaigrir*, & *emmaigrir*.
de *graiſſe* . . *engraiſſer*, *graiſſer*.
de *gros* . . *groſſir*; & de *groſſe*, *engroſſer*.
de *brillant* . . *brillanter*.
de *maniére* . . *manierer*.
de *façon* . . *façonner*.
de *joli* . . . *enjolliver*.
de *rive* . . *arriver*, *dériver*.
de *fuſil* . . *fuſiller*.
de *bât* . . . *bâter*, *embâter*.
de *pur* . . *épurer*.

de

de *terre* . . *atterrer*, *terraſſer*, *enterrer*, *terrir*, terme de Marine, qui ſignifie *aborder*.
de *voile* . . *voiler*.
de *table* . . *tabler*.
de *boëte* . . *emb ëter* ou *emboiter*.
de *damas* . . *damaſſer*, *damasquiner*.
de *tête* . . . *entêter*, *étêter*, terme de Jardinier.
de *bras* . . *braſſer*, *embraſſer*.
de *cuiraſſe* . . *cuiraſſer*.
de *larme* . . *larmoyer*.
d' *embaras* . . *embaraſſer*.
de *beguin* . . *embeguiner*.
d' *électrique* . *électriſer*.
de *leurre* . . *leurrer*.
de *gendarme* . . *gendarmer*.
d' *huile* . . *huiller*.
de *beurre* . . *beurrer*.
de *plâtre* . . *plâtrer*.
d' *emplâtre* . . *emplâtrer*.
d' *amour* . . *amouracher*, ne ſe dit qu'avec le pronom perſonnel.
de *galant* . . *galantiſer*.
de *gracieux* . . *gracieuſer*.
de *fourbe* . . *fourber*.
de *coquin* . . *s'acoquiner*.
de *friand* . . *afriander*.
de *fol* . . . *afollir*.
de *rude* . . *rudoyer*.
de *faim* . . *affamer*.
d' *étalon* . . *étalonner*.
de *planche* . *planchéier*.
de *talon* . . *taloniер*.
de *compliment* . *complimenter*.

de *garant* . . *garantir.*
de *grisaille* . . *grisailler.*
de *dandin* . . *dandiner.*

De presque tous les Noms en *in*, on forme des Verbes en ajoûtant seulement *er*; comme,

de *devin* . . *deviner.*
de *clopin* . . *clopiner.*
de *lutin* . . *lutiner.*
de *mutin* . . *mutiner.*
de *turlupin* . . *turlupiner.*
de *badin* . . *badiner.*
de *grimelin* . . *grimeliner.*
de *patelin* . . *pateliner.*
de *satin* . . *satiner.*
de *jardin* . . *jardiner.*
de *baragouin* . . *baragouiner.*
de *calin* . . *caliner.*
de *cousin* . . *cousiner.*
de *prône* . . *prôner*, fort usité au figuré, mais peu au propre.
d' *immortel* . . *immortaliser.*
d' *éternel* . . *éterniser.*
de *fertile* . . *fertiliser.*
de *satire* . . *satiriser.*
de *civil* . . *civiliser.*
de *brutal* . . *brutaliser.*
de *gris* . . *griser.*
de *quote* . . *quotiser.*
de *verbal* . . *verbaliser.*
de *baguenaude* . *baguenauder.*
de *grimaud* . *grimauder.*
de *tripot* . . *tripoter.*
de *sanglot* . . *sangloter.*
de *sable* . . *sabler*, *ensabler.*

d'é-

d' *émerillon* . . *émerillonner*, plus uſité au participe paſſif.
de *ventre* . . *éventrer.*
de *bourre* . . *bourrer*, *embourrer*, *rembourrer.*
de *ſophiſtique* . . *ſophiſtiquer.*
de *peau* . . . *peler.*
de *pluche* . . *éplucher.*
de *poil* . . . *épiler.*
de *dent* . . *édenter.*
de *foible* . . . *foiblir*, Neut. *affoiblir.*
de *nuit* . . *anuiter.*
de *poche* . . *empocher*, *pocheter*, *pocher.*
d' *eſcroc* . . . *eſcroquer.*
de *manche* . . *emmancher*, *démancher.*
de *jambe* . . *enjamber.*
d' *épaule* . . *épauler.*
de *coſte* ou *côte* . *accoſter*, *côtoyer.*
de *convoi* . . *convoyer.*
d' *eſcorte* . . *eſcorter.*
de *fleur* . . . *effleurer.*
de *fleur-de lys* . . *fleurdeliſer.*
de *petit* . . *appetiſſer.*
de *moindre* . . *amoindrir.*
de *pire* . . . *empirer.*
d' *orient* . . *orienter*, *desorienter.*
de *païs* . . . *dépaïſer.*
de *patrie* . . *expatrier.*
de *dot* . . . *doter.*
de *balle* . . *balloter.*
de *maillot* . . *emmailloter.*
de *lit* . . . *aliter.*
de *moire* . . *moirer.*
de *plaiſant* . . *plaiſanter.*

de *barbe* . . *barboter*, *ébarber*, *barbouiller*.
de *sourd* . . . *assourdir*.
de *lourd* . . *alourdir*.
de *frange* . . *franger*.
d' *œillade* . . *œillader*.
de *bosse* . . . *bosseler* & *bossuer*.
de *flaque* . . *flaquer*.
de *flanc* . . . *flanquer*.
de *glaise* . . *glaiser*.
d' *hiver* . . . *hiverner*.
de *prix* . . *priser*, *dépriser*.
de *mépris* . . *mépriser*.
de *houe* . . . *houer*.
de *herse* . . *herser*.
de *bêche* . . *bêcher*.
d' *agiot* . . *agioter*.
d' *action*, terme de Banque, *actionner*.
d' *enchére* . . *enchérir*.
de *harnois* . . *harnacher*, *enharnacher*.
de *hardi* . . . *enhardir*.
de *patient* . . *patienter*.
de *long* . . *alonger*, *prolonger*, *forlonger*.
de *ligne* . . . *aligner*, *forligner*.
de *fourmi* . . *fourmiller*.
de *bricole* . . *bricoler*.
de *biais* . . *biaiser*.
de *fesse* . . *fesser*.
d' *adonis* . . *adonifer*.
de *forme* . . *former*, *se formaliser*.
de *four* . . *enfourner*.
de *gaufre* . . *gaufrer*.
de *maître* . . *maîtriser*.

de

de *fagot* . . *fagoter.*
de *chévre* . . *chevroter.*
de *goinfre* . . *goinfrer.*
de *pifre* . . *empifrer.*
de *canaille* . . *s'encanailler.*
de *faux-fil* . . *faufiler*, fort uſité au figuré avec le pronom perſonnel.
de *fourgon* . . *fourgonner.*
de *guerre* . . *aguerrir.*
de *bourgeon* . . *bourgeonner.*

Remarquez que de preſque tous les Noms en *on*, il y a des Verbes dérivés; comme
d' *occaſion* . . *occaſionner.*
de *foiſon* . . *foiſonner.*
de *moiſſon* . . *moiſſonner.*
de *friſſon* . . *friſſonner.*
de *fredon* . . *fredonner.*
d' *abandon* . . *abandonner.*
de *mouton* . . *moutonner.*
de *faon* . . *faonner.*
de *griſon* . . *griſonner.*
d' *eſpadon* . . *eſpadonner.*
d' *eſtramaçon* . . *eſtramaçonner.*
de *jargon* . . *jargonner.*
de *maçon* . . *maçonner.*
de *pardon* . . *pardonner.*
de *glouton* . . *gloutonner.*
de *canon* . . *canonner.*
de *galón* . . *galonner.*
de *tignon* . . *tignonner.*
de *citron* . . *citronner.*
de *godron* . . *godronner.*
de *dragon* . . *dragonner.*

de *bon* . . *abonir* & *abonner*, qui ne ſignifient pas la même choſe.
de *gambade* . . *gambader*.
de *groin* . . *groigner*.
de *capriole* . . *caprioler*.
de *gant* . . *ganter*.
de *marmot* . . *marmoter*.
de *garrot* . . *garroter*.
de *grignon* . . *grignoter*.
de *gauche* . . *gauchir*.
d' *air* . . *airer*.
d' *iſle* . . *iſoler*.
de *gigue* . . *giguer*.
de *gibier* . . *giboyer*.
de *juſtice* . . *juſticier*.
de *goguenard* . . *goguenarder*.
de *brocard* . . *brocarder*.
de *gourme* . . *gourmer*.
de *comme* . . *commer*, fort uſité dans le ſtile familier.
de *grimace* . . *grimacer*.
de *gorge* . . *gorger*, *égorger*.
de *grape* . . *grapiller*.
de *glane* . . *glaner*.
de *parlement* . . *parlementer*.
d' *étable* . . *établer*.
de *grêle* . . *grêler*.
de *brigue* . . *briguer*.
de *complot* . . *comploter*.
d' *intrigue* . . *intriguer*.
de *marteau* . . *marteler*.
de *blé* . . *emblaver*.
de *farine* . . *enfariner*.
de *tenaille* . . *tenailler*.

de

de *gozier* . . *égoziller.*
de *pince* . . *pincer.*
de *gueule* . . *égueuler*, *dégueuler.*
d' *égal* . . *égaler*, *égaliſer.*
d' *eſtrapade* . . *eſtrapader.*
de *gay* . . *égayer.*
d' *eſſor* . . *eſſorer.*
d' *élan* . . *élancer.*
de *couleur* . . *colorer*, *colorier*, terme de Peinture.
d' *oreille* . . *eſſoriller.*
de *court* . . *écourter.*
de *claquet*, *cliquet* . . *claqueter*, *cliqueter.*
de *pauvre* . . *appauvrir.*
de *riche* . . *enrichir.*
de *nipe* . . . *niper.*
de *meuble* . . *meubler.*
de *nielle* . . *nieller.*
d' *eſcrime* . . *s'eſcrimer.*
de *quarré* . . *eſquarrir.*
de *nigaud* . . *nigauder.*
de *paille* . . *empailler.*
de *niveau* . . *niveler.*
d' *ouvrage* . . *ouvrager.*
de *manteau* . . *emmanteler*, *démanteler.*
de *menote* . . *emmenoter.*
de *miel* . . *emmieler.*
de *bourſe* . . *embourſer*, *débourſer*, *rembourſer.*
de *muſeau* . . *emmuſeler.*
de *petun* . . *petuner*, qui ſe dit en dénigrement de ceux qui fument du tabac. *Il ne fait que* petuner *depuis le matin juſqu'au ſoir.*

de *bourbe* . . *embourber.*
de *miéte* . . *émiéter.*
de *mie* . . . *émier.*
de *liſſe* . . *liſſer.*
de *lat* . . . *lotir.*
de *toupie* . . *toupier*, & encore mieux *toupiller*, aller çà & là ſans ſavoir ce qu'on fait.
de *billon* . . *billonner.*
de *ſac* . . . *ſaccager*, *enſacher.*
de *ſafran* . . *ſafraner.*
de *filou* . . *filouter.*
de *velours* . . *velouter.*
de *cul* . . *aculer*, *éculer*, *reculer*, *culer*, terme de Marine.
de *voye* . . *envoyer*, *dévoyer*, *fourvoyer.*
de *cour* . . . *courtiſer.*
de *daube* . . *dauber.*
de *chapitre* . . *chapitrer.*
de *drap* . . *draper.*
de *drille* . . . *driller.*
de *drogue* . . *droguer.*
d' *échafaud* . . *échafauder.*
d' *écharpe* . . *écharper.*
de *pal* . . . *empaler.*
d' *écart* . . *écarter*, *écarteler.*
d' *échalas* . . *échalaſſer.*
de *pâte* . . *empâter.*
de *paume* . . *empaumer.*
de *panache* . . *empanacher.*
de *plume* . . *plumer.*
de *poing* . . *empoigner.*
d' *haléne* . . *halener.*

de

de *bâle* . . *hâler.*
de *gaule* . . *gauler.*
de *houſſine* . . *houſſiner.*
de *ſéjour* . . *ſéjourner.*
de *bâtard* . . *abâtardir.*
de *vil* . . *avilir.*
de *cofre* . . *encofrer.*
de *col* . . *coleter*, *décoler.*
de *clou* . . *clouer*, *enclouer*, & *clouter.*
de *coquille* . . *recoquiller.*
de *farouche* . . *effaroucher.*
d' *échine* . . *échiner.*
de *rein* . . *éreinter*, & *errener* peu uſité.
de *pou* . . *épouiller.*
de *poudre* . . *poudrer*, *époudrer.*
de *caiſſe* . . *encaiſſer.*
de *caque* . . *encaquer.*
de *capuchon* . . *encapuchonner.*
de *cave* . . *encaver.*
d' *encens* . . *encenſer.*
de *chevêtre* . . *enchevêtrer.*
de *craſſe* . . *encraſſer.*
de *courage* . . *encourager.*
de *chaland* . . *achalander.*
de *chemin* . . *cheminer*, *acheminer.*
d' *ancre* . . *ancrer.*
de *nul* . . *annuler.*
de *néant* . . *anéantir.*
de *chaîne* . . *enchaîner.*
de *cheveu* . . *écheveler.*
de *bavard* . . *bavarder.*
de *bégue* . . *bégayer.*
de *bec* . . . *becqueter.*

de

de *guitare* . . *guitariſer.*
de *ſas* . . *ſaſſer.*
de *ſape* . . *ſaper.*
de *mine* . . *miner.*
de *dodo* . . *dodiner.*
de *pain* . . *paner.*
de *paon* . . *panader.*
de *pavane* . . *pavaner.*
de *bléme* . . *blémir.*
de *tiéde.* . . *attiédir.*
de *vif, vive* . . *aviver.*
d' *étoile* . . *étoiler.*
de *ponce* . . *poncer.*
de *taxe* . . *taxer.*
de *pâture* . . *pâturer.*
de *voiture* . . *voiturer.*
de *trou* . . *trouer.*
de *route* . . *dérouter.*
de *juſte* . . *ajuſter.*
de *rang* . . *ranger, arranger.*
de *rouille* . . *rouiller.*
de *dépit* . . *dépiter.*
de *pique* . . *piquer, dépiquer.*
de *piéce* . . *dépécer.*
de *membre* . . *démembrer.*
de *ménage* . . *emménager, déménager, ménager.*
de *déblai* . . *déblayer.*
de *démenti* . . *démentir.*
de *loge* . . *loger, déloger.*
de *jet* . . . *jetter, déjetter.*
de *viſage* . . *enviſager, déviſager.*
de *coſſe* . . *écoſſer.*
d' *écale* . . *écaler.*

de

de *corne* . . *écorner.*
d' *écorce* . . *écorcer.*
de *mouche* . . *émoucher.*
de *puce* . . *épucer.*
de *vaſe* . . *évaſer.*
de *vertu* . . *évertuer.*
d' *exploit* . . *exploiter.*
de *fainéant* . . *fainéanter.*
de *faiſant* . . *faiſander*, qui ne ſignifie pas faire des faiſans, mais faire mortifier de la viande.
de *ficelle* . . *ficeller.*
de *faſcine* . . *faſciner.*
de *tache* . . *tacher.*
de *mouche* . . *moucheter.*
de *menu* . . *amenuiſer.*
de *baraque* . . *baraquer.*
de *camp* . . *camper.*
de *parc* . . *parquer.*
de *troupe* . . *attrouper.*
de *meute* . . *ameuter.*
de *trac* . . *traquer.*
de *plaque* . . *plaquer.*
de *trouſſe* . . *trouſſer*, *retrouſſer.*
de *tous* . . *touſſer.*
de *doux*, *douce* . . *adoucir.*
de *bonnet* . . *bonneter.*
de *botte* . . *botter.*
de *botte* . . *botteler.*
de *braque* . . *braquer.*
de *trape* . . *traper*, terme de Jardinier.
de *trompette* . . *trompetter.*
de *feſſe* . . *feſſer.*

de *fête* . . *fêter*, *fêtoyer*.
de *bourreau* . . *bourreler*, ne ſe dit qu'au figuré.
de *mol* . . *mollir*, *amollir*, *ramollir*.
de *parquet* . . *parqueter*.
de *marque* . . *marquer*.
de *tigre* . . *tigrer*, qui ne ſignifie pas faire un tigre, mais *moucheter*, *tacheter*, *marqueter* comme un tigre.
de *pioche* . . *piocher*.
de *brouette* . . *brouetter*.
de *pilote* . . *piloter*.
de *pirouette* . . *pirouetter*.
de *poulain* . . *pouliner*.
de *barricade* . . *barricader*.
de *paliſ* . . *paliſſer*.
de *paliſſade* . . *paliſſader*.
de *pouf*, mot factice . . *pouſſer*.
de *morceau* . . *morceler*.
de *moule* . . *mouler*.
de *modéle* . . *modeler*.
de *néceſſité* . . *néceſſiter*.
de *nége* . . *néger*.
de *marcot* . . *marcoter*.
de *marne* . . *marner*.
de *bourſe* & de *ſouffler* . . *bourſouffler*.
de *mine* (air, viſage) . . *minauder*.
de *vache* . . *avachir*.
de *vin* . . *aviner*.
d' *aûne* . . *aûner*.
de *friche* . . *défricher*.
de *profil* . . *profiler*.
de *brute* . . *abrutir*.
de *bronze* . . *bronzer*.

de

de *chenille* . . *écheniller.*
de *hongre* . . *hongrer.*
de *gigue* . . *giguer.*
d' *égout* . . *égouter.*
de *drille* . . *driller.*
de *grumeau* . . *grumeler.*
de *cofre* . . *cofrer.*
de *chambre* . . *chambrer.*
de *broſſe* . . *broſſer.*
de *perche* . . *percher.*
de *chipot* . . *chipoter.*
de *cil* . . . *ciller.*
de *cheville* . . *cheviller.*
de *chopine* . . *chopiner.*
de *barre* . . *barrer.*
de *cire* . . *cirer.*
de *naſus*, Latin . . *naſiller*, *naſillonner.*
de *grenouille* . . *grenouiller.*
de *guet* . . *guéter.*
de *groupe* . . *grouper.*
de *greſil* . . *greſiller.*
de *ſiége* . . *ſiéger*, *aſſiéger.*
de *braſier* . . *braſiller.*
de *breland* . . *brelander.*
de *bricole* . . *bricoler.*
de *bruit* . . *ébruiter.*
de *chifre* . . *chifrer*, *déchifrer.*
de *pas* . . *paſſer*, *dépaſſer.*
de *perſonne* . . *perſonnifier.*
de *gripe* . . *griper.*
de *banquet* . . *banqueter.*
d' *alembic* . . *alembiquer.*
de *genou* . . *agenouiller.*
de *manigance* . . *manigancer.*

de *brume* . . *embrumer.*
de *chaume* . . *chaumer.*
de *ton* . . *entonner*, *détonner.*
de *bruſquer* . . *bruſquer.*
de *trepan* . . *trepaner.*
de *ſonde* . . *ſonder.*
de *trépas* . . *trépaſſer.*
de *beau*, *belle* . . *embellir.*
de *ſanglot* . . *ſangloter.*
de *cane* . . *caneter.*
de *ſingulier* . . *ſingulariſer.*
de *particulier* . . *particulariſer.*
de *familier* . . *familiariſer.*
de *corne* . . *écorner.*
de *targue* . . *targuer.*
de *monceau* . . *emmonceler.*
d' *os* . . . . *déſoſſer.*
d' *économie* . . *économiſer.*
de *valiſe* . . *dévaliſer.*
de *bique* . . *biqueter.*
de *crochet* . . *crocheter.*
de *parodie* . . *parodier.*
de *chair* . . *acharner*, *décharner.*
de *peuple* . . *peupler.*
de *trouſſe* . . *trouſſer*, *détrouſſer.*
de *Judée* . . *Judaïſer.*

Outre ces Verbes, il y en a ſans-doute encore beaucoup qui ont la même dérivation; mais cette liſte ſuffira pour montrer avec quelle facilité nous augmentons le nombre de nos verbes, lorſqu'il s'agit d'exprimer l'action de la choſe ſignifiée par le nom ſubſtantif, pourvu que ce nom ſub-

ſubſtantif ne ſoit pas lui-même dérivé d'un verbe: car tout comme il y a des verbes dérivés des noms, il y a auſſi une infinité de noms dérivés des verbes; mais il n'y a preſque point de ces noms dont on puiſſe former encore un verbe, excepté que du mot *pâture*, qui vient de *paître*, on dit *pâturer*.

Enfin il y a encore des noms formés d'autres noms, ce qui eſt aſſez commun dans toutes les Langues.

Nous avons en *François* des mots qu'on appelle *factices*; c'eſt-à-dire, qui ne ſont pas de la Langue ordinaire, mais qu'on fait ſoi-même pour mieux exprimer ſa penſée. On peut appeller *factices* les mots ſuivans, quoique d'un uſage aſſez ordinaire:

Cric-crac, *zig-zag*, *friſi-fraſi*, *nitouche*, *catimini*, *tarare*, *turulu*, *chatemite*, *emmitouflé*, *torticolis*, *grimoire*, *avaloire*, *fournois*, *cois*, *luſtucru*, *tire-lire*, *flon-flon*, *eſcarbillat*, *à gogo*, *glou glou*, *fanfreluche*, *raſibus*, *pif-paf*, *toutou*, *tra-tra*, *tric-trac*, *fi*, *pouais*, *tic-tac*, *brouhaha*, *cahin caha*, *dondon*, *hurlu berlu*, *ergoglu*, *liffrelofres*, *raminagrobis*, *hourvari*, *trantran*, *joujou* &c.

La plupart de ces mots & quantité de ſemblables, à force d'être répétés par des gens d'eſprit & de bons Auteurs, ſont devenus communs & d'un uſage ordinaire. Il y en a d'autres qui ne ſont pas tout-à-fait ſi généralement uſités, & d'autres enfin qui ne ſont que perſonnels. De la

première eſpéce ſont, par exemple, les mots, *épiſcopiſer*, *tartufier*, *cocufier*, *mavabout*, *micmac*, *miton-mitaine*, & quantité d'autres qui ſe trouvent dans *Rabelais*, *Marot*, *la Fontaine*, *Rouſſeau*, *Scaron*, *la Mothe*, *Gacon*, *le Brun*, *Richey*, *du Vergier*, *Grecourt*, *Moliere*, *Greſſet*, & pluſieurs autres qui ſe ſont attachés à plaire autant par le ſtile que par les choſes-mêmes.

J'appelle mots *factices perſonnels*, ceux qu'une perſonne emploie pour ſon plaiſir ou pour ſa commodité, ſoit en écrivant, ſoit en parlant. Il y a deux choſes à remarquer ſur ce ſujet; c'eſt que ces ſortes de mots ne peuvent paſſer que dans le ſtile familier; & qu'il faut qu'ils ſuivent naturellement l'analogie des autres mots; de maniére qu'on les entende aiſément, ſoit qu'ils ſoient formés par *onomatopée*, ou tirés d'autres mots reçus, ou de quelque Langue étrangére. Ainſi *Rabelais* emploie un mot factice, quand il dit, *des viſages caſſéiformes*, *des nez de pompette*, pour des viſages plats, des nez bourgeonnés. *La Fontaine*, quand il appelle les rats & les ſouris, *la gent trotemenu*; *ratopolis*, la demeure de ces animaux; *gripeminaud*, un chat grand deſtructeur de rats. Mme. *de Sevigné*, lorſqu'en parlant d'une Dame fort belle naturellement, mais dont la beauté étoit diminuée par l'embarras où elle ſe trouvoit dans un certain cercle, elle dit, qu'*elle étoit toute débellée*. Et Mme. *du Noyer*, quand elle écrit dans ſes Lettres Hiſtoriques,

le

le Roi d'Eſpagne a tauricidé. L'Abbé *Regnier* quand il appelle en François une certaine Soupe Hollandoiſe *birambrot*.

Il y a tel mot factice qui exprime mieux qu'une longue périphraſe certaines idées; comme quand Mme. *de Bouillon* appelloit LA FONTAINE *un vrai Fablier*, comme qui diroit un arbre qui portoit des fables. En effet, comme le remarque un Auteur moderne, il ne faiſoit point ſes fables, elles naiſſoient. Un autre à qui on auroit donné cette même matiére, auroit pu y mettre de l'eſprit, de beaux vers; mais on n'y auroit pas vu cette chaîne d'objets toujours égale & continue, les jointures auroient paru: au-lieu qu'ici tout ſemble l'ouvrage de la Nature, plutôt que celui de l'Art. Les *Muſes* dictoient, *la Fontaine* écrivoit. On voit par-là que *Fablier* exprime le plus heureuſement du monde l'idée qu'on avoit & qu'on aura toujours de cet homme célébre. Ainſi je formerai des mots factices, ſi en parlant d'un homme qui a été élevé à la Papauté, je dis qu'*on l'a papifié*; qu'*un autre a été déprêtriſé*, pour dire qu'il a été dépoſé de la Prêtriſe; qu'on l'a *baronniſé*, ou *débaronniſé*, pour, il a été fait Baron, ou il a ceſſé de l'être; que l'Empereur a *principiſé*, pour dire qu'il a fait des Princes. De-même ſi, pour exprimer un Poëte qui tâche d'imiter le ſtile de *Pindare*, ou un homme qui affecte des figures trop hardies dans la converſation, je dis, *il pindariſe*, comme nous diſons communément

ment *s'edouïser*, *pétrarquiser*, *phœbusiser* &c.

In verbis etiam tenuis cautusque serendis
- - - - - - - -
Fingere cinctutis non audita Cethegis
Continget, dabiturque licentia sumpta
prudenter. - - - -
- - - - - Licuit semperque licebit
Signatum præsente nota producere nomen.

Tout le monde entendra ces mots, parce qu'ils ont les qualités requises.

Les mots formés par *onomatopée*, c'est-à-dire, sur la ressemblance du son de la chose signifiée, sont généralement usités, les uns seulement dans le stile familier, & non dans le stile soutenu; les autres dans tous les deux. Les mots suivans sont formés par onomatopée.

Jeu *de trictrac*, *patatras*, *gargouille*, *craquer*, *farfouiller*, *crotiler*, *écraser*, *meugler*, *beugler*, *chut*, *chucheter*, *balbutier*, *bégayer*, *bredouiller*, *anonner*, *bucher*, *bulote*, *éclabousser*, *gargariser*, *béler*, *haleter*, *miauler*, *grogner*, *baper*, *mugir*, *laper*, *coqueter*, du bruit que fait le Coq en approchant d'une Poule.

Drelin-drelin, *tintouin*, *cliquet* ou *claquet*, *cliquetis*, *se pousser de rire*, *marmoter*, *croasser*, *braire*, *fifler*, *hurler*, *caqueter*, *jaser*, *claqueter*, *tinter*, *goufre*, *engoufrer*, *bouillir*, *bouillonner*, *murmurer*, *gribouiller*, *enrouer*, *palpiter*, *buée*, *clabauder*, *troter*, *galopper*, *dé-*

déchiqueter, *bombe*, *grouiller*, *grommeler*, *escroc* &c.

CHAPITRE IV.

De la signification propre des Termes.

NOtre Langue eſt remplie d'expreſſions figurées. On peut même aſſurer que le plus ou le moins de figures, font le plus ou le moins de beauté dans le ſtile. Quand nous diſons qu'une expreſſion eſt neuve, nous n'entendons pas parler d'un mot nouveau & forgé à plaiſir par un particulier. Nous ne pouvons ſouffrir qu'un Auteur, quelque réputation qu'il ait, ſe vante d'enrichir la Langue d'un nouveau terme, nous craignons trop qu'une pareille licence ne la change en jargon. C'eſt au Public, à la Nation, à adopter ou à rejetter certains mots modeſtement hazardés. On ſait que *Menage* fut cauſe que le mot *proſateur* fut rejetté, parce qu'il eut la vanité d'écrire qu'il s'en étoit ſervi le premier. Ce que nous entendons donc par expreſſion neuve, n'eſt autre choſe qu'une figure dont perſonne ne s'eſt encore aviſé. Je traiterai ailleurs des Figures; mais comme il eſt impoſſible qu'elles ſoient juſtes, & par conſéquent qu'elles plaiſent, s'il n'y a un certain rapport entre l'idée naturelle qu'un mot préſente, & celle qu'il exprime figurément, je vais parler ici de la propriété des Termes.

L'Abbé *Girard* a donné un petit *Traité des Synonimes François.* Ce n'eſt proprement qu'un Eſſai. Un Traité complet ne peut guére être l'ouvrage d'un ſeul homme. Outre qu'il a omis une infinité d'articles, il a négligé quantité de ſynonimes très-uſités. Mais ce Traité tel qu'il eſt, n'eſt certainement point à mépriſer, & ne peut qu'être fort utile à ceux qui veulent connoître les délicateſſes de la Langue.

Mais pour montrer qu'il n'a pas tout dit, voici des Synonimes dont il n'a fait nulle mention, & dont nous expliquerons la ſignification propre.

Muër, changer, permuter, troquer, biguer, brocanter, échanger, convertir.

Le premier ne ſe dit que des Animaux quand le poil, ou les plumes leur tombent, & qu'ils en prennent d'autres. On le dit auſſi des Serpens quand ils changent de peau, & des Jeunes-gens quand ils changent de voix.

Changer, c'eſt proprement quitter une choſe pour en prendre une autre.

Permuter ne ſe dit qu'en Matiéres Eccléſiaſtiques, & en parlant de Bénéfice.

Troquer, c'eſt donner une choſe pour une autre.

Biguer, eſt un mot pris de l'ancien *Saxon*, qui ne ſe dit qu'au Jeu, *biguer une carte.*

Brocanter, c'eſt acheter, vendre & troquer des Tableaux & autres Curioſités. On le

le dit auſſi en riant du trafic qu'on fait quelquefois par hazard.

Echanger, ne ſe dit que des choſes importantes, qui intéreſſent le Public. *Echanger des priſonniers. Les ratifications ont été échangées. On a échangé la* Lorraine *pour le Grand-Duché de* Toſcane.

Convertir ne ſe dit au propre qu'en matiére de Chymie ou de Commerce, & ſignifie tranſmuër une choſe en une autre. *Convertir le fer en acier. Convertir ſes marchandiſes, ſes biens-fonds en argent comptant.* On le dit auſſi en Poëſie du changement total des paſſions: *Leur joie fut convertie en deuil* En matiére de Religion & de Morale, c'eſt faire changer la croyance ou les mœurs de mal en bien.

Suite, Cortége.

On entend par le premier de ces mots toutes les perſonnes qui ſont au ſervice d'un Grand, ou qui l'accompagnent dans un voyage.

Le ſecond ne ſe dit que des perſonnes qui accompagnent un Seigneur pour lui faire honneur dans une Entrée, une Audience publique, ou quelque autre grande Cérémonie.

Lettre, Epitre, Miſſive, Dépêche.

On entend par le premier mot un Ecrit plié d'une certaine maniére, & envoyé par une

une perſonne éloignée, à une autre pour lui communiquer ſes penſées.

Epitre, ne ſe dit que des Lettres des Anciens, dont on a conſervé des recueils. *Les Epitres de* CICERON, *de* PLINE. Ce ſeroit mal parler que de dire les *Lettres de* PLINE, *les Lettres de* CICERON. On donne auſſi le nom d'*Epitre dédicatoire* à certains Diſcours qu'un Auteur place à la tête de ſon Ouvrage, & qu'il adreſſe à la perſonne à qui il le dédie. Enfin on appelle *Epitre* de petits Poëmes où l'on parle à quelqu'un en particulier; & en badinant *Epitre* ſe dit d'une longue Lettre.

Miſſive, pris ſubſtantivement, n'eſt uſité que dans le ſtile familier & en plaiſantant. Mais quand on dit une *Lettre miſſive*, c'eſt pour mieux diſtinguer une Lettre écrite pour être envoyée à quelqu'un, d'une Lettre de l'Alphabet.

Dépêche n'eſt guére uſité que dans les Négociations & les Affaires publiques, & ſignifie les Lettres que les Ambaſſadeurs & les Miniſtres reçoivent ou écrivent.

Pouvoir, *Puiſſance*.

Je ne parle ici de ces deux mots, que parce que j'ai entendu dire pluſieurs fois à des Etrangers, *les pouvoirs de l'Europe*, & que l'Auteur des *Synonimes* ne les a expliqués que dans le ſens phyſique & littéral.

Pouvoir ne ſe dit jamais pour ſignifier les

les Potentats & les divers Etats Monarchiques, ou Républicains.

Mais *Puiſſance* s'employe ſouvent dans ce ſens. *Les Puiſſances Chrétiennes. Le Corps Germanique eſt une Puiſſance reſpectable.*

Frauder, tromper, tricher, duper, décevoir, fruſtrer.

Frauder, c'eſt manquer par ruſe à payer ce qu'on doit.

Tromper, c'eſt faire tomber quelqu'un dans un piége.

Duper, c'eſt tendre adroitement des piéges à quelqu'un.

Décevoir n'a point de différence ſenſible avec *tromper*, excepté qu'il n'eſt guére uſité que dans la Poëſie.

Tricher, c'eſt tromper, mais tromper au jeu, ou dans quelque affaire de peu de conſéquence. Ce mot que nous avons pris de l'*Anglois*, n'eſt guére uſité hors du jeu.

Fruſtrer, c'eſt priver quelqu'un d'une choſe qui lui eſt due, ou à quoi il s'attend.

Malheur, Accident, Deſaſtre, Infortune, Guignon, Adverſité, Revers, Traverſe, Cataſtrophe, Diſgrace, Eſclandre, Calamité, Malencontre.

Les trois premiers mots ſont expliqués dans les *Synonimes*; quant aux autres, il n'y en eſt point fait mention, quoiqu'auſſi ſynonimes.

In-

Infortune, ſignifie un grand malheur; on ne l'emploie guére que dans le ſtile ſublime, ſi ce n'eſt par dériſion.

Guignon, ne ſe dit guére qu'au jeu, & ſignifie une fortune contraire.

Adverſité, a la même ſignification au ſingulier, & eſt du ſtile grave; au pluriel il a le même ſens qu'infortune.

Revers, au ſingulier ſignifie un changement de fortune de bien en mal. Au pluriel il ſe dit, ſurtout en vers, de toute ſorte de malheurs.

Traverſe, ſignifie obſtacle, oppoſition, perſécution, affliction; & au pluriel, tous les malheurs qu'on a eſſuyés en diverſes occaſions.

Cataſtrophe, ſe dit d'une fin malheureuſe.

Diſgrace, dans le ſens de malheur n'eſt uſité que dans les paſſions véhémentes, ou dans le ſtile ſublime.

Eſclandre, eſt un accident qui fait du bruit, de l'éclat, & qui a quelque choſe de honteux pour ceux qui en ſont les auteurs.

Calamité, ſignifie un malheur public, qui intéreſſe une Ville, une Province, un Etat, & qui a une certaine durée.

Malencontre, mauvaiſe fortune; *porter malencontre*, rendre quelqu'un malheureux ſans le vouloir.

Sageſſe, *Sapience*.

Ces deux mots ſont parfaitement ſemblables

bles dans la ſignification, mais très-différens dans l'uſage.

Le premier eſt uſité en toute occaſion où l'on veut exprimer cette lumiére de l'eſprit, qui fait qu'un homme ſe conduit bien, & prend toujours le meilleur parti.

L'autre n'eſt uſité que dans le burleſque, ou lorſqu'on parle d'un certain Livre de l'Ecriture Sainte, appellé le *Livre de la Sapience.*

Obéiſſance, Obédience.

Les Auteurs *Catholiques-Romains* diſent qu'un tel Païs, un tel Prince eſt de *l'obédience* du Pape, ou qu'il s'eſt ſouſtrait à ſon *obédience.* La Cour de *Rome* ne fait peut-être pas beaucoup de différence entre être ſous *l'obédience* & ſous *l'obéiſſance.*

Mais les *François* ne diront jamais que leur Roi eſt ſous *l'obéiſſance du Pape*, & ils ne feront pas difficulté de dire qu'il eſt ſous ſon *obédience.* Ils n'entendent par ce dernier mot, qu'un reſpect filial que tout Chrétien doit au Chef de l'Egliſe dans les choſes ſeulement ſpirituelles & qui regardent le ſalut.

Sureté, Sécurité.

Etre en ſureté, c'eſt n'avoir aucun péril à craindre. *Vivre dans la ſécurité*, c'eſt avoir une confiance funeſte, ſoit qu'elle naiſſe de la préſomption, ou de l'ignorance du dan-

danger; ſouvent lorſqu'il eſt le plus proche.

En voilà, je penſe, aſſez ſur une matiére dont je n'ai voulu parler qu'occaſionnellement. Vous pourrez aprendre par le peu que je viens de dire, à ſaiſir les différences que l'Uſage met entre des mots, qui d'abord paroiſſent exactement ſemblables; & plus vous examinerez la choſe, plus vous ſentirez la néceſſité de connoître ces différences.

Non ſeulement il ne vous ſera pas poſſible d'écrire élégamment ſi vous ignorez la valeur de chaque terme, mais même de ſentir tout le mérite d'un bon Ecrivain. Comment ſans cela entendrez-vous ces phraſes: *Je vous aimerois mieux* INFIDE'LE *que* PERFIDE.

Crebillon, *Fils, Lettr. de la Marq. de M... Lettr.* XXVI.

Un homme qui ne ſait que d'entrer dans le monde, & qui a beſoin DE SE FAIRE UNE REPUTATION.

Id. ibid.

Votre cœur vous joue quelquefois le MAUVAIS TOUR *de paroître tel qu'il eſt: il ne ſent rien, que voulez-vous qu'il exprime?*

*Vous avez reçu de la nature une inſenſibilité que l'*USAGE CORRIGE, *mais qu'il ne détruira jamais.*

Vous ne connoiſſez ni l'amour, ni l'Amante. Vous faites l'un, parce que c'eſt le BEL-AIR; *& vous ne voyez l'autre, que pour jouir de la vue d'un objet dont vous êtes le maître... Vous vous plaiſez à faire des épreuves.*

Occupé ſans-ceſſe à me tourmenter, vous eſſayez tour-à-tour les abſences, les mépris,

LA

LA FAUSSE JALOUSIE, *rien ne vous touche.*

Mais Mme. de Meilcourt, *qui, à ce qu'on m'a dit, n'avoit point été coquette dans ſa jeuneſſe, & que je n'ai jamais vu galante dans ſon retour, y trouva moins de difficulté que toute autre perſonne de ſon rang n'auroit fait.* Id. Mém. de MEILC. *p.* 2.

Coquette jadis, même un peu galante &c. Id. ibid.

Avec beaucoup de fineſſe dans les penſées elle n'étoit pas précieuſe.

Sa phiſionomie & ſes yeux étoient ſévéres forcément; & lorſqu'elle ne ſongeoit pas à s'obſerver, on y voyoit briller l'enjouement & la tendreſſe Id. Ibid.

Et ces beaux Vers du génie le plus heureux & le plus facile de ce tems.

» Perſuadé que l'harmonie
» Ne verſe ſes heureux préſens
» Que ſur le matin de la vie,
» Et que ſans un peu de folie,
» On ne rime plus à trente ans;
» Suivrois-je un jour à pas peſans
» Ces vieilles Muſes douairiéres,
» Ces Méres ſeptuagénaires
» Du Madrigal & des Sonnets,
» Qui n'ayant été que Poëtes
» Rimaillent encore en lunettes,
» Et meurent au bruit des ſiflets?
» Egaré dans le noir Dédale,
» Où le phantôme de Thémis,
» Couché ſur la pourpre & les lys,
» Pan-

Greſſet, *La Chart.*

» Panche la balance inégale,
» Et tire d'une urne vénale
» Des arrêts dictés par Cypris;
» Irois-je, Orateur mercenaire
» Du faux & de la vérité,
» Chargé d'une haire étrangére
» Vendre aux querelles du vulgaire
» Ma voix & ma tranquilité;
» Et dans l'antre de la chicane,
» Aux Loix d'un tribunal profane,
» Pliant la Loix de l'Immortel,
» Par une éloquence Anglicane
» Saper & le trône & l'autel?
» Aux ſentimens de la Nature,
» Aux plaiſirs de la Vérité,
» Préférant le goût frelaté
» Des plaiſirs qu'a fait l'impoſture,
» Voudrois-je partager ma vie
» Entre les jeux de la folie,
» Et l'ennui de l'oiſiveté,
» Et trouver la mélancolie
» Dans le ſein de la volupté?

Id. Vert-Vert Chant. I.

» Fut jeune encor, *ne ſachant rien de rien*,
» Au ſuſdit Cloître enfermé pour ſon bien.
» Il étoit beau, brillant, leſte & volage,
» Aimable & franc comme on l'eſt au bel-âge;

– – – – – –

» Il partageoit, dans ce paiſible lieu,
» Tous les ſirops dont le cher Pére en Dieu,
» Grace aux bienfaits des Nonettes *ſucrées*.
» Reconfortoit ſes entrailles ſacrées.

– – – – – – – –

» Vert-vert étoit l'ame de ce ſéjour:

» Ex-

» Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
» Des jeunes cœurs jalouſes ſurveillantes,
- - - - - - -
» Des bonnes Sœurs égayant les travaux,
» Il becquetoit & *guimpes* & *bandeaux*;
» Il n'étoit point d'agréable partie
» S'il n'y venoit *briller*, *caracoller*,
» *Papillonner*, *ſifler*, *roſſignoler*.

» Grand Roi, ſur ce brillant modéle, *Id. Ode au Roi.*
» Diſſipe le ſommeil des Arts;
» Ranime leur burin fidéle,
» Par lui revivent les Céſars.
» Connoît-on ces Rois inſenſibles,
» Dont les trônes inacceſſibles,
» Furent fermés aux doctes voix?
» Ils n'avoient point fait de Virgiles,
» La mort plongea leurs noms ſtériles
» Dans la POPULACE des Rois.

Si vous traduiſiez, *Superior ſtabat lupus, longèque inferior agnus*, par, *le Loup étoit ſupérieur, & l'Agneau inférieur*, vous feriez voir que vous ne connoiſſez pas la ſignification de ces mots *ſupérieur*, *inférieur*.

Notre Langue a cette richeſſe numérale, ſi vantée dans quelques Langues *Orientales*.

On a très-ſouvent en *François* pluſieurs mots pour exprimer la même idée, néanmoins avec quelque modification, & c'eſt-là à mon avis la véritable richeſſe; car quand on auroit dix mille mots pour exprimer, par exemple, un *chapeau*, il me ſemble qu'il y en auroit neuf mille neuf cens

quatre-vingts dix-neuf de reſte, ſi ces mots n'ajoûtoient rien à l'idée, ou n'en diminuoient rien. Les mots ſuivans expriment la même idée avec quelque différence.

Bonne-foi, cordialité, candeur, droiture, ſincérité, franchiſe, ingénuité, naïveté, intégrité.

Ane, Baudet, Aze, Rouſſin, Bourrique, Griſon.

Batteleur, Charlatan, Saltimbanque.

Ingambe, leſte, léger, dispos, fringant.

Toper, convenir, accorder, conſentir, tomber d'accord.

Crins, cheveux, poils.

Sortilége, maléfice, enchantement, charme.

Coupeau, ſommet, cime, faîte.

Tonner, fulminer, foudroyer.

Jurement, ſerment, imprécation, malédiction.

Bonheur, proſpérité, félicité, chance, bazard, fortune, ſort, deſtin, deſtinée.

Péril, danger, riſque.

Maſſif, gros, peſant, ſolide, ferme, ſtable.

Faux, poſtiche.

Brimborions, colifichets, billeveſées, pompons, babioles, bagatelles, niaiſeries, vetilles, triqueniques, inepties, fanfreluches, fadaiſes, fariboles, balivernes, ſornettes &c.

Bourde, menſonge, menterie, fauſſeté, impoſture, caſſade, prétexte, défaite.

Tare, vice, défaut, défectuoſité.

Pécore, idiot, niais, jobet, dandin, marpaud, malotru, malitorne, buſe, butor, ſot, nigaud, ſtupide, niguedouille, badaud, imbé-

bécille, *buche*, *innocent*, *nice*, *benêt*, *lourdaud*, *gautiergarguille*, *joeriſſe*, *cruche*, *ſimple*. *Pecque*, *peronnelle*, ne ſe diſent que des Femmes.

Mouche, *mouchard*, *eſpion*, *émiſſaire*.

Repas, *feſtin*, *banquet*, *régal*.

Menée, *intrigue*.

Cadeau, *préſent*, *don*, *talent*.

Foible, *débile*, *ginguet*.

Loiſir, *deſœuvrement*, *oiſiveté*.

Chagrin, *triſteſſe*, *affliction*, *angoiſſe*, *détreſſe*, *mélancolie*, *abattement*, *langueur*, *ſaiſiſſement* &c.

Croquignole, *chiquenaude*, *nazarde*.

Encaſtrer, *entabler*, *encadrer*, *enchaſſer*, *emboiter*.

Brun, *bis*, *brode*.

Manivelle, *manche*, *brimballe*, *poignée*.

Cambrure, *vouſſure*, *voûte*, *ceintre*, *arche*, *arcade*.

Soupirail, *trou*, *ouverture*, *pertuis*, *abajour*, *eſcarre*.

Bigler, *lorgner*, *guigner*, *loucher*, *ciller*.

Bégayer, *balbutier*, *bredouiller*, *anonner*.

Vertigo, *grippe*, *caprice*, *bizarrerie*, *fantaiſie*, *marotte*, *manie*, *vercoquin*.

Oraiſon, *Diſcours*, *Harangue*, *Compliment*, *Sermon*, *Prédication*, *Prêche*, *Plaidoyer*.

Amuſement, *ébat*, *recréation*, *paſſetems*, *divertiſſement*, *agrément*, *délaſſement*.

Plaiſir, *volupté*, *délectation*.

Déſirer, *ſouhaiter*, *convoiter*.

Moilon, *tuf*, *pierre*, *caillou*, *galet*, *grès*, *roc*, *gravier*.

Vil, chetif, piétre.

Exalter, priſer, louer, vanter, élever, célébrer.

Ecouſſe, eſſor.

Eſpoir, eſpérance.

Colére, courroux, maltalent, emportement, furie.

Ebauche, eſquiſſe, canevas.

Se mêler, s'ingérer, s'immiſcer.

Hâtier, landier, chenet.

Ecrein, étui, coffret.

Egrillard, éveillé, alerte.

Falot, crouſtilleux, facétieux, plaiſant, badin, folichon, goguenard, railleur, jovial, enjoué.

Preſtance, bonne-mine, bon-air.

Tors, tordu, tortu, tortueux.

Grimace, minauderie, ſimagrée.

Reméde, moyen, voie, expédient.

Outre ces mots, & une infinité d'autres qui quoique ſynonimes ont preſque tous quelque propriété différente, il y a encore des Synonimes de ſtile; je veux dire des mots qui parfaitement ſemblables quant au ſens, différent néanmoins quant au ſtile; les uns n'étant employés que dans le ſtile ſublime, les autres dans le ſtile médiocre, ceux-ci dans le ſtile familier, ceux-là dans le ſtile burleſque. Nous en parlerons dans le Chapitre ſuivant.

CHA-

CHAPITRE V.

Des Synonimes de Stile.

NOus admettrons d'abord quatre ſortes principales de Stile: Le *ſublime* ou *poëtique*; le médiocre ou *hiſtorique*; le *familier* ou *de converſation*; le *Comique* ou le *burleſque*.

Les mots ſont le ſtile; deſorte que ſi vous employez des termes fleuris & ſublimes, vous ferez un ſtile poëtique; & un ſtile médiocre, ſi vous employez des mots ſimples, mais graves & ſérieux.

Le ſtile familier ſi convenable au genre épiſtolaire, demande les termes reçus & uſités dans la converſation parmi les honnêtes-gens; & le ſtile burleſque, les mots deſtinés à exprimer une idée badine & plaiſante.

Rien ne ſeroit plus ridicule que de marier tous ces mots enſemble, ſans nulle diſtinction. Cela ſeroit je ne ſai quoi de bizarre & de baroque qui ne ſeroit pas ſupportable. La Langue *Françoiſe* fournit une abondance incroyable de mots pour chaque ſtile. Il s'agit ſeulement de les bien connoître, & d'en faire un bon choix. L'un ne doit point aller ſans l'autre. En effet, que vous ſervira-t-il d'avoir du jugement & du goût, ſi vous ne ſavez pas les termes? & que vous ſervira-t-il de les poſſéder tous, ſi vous ne ſavez pas les trier &

les choiſir d'une maniére avantageuſe au ſujet que vous traitez?

Quelques exemples ſuffiront pour vous montrer la néceſſité & la maniére de bien choiſir vos termes.

Face eſt du ſtile ſublime ; *viſage*, du ſtile médiocre ; *garbe*, *frime*, *frimouſe*, du ſtile burleſque; *phiſionomie* en eſt auſſi dans le ſens de viſage, de-même que *minois*, qui ne ſe dit jamais en mauvaiſe part.

Demeure eſt du ſtile ſublime, *habitation* du médiocre, *manoir* du comique.

Mignon, *gentil*, *joli*, entrent dans le ſtile médiocre & dans le familier ; *friſque* & *poupin* ne peuvent guére ſe dire, que dans le burleſque.

Beaucoup eſt de tout ſtile en proſe & en vers; *force* ne ſe dit qu'en proſe, & quelquefois dans la poëſie burleſque; *maint*, *mainte*, ne ſe dit qu'en poëſie, & quelquefois dans la proſe familiére. *Bien* ſe dit auſſi dans le ſens de beaucoup en tout ſtile, & ſemble exprimer une moindre quantité. *Moult* ne trouve bien ſa place que dans le genre naïf & goguenard.

Obſcénité eſt du ſtile ſublime & du médiocre ; *gravelure* ne peut entrer que dans le comique.

Sot, *impertinent*, *ridicule*, en parlant de diſcours, peuvent ſe dire en toute ſorte de ſtile; *faugrené* n'eſt uſité que dans le comique.

Guerdonner ſignifie *récompenſer*, & n'eſt uſité que dans le burleſque.

Fre-

Fredonner eſt du ſtile médiocre; mais *gazouiller*; *gringoter*, ne ſe diſent guére que familiérement.

Mort eſt de tout ſtile; *défunt* & *trépaſſé* ſont du ſtile comique.

Citoyen Romain eſt un terme noble & du bel uſage; *Bourgeois de Rome* eſt un terme burleſque, & le Traducteur de la *Pharſale* en vers burleſques n'a pas manqué de dire,

Je chante deux Bourgeois de Rome.

Mer, *Océan*, ſont de tout ſtile; *l'Humide*, *le moite Elément*, *la Plaine liquide*, ne ſe diſent que dans le ſublime.

Jadis ne ſe dit qu'en poëſie, dans toute ſorte de ſtile. En proſe il n'entre que dans le ſtile comique. *Autrefois* ſe dit en toute ſorte de ſtile en proſe, & rarement en vers.

Naguéres, *peu auparavant*, ou *peu ſen de tems auparavant*. Vous pouvez appliquer à ces mots la remarque précédente.

Flateur eſt du ſtile ſublime;

Déteſtables flateurs, préſent le plus funeſte,
Que puiſſe faire aux Rois la colére céleſte.

Adulateur eſt du même ſtile; *cajolleur*, *enjolleur*, *flagorneur*, ſont du ſtile comique.

Froiſſer une étoffe, *du linge*, eſt du ſtile ſérieux. En badinant on dit, *chiffonner*, *fripir*.

Lancer la foudre, *le tonnerre*, eſt du ſtile ſublime; *fulguriſer* eſt du ſtile familier, & comique.

Gallefretier, A SCABIE FRICANDA, eſt du ſtile comique, & ſignifie *galopin*, *miſérable*, *coquin*. Il a toujours quelque *gallefretier à ſes trouſſes*, c'eſt-à-dire, *il ne fréquente que des gens de néant*, *des faquins*.

Jamais eſt de tout ſtile: *onc* ou *onques* ne peuvent avoir place que dans le ſtile très-familier, ou dans le comique.

Préſomptueux, *vain*, *inſolent*, ſont du ſtile ſublime & du médiocre; *outre-cuident* ne peut avoir place que dans le burleſque.

Glaive & *fer* ſont du ſtile ſublime; *épée* eſt du médiocre; *brette*, *rapiére*, *flamberge*, *braquemart*, *Malcus*, ne ſe diſent qu'en badinant.

Geniſſe eſt du ſtile poëtique; *vache* ne peut guére ſe dire qu'en proſe.

Balancer, *douter*, *être irréſolu*, ſont du ſtile ſérieux; *gauchir* eſt du comique.

On dit dans le ſérieux d'une choſe qui n'eſt pas droite, *qu'elle eſt de travers*, & en badinant, *qu'elle eſt de guingois*.

Pleurer eſt de tout ſtile, *piauler* ne ſe dit que par raillerie.

Enfant eſt auſſi de tout ſtile; *populo* ne ſe dit qu'en riant, *un joli populo*.

Il en eſt de-même de *dents*, & de *quenotes*.

Argent, *tréſor*, ſont de tout ſtile; *pecune*, *quibus*, ſont du plus familier.

Se divertir, *ſe réjouir*, *folâtrer*, ſe diſent ſérieuſement & familiérement; *gaudir*, *ſe rigoler*, ne peuvent entrer que dans le burleſque.

Amu-

Amuſer, *abuſer quelqu'un par de vaines promeſſes*, ſont des expreſſions du ſtile grave; *le leurrer*, *le bercer*, ſont du ſtile médiocre; *lui donner de la gabatine* eſt du ſtile familier & comique.

Faire colation eſt du ſtile médiocre; *reciner* ne peut entrer que dans le genre marotique.

Machoire eſt de tout ſtile, *mandibule* ne ſe peut dire qu'en badinant.

Il en eſt de-même de *lame* & *d'alumelle*, de *ſoufflet* & de *morniſle*.

Ridé eſt du ſtile médiocre, & trouve auſſi place dans le ſublime; mais *fillonné* n'eſt uſité en ce ſens que dans le ſublime; tout comme *froncé* n'eſt guére d'uſage dans le même ſens que dans le ſtile familier & qu'avec le mot *ſourcil*.

Fantôme & *Spectre* ſont du ſtile ſublime; *Revenant* eſt du médiocre; *Lutin* & *Farfadet* ſont du comique.

Felon dans le ſens de cruel, barbare, inhumain, ne ſe dit que dans le burleſque; de-même que *quidam*, *quidane*, *jouflu*, *rebllu*, *ventru*, *pançu*, *mamelu*, *pendard*, *ribaud*, *débiſé* &c.

S'enfuir ou *fuir* eſt de tout ſtile au propre; *enfiler la venelle* n'eſt que du ſtile comique, de-même que *tirer ſes grégues*.

Défaite, *carnage*, ſont de tout ſtile; *déconfiture* ne ſe dit qu'en badinant.

On dit de-même en riant, *il y a laiſſé ſes huſeaux*, ou, *le moule de ſon pourpoint*, pour, *il a péri dans cette affaire*.

Vaiſ-

Vaiſſeau, *Bâtiment*, *Navire*, ſont du ſtile médiocre: *Nef* eſt du ſtile ſublime, & plus ſouvent encore du ſtile burleſque.

Rechaufer, *redonner la vie*, ſont de tout ſtile; *ravigotter*, *ragaillardir*, ſont du ſtile familier.

Le contraire de *découplé* eſt dans le ſtile familier, *débanché*, *dégingandé*; & dans le burleſque, *indague*.

Mort eſt de tout ſtile; *trépas* ne ſe dit guére que dans le ſublime; *déces* eſt du ſtile ordinaire, & de celui du Palais.

Après que vous aurez acquis une connoiſſance ſuffiſante de ces termes pour vous en ſervir avec goût & diſcernement, ſelon les différens ſtiles auquel l'Uſage les a réſervés, il ſera néceſſaire que vous obſerviez ce que nous appellons *termes conſacrés*, c'eſt-à-dire, des mots que l'Uſage a bornés à certaines choſes particuliéres, & qu'on ne peut apliquer à d'autres. Tels ſont les mots,

Abſoute, *Bulle*, *Bref*, *Hémiſphére*, *Vieillhomme*, *Concile*, *Conciliabule*, *Conception immaculée*, *Trinité*, *Damné*, *Reprouvé*, *Conſiſtoire*, *Congregation*, *St. Office*, *Inquiſition*, *Carnaval*, *Mardi-gras*, *Carême*, *Evangile*, *Identité*, *Anathême*, *Excommunication*, *Memon*. *Obéliſque*, *Profès*, *Prieur*, *Bill*, *Comité*, *Confeſſeur*, *Légion*, *Manipule*, *Triaire*, *Centurion*, *Légionnaire*, *Centenier*, *Publicain*, *Phariſien*, *Catafalque*, *Baldaquin*, *Jubilé*, *Azyme*, *Mâtines*, *Vêpres*, *Nones*, *Diurnal*, *Pâque*, *Satrape*, *Tétrarque*, *Ephore*, *Tribun*, *Edile*, *Proconſul*, *Cens*,

Cens, *Décurie*, *Sarisse*, *Affranchi*, *Thyrse*, *Centaure*, *Saturnales*, *Catapulte*, *Aruspice*, *Plébéien*, *Patricien*, *Prétoire*, *Lacrimal*, *Urne*, *Patène*, *Ciboire*, *Piscine*, *Momie*, *Catacombe*, *Hécatombe*, *Caporal*, *Calice*, *Etole*, *Soutane*, *Soutanelle*, *Haumusse*, *Altesse*, *Grandesse*, *Légat à latere*, *Hautesse*, *Rescript*, *Recès*, *Décalogue*, *Viguier*, *Podestat*, *Doge*, *Capitoul* ou *Captoul*, *Pape*, *Népotisme*, *Provéditeur*, *Gondolier*, *Bucentaure*, *Prégadi*, *Incamération*, *Saint-Siége*, *Légat*, *Légation*, *Inquisiteur*, *Louvre*, *Lit-de-justice*, *Sainte-Ampoule*, *Aruspice*, *Noël*, *Vigile*, *Quatretems*, *Rogation*, *Avent*, *Pénitencier*, *Virtuose*, *Costume*, prononcez *costumé*, *Mitre*, *Rochet*, *Surplis*, *Barette*, *Camail*, *Pallium* &c.

Il y a outre cela des mots que l'on appelle *termes de Rélation*; ce sont ceux que les Voyageurs tirent des Langues *Orientales* pour les employer dans leurs Rélations: tels sont ceux-ci: *Serrail*, *Chiaoux*, *Validé*, *Sangiac*, *Bacha*, *Timariot*, *Kaimacan*, *Topigi-Bachi*, *Spahis*, *Janissaire*, *Aga*, *Bostangi-Bachi*, *Atmeïran*, *Caravanserai*, *Cadilesker*, *Mufti*, *Cadis*, *Molla*, *Kan*, *Ramadan* &c.

Il convient, & il est même très-nécessaire, que vous sachiez les termes d'Art les plus ordinaires; d'autant plus que plusieurs de ces termes sont employés figurément dans le discours. Ainsi nous disons, *avoir le vent en poupe*, *se tenir en panne*, *échouer dans une entreprise*, *donner dans un piége*

piége à pleines voiles. La Tragédie de Coligni *eſt calquée ſur la* Henriade. *Un Ouvrage qui n'eſt que croqué ; une ébauche, une esquiſſe ; donner à ces caractéres une teinte trop forte ; étayer ſes opinions ; le comble des infortunes ; avoir pignon ſur rue ; donner du relief ; démonter les batteries de quelqu'un ; s'eſcrimer ; s'enferrer ſoi-même ; le frontiſpice d'un Ouvrage ; une pain plâtrée. Ils formoient dans cette attitude le plus beau groupe qu'on puiſſe voir ; le burin, le pinceau des Muſes ; graver dans la mémoire ; les pivots de la Ligue ; les colonnes de l'Empire*, &c.

Obſervez qu'il y a en *François* des mots qui ne peuvent être employés qu'avec un certain mot particulier, à l'excluſion de tout autre. Ainſi *buſquer* ne ſe dit qu'avec le mot *fortune* ; *panique*, qu'avec *terreur* ; *biſque* qu'avec *prendre* & *donner* ; *baſter* qu'avec le mot *affaire* ; *fraſque* avec *faire*, & ainſi de quelques autres.

Si vous dites, *j'ai ſouffert toute ſorte d'incommodités, & des dangers infinis*, vous parlerez mal, parce qu'on ne dit point *ſouffrir des dangers* ; mais on dit fort bien *courir des dangers, être expoſé à de grands périls.*

SECOND EXERCICE.

CHAPITRE VI.

De l'Arrangement des Mots dans le Stile François, & de la néceſſité d'être clair & précis.

BEaucoup d'autres avant moi ont obſervé que dans la conſtruction *Françoiſe* on ſuit toujours l'ordre des idées, c'eſt-à-dire qu'on place le principe de l'action avant le verbe; enſuite celui-ci, qui exprime l'action; & enfin l'objet de l'action, comme le terme de l'un & de l'autre.

Il ſemble que dans l'ordre moral, ou pratique, c'eſt-à-dire, la maniére dont les choſes ſe préſentent à l'eſprit, il ſemble, dis-je, que l'objet ſoit le premier à paroître, comme le plus intéreſſant. Quand je veux dire à quelqu'un de fuir l'amour, c'eſt l'amour qui ſe préſente d'abord à mon eſprit. Mais quand je veux enſuite exprimer cette penſée, c'eſt la perſonne même qui doit fuir l'amour, qui ſe préſente avant tout à ma penſée. Or comme les mots ſont faits pour exprimer les penſées

&

& non les choſes, il eſt tout ſimple & fort naturel que je diſe, *fuyez l'amour*, & non pas, *l'amour fuyez*. C'eſt ce qu'un ſavant Ecrivain appelle l'ordre *ſpéculatif* ou *métaphyſique*. On peut admettre cette diſtinction ſi l'on veut, & préférer même l'ordre moral à ce dernier dans le diſcours. Cela eſt indifférent à notre ſujet. Il nous ſuffit de ſavoir qu'en *François* il faut ſuivre l'ordre métaphyſique dans l'arrangement des mots; qu'importe que la Langue *Latine* en ſuive un autre, & qu'il ſoit meilleur que celui-là.

Mr. le Batteux *Cours de Belles-Lettres.*

Il paroît évident que le ſujet ſe conçoit avant le prédicat; car il faut dire la choſe qui eſt, avant que d'énoncer ce qu'elle eſt & ce qu'elle fait: de-même le verbe ſe-mble devoir précéder l'adverbe, parce qu'il faut ſavoir l'action avant la maniére de l'action. Pluſieurs grands Ecrivains *François*, frappés de ces vérités, n'ont pas fait difficulté de mettre la conſtruction *Latine* fort au-deſſous de la *Françoiſe*, quoiqu'ils fuſſent eux-mêmes d'habiles *Latiniſtes*. Mais les Partiſans de l'Antiquité ſe ſont recriés contre un éloge qui leur a paru un blaſphême.

Comparaiſon de la conſtruction Latine avec la Françoiſe.

Le P. *Du Cerceau* eſt un de ceux qui s'eſt expliqué le plus favorablement pour la Langue *Françoiſe*. „ Dans la conſtruction *Latine*, dit-il, pourvu que les mots „ qui doivent entrer dans la compoſition „ d'une phraſe s'y trouvent raſſemblés, „ peu importe bien ſouvent dans quel or-

„ dre

» dre on les place, & quel rang ils tien-
» nent. Tel qu'on met à la tête de la
» période, figureroit ſouvent auſſi-bien ſi
» on le renvoyoit à la queue : deſorte qu'en
» mettant confuſément les termes dans un
» chapeau, & les tirant au hazard l'un
» après l'autre, comme les Billets de Lotte-
» rie, la conſtruction s'en trouveroit tou-
» jours, à peu de choſe près, aſſez régu-
» liére. Notre Langue n'admet point une
» pareille licence, & a ſa route plus reſ-
» ſerrée & plus gênée : c'eſt ce que quel-
» ques gens lui reprochent comme une im-
» perfection. J'en conviendrai ſans peine,
» dès qu'on m'aura fait voir que de parler
» dans le même ordre qu'on penſe, c'eſt
» un défaut. . . . . Pour moi j'ai cru juſ-
» qu'ici que celui-là parloit le mieux, qui
» ſe rendoit le plus intelligible ; & qu'on
» ſe le rendoit d'autant plus, qu'on laiſſoit
» moins à faire à la conception de ceux à
» qui on adreſſe la parole. Le dérange-
» ment des mots, & la diſpoſition preſ-
» que arbitraire que permet ſur ce point la
» conſtruction *Latine*, a quelque choſe de
» fatigant pour l'intelligence de celui qui
» écoute. Il faut qu'il épelle, pour ainſi
» dire, chaque mot, & qu'il mette en or-
» dre dans ſon eſprit ce que nous préſen-
» tons en deſordre dans le diſcours. . . . .
» Au-lieu que notre Langue épargne cette
» fatigue à l'auditeur, en lui préſentant
» les idées dans l'ordre naturel qu'elles doi-
» vent avoir. . . . . C'eſt un avantage

» que notre Langue a ſur la *Latine* & ſur
» celles qui lui reſſemblent. . . . . Je
» ne prétens point par-là déprimer la Lan-
» gue *Latine*, que j'ai étudiée toute ma
» vie. . . . . mais il faut qu'elle céde à
» la nôtre pour la régularité.

Les partiſans du *Latin* n'ont pas cru mieux pouvoir défendre leur cauſe, qu'en déprimant ce que leurs Adverſaires exaltoient comme un grand avantage. Ils ont reproché à la Langue *Françoiſe* qu'elle étoit aſſervie à une conſtruction monotone. » Nous ſommes obligés, diſoient-ils, de
» ſuivre toujours le même train, nomina-
» tif, verbe, régime; c'eſt une marche
» éternelle, qui ne varie jamais. Toujours
» ſuivre un ordre naturel pas à pas. Au-
» lieu que les *Latins*, maîtres de leur ar-
» rangement, placent leurs mots à leur
» gré, ſoit qu'il s'agiſſe de plaîre à l'oreil-
» le, ou d'éclairer l'eſprit, ou de toucher
» le cœur.

» C'eſt tantôt un verbe qui ſe montre
» à la tête, tantôt un adjectif, quelquefois
» un adverbe, ſelon que le demande l'in-
» térêt de la phraſe, ſoit pour l'harmonie,
» ſoit pour l'énergie.

Je me défie trop des préjugés, de l'habitude, & de mes lumiéres, pour oſer prononcer ſur ce différend. J'en laiſſe la déciſion au Lecteur. Je dirai ſeulement que ce n'eſt pas le défaut d'inflexion qui nous a fait renoncer aux inverſions. Il n'y a pas deux cens ans qu'on diſoit & qu'on écri-

écrivoit: *un chien malade étoit; quand arrivé il fut; malgré des tyrans la colére*, & une infinité d'autres ſemblables, preſqu'auſſi variées que celles du *Latin*; mais à-meſure que la Langue a été plus cultivée, on s'eſt apperçu qu'en ſuivant l'ordre des idées on ſeroit plus clair, & qu'on ſe feroit mieux entendre; c'eſt ce qui a fait préférer la conſtruction prétendue monotone à la variété des inverſions, & peu à peu cette conſtruction eſt devenue une Loi; on n'a retenu que les inverſions qui ne nuiſent point à la clarté du diſcours, & l'on a banni toutes les autres.

Dans la Poëſie les inverſions ſont plus fréquentes que dans la Proſe, la meſure du Vers donnant une flexibilité qu'elle n'a pas toujours dans la Proſe, où ſa marche doit être plus unie, parce qu'elle n'eſt point gênée.

Il a par ſa valeur cent provinces conquiſes.
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon Amant.

Des dons les plus rares
Tu combles les Cieux.

Cependant nous dirons fort bien en proſe, *les conquêtes que fit Alexandre, les maux qu'a cauſé la guerre*, & ainſi de quelques autres en petit nombre.

Nous mettons toujours l'adverbe après le verbe; cependant ſi le verbe eſt dans

un tems compoſé, l'adverbe eſt alors comme incorporé dans le verbe, ce qui a beaucoup de grace & de force. Ainſi il faut dire, *j'aime tendrement; il écrit élégamment; vous viendrez bientôt*, &c. & non pas, *je tendrement aime; il élégamment écrit; vous bientôt viendrez* &c. Les *Anglois* ſont ſurtout ſujets à faire cette faute. Ils diſent auſſi, *je n'ai vu jamais; j'ai dit toujours; vous avez parlé bien; vous avez jugé mal*; pour, *je n'ai jamais vu; j'ai toujours dit; vous avez bien parlé; vous avez mal jugé* &c.

Remarquez néanmoins que cette derniére règle ne peut s'appliquer abſolument qu'aux adverbes qui ne ſont point formés immédiatement d'adjectifs, comme *bien, mal, toujours, jamais, ſouvent, fort* &c. & qu'on peut dire indifféremment, *vous avez ſagement fait*, & *vous avez fait ſagement*; *je vous ai tendrement aimé*, & *je vous ai aimé tendrement; il a ſavamment diſcouru*, & *il a diſcouru ſavamment.*

De l'Interrogation. L'Interrogation ſe forme en *François* comme dans les autres Langues en mettant le nominatif après le Verbe. *Voulez-vous venir? Parlez-vous? Suis-je venu?* &c. Si le nominatif eſt autre que le pronom perſonnel, *je, vous, il, elle*, l'un de ces deux derniers reſte pour l'interrogation, & la choſe ou la perſonne dont il s'agit ſe place au nominatif devant le Verbe: Exemple: *Votre Pére eſt-il de retour? Votre ſœur m'aime-t-elle? Dieu pardonne-t-il*

il toujours? Et non pas, *Eſt votre Pére de retour*? *M'aime votre ſœur*? *Pardonne Dieu toujours*? La particule *on* s'emploie dans les interrogations comme les pronoms perſonnels; & ſi les noms ſont précédés du *que* interrogatif, ou du pronom *quoi* au génitif & au datif, ils pourront ſuivre la même règle: *Que dit le Roi*? *A quoi penſe le Miniſtre*? *De quoi parle donc le Pape*? *Que fait Jupiter*?

De-même avec la conjonction interrogante *comment*; *Comment ſe porte votre ſœur*? On peut auſſi former l'interrogation par cette eſpéce d'expreſſion adverbiale, *Eſt-ce que*. *Eſt-ce que vous me ſoupçonnez*? *Eſt-ce que Dieu pardonnera toujours*? *Eſt-ce que votre ſœur aime*? *Eſt-ce que votre Pére vit encore*?

La raiſon qui fait que nous mettons *il*, *elle*, après le verbe pour former l'interrogation avec les noms, c'eſt ſans-doute pour éviter l'inverſion du nominatif, qui eſt de tous les cas celui que nous tranſpoſons le moins, ou plutôt que nous ne tranſpoſons jamais; pas même en Poëſie; car le principe de l'action, ou l'agent, eſt toujours ce que nous exprimons le premier. Il faut ſeulement excepter les occaſions où il eſt plus élégant de mettre le principe après; ce qui n'arrive qu'avec certaines conjonctions, comme *peut-être*, *à-peine*, *au-moins*, *auſſi* &c. On voit par-là que la clarté eſt le mobile de notre conſtruction; & c'eſt pour cela que nous nous exprimons plus

ſouvent par l'actif que par le paſſif; tout au contraire des *Latins*, qui aiment mieux dire, *Cæſar à me videtur*, que, *video Cæſarem*; *Pater à filio amatur*, que, *filius amat Patrem.*

C'eſt aſſurément en faveur de la clarté que notre Langue préfére l'actif au paſſif; car quand je dis, *Céſar eſt vu par moi*, je ne dis point poſitivement que je vois *Céſar*; je ne le dis qu'obſcurément; encore ne ſait-on pas bien, ſi c'eſt moi qui le vois, ou ſi ce ſont d'autres qui le voient par moi; & il eſt inutile d'alléguer ici les monoſillabes, comme font quelques-uns, qui croient que les monoſillabes réſiſtent à l'harmonie, & que c'eſt pour cela que notre Langue n'admet que rarement l'expreſſion paſſive, comme trop ſuſceptible de monoſillabes.

Voyez les Lettr. ſur l'Inverſion. Lettr. 1.

Notre Langue admet le paſſif toutes les fois qu'on peut parler avec autant de préciſion par-là que par l'actif. Mais nous ſacrifions tout à la clarté & à la préciſion. C'eſt proprement le génie de la Langue, & le dominant de la Nation; & l'on conviendra de l'importance de la choſe, ſi l'on conſidére combien de chicanes & de guerres les équivoques & les obſcurités peuvent occaſionner. Un paſſage obſcur d'une Lettre faillit à empêcher, au commencement du dernier ſiécle, la découverte d'un des plus horribles complots dont on ait ouï parler, & dont l'exécution auroit détruit tout le Parlement d'*Angleterre*, &

& renverſé la conſtitution du Gouvernement.

Quelques ſcélérats avoient réſolu de faire ſauter la Salle où le Parlement s'aſſemble, & d'attendre le jour que le Roi ſe rendroit à l'Aſſemblée, laquelle ſeroit alors plus nombreuſe. Les meſures furent ſi bien priſes, que ce noir projet auroit infailliblement réuſſi, ſi l'un des Conjurés, intime ami du Lord *Mounteagle*, touché de la perte future de ce Seigneur, ne lui avoit écrit pour le détourner d'aller au Parlement. Le Lord ſe retirant dans ſa maiſon à ſept heures du ſoir, un de ſes domeſtiques lui donna une Lettre qu'il avoit reçue d'un inconnu, qui lui avoit recommandé de la rendre à ſon Maître en main propre. De Rapin, *Hiſt. d'Angl.* Liv. XVIII. T. VII.

La Lettre étoit ſans ſignature, & conçue en ces termes.

MYLORD,

» L'affection que j'ai pour vous & pour » quelques-uns de vos amis, me fait prendre ſoin de votre conſervation ; c'eſt » pourquoi je vous conſeille, ſi vous aimez votre vie, de trouver quelque excuſe pour vous diſpenſer d'aſſiſter au » Parlement ; car Dieu & les Hommes concourent enſemble pour punir la méchanceté du tems. Ne mépriſez point cet » avis ; mais retirez-vous à votre Maiſon » de campagne, où vous pourrez en ſu-

» reté attendre l'événement. Quoiqu'il » n'y ait aucune apparence de mouvement, » je vous dis qu'on verra un terrible coup » dans ce Parlement, ſans qu'on ſache » d'où le mal vient. Cet avis n'eſt pas à » mépriſer, parce qu'il peut vous être » utile, & ne peut vous porter aucun pré- » judice. *Car le danger ſera paſſé auſſi-tôt* » (a) *que vous aurez brulé cette Lettre.* J'eſ- » pére que Dieu vous fera la grace d'en » profiter.

Le Roi étant arrivé à *Londres* le dernier jour d'Octobre, le Comte de *Salisbury* lui lut la Lettre, & conclut que celui qui l'avoit écrite, n'étoit pas dans ſon bon-ſens. Pour en convaincre le Roi, il lui fit remarquer l'endroit où il étoit dit que le danger ſeroit paſſé auſſi-tôt que la Lettre ſeroit brulée; car, ajoûtoit-il, s'il n'y doit plus avoir de danger après que la Lettre ſera brulée, à quoi bon donner cet avis? Tous les Membres du Conſeil du Roi étoient d'opinion que l'Auteur de la Lettre ne ſavoit ce qu'il diſoit, & concluoient à mépriſer un avis ſi mal conçu; mais le Roi ayant examiné pluſieurs fois cet Ecrit, découvrit le ſens de l'Auteur, & dit qu'il faloit entendre que le danger ſeroit paſſé en auſſi peu de tems qu'il en faudroit pour bruler la Lettre. Cette explication ſauva le Parlement, & fit ſoupçonner de quelle nature étoit la conſpiration.

Cet

(a) *As ſoon as you have burnt this Letter.*

Cet exemple fait voir combien il importe plus d'être clair, que d'être varié dans son stile.

A l'égard des Poëtes, quoique l'équivoque & l'obscurité ne leur soient pas plus permises qu'aux autres Ecrivains, il faut bien se garder néanmoins de les juger sur toutes leurs expressions avec la sévérité d'un Grammairien pointilleux. La beauté de la pensée, & la vivacité avec laquelle elle est exprimée, demandent quelque indulgence. C'est pourquoi je ne suis point de l'avis de *Despreaux*, qui condamnoit ce beau vers de *Thomas Corneille*,

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaut.

Mr. *de Fontenelle* a fort bien défendu son Oncle sur ce sujet, ainsi qu'à l'égard de celui-ci,

Je la tue, & c'est vous qui me le faites faire.

Mr. *Despreaux* auroit dû aussi condamner celui-ci de *Racine*,

Je t'aimois inconstant, qu'eussé-je fait fidéle?

Mais au contraire il le loue, quoiqu'il soit à peu près dans le même cas.

Comment il faut placer les Adjectifs.

J'ajoûterai à ce que j'ai dit ailleurs sur les Adjectifs, une observation importante, qui est, que quand les Adjectifs ne sont pas de simples épithétes, mais

des attributs qui expriment la nature de la choſe, il faut néceſſairement les mettre après le Subſtantif: *Une choſe difficile, une Oraiſon funébre, une joie paſſagére, un Juge intégre, un Roi généreux, un homme féroce, un animal cruel, une femme aimable. Une aimable femme* eſt quelque choſe de différent. On entend par le premier une femme d'un caractére qui la rend digne d'être aimée, & par le ſecond une femme agréable, amuſante, & de bonne humeur. La même différence ſe trouve entre *une furieuſe bête*, & *une bête furieuſe*, & à l'égard de divers autres adjectifs. Je ne ſai ſi la Langue *Latine* a de pareilles délicateſſes.

p. 112. L'Auteur des *Réflexions ſur l'élégance & la politeſſe du Stile*, prétend qu'un même verbe ne pouvant être employé négativement & affirmativement dans la même phraſe, les expreſſions ſuivantes ſont irréguliéres.

Bion & Moſchus *n'ont nulle ruſticité, au contraire beaucoup de délicateſſe.*

*On ne lit pas poſitivement qu'*Eve *fut trompée, mais qu'ayant regardé le fruit & l'ayant trouvé à ſon gré, elle en mangea.*

Ce n'eſt pas la maladie qui l'a tué, mais la quantité de Médecins.

Je ne dis pas qu'il ſoit impoſſible au riche de faire ſon ſalut, mais qu'il eſt très-difficile.

Ce n'eſt pas de lui que je le tiens, mais de ſon frére.

L'Auteur du Livre en queſtion appelle tout cela des expreſſions louches, & irré-

gu-

gulières. Peut-être a-t-il raiſon, mais certainement elles ſont autoriſées par l'Uſage, & par l'exemple des plus grands Ecrivains, perſuadés ſans-doute qu'il eſt inutile de répéter le verbe dans des façons de parler où l'eſprit le ſuppoſe naturellement.

Il n'en eſt pas de-même de celles-ci, *Si vous ſuivez les conſeils que je vous donne, rien ne vous ſera plus ſalutaire & plus agréable à votre épouſe.*

Il y eut ce jour-là Indulgence plénière pour ceux qui viſitérent, & qui firent leur dévotion dans cette Chapelle.

Rien ne déplut & n'irrita tant le Roi.

Toutes ces expreſſions péchent contre la Règle, *qu'il ne faut pas donner le même régime à deux verbes ou à deux adjectifs qui régiſſent deux différens cas.*

Il faut éviter toute ambiguité.

Il faut éviter toute conſtruction ambigue & équivoque. En voici quelques-unes de ce genre.

Votre approbation me donne une extrême joie ; je n'examine point ſi je la mérite. Pour parler ſans obſcurité, il auroit falu dire, *J'ai une joye extrême de votre approbation, ſans examiner ſi je la mérite.*

Les Romains *promirent aux* Carthaginois *de conſerver leur Ville.* Il faloit dire, *de conſerver* Carthage.

Clodius *accuſé d'adultère avec la femme de* Céſar, *trouva moyen d'en convaincre les Juges, pour ſe faire abſoudre le premier.* Il faloit dire, *trouva moyen de convaincre les Juges du même crime.*

For-

Force Dames s'y trouvérent à l'accoutumée; & parmi elles la fille d'un Avocat avec ſa Mére, âgée de dix-ſept ans, une des plus belles créatures de la Ville. Il faloit dire, *la fille d'un Avocat âgée de dix-ſept ans, l'une des plus belles créatures de la Ville, accompagnée de ſa Mére.*

Il s'acquit la réputation d'un homme ſavant. Il y a dans cette phraſe un *Germaniſme* & un *Angliciſme*, qui fait un faux ſens en *François.* Il auroit falu dire, *la réputation d'homme ſavant.* C'eſt parler *Allemand* ou *Anglois* que de dire. *Il paſſe pour un Juge intégre. Il m'a tenu lieu d'un Pére. Il a fait l'action d'un brave Soldat. Il s'eſt comporté comme un Héros. Il a agi comme un fripon* &c.

Le Gazetier d'Ut. dit, *le Corps de Huſſars, commandé par les Généraux* Trips & Baronay *eſcarmoucha toute la journée avec les Troupes légéres des Ennemis, dont les premiers amenérent un bon nombre de priſonniers.* (Gaz. du Mardi 30. d'Août Num. LXIX. Relat. reçue de Namur.) L'obſcurité de cette conſtruction ſaute aux yeux. Nous avons dit ailleurs que *dont* doit être placé immédiatement après ſon antécédent; cela étant, *dont* ſe rapportera ici à ennemis, & quel ſens cela fera-t-il? N'étoit-il pas plus ſimple de dire, *le Corps de Huſſars . . . . eſcarmoucha toute la journée avec les ennemis, dont pluſieurs furent faits priſonniers.* Cette faute me fait ſouvenir du ſtile *Germanique* du Gazetier de C. & entre autres

de

de cette belle phraſe, *Mr. le Comte* de Finkenſtein *eſt allé à* Paris *dans ſes propres affaires.*

Alexandre *ne dédaigne pas de s'appuyer de l'autorité des Loix, pour avoir fait donner le fouët à un jeune garçon, lorſqu'il eſt le maître de l'Univers.* Il faloit dire. *Alexandre, lorſqu'il eſt le maître de l'Univers*, &c.

Deſcendre promtement avec des draps noués par la fenêtre. L'ambiguïté de cette phraſe eſt ſenſible. On l'auroit évitée en diſant, *deſcendre promtement par la fenêtre avec des draps noués.*

Il faut placer le pronom rélatif ſi près de ſon antécédent, qu'il ne puiſſe y avoir d'obſcurité ni d'équivoque. *Romulus étoit petit-fils de Numitor, qui tua ſon frére & bâtit Rome.* Cet exemple fait voir de quelle conſéquence il eſt de bien placer les rélatifs en *François.* Pour parler juſte, il faut dire, *Romulus, qui tua ſon frére & bâtit Rome, étoit petit-fils de Numitor.*

Ce qu'on appelle *Pléonaſme* en terme de Grammaire, eſt ordinairement une expreſſion vicieuſe dans notre Langue. C'eſt parler *Allemand* que dire, *Il me l'a promis qu'il viendroit ce ſoir. J'en ai ouï parler de cette affaire. J'en ai vu des poiſſons encore plus gros. Il s'y eſt trouvé dans cette aſſemblée. Le, en & y*, ſont des rélatifs qu'on emploie pour ne pas répéter la choſe dont il a été queſtion auparavant. *Le Pléonaſme eſt un défaut dans le Stile François.*

Quand les épithétes n'ajoûtent aucune nouvelle idée à la choſe, il eſt inutile & preſ-

preſque ridicule de les joindre aux ſubſtantifs. On ne diroit point, *de l'écarlate rouge*, *la neige blanche*, *la gelée froide* &c.

Il en eſt de-même de tout autre mot qui n'ajoûte rien à celui auquel on le joint, ou qui lui eſt parfaitement ſynonime, comme on le peut voir dans les phraſes ſuivantes.

Il lui reprocha ſa mauvaiſe conduite, & le couvrit de confuſion & de honte.

Sans cela la Nobleſſe ne ſeroit pas diſtinguée du commun *peuple.*

Les raiſons que je vous ai alléguées ſont aſſez *ſuffiſantes.*

Il s'attache uniquement *à lui ſeul.*

Il eſt borgne d'un œil.

Vous m'avez cauſé le plus *extrême déplaiſir.*

C'eſt le plus *excellent Peintre.*

Sa maiſon lui coute environ *deux ou trois mille écus.*

Il y a néanmoins quelques pléonaſmes aſſez uſités, mais le nombre en eſt très-petit. Le Poëte le plus pur & le plus châtié a dit quelque part,

Pégaſe s'effarouche & recule en arrière.

CHAPITRE VII.

De l'Ellipſe, & de quelques Façons de parler particuliéres à la Langue Françoiſe.

SI le Pléonaſme eſt preſqu'inuſité en *François*, l'Ellipſe y eſt d'autant plus fréquente. On appelle *Ellipſe* le retranchement de quelques mots qu'il faudroit employer pour rendre la phraſe abſolument réguliére. Les façons de parler rapportées à la page 90. de cet Ouvrage ſont des Ellipſes ; car, réguliérement parlant, on ne ſauroit dire, *Bion & Moſchus n'ont nulle ruſticité, mais au contraire beaucoup de délicateſſe*: il faudroit répéter le verbe dans un ſens affirmatif, & dire, *Bion & Moſchus n'ont nulle ruſticité, mais ils ont au contraire beaucoup de délicateſſe.* On ſent que le premier membre de cette phraſe étant négatif, le ſecond n'en peut être régi puiſqu'il eſt affirmatif. Il faut donc convenir que dans toutes les expreſſions ſemblables il y a ellipſe, ſans quoi il n'y a pas moyen de juſtifier les plus grands Ecrivains, & les perſonnes les plus ſpirituelles de la Cour, qui ne parlent pas autrement.

L'Ellipſe eſt une façon vive de s'exprimer, & la répétition du même verbe dans la même phraſe auroit quelque choſe de

de froid & de languiſſant ; ainſi quand pour rendre la vivacité de ce Latin, *Adeſt vir ſummâ autoritate & fide Lucullus, qui ait ſe non opinari, ſed ſcire, non audiviſſe, ſed vidiſſe, non affuiſſe, ſed egiſſe*, on traduit : *Voici Lucullus qui ne dit point, je crois, j'ai ouï dire, j'étois préſent ; mais je ſai, j'ai vu, c'eſt moi qui l'ai fait :* il eſt clair que ſi on répétoit, *mais qui dit*, on ne parleroit point avec la même vivacité. Voici quelques ellipſes fort uſitées dans le ſtile familier.

Raillerie à part. Soi-diſant. Rancune à part. Rancune tenant. Courage. Gare. Alerte. Ami juſques-là. Plaît-il ? Haut le pied. Haut le fuſil. Demi-tour à-droit. Aux armes. Aux faiſceaux. Silence. Place au Roi. Grace. Quartier. Pardon. Miſéricorde. Votre avis. Tope. Va. Trêve de complimens. Serviteur à la Philoſophie d'Ariſtote. Graces au Ciel. Point de bruit. Honneur à l'ordre. Paſſe pour cela. Argent ſur jeu. Papiers ſur table. Paroli au même. S'entend. Bien entendu. Néant. Tout beau. Tout doux. A tout hazard. A-tout. Tout coup vaille. Bas le chapeau. Bouche couſue. Attrape qui peut. Sauve qui peut. Le moyen de &c. Toujours des pleurs. Du cœur. De l'argent. Encore trop d'honneur.

Il y a une ellipſe aſſez ordinaire dans les narrations gaies, qui conſiſte à mettre le verbe à l'infinitif, comme s'il étoit précédé d'un autre. Les exemples feront mieux comprendre la choſe.

Puis

Puis entrarent en propos de reciner. . . . Lors flaccons d'aller, jambons de trotter, goubelets de voler, breusses de tinter. C'est comme s'il disoit, *Lors les flaccons commencérent* &c. mais cela seroit beaucoup moins vif, & moins plaisant. Rabelais *Liv. I. tout au commencement du Chap. V.*

J'ai trouvé votre Siége d'Orange fort étalé à la Cour. Le Roi en avoit parlé agréablement; & on trouva très-beau que sans ordre du Roi, & seulement pour suivre Mr. de Grignan, *il se soit trouvé sept cens Gentilshommes à cette occasion*; car le Roi *ayant dit sept cens, tout le monde dit sept cens. On ajoûte qu'il y avoit deux cens litiéres*, & de rire. *Mais on croit sérieusement* &c. Mme. de Sevigné *Lett. CLXXIV. vers la fin.*

Il s'en alla passer sur le bord d'un étang,
Grenouilles aussitôt *de sauter* dans les ondes,
Grenouilles *de rentrer* dans leurs grottes profondes. La Fontaine *Fab. XIV. Liv. II.*

Donnez-nous, dit ce peuple, un Roi qui se remue
Le Monarque des Cieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir;
Et grenouilles *de se plaindre*,
Et Jupin *de leur dire*: Et quoi votre désir
A ses loix croit-il nous astraindre? Id. *Fab. IV. Liv. III.*

Le bruit cessé on se retire;
Rats en campagne aussi-tôt,
Et le citadin *de dire*,
Achevons tout notre rôt. Id. *Fab.*

Desp. Lut. Le prudent Gilotin ſon Aumônier fidéle,
Envain par ſes conſeils ſagement le rappelle:
Lui montre le péril. *Que midi va ſonner*:
Qu'il va faire, s'il ſort, refroidir le diner.

Va-t-il voir une bourgeoiſe? eh, bon jour, ma petite fanchonnette, comment te portes-tu? &c.

De la liberté, du goût, de l'enjouement, du badinage, de la legéreté dans tout ce que vous faites.

Crebil. Lettr. &c. *On peut ſe diſpenſer d'aimer un mari*, mais un amant, *cela devient grave*. Au-lieu de, *mais n'aimer pas un amant, cela devient grave*.

Mme. de Sevigné Lettr. DXI. Mécredi 26. Janv. 1689. *Mr. le Maréchal d'Etrée s'en va à* Breſt, *c'eſt la Mer, c'eſt la Marine, c'eſt les Côtes. Il y aura des troupes*

Mme. *de Sevigné* veut dire que ce Maréchal commandera ſur Mer, dans les Ports, & le long des Côtes. Ce qu'elle ajoûte après ces mots, *il y aura des troupes*, fait voir qu'elle craignoit qu'il ne les commandât auſſi.

Id. Lett. DXXI. *Mr. le Prince, Mme. la Princeſſe me vinrent dire un mot*: *Madame* de Maintenon *un éclair, elle s'en alloit avec le Roi* &c. Elle veut dire que Mme. *de Maintenon* lui parla en paſſant comme *un éclair*. Mais on peut aſſurer que la maniére dont elle exprime ſa penſée, reſſemble encore plus à l'éclair, que le paſſage rapide de Mme. *de Maintenon*. Je ne connois perſonne qui écrive comme Mme. *de Sevigné*: c'eſt un mo-

modéle de vivacité & de fineſſe de ſtile, comme je le ferai voir en pluſieurs endroits de cet Ouvrage.

Vous diriez de la foudre; vous diriez d'un orage; vous diriez d'un déluge; vous diriez d'un feu d'artifice &c. eſt une façon de parler elliptique; & c'eſt comme ſi l'on diſoit, *vous diriez que c'eſt la foudre qui gronde* &c.

C'eſt encore par elliſe que nous diſons, *Controlleur des Menus*; *Mr. le Premier*; *Conſeiller de la premiere, de la ſeconde* &c. *Garde-du-corps*, *la St. Jean*, *la St. Martin*, *la Noël*, *la St. Michel*. *A l'Angloiſe*, *à l'Eſpagnole*, *à l'Italienne*, *à la Françoiſe*; *à la Vendôme*, *à la Richelieu*, *à la Fontanges*, *à la Maintenon*, *à la Maubois* &c.

La Langue *Françoiſe* eſt conforme à l'humeur de la Nation qui la parle; elle ne ſoufre aucun embarras, rien qui puiſſe retarder ſa vivacité naturelle. Elle n'admet ni particules, ni conjonctions inutiles; bien différente en cela de la Langue *Grecque*, qui répéte à tout moment les conjonctions *gar*, *de*, *autar*, *xai*, *alla* &c. & du *Latin*, qui, à l'exemple du *Grec*, ne dit point de phraſe ſans y fourrer quelque *quidem*, *equidem*, *verò*, *que*, *atque*. Ces mots ſont des ornemens dans ces Langues, & en *François* ce ſeroient des embarras à faire périr d'ennui. Non ſeulement nous évitons ces ſortes de particules; mais même les conjonctions copulatives, qui

Que la Langue *Françoiſe* ne ſoufre point d'embarras.

qui lient deux phraſes, où marquent le rapport de l'une à l'autre; comme *puiſque*, *car*, *vuque*, *après que*, *c'eſt pourquoi*, & ſemblables. On les évite ſurtout dans le ſtile épiſtolaire, & ailleurs; un bon Ecrivain ne les prodigue pas. Vous lirez deux cens Lettres de Mme. *de Sévigné*, ſans y trouver ni *puiſque*, ni *car*: c'eſt que ces conjonctions ſont du genre didactique, & que cette illuſtre Dame ne touche qu'en paſſant, avec une légéreté & une viteſſe étonnante, tout ce qui ſe préſente à ſon imagination.

J'ai vu traduire ainſi un morceau très-vif d'une aſſez mauvaiſe Comédie de BOISSI: *Un joli homme ſe donne des airs, parce qu'il s'aime; & pour montrer aux autres qu'il eſtime ſa perſonne, pour leur montrer qu'il a du mérite, qu'il en eſt tout rempli, & qu'on y doit prendre garde. S'il ſe proméne, il marche avec orgueil en levant la tête & ayant les deux mains dans ſa ceinture, comme s'il vouloit dire aux paſſans, faites place, voyez-moi paſſer, n'ai-je pas bonne mine? ne ſuis-je pas bien fait? Et vous friponnes de femmes, qui m'obſervez ſi attentivement & en ſouriant, vous voudriez m'avoir ſous votre puiſſance, vous voudriez me tenir. S'il voit paſſer quelqu'un qu'il connoît, il s'efforce de le ſaluer en grand Seigneur, il panche un peu la tête, comme s'il vouloit lui dire, fort bien, je vous ſouhaite le bon jour, Monſieur, je ne vous oublie point, vous êtes ſous ma protection. S'il entre quelque part, il ſe jette*

jette bruſquement dans un fauteuil, mettant une jambe ſur l'autre, frappant d'un pied, marmottant une chanſonnette, jouant d'une main avec ſon jabot, & ſe paſſant l'autre ſur le menton. Il ſe flatte lui-même, & ſemble ſe parler en ces termes; certes, je ſuis un joli garçon, & voilà un viſage qui ſans-doute va donner de l'inquiétude à la Maîtreſſe du logis &c.

Voici l'original de cette traduction; on verra une grande différence tant pour l'élégance que pour la vivacité & le choix des expreſſions. La traduction eſt froide & ſérieuſe; l'original eſt plein de feu & de traits véritablement comiques.

Un joli homme ſe donne des airs par complaiſance pour lui-même, pour apprendre aux autres le cas qu'il fait de ſa perſonne, pour les avertir qu'il a du mérite, qu'il en eſt tout pénétré, qu'on y faſſe attention. Eſt-il à la promenade? il marche fièrement la tête haute, les deux mains dans la ceinture, comme pour dire à ceux qui ſont autour de lui, rangez-vous, Meſſieurs, regardez-moi paſſer, n'ai-je pas bon air? Suis-je pas fait autour? & vous, Mesdames les friponnes, qui me parcourez des yeux en ſouriant, vous voudriez me poſſéder. Voit-il paſſer quelqu'un de ſa connoiſſance? il affecte une politeſſe de Seigneur, il lui fait une inclination de tête, comme s'il lui diſoit, allez, bon jour, Monſieur; je me ſouviens de vous, je vous protége. Entre-t-il quelque part? il ſe précipite dans un fauteuil, une jambe ſur l'autre, la-

Suspension dans le Stile *François*.

Les *Latins* forment la suspension dans le discours, par plusieurs mots régis, placés devant le verbe, lequel est renvoyé à la fin:

Cic. *in Catil. Orat.* XX.

Tandem aliquandò, Quirites, L. Catilinam, furentem audaciâ, scelus anhelantem, pestem patriæ nefariè molientem, verbis, atque huic urbi ferrum flammamque minitantem, ex urbe ejecimus.

Nous avons en *François* une suspension peut-être aussi agréable que celle-là, avec cette différence seulement, qu'au-lieu des mots régis que les *Latins* mettent devant le verbe, nous le faisons précéder par plusieurs mots régissans.

„ Mais hélas! ces pieux devoirs que „ l'on rend à sa mémoire, ces priéres, ces „ expiations, ce sacrifice, ces chants lu„ gubres qui frappent nos oreilles, & qui „ vont porter la tristesse jusques dans le „ fond des cœurs, ce triste appareil des „ sacrés mystéres, ces marques religieuses „ de douleur que la charité imprime sur „ vos visages, me font souvenir que nous „ l'avons perdue.

Il y a encore d'autres suspensions qui naissent de la disposition de la matiére, de l'arrangement & de la liaison des choses, des tours oratoires, des périodes & des figures.

Bourdal. *Serm. sur la fausse conscience.*

„ Mais que j'étende l'induction jusqu'à „ leur personne & à leur état; que je pas„ se du Bénéficier au Financier, du Finan„ cier au Magistrat, du Magistrat au Mar„ chand

» chand & à l'Artisan; qu'avec la sainte
» liberté de la chaire, je marque à chacun
» en particulier, en quoi devroit consister
» pour lui la sévérité de la Morale Chré-
» tienne, s'il vouloit l'embrasser de bon-
» ne foi; & que je le convainque, com-
» me il me seroit aisé, que c'est sur cela
» même qu'il donne dans les plus grands
» relâchemens, dont il ne s'apperçoit pas,
» & à quoi il ne pense pas; que je les lui
» fasse connoître, & que sans nul ménage-
» ment je les lui mette devant les yeux:
» oui, je le répéte, peu s'en faudra que
» tout mon auditoire ne s'éléve contre
» moi.

» Je sai que ce n'est pas en vain que les Fléchier Oraison fun. du Vicomte de Turenne.
» Princes portent l'épée; que la force peut
» agir quand elle se trouve jointe avec l'é-
» quité; que le Dieu des Armées préside
» à cette redoutable justice que les Souve-
» rains se font à eux-mêmes; que le Droit
» des Armes est nécessaire pour la conser-
» vation de la Société, & que les Guerres
» sont permises pour assurer la paix, pour
» protéger l'innocence, pour arrêter la
» malice qui se déborde, & pour retenir
» la cupidité dans les bornes de la justice.

» Blâmée, abandonnée, si je ne pars Crebill. Fils Lett. de la Marq. de M. Lettr. XLI.
» pas mourante de désespoir, si je m'éloi-
» gne de vous, si je vais passer mes jours
» infortunés loin de la seule personne qui
» me fasse aimer la vie; tourmentée sans-
» cesse par son amour, dévorée du mien,
» trahie par ma douleur, ou forcée de la

» contraindre; interrogée à tout moment
» ſur ce qui peut la cauſer, ne répondre
» que par mes ſoupirs, & me trouver en-
» fin expoſée à tout ce que la jalouſie peut
» imaginer de plus funeſte; heureuſe ce-
» pendant au milieu de tous les maux que
» je prévois, ſi je vous ſuis chére!

De la Parentheſe

La Parenthéſe n'eſt pas une ſuſpenſion, mais une interruption, & c'eſt ce qui en rend l'uſage rare en *François*. Nous n'aimons point à être arrêtés dans notre chemin, ni détournés de l'objet principal par des acceſſoires inutiles; & ſuppoſé qu'ils ſoient néceſſaires, nous voulons que l'Auteur ait l'art de les amener ſans interrompre notre attention, ni nous écarter du ſujet ou de l'action principale. La Parenthéſe n'eſt uſitée en *François*, que quand elle renferme une penſée étrangére, qui n'a aucun rapport immédiat avec le ſujet principal, & ne lui eſt point néceſſairement liée, deſorte qu'elle pourroit ſubſiſter hors delà, & avec toute ſorte de Sujets. Nous dirons avec CICERON: *Ac nimirum (dicendum eſt enim quod ſentio) rei militaris virtus præſtat cæteris omnibus. Il eſt décidé (car il faut que je diſe ce que je penſe) que la valeur & la capacité militaire ſurpaſſent tous les autres talens.*

Orat pro Murenâ 9.

Eléonor (c'eſt le nom de la Maîtreſſe de Don Juan) *ſe promenoit au* Pardo.

Shakeſpéar *étoit (n'en doutez pas) un grand Poëte, & un mauvais Tragique.*

Racine Mithr.

Croyez (à la vertu je dois cette juſtice)

Que je vous trahis ſeule, & n'ai point de complice.

Mais nous ne dirons pas ; *primùm Antiochiæ (nam ibi natus eſt ; loco nobili, celebri quondam urbe & copioſâ, atque eruditiſſimis hominibus, liberaliſſimisque ſtudiis affluenti) celeriter antecellere omnibus ingenii gloriâ contigit.* Cic. *Orat. pro Arch. Poët.* 3.

Iſte, Prætor deſignatus (utrum admonitus, an tentatus, an, quâ eſt iſte ſagacitate in his rebus, ſine duce ullo, ſine indice pervenerit ad hanc improbitatem, neſcio: vos tantùm hominis *audaciam, amentiamque cognoſcite*) *appellat hæredem L. Annium* &c. Voilà une parenthéſe d'une longueur exceſſive. Quand on l'a lue on a oublié le ſujet dont il s'agit, & l'on eſt obligé de recommencer à lire la période plus d'une fois. Id. *in Verrem* 41. *in fin.*

Au reſte ces ſortes de parenthéſes ſont très-fréquentes dans les Auteurs *Latins*, & *Cicéron* ſemble quelquefois les affecter, puiſqu'il en emploie ſouvent deux dans la même période, comme on peut le voir dans l'endroit même d'où j'ai tiré la derniére, & en mille autres lieux de ſes Ouvrages.

Quand on dit, *Cicéron étoit un grand Orateur*, on exprime ſimplement ce qu'on penſe de *Cicéron*, ſans qu'il paroiſſe qu'on veut le perſuader aux autres : mais ſi vous dites, *c'étoit un grand Orateur que* Cicéron, cette maniére vive & forte de vous exprimer, découvre, non ſeulement votre pen- De quelques façons de parler particuliéres.

penſée, mais encore le déſir que vous avez d'en voir les autres convaincus. De-même:

C'eſt une action agréable à Dieu que de ſouffrir pour la vérité, mais je ne ſai ſi c'eſt le moyen de lui plaire que de perſécuter ceux qui errent.

Ce n'eſt pas entendre ſes intérêts que de dénigrer ſon prochain.

Ce fut dans la guerre de Pyrrhus *que les* Romains *apprirent l'Art militaire.*

C'eſt un mal pire que la mort que d'être toujours malade.

C'eſt ſous le régne de Louis le Grand *que les Lettres ont le plus fleuri.*

Quand vous dites, *mon frére m'en a parlé*, vous déſignez ſimplement & abſolûment celui qui vous a parlé de telle ou telle affaire: mais ſi vous dites, *c'eſt mon frére qui m'en a parlé*, vous le déſignez rélativement à ceux qui ne vous en ont rien dit, & c'eſt comme ſi vous diſiez, *perſonne autre ne m'en a parlé, ſi ce n'eſt mon frére.*

Ainſi, ſi je veux inſinuer que perſonne autre que *Chriſtofle Colomb* n'a découvert l'*Amérique*, je n'ai qu'à dire, *c'eſt* Chriſtofle Colomb *qui a découvert l'*Amérique.

*C'eſt l'*Inquiſition *qui eſt cauſe du peu de progrès que les Lettres ont fait en* Eſpagne.

C'étoit l'amour de la Patrie qui rendoit les Romains *ſi intrépides.*

Si vous dites, *celui-là eſt ſage qui emploie bien ſon tems*, vous ferez une eſpéce de *Latiniſme.* On vous entendra, mais on trouvera

trouvera votre expreſſion froide & inſipide. Pour la rendre vive & piquante, il n'y a qu'à la tourner ainſi: *C'eſt être ſage, que de bien employer ſon tems.*

C'eſt abuſer de la clémence de Jupiter, *que de retomber ſi ſouvent*, dit *Mercure* à *Prométhée*. Que ſeroit-ce, s'il lui diſoit froidement, *celui-là abuſe de la clémence de* Jupiter, *qui retombe ſi ſouvent?* Ce n'eſt plus le même feu. *Dialog. de Mr. de Fenelon. T. I. p. 47.*

CHAPITRE VIII.

Des uſages particuliers de la Conjonction QUE.

LEs différentes manières dont nous employons la conjonction *que* méritent certainement quelque attention de la part de ceux qui écrivant en *François* veulent mettre quelque vivacité dans leur ſtile.

Outre qu'elle ſert communément à déterminer le ſens du premier verbe, comme quand on dit, *je crois que vous riez*, elle eſt encore employée en des ſens bien différens.

Que employé pour *Seulement.*

1. A la ſuite de la négative *ne*, elle ſe met pour *ſeulement*, *tantummodò*. Et nous dirons plutôt, *il n'a que vingt ans*, que, *il a ſeulement vingt ans.* Cette derniére façon de parler paroîtra froide & languiſſante, & rarement l'emploira-t-on; au-lieu que l'autre eſt très-ordinaire, parce qu'elle a quelque choſe de vif & de plus agréable.

2. Si

Au-lieu de *beſoin*, ou *nulle choſe*.

2. Si *que*, à la ſuite de *ne*, ſe trouve ſuivi d'un infinitif pur, il ſignifiera *beſoin*, ou, *nulle choſe*. Ex. *Je n'ai que faire de vos avis*; c'eſt-à-dire, *je n'ai pas beſoin de vos avis*; *je n'ai nulle choſe à faire de vos avis*.

Il n'a que voir là-dedans.

Cet uſage de *que* ne s'étend guére au-delà de ces deux infinitifs, *faire* & *voir*.

Devant la 3me. perſonne de l'Impératif.

3. Nous mettons toujours *que* devant la troiſiéme perſonne de l'Impératif: *Qu'il entre*, *qu'il vienne*, *qu'il parle*.

Devant quelques Infinitifs.

4. Devant les Infinitifs *faire*, *dire*, *juger*, *penſer*, la conjonction ſuplée à une phraſe: *Que faire? que dire? que penſer?* c'eſt comme ſi l'on diſoit; *que dois-je*, ou, *que doit-on faire*, *dire* &c.

Il faut prendre garde de ne pas dire, *quoi faire? quoi dire? Je ne ſai quoi penſer de cette conduite.* C'eſt une eſpéce de Gaſconiſme qui n'eſt que trop ordinaire aux Etrangers.

Au-lieu de *pourquoi*, & de *quelle choſe*.

5. Dans les interrogations avec le pronom perſonnel, *je*, *tu*, *il*, *nous*, *vous*, *ils*, *elles*, *que* eſt plus élégant que l'adverbe *pourquoi*. Il y a plus de vivacité & de nobleſſe à dire, *que n'ai-je ſu cela? que ne parles-tu? que ne s'en va-t-il? que ne mangeons-nous? que ne dormez-vous* &c? que de dire, *pourquoi n'ai-je pas ſu cela? pourquoi ne parles-tu pas?* &c. Si en ces occaſions on ajoûte encore la négative *pas* ou *point*, alors *que* ſignifie *quelle choſe*. Exemple: *Que n'ai-je pas fait pour empêcher ce malheur? Que n'a-t-il pas tenté?*

C'eſt

C'eſt-à-dire, *quelle choſe n'ai-je pas faite, n'a-t-il pas tentée* &c.

6. Quand la conjonction *que* eſt ſuivie du conjonctif, ou du mode conditionnel, elle marque une eſpéce de déſir & d'admiration. *Que Dieu vous béniſſe.* On dit plus ordinairement ſans *que*, *Dieu vous béniſſe*; *puiſſiez-vous vivre l'âge du vieux Neſtor. Que ne donnerois-je pas? Que ne tenterois-je point* &c. *Que ne diroit-il pas? Que ne penſeroit-il point?* Marque une eſpéce de déſir devant le Conjonctif, & le Conditionnel.

7. Nous diſons quelquefois *que* pour *lorſque*, *depuis que*. *Il eſt entré que nous étions encore à table. La bataille dura depuis trois heures du matin juſqu'à deux heures du ſoir, que la victoire ſe déclara entiérement pour nous.* C'eſt-à-dire, *lorſque nous étions encore à table*; *lorſque la victoire ſe déclara* &c. Il y a dix ans *que je le connois*; c'eſt-à-dire, depuis que je le connois. Pour *lorſque*, *depuis que*.

8. *Que* s'emploie au-lieu de *ſans que* dans ces maniéres de parler: *Il me verroit mourir qu'il ne me donneroit pas un verre d'eau. Je ne ſortirai point que je ne ſois payé*; c'eſt-à-dire, *ſans qu'il me donnât* &c. *ſans que je ſois payé*, ou, *avant que je ſois payé* S'emploie au-lieu de *ſans que*.

9. Après le verbe *il ne fait*, *que* marque un prétérit très-proche, lorſque cette conjonction eſt ſuivie de la particule *de*; & ſi cette particule eſt ſuprimée, la conjonction *que* marque une continuation ou une fréquente réitération de l'action exprimée par le verbe. *Il ne fait que de ſortir*; Après le verbe *il ne fait que*.

tir; il ne fait que d'arriver, pour, *il eſt arrivé, il eſt ſorti tout maintenant.* Mais quand on dit, *Il ne fait que manger, je ne fais que dormir*, cela veut dire, *il mange très-ſouvent, je dors continuellement.*

Au-lieu de répéter les conjonctions *ſi, quand*, ou *lorſque*, nous employons *que*.

10. Au-lieu de répéter les conjonctions *ſi, quand*, ou *lorſque*, nous employons *que*. Exemple: *Si vous m'aimez, & que vous vouliez m'en donner une preuve, vous ne le reverrez plus. Quand on le frapperoit & qu'on le tueroit même, il ne changeroit pas d'opinion.*

Lorſque le Général fut arrivé & qu'il eut viſité le camp, il fit un gros détachement.

Se met dans le ſens de *ſi que*.

11. *Que* ſe met dans le ſens de *ſi que*, après *trop* & *aſſez*. *Cela eſt trop contre vos intérêts pour que j'y ſouſcrive.* Expreſſion plus forte que ſi je dis, *Cela eſt ſi contraire à vos intérêts que je n'y ſaurois ſouſcrire.* Au reſte dans ces phraſes, il faut ſuprimer *que*, ſi les deux verbes ont le même nominatif, conformément à la remarque de la page 14. des *Germaniſmes*.

Il n'eſt pas aſſez fou que de s'embarquer dans cette affaire. Je fus aſſez ſincére que de vous découvrir ce ſecret. Remarquez qu'après *aſſez*, on dit plus ſouvent *pour* que *que*; mais il faut toujours dire, *Il n'eſt pas ſi fou que de s'embarquer* &c.

Il ſe ſouvent une ellipſe devant les tems du Conjonctif.

12. Devant les tems du Conjonctif, *que* eſt très-ſouvent une façon de parler elliptique: *Que j'aille me faire tuer pour une pareille vetille, je ne ſuis pas ſi ſot. Que je hazarde mon bien & ma réputation pour*

un ſi indigne parent, je n'en ferai rien. De-même, quand on appelle quelqu'un, ou qu'on lui demande quelque choſe, & qu'il n'entend pas bien, on lui répéte la choſe par la conjonction *que* avec le verbe au conjonctif: *Que vous veniez, que vous vous baiſſiez davantage; que vous chantiez une chanſon à boire*: & non pas, *vous devez venir; vous devez vous baiſſer davantage; vous devez chanter une chanſon à boire.*

13. Après le verbe *c'eſt, que* ſe met très-élégamment pour *de qui, à qui. C'eſt de vous que je parle. C'eſt au Roi que cela s'adreſſe. C'eſt à Dieu ſeul que je laiſſe la vengeance des indignités que vous m'avez faites.* C'eſt ainſi qu'il faut parler, & quoiqu'on doive dire, *vous êtes la perſonne à qui j'écris*, on ne diroit pas bien, *c'eſt à vous à qui j'écris.* Mr. *Deſforges Maillard*, dans une Lettre à Mr. le Préſident *Bouhier*, cenſure ce vers qui commence la IX. Satyre de *Deſpréaux.* Après le verbe *c'eſt.*

C'eſt à vous, mon Eſprit, à qui je veux parler.

Il dit qu'*à vous* & *à qui* font un double emploi, & qu'il falloit, pour parler correctement,

C'eſt vous, mon Eſprit, à qui je veux parler.

ou, pour accommoder l'expreſſion à la meſure du vers,

C'eſt à vous, mon Eſprit, que je prétens parler.

Un autre Critique juſtifie *Deſpréaux* de la maniére ſuivante.

L'obſervation, dit-il, *eſt juſte.* Deſpréaux *a fait une faute contre la Syntaxe, mais cette faute ne lui doit pas être reprochée, du moins à mon avis. Il s'eſt ſervi d'une phraſe d'uſage, & proprement d'une phraſe* Pariſienne. *Nous diſons tous les jours dans le langage ordinaire*, c'eſt à vous à qui j'en veux; c'eſt à vous à qui je donne cela; c'eſt à vous à qui j'adreſſerai mes Lettres. *Paſſons donc cette phraſe comme un Idiotiſme, qui n'eſt pas déplacé dans le ſtile de la ſatyre, & qui peut-être auroit auſſi quelquefois bonne grace dans un ſtile plus élevé. La correction de Mr.* Desforges Maillard *ne peut pas être admiſe, parce que le vers ſeroit plus foible, & que d'ailleurs* je prétens *n'y ſignifieroit pas la même choſe que* je veux. On l'emploie encore avec le même verbe *c'eſt*, au-lieu de l'adverbe de lieu *où. C'eſt chez vous que nous pourrons parler librement. C'eſt-là que je l'attens.*

Maniére de parler fort vive, par la conjonction *que.*

14. Cette maniére de parler eſt fort vive, *il n'eſt que d'être effronté pour plaire aux Grands & aux Femmes. Il n'eſt chére que d'avaricieux. Il n'eſt ſauce que d'appétit.*

CHA-

CHAPITRE IX.

Du choix des Termes, & de quelques Termes en vogue.

J'Ai renvoyé ici à vous parler du choix des Termes & des Expreſſions, pour ne pas oublier quelques idées qui me ſont ſurvenues en arrangeant mes matériaux. J'eſpére néanmoins que vous n'y perdrez rien.

Après les combinaiſons, & les règles d'une Langue, rien n'eſt ſi important que le choix dont nous parlons, & il eſt même incomparablement plus difficile, parce qu'il renferme infiniment plus d'objets.

Je vous ai déjà parlé de la ſignification propre des termes. Il eſt abſolument néceſſaire de la bien ſaiſir, mais cela ne ſuffit pas pour vous les faire bien choiſir. Il y a encore deux points non moins importans.

Premiérement, il faut connoître toutes les propriétes de chaque terme, c'eſt-à-dire, ſavoir parfaitement les différens ſens que l'Uſage lui donne ſelon les divers rapports qu'il a avec les mots auxquels il ſe trouve joint. Par exemple, *balayer*, ſignifie ôter la pouſſiére, & les autres immondices d'une chambre, d'une rue &c; mais *balayer le rempart*, en matiére de Guerre, ſignifie ce que les *Latins* appelloient *nudare propugnatoribus muros*. Vous voyez donc que la ſignification de ce ver-

be change, & qu'il ne reſte plus guére que le rapport entre les deux idées.

Il en eſt de-même de preſque tous les autres termes de la Langue.

Secondement, il faut connoître les différens Stiles auquel chaque terme appartient. Mon quatriéme Chapitre eſt un petit eſſai ſur ce ſujet, & vous ſervira d'introduction dans cette eſpéce de recherche.

Je ne veux vous parler ici que des beautés que cette connoiſſance & ce goût répandent dans le ſtile.

Mr. *Deſpréaux*, l'homme de *France* qui a le mieux poſſédé ſa Langue, nous fournira bien des preuves de cette vérité,

Ep. V. Vers 14. J'aime mieux mon repos qu'un embarras illuſtre.

Peut-on exprimer plus heureuſement, & en moins de mots, cette penſée, *je préfére la douceur du repos de l'eſprit à tout ce qui m'a rendu célébre en me cauſant tant d'embaras*?

Id. Ep. X. Vers. 7. &c. Mais aujourd'hui qu'enfin la vieilleſſe venue,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
A jetté ſur ma tête, avec ſes doigts peſans,
Onze luſtres complets ſurchargés de deux ans.

Que cela eſt poëtique pour exprimer ce qu'un autre diroit froidement en ces termes:

mes : *Aujourd'hui que je ſuis vieux, que mes cheveux blancs ſont cachés ſous une perruque, & que j'ai cinquante-ſept ans accomplis.*

La fourmi tous les ans traverſant les guérêts, Sat. VIII. Vers. 25. &c.
Groſſit ſes magaſins des tréſors de Cérès.
Et dès que l'Aquilon ramenant la froidure,
Vient de ſes noirs frimats attriſter la Nature,
Cet animal tapi dans ſon obſcurité,
Jouït l'Hiver des biens conquis durant l'Eté.
Mais on ne la voit point d'une humeur inconſtante,
Pareſſeuſe au Printems, en Hiver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de Janvier,
Ou demeurer oiſive au retour du Bélier.

Tout cela eſt très-beau, mais peut-être trop poëtique pour le genre de ſtile où il eſt placé. Les Vers ſuivans ſont moins pompeux, & ne ſont pas moins beaux.

La ſimplicité plaît ſans étude & ſans art ; *Id.* Ep IX. Vers. 81. &c.
Tout charme en un Enfant dont la langue ſans fard,
A peine du filet encor débaraſſée,
Sait d'un air innocent bégayer ſa penſée.

Tous ces mots ont je ne ſai quoi de ſimple & d'aimable. *La ſimplicité, ſans étude, ſans art. La langue d'un Enfant charme, parce qu'elle eſt ſans fard, & qu'à-peine dé-*

débarassée de ce ligament membraneux qui est la gêne, elle bégaye d'un air innocent la pensée de cette petite créature. Il semble que la Nature même ait guidé la plume du Poëte, & lui ait fourni chaque mot. Il n'y a-là ni figure, ni détour, & cependant chaque mot fait image dans la totalité. Remarquez que *bégayer* est un verbe neutre, & que quoiqu'un verbe actif devienne fréquemment neutre dans notre Langue, & redevienne actif dès qu'on lui donne un régime, néanmoins un verbe neutre de sa nature, ne peut que rarement devenir actif, & par conséquent régir un mot à l'accusatif. Cependant *Despréaux* dit ici, *bégayer sa pensée*; c'est qu'une autre expression n'auroit pas si bien rendu sa pensée, ni fait une image si naturelle. Il dit dans son *Art Poëtique*,

Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'amour dictoit les vers que soupiroit Tibulle.

Un Critique remarque à-propos de cette expression, *soupirer des vers*, que *c'est à cette sage hardiesse que les grands hommes doivent les beautés les plus neuves de leurs Ouvrages.* Il a raison de dire, *une sage hardiesse*, pour marquer combien il faut être circonspect à hazarder une locution inusitée. Observons pourtant que *Despréaux* n'est pas le premier qui ait donné un régime au verbe *soupirer*, & qu'il a eu d'ail-

leurs

leurs l'exemple de *Tibulle* même *Lib. I. Eleg. VII. vers.* 41.

——— *Abſentes alios ſuſpirat amores:*

Et *Lib. IV. Eleg. V. vers.* 11.

Quod ſi forte alios jam nunc ſuſpirat amores.

Au-reſte le Poëte *François* ne pouvoit exprimer plus heureuſement la tendreſſe & les regrets dont les Elégies de *Tibulle* ſont remplies; & puiſque l'on dit *ſortir*, *entrer* quelque choſe, pourquoi ne diroit-on pas *bégayer ſa penſée*, *ſoupirer des vers*? La vivacité de ces ſortes d'expreſſions fait excuſer ce qu'il peut y avoir de trop hardi, & l'on ſait bon gré à l'Auteur de n'avoir pas pouſſé trop loin le ſcrupule.

Sors de ce lit oiſeux, qui te tient attaché. Vers 79. du I. Chant du Lutrin.

L'épithéte *oiſeux* eſt ici très-heureuſement placée. Elle eſt moins uſitée qu'*oiſif*, en parlant des perſonnes; mais à l'égard des choſes, elle exprime bien ce qui rend lâche, mou, pareſſeux, fainéant.

Mais perſonne n'a porté plus loin l'élégance de l'expreſſion & le choix des termes que le célébre *Racine*, le Poëte le plus fleuri que nous ayons.

Examinons le fameux récit de *Théramène*, qui de l'aveu de ceux qui l'ont le plus critiqué, eſt un des plus beaux morceaux

de Poëſie qu'il y ait dans notre Langue (*a*). Comparons-lui celui de *Pradon*, pour mieux faire ſentir la différence d'un grand Ecrivain à un médiocre. Mais diſons auparavant que pendant que Mr. *Racine* étoit occupé à limer & à retoucher ſa Tragédie de *Phédre*, ſes Ennemis, qui en avoient apris tout le plan & la diſpoſition, engagérent *Pradon* à travailler ſur le même ſujet, & lui dirent tout ce qu'ils ſavoient de celle de *Racine*, laquelle n'avoit pas encore été jouée, mais que l'Auteur liſoit quelquefois à ſes Amis. *Pradon* travailla avec tant de diligence, que ſa Piéce fut en état d'être jouée deux jours après celle de *Racine*.

On y voit à peu près la même diſpoſition, & le même plan; mais ce qu'on n'y voit pas, c'eſt les mêmes penſées, les mêmes ſentimens, le même choix, & le même tour d'expreſſion.

Au-reſte je n'examine point ces deux morceaux en Critique du Théatre. Il importe peu à mon deſſein que celui de *Racine* ſoit trop long, peu vraiſemblable dans la bouche d'un homme affligé, & de la part de celui qui l'écoute. Il me ſuffit qu'il ſoit pur & élégant pour l'oppoſer à un autre qui ne l'eſt pas.

THE-

(*a*) Voyez dans les *Eſſais Philologiques* l'Examen du Récit de Théraméne.

THESE'E. Racine.

Théraméne, eſt-ce toi? Qu'as-tu fait de mon fils?

„ Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre:
„ Mais d'où naiſſent les pleurs que je te vois répandre?
„ Que fait mon fils?

THERAMENE.

„ O ſoins tardifs & ſuperflus!
„ Inutile tendreſſe! Hippolyte n'eſt plus.

THESE'E.

„ Dieux!

THERAMENE.

„ J'ai vu des mortels périr le plus aimable,
„ Et j'oſe dire encor, Seigneur, le moins coupable.

Ecoutons à-préſent *Pradon*. *Idas* eſt dans ſa Piéce le même que *Théraméne* dans celle de *Racine*, c'eſt-à-dire le Gouverneur d'*Hippolyte*.

IDAS. Pradon.

„ Ah! Seigneur, aprenez l'avanture funeſte
„ D'Hippolyte.

ARICIE.

„ Quoi donc!

THESE'E.

„ Parle, achéve le reſte.
Les Dieux ont-ils puni ce téméraire fils!

IDAS.

„ Tous vos déſirs cruels ont été trop remplis.
„ Après qu'il eut parlé quelque tems à la Reine,
„ Cher Idas, m'a-t-il dit, abandonnons Tré-
„ zéne,
„ Mon Pére me l'ordonne, & mon cœur y
„ conſent,
„ Je ſerois criminel d'y paroître innocent.
„ Phédre malgré ſes feux, malgré ſa jalouſie,
„ A calmé ſa colére & me rend Aricie;
„ Mais par reconnoiſſance Hippolyte en ce
„ jour
„ Par un heureux exil éteindra ſon amour.
„ Partons, Idas, partons ſans revoir ma Prin-
„ ceſſe,
„ Je mourrois à ſes pieds de douleur, de ten-
„ dreſſe,
„ Sauvons-nous en Argos, & ſortons de ce pas,
„ Car ſi je la voyois je ne partirois pas.

Vous ſentez déjà qu'il n'eſt pas trop vraiſemblable qu'*Idas* accablé de douleur, & l'idée pleine du triſte ſort d'*Hippolyte*, vienne l'annoncer lui-même. *Racine* amène cela avec beaucoup plus d'art, & plus de dignité. Mais remarquez combien froid eſt ce vers,

Ah! Seigneur, aprenez l'avanture funeſte D'Hippolyte.

Toutes ces expreſſions ſont ſi foibles qu'elles ne font point ſoupçonner un grand malheur, tel que la mort d'un jeune Héros

&

& du Fils d'un Roi. On croiroit tout au plus qu'*Hippolyte* s'eſt caſſé une jambe, ou qu'il a tué par mégarde quelque Ami du Roi ; car *l'avanture funeſte d'Hippolyte* eſt une expreſſion qui peut s'entendre auſſi-bien activement que paſſivement. La queſtion d'*Aricie* eſt des plus plattes ; *quoi donc* ? demande-t-elle. Cela n'eſt guère digne du Cothurne, & une Servante ne parleroit pas autrement.

Theſée dit fort mal-à-propos, *parle, achéve le reſte.* Ces derniers mots ne peuvent ſe rapporter qu'au récit de *l'avanture funeſte* ; mais ce récit n'eſt pas même commencé. *Idas* annonce ſimplement qu'il eſt arrivé une fâcheuſe avanture à *Hippolyte*, comment peut-on lui dire, *achéve le reſte* ? Il faut préalablement lui dire de la raconter, & ſi après qu'il aura commencé à le faire, quelqu'un s'aviſe de l'interrompre, on aura raiſon de lui commander *d'achever le reſte.*

Tous vos déſirs cruels ont été trop remplis.

Tous eſt de trop, puiſqu'il ne s'agit que d'un déſir, qui étoit la punition d'*Hippolyte.*

Après qu'il eut parlé quelque tems à la Reine,
Cher Idas, m'a-t-il dit, abandonnons Trézéne.

Il y a dans le premier vers une faute contre l'uſage des tems ; en ce que l'action de

de parler à la Reine s'étant paſſée le même jour, *Idas* ne peut employer le préterit défini ſimple. Il faloit dire *après qu'il a eu parlé quelque tems &c.*; mais il y auroit eu un hiatus & une ſillabe de trop, à quoi il étoit aiſé de remédier en mettant le verbe à l'infinitif, comme j'ai dit ailleurs qu'il faut faire, quand deux verbes n'ont qu'un même nominatif.

Mais par reconnoiſſance Hippolyte en ce jour,
Par un heureux exil éteindra ſon amour.

La premiére partie du premier vers eſt extrêmement proſaïque, & le reſte n'eſt qu'un miſérable galimatias. Il ſemble que c'eſt ſon amour pour *Aricie* qu'*Hippolite* veut *éteindre par un heureux exil*, le tout *par reconnoiſſance pour Phédre*. Mais ce n'eſt point cela; c'eſt l'amour de *Phédre* pour lui, qu'il va éteindre par un heureux exil, *en un ſeul jour*. C'eſt bien peu de tems pour éteindre un amour le plus violent dont on ait jamais ouï parler.

Sauvons-nous en Argos & ſortons de ce pas.

Cette derniére expreſſion eſt baſſe ou du moins trivale, & manque d'exactitude. On dira bien à un homme qui demandera ſi vous irez en tel & tel lieu, *j'y vais de ce pas*, c'eſt-à-dire, j'y vais tout droit, ſans m'arrêter nulle part: mais on ne dit jamais,

mais, *j'en ſors de ce pas*, parce que cela ne fait aucun ſens raiſonnable.

IDAS. Pradon.

„ Sur ſon char il monte avec adreſſe
„ Ses ſuperbes chevaux dont il ſait la viteſſe.

Avec adreſſe eſt froid & ne fait point image, parce qu'il ne faut pas beaucoup d'*adreſſe* pour monter ſur un char, ou plutôt parce qu'il n'eſt pas beſoin d'adreſſe pour cela, & que la légéreté ſuffit.

Le mot *chevaux* n'eſt pas aſſez poëtique pour être joint à l'épithète de *ſuperbes*. *Racine* dit, *ces ſuperbes courſiers*.

Il ſait, pour *il connoît*, *la viteſſe de ſes chevaux*, ſeroit fort bon en *Anglois*, mais eſt très-mauvais en *François*. *Savoir* ſe dit des lumiéres de l'eſprit, ou des choſes confiées à la mémoire; & *connoître*, de la réflexion des ſens. *Je ſai que mes chevaux ſont vifs*, c'eſt-à-dire, ma mémoire conſerve l'idée qu'ils ſont tels; mais *je connois leur viteſſe*, c'eſt-à-dire, j'en ai fait l'épreuve & mes yeux en ont été témoins.

„ De leurs henniſſemens ſont retentir les airs;
„ Et partant de la main devancent les éclairs.

Partir de la main eſt une façon de parler proverbiale & populaire. Je ne dis rien de *devancent les éclairs*. Mais cette figure eſt ſi outrée, que pour trop dire elle ne dit rien. D'ailleurs, comment les che-

chevaux devançoient-ils les éclairs, s'il n'en faiſoit point ce jour-là?

„ Je cours à toute bride, & le ſuis avec peine.

Courre à toute bride eſt une expreſſion vulgaire & peu digne du Cothurne. Elle fait outre cela une image ridicule, en préſentant l'idée d'un Gouverneur qui galoppe à cheval après le char de ſon Elève.

„ Il ſe tourne cent fois vers les murs de Tré-
„ zéne,
„ Il s'éloigne à regret d'un rivage ſi cher,
„ Et va plus lentement ſur le bord de la Mer.
„ Dans un calme profond la Mer enſévelie,
„ Ainſi qu'un vaſte étang paroiſſoit endormie,
„ Et le Zéphir à peine en un calme ſi beau
„ Friſoit légérement la ſurface de l'eau.
„ Quand de ſon propre ſein s'éléve un prompt
„ orage,
„ L'eau s'enfle à gros bouillons menaçant le
„ rivage;
„ L'un ſur l'autre entaſſés les flots audacieux
„ Vont braver en grondant la foudre dans les
„ Cieux;
„ Une montagne d'eau s'élevant vers le ſable,
„ Roule, s'ouvre, & vomit un monſtre épou-
„ vantable;
„ Sa forme eſt d'un taureau, ſes yeux & ſes
„ naſeaux
„ Ré-

„ Répandent un déluge & de flammes & „ d'eaux ;
„ De ſes longs beuglemens les rochers reten- „ tiſſent,
„ Juſqu'au fond des forêts les cavernes gémiſ- „ ſent,
„ Dans la vague écumante il nage en bon- „ diſſant,
„ Et le flot irrité le fuit en mugiſſant.

— — — —

A cet aſpect les chevaux d'Hippolyte,
„ Tous remplis de frayeur veulent prendre la fuite,
„ De la voix, de la main, il veut les arrêter
„ Pour un combat affreux que ſon bras va „ tenter.
„ Eſſayons (a-t-il dit) ſi le ſang de Théſée
„ Sur les taureaux emporte une victoire aiſée,
„ Le Minotaure en Créte à ſon bras étoit dû,
„ Et les Dieux reſervoient ce monſtre à ma „ vertu.
„ Mais ſes chevaux fougueux que le monſtre „ intimide,
„ Ne reconnoiſſent plus de maître ni de „ guide,
„ Ils emportent le char, prennent le frein „ aux dents.
„ La crainte les maîtriſe & les rend plus „ ardens;

„ Tous

„ Tous blanchiſſans d'écume ils s'élancent de
„ rage,
„ A travers les rochers qui ſont près du ri-
„ vage ;
„ Hippolyte alors tombe, & d'un trait mal-
„ heureux,
„ S'embaraſſe en tombant d'indiſſolubles
„ nœuds.
„ Par les rênes traîné dont le nœud ſe reſſerre,
„ Sa tête qui bondit enſanglante la terre;
„ Sur les rochers pointus, qui lui percent le
„ flanc;
„ Il trace avec horreur des veſtiges de ſang;
„ Enfin le nœud ſe rompt, & les chevaux en
„ fuite
„ Sur la terre étendu laiſſent choir Hippolyte.
„ J'y cours baigné de pleurs & le trouve ex-
„ pirant &c.

Un rivage ſi cher, & le bord de la mer, ne ſont-là que pour la rime; car le *rivage* ne ſignifie autre choſe que *le bord de la mer.*

De ſon propre ſein s'élève un promt orage. Comment une choſe qui n'exiſte point peut-elle *s'élever de ſon propre ſein*, c'eſt-à-dire ſe produire ſoi-même ?

Le mot *friſer* employé dans le vers précédent, quoiqu'uſité en ce ſens, me paroît bas dans un récit de cette nature.

La Fontaine parle plus noblement, & fait une image plus noble, plus poëtique,

&

& plus agréable, quand il fait dire au Chêne parlant au Roſeau :

Le moindre vent qui d'avanture
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baiſſer la tête.

Tous remplis pour *tout remplis.*

Prennent le frein aux dents, eſt une expreſſion auſſi vulgaire que *prendre le mords aux dents.* Il n'y a que le mot *frein* qui ſoit un peu noble ; mais l'image qu'il forme avec les autres mots eſt platte à force d'être commune.

La crainte les maîtriſe ne vaut guére mieux.

Tous blanchiſſans, pour *tout blanchiſſans.*

Hippolyte alors tombe, & d'un trait malheureux,
S'embaraſſe en tombant d'indiſſolubles nœuds,
Par ſes rênes traîné dont le nœud ſe reſſerre &c.

Je ne ſai ce que c'eſt que *d'un trait malheureux.* Le Poëte veut peut-être dire, *& par malheur* ; mais ce qu'il dit, auſſi-bien que ce qui ſuit, eſt un verbiage tout-à-fait pitoyable. A-t-on jamais dit *s'embaraſſer d'indiſſolubles nœuds* ? S'embaraſſer avec le génitif ſignifie en François *s'inquiéter.* Il faloit donc dire *s'embaraſſe dans d'indiſſolubles nœuds. Racine* n'avoit garde de faire une ſemblable faute.

Dans les rênes lui-même il tombe embaraſſé.

C'eſt ainſi qu'il s'exprime dans le même récit.

Par les rênes traîné dont le nœud &c. Le rélatif ne peut s'éloigner ainſi de ſon antécédent en vers ni en proſe. Pour parler *François* il faloit dire, *traîné par les rênes dont le nœud* &c. D'ailleurs ce n'étoient pas les *rênes* qui le traînoient, c'étoient les chevaux.

Aigu auroit peut-être été plus élégant que *pointu* à l'égard des *rochers*.

Il trace avec horreur des veſtiges de ſang.

Ce n'eſt pas lui qui les trace, c'eſt ſon corps que les chevaux traînent; & ce vers, pris à part, feroit croire qu'on avoit ordonné à *Hippolyte* d'égorger quelqu'un *& de tracer des veſtiges de ſang*, du ſang de ce malheureux, de quoi il s'acquittoit *avec horreur*.

Enfin le nœud ſe rompt, voilà une image bien petite & fort triviale.

Et les chevaux laiſſent choir Hippolyte. Je ne veux point chicaner ſur le mot *choir*, qui n'eſt guére uſité dans le ſérieux; mais comment pouvoient-ils le laiſſer *choir*, puiſqu'ils le traînoient *ſur les rochers pointus qui lui perçoient le flanc*? Ne faloit-il pas qu'il fût déjà à terre?

Examinons à-préſent le récit de *Racine*.

THE-

THERAMENE.

A peine nous ſortions des portes de Trézéne:
Il étoit ſur ſon char; ſes gardes affligés
Imitoient ſon ſilence autour de lui rangés.
Il ſuivoit tout penſif le chemin de Mycénes.
Sa main ſur ſes chevaux laiſſoit flotter les rênes.

Peut-on exprimer en plus beaux termes & par des images plus nobles & plus vraies, la triſteſſe & l'ennui d'un jeune Amant qui s'éloigne malgré lui de l'objet qu'il adore?

Ses ſuperbes courſiers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur ſi noble obéir à ſa voix,
L'œil morne maintenant & la tête baiſſée,
Sembloient ſe conformer à ſa triſte penſée.

Les deux premiers vers peignent, on ne peut pas mieux, la vivacité naturelle des chevaux d'*Hippolyte*, & l'art avec lequel ils avoient été dreſſés. Les deux ſuivans repréſentent avec la même nobleſſe l'effet de la triſteſſe d'*Hippolyte*. Il tient nonchalamment les rênes, il eſt penſif. Son ſilence & ſon indolence rendent ſes chevaux mornes, ils marchent lentement, c'eſt ce qui arrive d'ordinaire en pareil cas; mais on diroit que ceux-ci ſympathiſent avec la triſteſſe de leur Maître, & qu'ils veulent par leur lenteur favoriſer ſes rêveries.

Un effroyable cri, ſorti du fond des flots
Des airs, en ce moment a troublé le repos;
Et du ſein de la terre une voix formidable,
Répond en gémiſſant à ce cri redoutable.
Juſqu'au fond de nos cœurs notre ſang s'eſt glacé;
Des Courſiers attentifs le crin s'eſt hériſſé.

Peut-on employer des expreſſions plus pathétiques & des figures plus fortes pour exciter l'étonnement & la terreur dans l'ame de l'auditeur? *Des Courſiers attentifs.* Cette épithéte exprime admirablement l'effet qu'un bruit ſoudain & terrible produit ſur les chevaux, & autres ſemblables animaux.

Cependant ſur le dos de la plaine liquide
S'éléve à gros bouillons une montagne humide.
L'onde aproche, ſe briſe, & vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un monſtre furieux.
- - - - - - - - -
- - - - - - - - -
Tout fuit; & ſans s'armer d'un courage inutile
Dans le Temple voiſin chacun cherche un azile.
Hippolyte lui ſeul, digne fils d'un Héros,
Arrête ſes courſiers, ſaiſit ſes javelots,
Pouſſe au monſtre, & d'un dard lancé d'une main ſure,
Il lui fait dans le flanc une large bleſſure.
De rage, & de douleur le monſtre bondiſſant,
Vient

Vient aux pieds des chevaux tomber en mugiſſant,
Se roule, & leur préſente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de ſang & de fumée.
La fougue les emporte; & ſourds à cette fois,
Ils ne connoiſſent plus ni le frein ni la voix:
En efforts impuiſſans leur Maître ſe conſume,
Ils rougiſſent leurs mords d'une ſanglante écume.
On dit qu'on a vu même en ce deſordre affreux
Un Dieu qui d'aiguillon preſſoit leur flanc poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite,
L'eſſieu crie, & ſe rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout ſon char fracaſſé,
Dans les rênes lui-même il tombe embaraſſé.
Excuſez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une ſource éternelle.
J'ai vu Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que ſa main a nourris.
Il veut les rappeller, & ſa voix les effraye:
Ils courent. Tout ſon corps n'eſt bientôt qu'une playe.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
- - - - - - - - -
- - - - - - - - -
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques,

Où des Rois ſes ayeux ſont les froides reliques.
J'y cours en ſoupirant & ſa garde me ſuit.
De ſon généreux ſang la trace nous conduit :
Les rochers en ſont teints ; les ronces dégoutantes
Portent de ſes cheveux les dépouilles ſanglantes.
J'arrive, je l'aborde, & me ſerrant la main
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme ſoudain.

Je ne m'amuſerai pas à vous prouver la difference de ce récit avec le précédent. Celui-ci eſt plein de grandeur & de nobleſſe. Le narrateur s'y afflige d'une maniére décente, & avec une expreſſion qui excite le même ſentiment dans le cœur de l'auditeur. Celui-là au contraire eſt froid, & trivial. Il n'afflige perſonne, parce que le narrateur n'y paroît point affligé lui-même. En un mot, il n'intéreſſe point, parce qu'à la réſerve de quatre ou cinq vers, tout y eſt commun, foible, inſipide : des termes bas, des expreſſions vulgaires, & des tours proſaïques. Dans l'un tout frappe, tout étonne. Dans l'autre tout languit, tout ennuye : on n'y voit aucun de ces traits qui caractériſent une grande douleur, & qui excitent la compaſſion. Le premier peint avec force & élégance un accident tragique ; l'autre le repréſente avec une indifférence mêlée de bouffiſſure, qui ne fait preſqu'aucune impreſſion.

Il y a dans toutes les Langues des mots qui ſans être plus nouveaux que les autres ſont néanmoins plus uſités pendant un certain tems, & juſqu'à ce qu'il plaiſe à l'Uſage de les mettre dans la claſſe des mots ordinaires, ou plutôt juſqu'à ce qu'ils ceſſent d'avoir le mérite de la nouveauté dans le ſens où ils ſont employés. De quelques Mots en vogue.

Autrefois *à vue de païs*, ſignifioit, *autant qu'on peut conjecturer*. Il n'étoit uſité que dans les rélations de Combats ou de Siéges. *On juge à vue de païs que les Ennemis ont perdu deux mille hommes.* Aujourd'hui on dit, *Je ſai donc à vue de païs comment ſont faits les amans, & je meurs de peur que vous n'en ſoyez un.* Crebil. Lett. de la Marquiſe de M...

Autrefois on diſoit *imaginer* pour *inventer, trouver. Il a imaginé un moyen de ſortir d'embarras.* Aujourd'hui outre cet uſage, on l'emploie beaucoup dans le ſens de *croire, s'imaginer, ſe figurer, ſe perſuader. Vous avez imaginé que je ſerois plus propre qu'une autre à vous amuſer.* Lett. V. Id. Lett. VIII.

Arranger ſignifioit autrefois *mettre en ordre.* Aujourd'hui il a, outre ce ſens, une ſignification réciproque, & veut dire *prendre* des meſures, des arrangemens. *Avertiſſez-en vôtre couſine, afin qu'elle s'arrange là-deſſus.*

Vis-à-vis n'étoit autrefois qu'une prépoſition locale, aujourd'hui on s'en ſert figurément dans le ſens *d'avec*: *l'homme le moins ſot eſt muet vis-à-vis de Mr. de Voltaire.* Plaidoy. pour Travenot.

Il me ſiéroit mal de parler de mes vers vis-à vis d'un ſi grand Poëte.

L'homme le moins fier, ceſſe d'être modeſte vis-à-vis d'une grande fortune.

Le cœur le plus indifférent ne ſeroit pas longtems libre vis-à-vis d'une Beauté ſi parfaite.

On ne parloit autrefois de *ton* qu'en matiére de Muſique; aujourd'hui on s'en ſert figurément dans le même ſens à peu près qu'*exemple*, & quelquefois auſſi dans celui de *goût*. Dans ce dernier ſens il eſt ſurtout uſité parmi les connoiſſeurs de Tableaux & de Statues. Ils diſent qu'une *draperie*, *un coloris eſt du bon ton. Ses chairs ne ſont point du beau ton de couleur*; *on n'y voit point ce ſang, cette vie que l'on admire dans ſes beaux paſtels, qui ſont l'ornement des Cabinets* &c. *Le ton du ſiécle* ſignifie le goût du tems. *Le ton de la bonne compagnie*, c'eſt le goût de la converſation des gens du grand-monde & des Beaux-eſprits. *Cet Ouvrage eſt écrit ſur le vrai ton*, c'eſt-à-dire, dans le goût qui convient au ſujet. Mais quand on dit *donner le ton*, cela ſignifie *donner l'exemple*.

Etat préſent de la Peinture en France p. 57.

La Relig. prouv. par les Faits. *Le Royaume de Juda portoit quelquefois ſes vœux à l'Idole. Les Princes y donnoient le ton au peuple.*

Mr de la Mothe, Préf. ſur ſon Iliade. *Il ne faut quelquefois qu'un homme d'eſprit pour donner le ton à tout ſon ſiécle.*

Aujourd'hui *miſére* s'emploie dans le ſens de *bagatelle*. *Nous mangeons le ſoir une omelette, un poulet, ou quelque miſére ſemblable.*

Oh!

Oh! mais (me dites-vous) on vous chicanera; Ce seront des procès! Eh bien on plaidera: Faut-il qu'un intérêt d'argent, une misére, Nous fasse ainsi brusquer une importante affaire? Le Méchant Comédie de *Mr. Gresset.*

Au-lieu de dire, après avoir posé un principe, *c'est là-dessus que je raisonne*, on dit, *je pars de-là.*

En partant de ce principe, on trouvera sans peine quel est le génie de l'Epitre, & quelle espéce de bienséance elle doit observer. Pour dire, *en raisonnant sur ce principe* &c. Rem. sur les Essais Philologiques.

Il y a un rapport sensible entre ce sens figuré du verbe *partir* & sa signification propre. Le principe est comme le point d'où l'esprit prend son essor, pour arriver par divers raisonnemens au but qu'il se propose, qui est la preuve de la proposition.

Il y a d'autres expressions non moins nouvelles, mais beaucoup moins en vogue.

Leur usage est borné à un très-petit nombre de personnes, que ces nouveautés amusent; & si quelque Ecrivain les emploie, c'est ou par fatuité & mauvais goût, ou pour les tourner en ridicule.

CHAPITRE X.

Des Expreſſions ſublimes, gracieuſes, & fines.

IL y a autant de diverſes ſortes d'Expreſſions, que de différentes eſpéces d'Idées. Un homme d'eſprit penſe d'une maniére forte, hardie, noble, ſublime, vive, riche, grande, gracieuſe, & fine. S'il a le goût de la Langue, il trouvera des expreſſions qui rendront parfaitement la force, la hardieſſe, la nobleſſe, le ſublime, la vivacité, la richeſſe, la grandeur, le gracieux, & la fineſſe de ſes idées.

Comme mon but n'eſt pas de traiter à fond toutes les parties de l'Eloquence, je me contenterai de parler ici de trois ſortes d'Expreſſions; la *ſublime*, la *gracieuſe*, & la *fine*.

Une expreſſion eſt ſublime quand elle remue & étonne le Lecteur ou l'Auditeur. Tel eſt ce vers que Mr. *de la Motte* met dans la bouche d'*Ajax* parlant à *Jupiter* au ſujet de l'obſcurité qui l'empêche de combattre:

Grand Dieu, rends-nous le jour, & combats contre nous.

Tels ſont une infinité de vers du grand *Corneille* dans ſes inimitables Tragédies; mais ſurtout la réponſe du vieil *Horace* à

Ce-

Camille, qui lui raconte le combat de ſes trois fils avec les *Curiaces*, & la fuite du dernier après la mort de ſes deux fréres. Le Vieillard frémit en entendant la prétendue lâcheté de ſon fils, à quoi *Camille* replique :

Que vouliez-vous qu'il fît contre deux ?..

Le vieil *Horace* répond,

Qu'il mourût.

Voilà une expreſſion dont la vivacité étonne, frappe, ſaiſit l'eſprit de l'Auditeur. Si le vieil *Horace* avoit répondu : *Qu'il fît le devoir d'un vrai Romain, & ne ſurvecût point à la honte de ſa patrie*, ſa réponſe auroit de la grandeur, mais ne ſeroit point ſublime. *Qu'il mourût* ! dit ſeul tout le reſte ; & ce mot jette l'ame dans l'admiration, il l'éléve, en élevant ſi haut l'objet qu'il lui préſente, que dans ce moment il lui fit concevoir l'amour de la Patrie, & le ſoin de ſon propre honneur, comme ce qu'il y a de plus grand. *Rome* aſſervie, dit un habile Ecrivain, le nom d'*Horace* flétri par la fuite de l'un des trois fréres, ne doivent inſpirer d'abord à leur malheureux Pére que ce mot ſeul, où toute la grandeur de ſon ame eſt exprimée ; où nous le voyons regarder d'un œil d'envie la mort glorieuſe de ſes deux fils, qui viennent de s'immoler à la défenſe de la Patrie ; où nous le voyons s'abîmer dans la

Mr. Raimond de St. Mard Diſſert. ſur le Traité du Subl. de Longin.

la plus amére douleur, en penſant à la tache éternelle que la fuite de ſon troiſiéme fils imprime au nom d'une race de Héros.

La réponſe de *Médée* dans la Tragédie de ce nom, du même *Corneille*, eſt, de l'aveu de nos plus célébres Rhéteurs, encore un excellent exemple de ſublime. *Nérine*, ſa Confidente, l'exhorte à ne pas ſe repaître de projets de vengeance, tandis qu'elle eſt dans un état d'impuiſſance à ne pouvoir nuire à perſonne:

Perdez l'aveugle erreur dont vous êtes ſéduite,
Pour voir en quel état le ſort vous a réduite.
Votre Païs vous hait, votre Epoux eſt ſans foi,
Contre tant d'ennemis que vous reſte-il?

A quoi *Medée* répond

Moi.

Il n'y a perſonne qui ne ſoit frappé du ſublime renfermé dans ce monoſillabe. Comparez à ce morceau celui de *Senéque* dans la même Tragédie, & vous verrez la différence qu'il y a entre un Déclamateur & un grand Génie:

NUTRIX.

Nihilque ſupereſt opibus à tantis tibi.

MEDEA.

Medea ſupereſt: hic mare & terras vides,
Ferrumque, & ignes, & Deos, & fulmina

La

La réponſe de *Rodrigue* au Comte *de Gormas* qui mépriſoit ſa jeuneſſe, eſt de la plus parfaite eſpéce de ſublime:

Je ſuis jeune, il eſt vrai; mais aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années. *Corneille Tragédie du Cid.*

Ce n'eſt pas-là une ſimple penſée. C'eſt une penſée tournée en ſentiment; c'eſt une penſée grande & ſublime, qui devient un ſentiment grand & ſublime; parce que ce n'eſt point la réflexion qui fournit cette réponſe à *Rodrigue*. C'eſt un mouvement du cœur. C'eſt le tranſport d'une ame jeune, mais grande, qui ſans orgueil ſent toute la confiance qu'elle peut prendre en ſa valeur naiſſante. Je dis ſans orgueil, parce que le Poëte a pris ſoin, par le tour avec lequel il préſente ſa penſée, par la forme de maxime générale qu'il lui donne, de marquer bien expreſſément, que la confiance de *Rodrigue* n'eſt fondée que ſur ce qu'il ſait ce que la valeur a fait faire à des gens qui n'avoient pas plus d'âge que lui.

Si vous faites attention à cette fameuſe Scéne, qui eſt toute de ſentiment de la part de *Rodrigue*, vous verrez que ce n'eſt que par degrés que l'ame de ce jeune Héros s'éléve à cette réponſe ſublime, qui n'eſt maxime que par ſa forme extérieure, & qui de toute néceſſité, dans la place qu'elle occupe, eſt véritablement un ſenti-

timent, un élan du cœur, qui manifeſte en même tems & la grandeur de courage & la modeſtie de celui qui parle.

Mais que dirons-nous de la réponſe d'*Euridice*, la Maitreſſe de *Suréna*, à qui l'on vient raconter la mort de ſon Amant, & à qui la ſœur même de *Suréna* fait ce reproche ?

Quoi ! vous cauſez ſa mort & n'avez point de pleurs !

A quoi *Euridice* replique :

Non ! je ne pleure point, Madame, mais je meurs.

Dans la Tragédie de *Cinna*, *Maxime* qui vouloit fuir le danger, ayant témoigné de l'amour à *Emilie*, qu'il tâche d'engager à fuir avec lui, elle lui dit fiérement :

Quoi ! tu m'oſes aimer, & tu n'oſes mourir !

Ce n'eſt guére que dans *Corneille* que l'on trouve ces expreſſions & ces tours véritablement ſublimes. On en trouve auſſi dans Mr. *Flechier*, & Mr. *Boſſuet*. La plupart des autres grands Ecrivains du même Siécle ſe ſont contentés de mettre de la nobleſſe & de la grandeur dans leurs penſées & dans leur ſtile, & ſe ſont bornés, comme *Cicéron*, aux charmes de l'harmonie, ſans affecter le ſublime dont nous parlons, *qui n'eſt autre choſe que l'expreſſion courte & vive*

vive de tout ce qu'il y a dans une ame, de plus grand, de plus magnifique, de plus ſuperbe; & voilà préciſément ce qui frappe, ce qui étonne. Le ſtile de *Cicéron* eſt toujours chargé, & même un peu ſurchargé d'ornemens; toujours nombreux, toujours amuſant, toujours careſſant; il ſéduit plus qu'il ne perſuade. Le ſtile de *Démoſthène* eſt toujours impétueux, ſouvent même ſublime; il entraîne l'auditeur plus qu'il ne le méne à ſon but.

Ces obſervations ſuffiront pour vous faire comprendre qu'une expreſſion, ſans être ſublime de ſoi, peut le devenir par le ſentiment qu'elle exprime; & que les expreſſions nobles & majeſtueuſes n'ont ſouvent rien de ſublime, quoiqu'elles appartiennent à ce qu'on nomme vulgairement ſtile ſublime.

J'ai vu l'Impie adoré ſur la Terre:
Pareil au Cédre il portoit dans les Cieux
Son front audacieux:
Il ſembloit à ſon gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ſes ennemis vaincus:
Je n'ai fait que paſſer, il n'étoit déjà plus.

Les cinq premiers vers ſont du ſtile ſublime, ſans être ſublimes, & le dernier eſt ſublime ſans être du ſtile ſublime.

Il faut bien prendre garde en cherchant le ſublime, de ne pas tomber dans ce que nous appellons le gigantesque & le puéril; l'un

l'un & l'autre ſont ſi voiſins du ſublime, qu'il n'y a qu'une attention extrême, & un goût exquis, qui puiſſent empêcher d'y tomber. *Virgile* même n'eſt pas exemt de ce défaut, témoin ces quatre vers, où il exprime ainſi la viteſſe de *Camille*:

Illa vel intactæ ſegetis per ſumma volaret
Gramina, nec teneras curſu læſiſſet ariſtas;
Vel mare per medium fluctu ſuſpenſa tumenti
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.

Parmi les Modernes le P. *Le Moine* & *Milton*, l'un dans le Poëme de *St. Louis*, l'autre dans le *Paradis perdu*, ſont à mon avis ceux où l'on apperçoit le plus ces idées hétérogénes, ces deſcriptions giganteſques, ce ſtile bouffi, & quelquefois puéril à force de s'écarter du naturel.

Des Expreſſions gracieuſes.

L'Expreſſion gracieuſe eſt celle qui préſente un objet gracieux: *l'herbe tendre, une roſe nouvellement éclôſe.* Ces vers de Mme. *Deshoulieres* ſont remplis d'expreſſions gracieuſes:

A Mlle. de la Charce ſur la Font. de Vaucluſe.

Je décrirai dans mes vers,
Entre de hauts rochers dont l'aſpect eſt terrible,
Des prez toujours fleuris; des arbres toujours verds;
Une ſource orgueilleuſe & pure,
Dont l'eau ſur cent rochers divers,

D'une

D'une mouſſe verte couverte
S'épanche, bouillonne, murmure;
Des agneaux bondiſſans ſur la tendre verdure;
Et de leurs conducteurs les ruſtiques concerts;
De ce fameux deſert la beauté ſurprenante.

\- - - - - - - -

L'Expreſſion fine.

Nous appellons Expreſſion fine celle qui ne préſente la penſée qu'à-demi, & qui la fait entendre ſans l'expliquer dans toute ſon étendue. Les exemples feront mieux comprendre la définition.

Madame de Senanges *étoit encore à ſa toilette; cela n'étoit pas bien ſurprenant: plus les agrémens diminuent chez les femmes, plus elles doivent employer de temps à tâcher d'en réparer la perte, & Madame* de Senanges *avoit beaucoup à réparer.* Il eſt clair que ces derniers mots ne préſentent la penſée qu'à-demi; car pourquoi *avoit-elle beaucoup à réparer?* c'eſt qu'elle étoit âgée, & que l'âge avoit détruit les agrémens de ſon viſage. Crebil. le Fils Egar. du Cœur & de l'Eſprit. P. 122.

Quand on aime on a l'œil à tout, & ſon ame ſe partageoit entre le ſouci de me voir ſi aimé, & la ſatisfaction de me voir ſi aimable. Payſan parvenu p. 196.

C'eſt-à-dire, que les éloges qu'on faiſoit de la figure de Mr. *de la Vallée* rendoient ſon Epouſe jalouſe, & flatoient en même tems ſon amour-propre.

Les Lettres de Mme. *de Sévigné* ſont remplies d'expreſſions fines. On y voit peu de ces tours recherchés, de ces locutions élégantes qui ſont l'effet de l'art. De la fineſſe,

neſſe, de la vivacité, de l'enjoûment, de la délicateſſe, voilà le fond de ſon ſtile.

Mme. de *Sévigné* Lettr. DCXI. Beaulieu *a été chez Mr.* de la Trouſſe *de ma part; il me mande qu'il prit ſon tems que ſes gens lui dirent qu'il n'avoit qu'à entrer, mais qu'à la porte il entendit qu'il diſoit:* qu'il n'entre pas, qu'on lui diſe que je remercie Madame *de Sévigné* de ſon compliment; *ma fille tout ce que dit* Beaulieu *là-deſſus, lui qui eſt bien reçu par-tout, à qui l'on demande en détail de mes nouvelles; comme il eſt offenſé, comme il eſt en colère; comme il dit que c'eſt le St. Eſprit qui le rend glorieux; mais qu'il ne faloit donc pas envoyer tous ſes mulets & tout ſon train dans notre écurie pour y mettre le feu, comme chez Mr.* de la Rochefoucault: *tout ce qu'il écrit là-deſſus, eſt la plus plaiſante & la plus naturelle choſe du monde, & l'a tellement gripé, que je ne ſai point du tout comme Mr.* de la Trouſſe *ſe porte.*

Par cette derniére expreſſion Mme. *de Sévigné* fait entendre que *Beaulieu* eſt ſi piqué contre Mr. *de la Trouſſe*, qu'il ne veut plus aller demander de ſes nouvelles, ce qui eſt cauſe que Mme. *de Sévigné* ignore comment ſe porte ce Seigneur.

Quand Mme. *de Grignan* écrit à ſa Mére, *Que Madame* de Rochebonne *ne peut être toujours dans l'état où elle eſt qu'à coups de pierre*, elle rend une penſée plaiſante par une expreſſion fine & très-fine. En voici la raiſon: C'eſt que Mme. *de Rochebonne* étoit fort laide, & que ſon mari ne l'aimoit

l'aimoit guére, ce qui n'empêchoit pas qu'elle ne fût ſouvent enceinte. *Benſerade* avoit traduit, comme chacun ſait, toutes les Métamorphoſes d'*Ovide* en Rondeaux. Le vers de ce Poëte,

Et juſſos lapides ſua poſt veſtigia mittunt,

Ovid. Met. Lib. I.

avoit été traduit par un Rondeau, qui commençoit par ces mots, *A coups de pierre*. Quoiconque ſait de quelle maniére *Deucalion* & *Pyrrha* rétablirent le Genre-humain, ſelon la Fable, ſentira la fineſſe de l'alluſion renfermée dans l'expreſſion de la Comteſſe *de Grignan*. & ſaiſira bientôt ſa penſée, bien-qu'elle ne ſoit exprimée qu'à-demi.

Il y a beaucoup de fineſſe dans ce que LOUIS XIV. dit à JAQUES II. Roi d'*Angleterre*, lorſque ce Roi dépoſſédé partoit pour s'aller mettre à la tête des *Irlandois* & des *François* en *Irlande*. *Monſieur, je vous vois partir avec douleur; cependant je ſouhaite de ne vous revoir jamais: mais ſi vous revenez, ſoyez perſuadé que vous me trouverez tel que vous me laiſſez.*

Je pourrois ajoûter à tous ces exemples une infinité d'autres, vu que nos bons Auteurs ſont remplis de ces ſortes d'expreſſions. Je finirai néanmoins par la réponſe de *Béralde* à l'Apoticaire *Fleurant* dans *le Malade Imaginaire*.

Mr. FLEURANT à BERALDE.

De quoi vous mêlez-vous de vous opposer aux ordonnances de la Médecine, & d'empêcher Monsieur de prendre mon clystére? Vous êtes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-là!

BERALDE.

Allez, Monsieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages.

On ne peut pas exprimer plus finement un reproche qui seroit indécent en termes plus intelligibles.

CHAPITRE XI.

Des Tours délicats, & des Tours naïfs dans le Stile.

ON appelle Tour délicat en matiére de Stile, quand on arrange d'une maniére agréable des expressions choisies avec goût & discernement. Si vous dites, *Il ne faut jouer que pour s'amuser. Un joueur de profession est un homme sans sentimens, parce qu'il est difficile d'être homme de bien & de risquer de se ruiner au jeu. L'envie de gagner l'emporte sur la probité; & quelque bonté de cœur qu'on ait naturellement, après avoir été d'abord trompé, on tâche de tromper à son tour*: vous exprimerez sans agrément une pensée morale, dont vous sentirez la vérité sans

faire

faire attention à l'expreſſion; mais liſez la même penſée dans Madame *Deshoulières*, & vous éprouverez tout le contraire; c'eſt-à-dire, que vous ſerez plus charmé de ſon expreſſion que de la penſée même. Le tour délicat ſous lequel elle la repréſente, a je ne ſai quoi de ſéduiſant qui captive votre attention, & laiſſe dans votre ame un charme & un agrément, qui vous fait goûter la penſée, moins pour l'amour d'elle-même, que pour le plaiſir de vous retracer la manière dont elle eſt exprimée. Voici ces fameux vers.

Les plaiſirs ſont amers d'abord qu'on en abuſe:
Il eſt bon de jouer un peu;
Mais il faut ſeulement que le jeu nous amuſe.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe
D'être fort honnête-homme & de jouer gros jeu:
Le déſir de gagner qui nuit & jour occupe,
Eſt un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'eſprit, quoique le cœur ſoit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

On ne trouve que des tours délicats dans des Ouvrages où il ne devroit y en avoir que de naïfs. Eſt-ce un défaut?

L'Ouvrage de *Marivaux* intitulé *Mariane* n'en a preſque pas d'autre, ſuppoſé que c'en ſoit un en effet. Voici quelques morceaux de cet Ouvrage, où l'Auteur fait parler ſon Héroïne avec beaucoup de délicateſſe.

Part. I. P. 55. *Oh! pour le coup, ce fut ce beau linge qu'il voulut que je priſſe, qui me mit au fait de ſes ſentimens. Je m'étonnai même que l'habit qui étoit très propre, m'eût encore laiſſé quelque doute, car la charité n'eſt pas galante dans ſes préſens; l'amitié même, ſi ſecourable, donne du bon, & ne ſonge point au magnifique. Les vertus des hommes ne rempliſſent que bien préciſément leur devoir; elles ſeroient plus volontiers meſquines que prodigues dans ce qu'elles font de bien; il n'y a que les vices qui n'ont point de ménage.*

\- - - - - - - - - -

\- - - - - - - - - -

Après cela, me dis-je, Mr. de Climal *ne m'a point encore parlé de ſon amour; peut-être même n'oſera-t-il m'en parler de long-tems, & ce n'eſt point à moi à deviner les motifs de ſes ſoins. On m'a menée à lui comme à un homme charitable & pieux; il me fait du bien, tant pis pour lui ſi ce n'eſt pas dans de bonnes vues: je ne ſuis point obligée de lire dans ſa conſcience, & je ne ſerai jamais complice de rien tant qu'il ne s'expliquera pas.*

Ce petit cas de conſcience ainſi décidé, mes ſcrupules ſe diſſipérent, & le linge & l'habit me parurent de bonne priſe. Je les emportai chez Mme. Dutour. *Il eſt vrai qu'en*

qu'en nous en retournant Mr. de Climal *rendit par-ci, par-là, ſa paſſion encore plus aiſée à deviner que de coutume: il ſe démaſquoit petit a petit; l'homme amoureux ſe montroit; je lui voyois la moitié du viſage; mais j'avois conclu qu'il faloit que je le viſſe tout entier pour le reconnoître, ſinon il étoit arrêté que je ne verrois rien. Les hardes n'étoient pas encore en lieu de ſureté; & ſi je m'étois ſcandaliſée trop tôt, j'aurois peut-être tout perdu. Les paſſions de l'eſpéce de celle de Mr.* de Climal, *ſont naturellement lâches quand on les déſeſpére, elles ne ſe piquent pas de faire une retraite bien honorable; & c'eſt un vilain Amant qu'un homme qui vous déſire plus qu'il ne vous aime; non pas que l'Amant le plus délicat ne déſire à ſa maniére, mais du moins c'eſt que chez lui les ſentimens du cœur ſe mêlent avec les ſens, tout cela ſe fond enſemble, ce qui fait un amour tendre, & non pas vicieux, quoiqu'à-la-vérité capable du vice; car tous les jours en fait d'amour on fait très-delicatement des choſes fort groſſiéres.*

\- - - - - - - - - - -

\- - - - - - - - - - -

Nous avons deux ſortes d'eſprit nous autres femmes. Nous avons d'abord le nôtre, qui eſt celui que nous recevons de la Nature, celui qui nous ſert à raiſonner ſuivant le degré qu'il a, qui devient ce qu'il peut, & qui ne fait rien qu'avec le tems. Et puis nous en avons encore un autre, qui eſt à part du nôtre, & qui peut ſe trouver dans les femmes les plus ſot-

tes. C'eſt l'eſprit que la vanité de plaire nous donne, & qu'on appelle, autrement dit, la coquetterie. - - - - - Et c'eſt avec cet eſprit-là que j'expliquois ſi bien les façons de ces femmes: c'eſt encore lui qui me faiſoit entendre les hommes; car avec une extrême envie d'être de leur goût, on a la clé de tout ce qu'ils font pour être du nôtre, & il n'y aura jamais d'autre mérite à tout cela que d'être vaine & coquette. - - - -

Voilà donc mes Coquettes qui me regardent à leur tour; & ma phiſionomie n'étoit pas faite pour les raſſurer: il n'y avoit rien de ſi ingrat que l'eſpérance d'en pouvoir médire; & je n'avois en vérité que des graces au ſervice de leur colère. Oh! vous m'avouerez que ce n'étoit pas-là l'article de ma gloire le moins intéreſſant.

- - - - - - - - - -

Qu'une femme ſoit un peu laide, il n'y a pas grand mal, ſi elle a la main belle; il y a une infinité d'hommes plus touchés de cette beauté-là, que d'un viſage aimable. Et la raiſon de cela, vous la dirai-je? Je crois l'avoir ſentie. C'eſt que ce n'eſt point une nudité qu'un viſage; quelque aimable qu'il ſoit, nos yeux ne l'entendent pas ainſi; mais une belle main commence à en devenir une; & pour fixer de certaines gens, il eſt bien auſſi ſûr de les tenter que de leur plaire. Le goût de ces gens-là n'eſt pas le plus honnête: c'eſt pourtant en général le goût le mieux ſervi de la part des femmes, celui à qui leur coquetterie fait le plus d'avance.

Le

Le Tour naïf consiste à exprimer sans art & avec une sorte de négligence, une pensée, ou un fait qu'un homme moins ingénu auroit tû. C'est surtout en écrivant ses propres avantures que les tours naïfs sont de saison, parce qu'il faut exposer avec toute l'ingénuïté possible ce qu'on a fait de bien & de mal, ses vertus & ses vices, ses fautes & sa bonne conduite, le tout en des termes si simples, & d'un ton qui écarte toute idée d'étalage. La même chose a lieu dans l'histoire des particuliers, & dans le récit de leurs actions privées. Et c'est en cela surtout qu'excellent les *Mémoires de* MADEMOISELLE, ceux du Cardinal *de Retz*, & *l'Histoire de l'Académie Françoise par* PELISSON. Du Tour naïf.

Le Cardinal *de Retz*, encore jeune & sortant du Collége, se voit malgré lui destiné à l'Eglise. Il embrasse une profession qu'il hait. Il fait ce qu'il peut pour persuader à ses parens qu'il n'a absolument point de Vocation. Il ne peut en venir à bout, & est contraint de garder un habit qui lui déplaît tant.

Voyons comment il exprime cela.

Je communiquai à Attichi, *Frére de la Comteſſe* de Maure, *& je le priai de ſe ſervir de moi la premiére fois qu'il tireroit l'épée. Il la tiroit ſouvent, & je n'attendis pas longtems. Il me pria d'appeller pour lui* Metbeville, *Enſeigne-Colonel des Gardes, qui ſe ſervit de* Baſſompierre, *celui qui eſt mort avec beaucoup de réputation Major-Général* Mémoires du Cardinal de Retz T. I. p. 2. & ſuiv.

de Bataille dans l'Armée de l'Empire. *Nous nous battîmes à l'épée & au piſtolet derriére les* Minimes *du Bois de* Vincennes. *Je bleſſai* Baſſompierre *d'un coup d'épée dans la cuiſſe & d'un coup de piſtolet dans le bras. Il ne laiſſa pas de me déſarmer, parce qu'il paſſa ſur moi, & qu'il étoit plus âgé & plus fort. Nous allâmes ſéparer nos amis, qui étoient tous deux fort bleſſés. Ce combat fit aſſez de bruit, mais il ne produiſit pas l'effet que j'attendois. Le Procureur-Général commença des pourſuites, mais il les diſcontinua à la priére de nos proches, & ainſi je demeurai-là avec ma ſoutane & un duël.* - - - - - - - - - - - - - - - - -

La Mére s'en apperçut: elle avertit mon Pére, & l'on me ramena à Paris *aſſez bruſquement. Il ne tint pas à moi de me conſoler de ſon abſence avec Madame* du Châtelet; *mais comme elle étoit engagée avec le Comte* d'Harcourt, *elle me traita d'Ecolier, & me joua aſſez publiquement ſous ce titre en préſence de Mr. le Comte* d'Harcourt. *Je m'en pris à lui, je lui fis un appel à la Comédie. Nous nous battîmes le lendemain au matin, au-delà du Fauxbourg* St. Maral. *Il paſſa ſur moi, après m'avoir donné un coup d'épée qui ne faiſoit qu'effleurer l'eſtomac. Il me porta par terre, & il eût eu infailliblement tout l'avantage ſi ſon épée ne lui fût tombée de la main en nous colletant. Je voulus racourcir la mienne pour lui en donner dans les reins; mais comme il étoit beaucoup plus fort & plus âgé que moi, il me tenoit le bras ſi ſerré ſous*

lui

lui que je ne pus exécuter mon deſſein. Nous demeurions ainſi ſans nous pouvoir faire de mal, quand il me dit: Levons-nous, il n'eſt pas honnête de ſe gourmer : vous êtes un joli garçon, je vous eſtime, & je ne fais aucune difficulté dans l'état où nous ſommes, de dire que je ne vous ai donné aucun ſujet de me quereller. *Nous convinmes de dire au Marquis* de Poiſſi, *qui étoit ſon neveu & mon ami, comment le combat s'étoit paſſé, mais de le tenir ſecret à l'égard du monde, à la conſidération de Madame* du Châtelet. *Ce n'étoit pas mon compte, mais quel moyen honnête de le refuſer ? On ne parla que peu de cette affaire, & encore fut-ce par l'indiſcrétion de* Noirmoutier, *qui l'ayant appriſe du Marquis* de Poiſſi, *la mit un peu dans le monde : mais enfin il n'y eut point de procédures, & je demeurai encore-là avec une ſoutane & deux duëls.* - - - -

Je ne crois pas qu'il y eût au monde un meilleur cœur que celui de mon Pére, & je puis dire que ſa trempe étoit celle de la vertu. Cependant & ces duëls & ces galanteries ne l'empêchérent pas de faire tous ſes efforts pour attacher à l'Egliſe l'ame peut-être la moins Eccléſiaſtique qui fût dans l'Univers. - - - - - - - - - - - -

Les conférences dont je vous ai parlé ci-deſſus, ſe terminoient aſſez ſouvent par des promenades dans les jardins. Feue Madame de Choiſi *en propoſa une à* St. Cloud, *& elle dit en badinant à Mme.* de Vendôme, *qu'il y faloit donner la Comédie à Mr.* de

Lizieux (a). *Le bon-homme, qui admiroit les Piéces de* Corneille, *répondit qu'il n'en feroit aucune difficulté, pourvu que ce fût à la campagne & qu'il y eût peu de monde. La partie ſe fit, l'on convint qu'il n'y auroit que Mme. & Mlle.* de Vendôme, *Mme.* de Choiſi, *Mr.* de Turenne, *Mr.* de Brion, Voiture *& moi.* Brion *ſe chargea de la Comédie & des Violons, je me chargeai de la collation. Nous allâmes à* St. Cloud *chez Monſieur l'Archevêque, mais les Comédiens, qui jouoient le ſoir à* Ruel *chez Monſieur le Cardinal, n'arrivérent qu'extrêmement tard. Mr.* de Lizieux *prit plaiſir aux Violons. Mme.* de Vendôme *ne ſe laſſoit point de voir danſer Mlle. ſa fille, qui danſoit pourtant toute ſeule. Enfin l'on s'amuſa tant que la petite pointe du jour (c'étoit dans les plus grands jours de l'Eté) commençoit à paroître, quand on fut au bas de la deſcente des* Bons-hommes. *Juſtement au pié le caroſſe arrêta tout court. Comme j'étois à l'une des portiéres avec Mlle.* de Vendôme, *je demandai au cocher pourquoi il arrêtoit, & il me répondit avec une voix fort étonnée,* Voulez-vous que je paſſe par-deſſus tous les diables qui ſont là-devant moi? *Je mis la tête hors de la portiére, & comme j'ai toujours eu la vue fort baſſe, je ne vis rien.*

Mme. de Choiſi, *qui étoit à l'autre portiére avec Mr.* de Turenne, *fut la premiére qui*

(a) Prélat fort dévot, & Directeur de Madame *de Vendôme.*

qui apperçut du caroſſe la cauſe de la frayeur du cocher: Je dis du caroſſe, car cinq à ſix laquais qui étoient derrière, crioient Jéſus Maria ! *& trembloient déjà de peur. Mr.* de Turenne *ſe jette au bas du caroſſe aux cris de Mme.* de Choiſi. *Je crus que c'étoient des voleurs, je ſaurai auſſitôt hors du caroſſe; je pris l'épée d'un, je la tirai, & j'allai joindre de l'autre côté Mr.* de Turenne, *que je trouvai regardant fixement quelque choſe que je ne voyois point. Je lui demandai ce qu'il regardoit, & il me répondit en me pouſſant du bras & aſſez bas;* Je vous le dirai, mais il ne faut pas épouvanter ces Dames; *qui dans la vérité hurloient plutôt qu'elles ne crioient.* Voiture *commença un* Oremus. *Vous connoiſſez peut-être les cris aigus de Mme.* de Choiſi; *Mlle.* de Vendôme *diſoit ſon chapelet, Mme.* de Vendôme *vouloit ſe confeſſer à Mr.* de Lizieux, *qui lui diſoit,* Ma Fille, n'ayez point de peur, vous êtes dans la main de Dieu. *Le Comte* de Brion *avoit entonné bien dévotement à genoux, avec tous nos laquais, les Litanies de la Vierge. Tout cela ſe paſſa comme vous pouvez vous imaginer, en même tems & en moins de rien. Mr.* de Turenne, *qui avoit une petite épée à ſon côté, l'avoit auſſi tirée, & après avoir regardé un peu, comme je vous ai déjà dit, il ſe tourna vers moi, de l'air dont il eût demandé ſon dîné, & de l'air dont il eût donné une bataille, & me dit ces paroles,* Allons voir ces gens-là. *Quelles gens? lui repartis-je; & dans la vérité je croyois que tout le monde avoit*

avoit perdu le ſens. Il me répondit, Effectivement je crois que ce pourroit bien être des diables. *Comme nous avions déjà fait cinq ou ſix pas du côté de la Savonnerie, & que nous étions par conſéquent plus proche du ſpectacle, je commençai à entrevoir quelque choſe; & ce qui m'en parut, fut une longue Proceſſion de phantômes noirs, qui me donna d'abord plus d'émotion qu'elle n'en avoit donné à Mr.* de Turenne, *mais qui par la réflexion que je fis, que j'avois longtems cherché des Eſprits, & qu'apparemment j'en trouvois en ce lieu, me fit faire un mouvement plus vif que ſes maniéres ne lui permettoient de faire. Je fis deux ou trois ſauts vers la Proceſſion. Les gens du caroſſe qui croyoient que nous étions aux mains avec tous les diables, firent un grand cri, & ce ne furent pourtant pas eux qui eurent le plus de peur. Les pauvres* Auguſtins réformés & déchauſſés, *que l'on appelle* Capucins noirs, *qui étoient nos diables d'imagination, voyant venir à eux deux hommes qui avoient l'épée à la main, l'eurent très-grande, & l'un d'eux ſe détachant de la troupe, nous cria*, Meſſieurs, nous ſommes de pauvres Religieux qui ne faiſons point de mal à perſonne, & qui venons nous rafraîchir un peu dans la riviére pour notre ſanté. *Nous retournâmes au caroſſe Mr.* de Turenne *& moi, avec des éclats de rire que vous pouvez vous imaginer &c.*

Il n'y a point d'art dans tout ce récit. On n'y voit ni expreſſion figurée, ni termes recherchés, ni fleurs de Rhétorique; tout

tout y eſt négligé, cependant tout y plaît. Il n'en faut chercher la cauſe que dans ces tours naïfs dont il eſt ſemé, qui rendent plaiſante une avanture capable d'exciter la terreur, racontée dans un ſtile grave & figuré. C'eſt cette admirable naïveté qui rend agréables & très-amuſans les entretiens des Bêtes dans les Fables de l'inimitable *La Fontaine*, qui ſans cela paroîtroient inſipides, ou du moins fort puérils.

Je finirai cet article par un autre exemple tiré de l'*Hiſtoire de l'Académie Françoiſe*.

Comme il ne faut bien ſouvent pour donner le branle à tout un Royaume, qu'un ſeul homme quand il eſt élevé aux premiers rangs, la paſſion que le Cardinal avoit pour la Poëſie Dramatique, l'avoit miſe en ce tems-là parmi les François *au plus haut point où elle eût encore été. Tous ceux qui ſe ſentoient quelque génie, ne manquoient pas de travailler pour le Théatre: c'étoit le moyen d'approcher des Grands & d'être favoriſé du premier Miniſtre, qui de tous les divertiſſemens de la Cour ne goûtoit preſque que celui-là.* Peliſſon Hiſt. de l'Acad. Françoiſe P. 88.

Il importe avant que de paſſer outre, que vous compreniez combien il s'y attachoit. Non ſeulement il aſſiſtoit avec plaiſir à toutes les Comédies nouvelles; mais encore il étoit bien aiſe de conférer avec les Poëtes, de voir leur deſſein en ſa naiſſance, & de leur fournir lui-même des ſujets. Que s'il connoiſſoit un Bel eſprit qui ne ſe portât pas par

Thuilleries, *il s'arrêta particuliérement sur deux vers de la description du Quarré d'eau en cet endroit:*

La Canne s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée & d'un battement d'aîle
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Et qu'après avoir écouté tout le reste, il lui donna de sa propre main cinquante pistoles avec ces paroles obligeantes, que c'étoit seulement pour ces deux vers, qu'il avoit trouvés si beaux que le Roi n'étoit pas assez riche pour payer tout le reste. *Mr.* Colletet *ajoûte encore une chose assez plaisante. Dans ce passage que je viens de rapporter, au-lieu de* la canne s'humecter de la bourbe de l'eau, *le Cardinal voulut lui persuader de mettre* barboter dans la bourbe de l'eau. *Il s'en défendit, comme trouvant ce mot trop bas; & non content de ce qu'il lui en dit sur l'heure, il lui écrivit une Lettre sur ce sujet, pour lui en parler peut-être avec plus de liberté. Le Cardinal, lorsqu'il survint quelques-uns de ses Courtisans, qui lui firent compliment sur je ne sai quel heureux succès des armes du Roi. & lui dirent que* rien ne pouvoit résister à son Eminence. Vous vous trompez, *leur répondit-il en riant*, & je trouve dans *Paris* même des personnes qui me résistent. *Et comme on lui eût demandé quelles étoient donc ces personnes si audacieuses:* Colletet, *dit-il*; car après avoir combattu avec moi hier au soir sur un mot, il

ne

ne ſe rend pas encore, & voilà une grande Lettre qu'il vient de m'en écrire.

Il faiſoit au reſte repréſenter ces Comédies des cinq Auteurs devant le Roi, & devant toute la Cour avec de très-magnifiques décorations de Théatre. Ces Meſſieurs avoient un banc à part, en un des plus commodes endroits: on les nommoit même quelquefois avec éloge, comme on fit à la repréſentation des Thuilleries, *dans un prologue fait en proſe, où, entre autres choſes, l'invention du ſujet fut attribuée à Mr.* Chapelain, *qui pourtant n'avoit fait que le réformer en quelques endroits; mais le Cardinal le fit prier de lui prêter ſon nom en cette occaſion, ajoûtant* qu'en récompenſe il lui prêteroit ſa bourſe en quelque autre.

CHAPITRE XII.

Des Tours élégans, des Figures, & des Proverbes.

L'Elégance des Tours conſiſte à arranger ſes paroles d'une maniére plus noble & plus agréable, que ne fait le commun des hommes. Des Tours élégans.

Il eſt quelquefois plus élégant de parler en général par la ſeconde perſonne que par la particule *on*.

On n'offenſe jamais plus les hommes, que lorſqu'on choque leurs cérémonies & leurs uſages: cherchez à les opprimer, c'eſt quelquefois une preuve de l'eſtime que vous en faites: choquez

leurs coutumes, c'eſt toujours une marque de mépris. Dites, *qu'on cherche à les opprimer, qu'on choque leurs coutumes*, ce n'eſt plus le même feu.

Il en eſt de-même de cette eſpéce d'inverſion. *Refuſer aux* Romains *du premier ſiécle de* Rome *toute connoiſſance des Arts, les croire plongés dans une ignorance profonde, les regarder comme les* Tartares *de* Crimée, *c'eſt-à-dire, comme des gens ſans culture & ſans urbanité, c'eſt n'être pas équitable; c'eſt non ſeulement nier les conſéquences qui réſultent de la probabilité, mais même ſe refuſer à celles qu'on peut tirer de diverſes preuves.*

Dans le langage vulgaire on parle ainſi: *Vous dites que vous voulez partir encore aujourd'hui, mais je vous déclare que je ne permettrai point que vous me quittiez ſitôt.* Pour donner un tour élégant à ces paroles, il faut retrancher la conjonction *que* dans le premier membre de la phraſe, de cette maniére: *Vous voulez, dites-vous, partir encore aujourd'hui*; enſuite mettre, & *moi* au-lieu de *mais, & moi je vous déclare &c.* Il eſt toujours plus élégant de s'exprimer ainſi: *Il vous a vu, dit-il, fort épris de Mlle. N. Vous aimez, dites-vous, qu'on vous corrige.*

Deſforeaux Epigr.

Ton oncle, dis-tu, l'aſſaſſin
M'a guéri d'une maladie,
La preuve qu'il ne fut jamais mon Médecin,
C'eſt que je ſuis encore en vie.

Le

Le récit de mes avantures, dit-il, ſeroit trop long. Avantures de Télémaque. Liv. I. pag. 9.

Non, non, répondit-elle, il me tarde de les ſavoir, hâtez-vous de me les raconter.

Le retranchement des articles forme quelquefois un tour élégant, ſurtout s'il y a divers ſubſtantifs enſemble. On ajoûte ordinairement un mot Collectif, comme le mot *tout*, ſi la propoſition eſt affirmative, & *rien* ſi elle eſt négative. Exemples. *Sollicitations, promeſſes, menaces, careſſes, tout fut employé inutilement.*

Valeur, activité, prudence,
Des decrets de leur Providence
Rien ne change l'ordre arrêté.

On ſent que cela eſt plus vif, plus élégant, que ſi le Poëte diſoit,

La valeur, l'activité, la prudence, ni aucune autre choſe ne change l'ordre des decrets de leur Providence.

En rapportant les paroles d'un autre il eſt d'ordinaire plus élégant de le faire parler lui-même, que de parler pour lui. Par exemple, au-lieu de dire, *Aceſte me dit qu'il ne pouvoit refuſer mon ſang aux mânes de tant de* Troyens *que mon Pére avoit précipités ſur les rivages du noir* Cocyte; *que moi & celui qui me menoit, nous péririons. En même tems un Vieillard de la troupe propoſa au Roi de nous immoler ſur le tombeau d'*Anchiſe. *Il ajoûta que notre ſang ſeroit agréable à l'ombre de ce Héros; qu'* Enée *même, quand il ſauroit un tel ſacrifice, ſeroit tou-*

ché de voir combien le Roi aimoit ce que le Prince Troyen *avoit de plus cher au monde.*

Au-lieu, dis-je, de parler ainſi, il eſt plus élégant de mettre ces mêmes paroles dans la bouche des perſonnages en queſtion.

Ibid. p. 53. *O! fils d'*Ulyſſe, *me dit* Aceſte, *je ne puis refuſer votre ſang aux mânes de tant de* Troyens *que votre Pére a précipités ſur les rivages du noir* Cocyte; *vous & celui qui vous méne, vous périrez. En même tems un Vieillard de la troupe propoſa au Roi de nous immoler ſur le tombeau d'*Anchiſe. *Leur ſang, diſoit-il, ſera agréable à l'ombre de ce Héros;* Enée *même, quand il ſaura un tel ſacrifice, ſera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde.*

Ces exemples, & une infinité d'autres que je pourrois rapporter, font voir qu'il eſt plus élégant de faire parler un interlocuteur directement, qu'indirectement.

Obſervez néanmoins que ſi vous ne voulez que donner la ſubſtance du diſcours d'une perſonne, vous pourrez avec la même élégance la faire parler indirectement & par vous-même; puiſque c'eſt vous, & non pas cette perſonne, qui voulez abréger ſon diſcours; mais dès que vous rapportez ſes propres termes, ne manquez pas de la faire parler elle-même. Exemple:

St. Réal Conjuration de Veniſe dans le

Il commença (*Renault*) par une narration ſimple, & étendue de l'état préſent des affaires, des forces de la République & des leurs, de la diſpoſition de la Ville

&

& de la Flotte, des préparatifs de *Dom Pédre* & du Duc d'*Oſſonne*, des armes & des autres proviſions de guerre qui étoient chez l'Ambaſſadeur d'*Eſpagne*, des intelligences qu'il avoit dans le Sénat & parmi les Nobles, enfin de la connoiſſance exacte qu'on avoit de tout ce qui pouvoit être néceſſaire à ſavoir. Après s'être attiré l'approbation de ſes auditeurs par le récit de ces choſes, dont ils ſavoient la vérité comme lui, & qui étoient preſque toutes les effets de leurs ſoins auſſi-bien que des ſiens: *Voilà, mes compagnons*, continua-t-il, *quels ſont les moyens deſtinés pour vous conduire à la gloire que vous cherchez. Chacun de vous peut juger s'ils ſont ſuffiſans & aſſurés. Nous avons des voies infaillibles pour introduire dix mille hommes de guerre dans une Ville qui n'en a pas deux cens à nous oppoſer; dont le pillage joindra avec nous tous les étrangers que la curioſité ou le commerce y a attirés; & le peuple même nous aidera à dépouiller les Grands, qui l'ont dépouillé tant de fois, auſſi-tôt qu'il verra ſureté à le faire. Les meilleurs vaiſſeaux de la Flotte ſont à nous, & les autres portent dès à préſent ce qui les doit réduire en cendres &c.* Tom. 3. de ſes Oeuvres p. 223.

Le *préſent* employé pour le *prétérit* eſt encore un tour fort élégant. Mais il faut remarquer que cela ne peut avoir lieu, ſurtout en proſe, que lorſque les circonſtances du récit devenant ſérieuſes, plus importantes à meſure que le narrateur avance dans le détail d'un fait, il s'échauffe

peu à peu, & entre enfin dans une eſpéce d'enthouſiaſme, qui lui fait tout d'un coup enviſager comme préſentes des choſes entiérement paſſées, & lui fait employer le tems le plus propre à les peindre telles qu'il les conçoit. Ainſi ce tour eſt non ſeulement élégant, mais vif, mais pathétique.

Deſpreaux Epit. IV.

Au pié du mont *Adulle* entre mille roſeaux
Le *Rhin* tranquile & fier du progrès de ſes eaux,
Appuyé d'une main ſur ſon urne panchante,
Dormoit au bruit flatteur de ſon onde naiſſante &c.

Vous voyez que le Poëte débute par le tems prétérit, parce qu'il raconte une action paſſée, & que le commencement de toute narration doit être ſimple, ſoit en vers, ſoit en proſe; mais bientôt il s'anime, il s'échaufe, il ne parle preſque plus qu'au préſent, parce qu'il croit voir tout ce qu'il raconte. Au reſte ce beau morceau de Poëſie vous eſt trop connu pour m'amuſer ici à vous le copier tout entier. En voici un qui vous l'eſt peut-être moins, & qui ne céde guére à l'autre en beauté. C'eſt le Soleil qui parle à *Phaëton* en ces termes:

Prens garde qu'une ardeur trop funeſte à ta vie,
Ne t'emporte au-deſſus de l'aride Libie.

Là,

Là, jamais d'aucune eau le ſillon arroſé,
N'a rafraîchi mon char dans ſa courſe embraſé.
- - - - - - - -
Auſſitôt devant toi s'offriront ſept étoiles;
Dreſſe par-là ta courſe, & ſui le droit chemin.
Auſſitôt Phaëton prend les rênes en main,
De ces chevaux ailés il bat les flancs agiles;
Les courſiers du Soleil à ſa voix ſont dociles,
Ils vont, le char s'éloigne, & plus promt que l'éclair,
Pénétre en un moment les vaſtes champs de l'air.
Le Pére cependant plein d'un trouble funeſte,
Le voit rouler de loin ſur la plaine céleſte,
Lui montre encor ſa route, & du plus haut des Cieux
Le ſuit autant qu'il peut de la voix & des yeux.
Va par-là, lui dit-il; reviens, détourne, arrête.

Tous jurérent alors d'obéir aux ordres du Pacha *ſans délai, & eurent autant d'impatience d'aller à l'aſſaut qu'ils en avoient eu peu le jour précédent.* Voltaire Hiſt. de Charles XII. Liv. VI.

L'ordre eſt donné dans le moment: les Turcs *marchent au retranchement.* - - -

Les Janiſſaires *d'un côté & les* Tartares *de l'autre, forcent en un inſtant ce petit camp...*

Le Roi enfonça ſon épée dans l'eſtomac du Janiſſaire; en même tems ſes domeſtiques, qui

étoient renfermés dans la grande ſalle, en ouvrent la porte, le Roi entre comme un trait ſuivi de ſa petite troupe: on referme la porte dans l'inſtant, & on la barricade avec tout ce que l'on peut trouver.

Cette entrepriſe ne le décourage point, il ne ſavoit pas combien de troupes étoient débarquées: Ses ennemis ignoroient de leur côté à quel petit nombre ils avoient affaire. L'obſcurité de la nuit ſembloit favorable à Charles: *il prend ſon parti ſur le champ; il ſe jette dans le foſſé, accompagné des plus hardis, & ſuivi en un inſtant de tout le reſte; les chevaux de friſe arrachés, la terre éboulée, les troncs & les branches d'arbre qu'on put trouver, les Soldats tués par les coups de mouſquet tirés au hazard, ſervoient de faſcine. Le Roi, les Généraux qu'il avoit avec lui, ſes Officiers & ſes Soldats les plus intrépides, montent ſur les épaules les uns des autres comme à un aſſaut. Le combat s'engage dans le camp ennemi &c.*

Nous finirons cette matiére par un autre exemple tiré d'un des plus beaux Ouvrages de notre Langue.

Aventures de Télémaque, Liv. I. p. 15.

Le Roi dit à Mentor: *J'oublie que vous êtes des* Grecs; *nos ennemis deviennent nos amis fidéles; les Dieux vous ont envoyés pour nous ſauver; je n'attens pas moins de votre valeur que de la ſageſſe de vos conſeils; hâtez-vous de nous ſecourir.*

Mentor *montre dans ſes yeux une audace, qui étonne les plus fiers combattans. Il prend un bouclier, un caſque, une épée, une lance: il range les ſoldats d'*Aceſte; *il marche à leur*

leur tête & s'avance en bon ordre vers les ennemis. Acefte, *quoique plein de courage, ne peut dans ſa vieilleſſe le ſuivre que de loin. Je le ſuis de plus près, mais je ne puis égaler ſa valeur. Sa cuiraſſe reſſembloit dans le combat à l'immortelle Egide. La mort couroit de rang en rang par-tout ſous ſes coups. Semblable à un Lion de* Numidie *que la cruelle faim dévore, & qui entre dans un troupeau de foibles Brebis, il déchire, il égorge, il nâge dans le ſang; & les Bergers, loin de ſecourir le troupeau, fuyent tremblans pour ſe dérober à ſa fureur.*

Des Figures.

Notre Langue eſt ſuſceptible de toutes les Figures que l'Art de bien dire peut permettre; quand nous n'aurions pas d'excellens Originaux, les Traductions *Françoiſes* des plus grands Orateurs de l'Antiquité en fourniroient aſſez de preuves.

Mon deſſein n'eſt pas de traiter ici de ces ſortes de grandes Figures faites pour remuer les paſſions, pour toucher & émouvoir l'ame de l'Auditeur; je ne veux parler que des Figures de mots, qui peignent à l'eſprit les idées avec plus de vivacité.

J'ai déjà remarqué ailleurs, qu'il faloit néceſſairement qu'il y eût un certain rapport entre le ſens figuré d'un terme, & ſa ſignification propre. Par exemple, le feu eſt un élément qui ſéche, qui brule, qui conſume; l'amour eſt une paſſion qui opére à peu près les mêmes effets: il y a donc un rapport entre cet élément & cette paſſion, & par conſéquent on peut fort bien appeller

ler l'amour un *feu*, une *flamme*, & lui donner toutes les épithétes qui conviennent au feu.

Non Seigneur, à vos feux elle n'eſt point contraire.

C'eſt-à-dire, à votre amour.

De-même, le feu allume & enflamme tout ce qui s'expoſe à ſon activité. De beaux yeux font le même effet dans le cœur de celui qui s'expoſe à leurs regards, ils y allument l'amour; & par conſéquent on dit fort bien au figuré, *le feu de vos beaux yeux.*

Longin Comparaiſon de Platon, de Démoſthéne & de Cicéron Chap. XII.

Les *Grecs* comparoient à la foudre l'éloquence de *Périclès*; & un ancien Rhéteur dit d'un autre célébre Orateur. *Il me paroît un vaſte embraſement. Il ſe déploie de toutes parts. Il conſume tout ce qui s'offre, & poſſéde toujours éminemment la faculté de s'enflammer. Il porte au-dedans de lui-même, diverſement diſtribuées en divers endroits, les matiéres qui fourniſſent de l'aliment à ſon feu.*

Quoique le rapport entre le ſens propre & le ſens figuré ne ſoit pas tout-à-fait exact dans ces exemples, la figure ne laiſſe pas d'être juſte, parce qu'il ſuffit pour cela qu'il y ait quelque rapport, & que l'eſprit le conçoive facilement. Mais quand Mr. *de la Motte* appelle une haie *le ſuiſſe d'un jardin*, il croit ſans-doute parler figurément, & il ne dit rien; parce qu'il n'y a point de rapport entre une haie qui entou-

re

re un jardin, & un homme qui garde une porte.

Un Auteur *Anglois* appelle une illumination *une voie lactée de chandelles*. Cette figure eſt fauſſe, parce que l'eſprit ne conçoit pas aiſément le rapport de la voie lactée avec une certaine quantité de lumiéres, la plupart des hommes ignorant parfaitement en quoi conſiſte la voie lactée: Elle eſt, de plus, ridicule; parce qu'elle exprime une très-petite choſe par une fort grande.

J'ai eu l'honneur d'aſſiſter, au commencement de l'Hiver, à l'enterrement de trois petites Piéces qui ne valent pas qu'on écrive leur nom. C'eſt ainſi que s'exprime l'Auteur des *Lettres de Théréſe*, & il n'y a perſonne qui ne ſente le ridicule de cette expreſſion *l'enterrement de trois petites Piéces.* On dit d'un mauvais Ouvrage, qu'il eſt mort avant ſon Auteur; & il y a-là du rapport entre le figuré & le propre, parce qu'un Homme ſans mérite eſt oublié auſſitôt que mort, & un mauvais Ouvrage eſt ſenſé mort dès qu'il eſt oublié. Mais quel rapport entre la cérémonie d'un enterrement & l'oubli d'un Ouvrage? Aucun; & il faut avoir l'imagination bien folle, pour aſſurer qu'on *a aſſiſté à l'enterrement de trois petites Piéces.* Remarquez auſſi qu'on ne dit pas *que* après *valoir*, & que l'Auteur auroit dû dire, *ne valent pas la peine que* &c.

En évitant ces ſortes de défauts, qui ne ſont que trop fréquens dans quelques Ecrivains

vains modernes, & en particulier dans l'Auteur de *la Religion prouvée par les Faits*, je ne puis trop vous recommander les figures des mots, & des expreſſions; elles ſont dans notre Langue ce que les fleurs ſont dans un Jardin, & les couleurs dans la Peinture.

La Langue *Françoiſe* eſt peut-être de toutes les Langues celle qui admet le plus de figures de mots; ce ſont des couleurs qui repréſentent les idées ſous une forme plus brillante & plus vive, mais dont l'uſage demande beaucoup de diſcernement. Les figures doivent être nobles, & conformes à la nature de chaque choſe. La Poëſie eſt ſuſceptible de figures hardies; mais quand elles le ſont trop, elles choquent ouvertement la Nature, & deviennent burleſques à force d'excéder les bornes de la véritable grandeur. *Une voie lactée de chandelles* eſt de cette eſpèce, ainſi que ces vers du P. *le Moine*:

L'air eſt le magazin où ſe fait l'équipage
De l'Archange guerrier, qui préſide à l'orage.
Là ſe forgent ſans fer ces bombes de vapeur,
Dont les moles, les tours, les montagnes ont peur.
Là ſont les coutelas à lames flamboyantes,
Et les lances de feux, & d'éclairs ondoyantes;
Là ſont ces chariots, qui de force trainés,
Par les vents limoniers à leur joug enchaînés,

Du

Du bruit de leur harnois, & de leur attelage,
Font le Monde trembler, du haut au bas étage.
Là ſe forgent encor ces foudres acérés,
De ſix flammes ardens, de ſix pointes ferrés,
Qui mettent tout en feu, quand au ſon du tonnerre,
Décochés du nuage ils tombent ſur la Terre.

Quand il n'y a aucune proportion entre la figure & la choſe figurée, communément l'expreſſion offre quelque choſe de burleſque; de-là vient auſſi que dans le ſtile familier on emploie quelquefois de grandes figures pour exprimer de petites choſes, afin de prendre mieux le ton comique.

Le Soleil avoit achevé plus de la moitié de ſa courſe, & ſon char ayant attrapé le panchant du Monde, rouloit plus vite qu'il ne vouloit. Si ſes chevaux euſſent voulu profiter de la pente du chemin, ils euſſent achevé ce qui reſtoit du jour en moins d'un demi-quart-d'heure; mais au-lieu de tirer de toute leur force, ils ne s'amuſoient qu'à faire des courbettes, reſpirant un air marin qui les faiſoit hennir, & les avertiſſoit que la mer étoit proche, où l'on dit que leur Maître ſe couche toutes les nuits. Pour parler plus humainement & plus intelligiblement, il étoit entre cinq & ſix quand une charette entra dans les halles du Mans. Scarron Roman Comique Part. I. p. 1.

J'ai dit que notre Langue eſt peut-être plus

plus fleurie qu'aucune autre. C'eſt qu'elle n'eſt bien parlée qu'à proportion que nous employons des expreſſions figurées. Nous diſons tous les jours dans la converſation, qu'un tel homme ſera *la victime de ſon ambition*, *qu'il ſacrifie tout à cette idole*; que *l'adverſité eſt la pierre de touche de la Vertu*: d'un Impie, qu'il *ſape les fondemens de la Religion*, *qu'il a déclaré la guerre à la Piété*: d'un Avare, que *l'Argent eſt le ſeul Dieu qu'il adore*; *qu'il compte le mérite par les écus*: d'une Belle, *que les graces & les ris ſuivent ſes pas*; *que ſon tein eſt paîtri de lys & de roſes*; *que les amours ont pris ſoin de former ſa taille*, *l'or de ſes cheveux*, *le vermeil de ſa bouche &c.* Qu'une Femme *ſe met ſous les armes*, quand elle ſe pare pour relever ſes attraits; que *tous ſes jours ſont marqués par de nouvelles conquêtes*; que *ſes yeux ſont l'écueil de la liberté des cœurs*; que *rien ne peut réſiſter aux traits qu'ils lancent*. Nous diſons d'un Sot, qu'il *eſt l'antipode du Bon-ſens*, qu'il *a fait divorce avec la Raiſon*; d'un Fou, *qu'il a la tête fêlée*, *le cerveau timbré*, *un coup de marteau* &c.

Cotin, *qui n'avoit déjà été que trop expoſé au mépris du Public dans les Satires de* Mr. Deſpreaux, *tomba entre les mains de* Moliere, *qui acheva de le ruiner de réputation*, *en l'immolant ſur le Théatre à la riſée de tout le monde*. Immoler quelqu'un ſur le Théatre à la riſée publique, eſt une figure fort élégante. En un mot il y a des figu-

res pour tous les ſujets, pour tous les ſtiles, &, pour me ſervir d'une expreſſion fort en vogue, *pour tous les tons.* Il ne s'agit que de les bien choiſir, & de les employer avec goût; & comme il n'eſt pas poſſible de donner des règles ſur une matiére qui dépend du ſentiment, je me borne, après vous avoir fait remarquer les défauts qu'il faut éviter en employant un terme figuré, à vous donner un avis, qui eſt de lire avec ſoin les bons Ecrivains, tels que *St. Evremond*, *Voiture*, *Sarazin*, l'Abbé *Regnier*, *La Fontaine*, Mme. *Desbouliéres*, *Vaugelas*, *Boſſuet*, *Bourdaloue*, *Flechier*, *La Bruyere*, *La Rochefoucault*, *Moliere*, *Deſpreaux*, *Racine*, *Corneille*, *la Chauſſée*, *Marivaux*, *Des Touches*, *Rouſſeau*, *Greſſet*, *Monteſquiou*, Mme. *Dacier*, Mme. *Daulnoy*, Mme. la Marquiſe *de Lambert*, *Montgault*, *St. Real*, *Rollin*, *Bayle*, *La Monnoye*, *La Motte*, *Le Brun*, *Peſſelier*, *Bourſault*, le P. *Daniel*, *Rapin*, *Guerin*, *Ablancourt*, Mlles. *Barbier* & *Bernard*, *Campiſtron*, *La Grange*, *Crebillon*, *Boubier*, *Lefranc*, *Voltaire*, *Peliſſon*, *Segrais*, *Hamilton*, *Perrault*, *d'Olivet*, *La Chapelle*, *Fenelon*, *Belebat*, *Chaulieu*, *Fontenelle*, Mme. *de Gomez*, *Le Sage*, *Le Noble*, & une infinité d'autres, dont les Ouvrages ne le cédent point en élégance ni en délicateſſe aux Ouvrages de ceux que je viens de nommer.

Des Proverbes.

Les Proverbes ſont preſque abſolument bannis du ſtile noble; je dis preſque, parce qu'il peut arriver en effet qu'un proverbe

trouve place dans ce ſtile, en obſervant les conditions ſuivantes :

1. Qu'il ne ſoit point populaire.
2. Qu'il ſoit placé à-propos.
3. Qu'on en demande en quelque ſorte pardon au Lecteur, ou à l'Auditeur, ou qu'on lui demande la permiſſion de l'employer. Sans ces conditions, les proverbes étant entiérement réſervés au ſtile familier, ſimple, naïf, c'eſt s'expoſer à la riſée des perſonnes délicates que de les employer ſans correctif dans le ſtile grave.

Si vous voulez ſavoir les raiſons pourquoi les proverbes ſont bannis de tout Ouvrage ingénieux, écrit dans le ſtile noble, Mr. *de St. Marc* vous les dira.

Dans ſes notes ſur les additions au *Bohaana.*

La premiére, dit-il, *eſt la trivialité de l'expreſſion, qui feroit un contraſte deſagréable avec le reſte du ſtile. C'eſt même à cauſe de cela que quand on eſt comme forcé d'amener quelque proverbe, on eſt obligé d'en demander la permiſſion. Ce qui ne ſuffit pas toujours pour les faire agréer des Lecteurs. La ſeconde raiſon qui exclut les proverbes des Ouvrages d'eſprit écrits noblement, c'eſt la trop grande facilité qu'il y auroit à s'en ſervir. S'ils s'y montroient fréquemment, ils ne paroîtroient que le fruit de la mémoire, & nullement celui de la réflexion, quand même ils ſeroient appliqués avec juſteſſe ; & comme ils n'auroient aucunement la grace de la nouveauté, & qu'ils ne frapperoient en aucune maniére, ils rendroient néceſſairement un Ecrit languiſſant & froid.*

Ce

Ce n'eſt donc que la néceſſité qui leur donne leur paſſeport. Il faut, quand on les emploie, qu'ils ſoient la ſeule maniére, ou du moins la meilleure, de rendre ce que l'on veut dire. Avec tout cela, difficilement le Genre ſublime peut-il les admettre. Il n'en eſt pas de-même du Stile ſimple, enjoué, badin, familier, naïf. Les proverbes finement appliqués n'y ſeront jamais blâmés, pourvu qu'ils ne s'y montrent pas trop ſouvent.

Ces dernières paroles ſont une fort bonne obſervation. En effet, ſi vous affectiez l'uſage fréquent des proverbes, on ne manqueroit pas de vous comparer à *Sancho Pança*, & cela répandroit ſur vous un ridicule qui ne s'effaceroit pas ſitôt.

L'Auteur de la remarque auroit encore dû ajoûter, *& qu'ils ne ſoient pas trop bas, de peur qu'ils ne reſſemblent trop aux rebus, aux quolibets, aux pointes froides, aux équivoques inſipides, & autres turlupinades pareilles qui ſont la plus grande marque d'un ſot qui veut avoir de l'eſprit*; car, comme dit *Benſerade* dans un de ſes Rondeaux,

Des animaux, le pire eſt un ſot
Plein de fineſſe.

Combien de gens, en parlant d'un prodigue qui a achevé de manger ſon patrimoine, ne diſent-ils pas, qu'il eſt des enfans de *Noé* de la race de *ja* fait? Combien d'autres ne répondent-ils pas quand on leur demande s'ils entendent l'*Allemand* ou quel-

que autre Langue, *je l'entens, mais je ne la comprens pas*? On dit assez ordinairement, lorsqu'on blâme, ou que l'on condanne celui qui a raison, *c'est la coutume de Locris où le battu paye l'amende.* Ce proverbe vient de la maniére dont la Loi s'exprime, en s'adressant au coupable, le *bas-tu*? paye l'*amende.* Est-il rien de plus fade que ces sortes de jeux de mots, ces miserables équivoques, & ces plattes énigmes, que les Bourgeois qui affectent le bel-esprit, ont incessamment dans la bouche? Nous laisserons toutes ces belles inventions aux Citoyens de la Rue *St. Denis*, & nous dirons avec l'homme de son siécle qui avoit le goût le plus sûr:

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable;
Il doit régner par-tout, & même dans la fable.

Ce dernier vers semble renfermer une contradiction; mais si vous y prenez garde, vous trouverez qu'il forme un sens très-beau & très-raisonnable; il faut seulement savoir bien distinguer la vérité par rapport aux choses, d'avec le vrai par rapport aux penssées.

L'un consiste dans la conformité de nos conceptions avec la nature de ce que l'on conçoit; & l'autre n'est autre chose qu'un juste rapport du sujet avec les idées sous les-

leſquelles on le conçoit, & qu'on tâche de le faire concevoir aux autres. Ainſi on peut dépeindre la vérité par rapport à la nature de la choſe, par des penſées fauſſes; & au contraire dépeindre des choſes fauſſes en ſoi, par des penſées vraies. Cet Abbé, qui diſoit au P. *de la Chaiſe*, lequel ne lui avoit pas tenu parole, *qu'il avoit bien toujours ouï dire qu'il ne faloit pas ſe fier à une chaiſe qui n'avoit que deux pieds*; cet Abbé, dis-je, diſoit une vérité enveloppée dans une fauſſe penſée, puiſqu'il confondoit l'idée d'un ſiége avec celle d'un nom propre & du Jéſuite qui le portoit.

Vous pourrez lire ſur l'uſage des proverbes le dixiéme des *Diſcours Académiques* du feu P. *Gaichies* Prêtre de l'Oratoire. C'eſt un dialogue excellent, où l'Auteur examine l'uſage que l'on doit faire des proverbes.

Vous pourrez en attendant regarder ce que je vous ai dit ſur ce ſujet, comme le précis des obſervations de ce Savant. Il vous dira, comme moi, que les proverbes *peuvent être placés quelquefois de maniére qu'ils ayent du ſel & de la grace, ſoit dans le diſcours familier, ſoit dans les Ouvrages qui en aprochent*; qu'il *ſeroit néanmoins ridicule de ne parler que par proverbes, ou même d'en faire entrer beaucoup dans le diſcours ſérieux, ou dans les converſations ordinaires.*

Il y a divers *Dictionnaires des Proverbes*

François. En 1710. un Anonyme, qui ne s'eſt déſigné que par ces lettres initiales G. D. B. publia à *Bruxelles* un *Dictionnaire des Proverbes François, avec leur explication & leur origine.*

L'Abbé Goujet Biblioth. Franç. T. I. p. 278. Edit. de Jean Neaulme.

Le *Dictionnaire* de *Le Roux*, calqué ſur le précédent, n'a pas plû à un Critique moderne. Je crois que vous ne ſerez pas fâché de voir le jugement qu'il porte d'un Ouvrage dont quelques-uns font plus de cas qu'il ne mérite.

En 1718. dit-il, *le Sr.* Philibert-Joſeph Le Roux *a donné à* Amſterdam *un rechaufé de l'Ouvrage du Sr.* G. D. B. *avec des augmentations conſidérables; & ce Livre a été réimprimé avec des augmentations conſidérables in* 8. *à Lyon, ou plutôt en Hollande,* chez les Héritiers de Béringos Fratres, *ainſi que porte le titre. Je ſuis bien éloigné de vous en conſeiller la lecture. C'eſt, ſelon l'Editeur,* un Dictionnaire Comique, Satyrique, Critique, Burleſque, Libre & Proverbial. *Mais dans la vérité, c'eſt l'Ouvrage le plus licencieux que l'on ait pu faire. Il n'eſt pas poſſible d'y choquer plus ouvertement la Vertu qu'on le fait. On y met en évidence le plus grand libertinage de l'eſprit, & la plus groſſière corruption du cœur. On ne peut aſſez admirer la complaiſance que l'Auteur a eue de s'humaniſer avec le plus bas peuple, pour s'enrichir de ſes façons de parler; & d'employer ſes veilles à puiſer tout ce qu'il y a de plus libre dans les Ouvrages qui ſont repro-*

réprouvés de quiconque n'a pas encore perdu toute pudeur.

Il a paru cette année 1749. un *Dictionnaire des Proverbes François & des Façons de parler comiques, burlesques, familières &c. avec l'explication, & les étymologies les plus avérées par* P. J. P. D. L. N. D. L. E. F. *A Paris, chez Savoye Rue St. Jaques.* Cet Ouvrage n'a pas le défaut que l'Abbé *Goujet* reproche si justement à celui du Sr. *Le Roux*, mais il en a un autre qui lui est commun avec tous les autres écrits sur le même sujet; c'est qu'il ne fait aucune distinction entre proverbe & proverbe, je veux dire qu'il ne fait pas connoître au Lecteur les proverbes du bas peuple, & ceux qui sont usités parmi les personnes polies & qui ont de l'esprit. Ce qui néanmoins me paroit fort important, puisque les premiers ne méritent en général aucune attention, & que les autres valent bien la peine d'être connus de ceux qui s'apliquent à l'étude de notre Langue; car, comme le remarque un habile Critique, les proverbes contiennent la morale d'une Nation, & pour cela même méritent bien d'être connus. *Mr. l'Abbé d'Olivet.*

Je joindrai ici une liste abrégée des principaux Proverbes *François*. Je vous les expliquerai en très-peu de mots, & ne rapporterai que ceux du bel-usage.

Le verbe *Aller* nous offre d'abord quelques proverbes assez remarquables.

Aller son grand chemin, ou *aller son train*,

train, n'entendre point de fineſſe en quelque affaire.

C'eſt comme le Breviaire de Meſſire Jean, cela va s'en dire, en parlant d'une choſe qu'il eſt inutile d'expliquer.

Aller où le Roi va à pied, pour dire poliment qu'on va pour quelque beſoin.

Aller à vau-l'eau, ou *en fumée*, ſe dit d'un projet qui n'a point été mis en exécution.

Aller vite en beſogne, précipiter les affaires.

Aile. Voler à tire-d'aile, avec une grande viteſſe.

Vous en tenez dans l'aile, vous êtes amoureux.

Tirer une plume de l'aile à quelqu'un, lui arracher quelque partie de ſon bien.

Rogner les ailes à quelqu'un, diminuer ſon pouvoir.

Amuſer le tapis, perdre le tems en vaines propoſitions, & négliger la queſtion principale.

L'appétit vient en mangeant, plus on acquiert de bien plus on en veut acquérir.

Il reſſemble aux Babutiers, il fait plus de bruit que de beſogne.

Il fait le balai neuf, ſe dit d'un nouveau domeſtique qui ſert bien les premiers jours.

C'eſt un balai neuf qu'on jette bientôt derrière la porte, en parlant d'un domeſtique à qui tout rit d'abord, mais qu'on ne tardera guére à mépriſer.

On appelle *Enfans de la balle*, les Enfans

fans qui ſuivent la profeſſion de leur Pére. On dit d'un Officier, ou d'un Soldat, *qu'il eſt enfant de la balle*, c'eſt-à-dire, qu'il eſt fils d'Officier ou de Soldat.

Jouer aux barres, ſe dit des perſonnes qui ſe cherchent mutuellement & en même tems, ſans ſe trouver ou ſe rencontrer.

On dit qu'*il fait bon battre un glorieux*, en parlant à un homme qui déguiſe des faits qui ne lui feroient pas honneur.

Il faut battre le fer tandis qu'il eſt chaud, pouſſer les affaires qui ſont en bon train.

De plus belle, plus fort que jamais.

Il l'a échappé belle, il a couru un grand danger.

A beau jeu beau retour, chacun trouve occaſion de ſe vénger.

Vous nous la baillez belle ou *bonne*, vous nous en faites bien accroire.

Ce qu'on aprend au ber, *on le retient au ver.* On ne dépouille jamais les préjugés de l'éducation. *Ber* eſt une abréviation de *Berceau.*

Bibus, un rien. *Des raiſons de bibus, des Rois de bibus.*

Remonter ſur ſa bête, rétablir ſa fortune.

Pouſſer ſon bidet, pourſuivre une entrepriſe commencée.

Prendre ſa biſque, quitter ſon travail ordinaire pour ſe promener; c'eſt auſſi prendre ſon parti.

C'eſt une Enſeigne à bière, portrait mal fait & chetivement peint.

Quelquefois un fou aviſe bien un ſage, quelquefois on reçoit de bons conſeils de ceux dont on en attendoit le moins.

Dame blanche a le cul noir, proverbe de Joueurs d'échecs, pour dire que le Roi blanc doit être poſé d'abord ſur une caſe noire.

Crier famine ſur un tas de blé, ſe dit d'un Riche qui ſe plaint de la miſére du tems.

Manger ſon blé verd, manger ſon revenu avant que les termes ſoient échus.

A gens de village trompette de bois, il faut proportionner chaque choſe à ſon état, à ſes facultés.

On ne ſait pas où le bât le bleſſe, ſe dit d'un homme qu'on croit heureux & qui a des chagrins ſecrets.

Il ne faut pas clocher devant les boiteux, ou *parler de corde devant les pendus*: Il faut éviter de parler d'un défaut devant ceux qui en ſont entichés.

Faire bonne mine à mauvais jeu, cacher le chagrin qu'on a.

Il ſe bat de l'épée qui eſt chez le Fourbiſſeur, il s'inquiéte d'une affaire qui ne le regarde pas.

A bon chat bon rat, bien attaqué bien défendu.

Tout cela ne fait que blanchir, tout cela ne produit aucun effet.

Il eſt au bout de ſon Latin, il ne ſait plus quel moyen employer.

Ils

Ils jouent à boutehors, ſe dit de deux Courtiſans en faveur qui cherchent à ſe détruire.

Il brule ſa chandelle par les deux bouts, il ſe hâte de manger ſon bien.

Ils ont des manches où j'entrerois tout de brandi ou *tout de go*, tout entier, ſans difficulté.

Il branle au manche, il eſt irréſolu.

Il ſeigne du nez, il a peur.

J'y brulerai mes livres, je veux pourſuivre cette affaire avec la derniére opiniâtreté.

Un cadet de haut appétit, un grand mangeur.

Cahin, caha, ni bien ni mal : *L'amour va cahin, caha.*

Queuſſi queumi, couſſi couſſi, ſe diſent proverbialement dans le même ſens.

Avoir campo, être diſpenſé de travailler pour ſe recréer.

La caque ſent toujours le harang. Ce proverbe eſt la traduction exacte de ce vers fameux d'Horace.

Quo ſemel imbuta recens ſervabit odorem
- - - - *Teſta diu.* - - - - - - -

C'eſt un ſot à vingt-quatre carats, exceſſivement ſot.

Il a l'air d'un carême prenant, il a un viſage de bois flotté, en parlant d'un homme pâle & défait.

Entouré d'un carimara de livres, ſe dit d'un Pédant entouré de vieux & mauvais livres.

Depuis le cédre juſqu'à l'hyſſope ; depuis la Couronne juſqu'à la cape ; depuis le Sceptre juſqu'à

juſqu'à la houlette ; proverbes ſignifiant la même choſe. *Voiture a aimé depuis le Sceptre juſqu'à la houlette*, depuis les Femmes de la premiére qualité juſqu'aux Soubrettes.

Jeune chair & vieux poiſſon. Il faut mange les animaux quand ils ſont jeunes, & les poiſſons quand ils ſont vieux.

Quand on veut noyer ſon chien, on l'accuſe de rage. On invente des prétextes pour juſtifier le mal qu'on fait à ſon prochain.

Damer le pion, ſuplanter quelqu'un.

Beau parler n'écorche point la langue, il ne coute rien d'être poli.

On prend plus de mouches avec du miel qu'avec du fiel. On gagne plus ſur l'eſprit des hommes par la douceur que par la rudeſſe.

L'entente eſt au diſeur ; c'eſt-à-dire, que celui qui parle entend bien ce qu'il veut dire, & qu'il ſe réſerve le ſens de ce qu'il dit.

Balloter, ou *peloter en attendant partie* ; faire quelque choſe de peu d'importance, en attendant mieux.

Se renvoyer l'éteuf, s'accuſer mutuellement.

Etre logé à l'étrille, c'eſt être logé dans une Auberge où l'on fait payer trop cher.

Faire d'une mouche un éléphant, exagérer.

Faire un trou à la Lune, faire banqueroute.

Aboyer à la Lune, ſe déchaîner contre des perſonnes ſi élevées en dignité que cela ne peut leur nuire.

Une marmite fêlée dure longtems, les gens valétudinaires vivent plus que ceux qui ſont pleins de ſanté.

La pêle ſe moque du fourgon, ſe dit d'une perſonne ridicule qui ſe moque d'une autre.

Qui trop ſerre mal étreint, ſe dit quand on fait manquer une affaire par trop d'empreſſement à la faire réuſſir.

Trois tondus & un pelé, ſe dit d'une aſſemblée de gens dont on ne fait pas grand cas. *Il n'y avoit que trois tondus & un pelé.*

Le jeu ne vaut pas la chandelle, pour dire, qu'on s'inquiéte trop pour des choſes indifférentes.

Là où eſt la chévre il faut qu'elle broute, il faut ſe tenir dans l'état où le Sort nous a mis, vivre dans le Pays où l'on ſe trouve.

Il y a encore beaucoup d'autres proverbes que l'Uſage vous aprendra. Ceux qui ſont formés par alluſion, ſont ſans-doute les plus difficiles à entendre. Exemple: *Le manant voyant le ſoldat venir à lui l'épée à la main, ſe ſaiſit d'un piſtolet de* Sancerre, *dont il lui tira un ſi furieux coup dans l'eſtomac qu'il le jetta par terre.* Un piſtolet de *Sancerre* eſt un caillou, une pierre; & cela ſe dit par alluſion au Siége de *Sancerre*, qui fut long & meurtrier, par la brave réſiſtance des Vignerons, qui n'avoient pourtant d'autres armes que des frondes, avec leſquelles ils lançoient des cailloux contre les Aſſiégeans.

On appelle encore par alluſion les pierres & les cailloux *des miches de Saint-Etienne.*

Il en eſt de-même des expreſſions ſuivantes. *Rompre en viſiére; aller ſur les briſées; mettre pavillon bas*, ou *baiſſer le pavil-*

pavillon ; *battre la chamade* ; *faire ripaille* ; *venir de la Rochelle*, être maigre, pâle & exténué comme les habitans de *la Rochelle*, qui pendant que LOUIS XIII. les aſſiégeoit, ſouffrirent la plus cruelle famine, & moururent la plupart de faim, ceux qui reſtérent reſſemblant plutôt à des ſpectres qu'à des hommes.

Notre Langue eſt pleine de ces alluſions.

Nous appellons une affaire embrouillée, *un labyrinte* ; une Femme méchante & criarde, *une Baccante* ; un Forgeron, *un Cyclope*.

Nous diſons *tomber de Carybde en Scylla. Il faudroit un Bellérophon pour lui ôter cette chimére ; Et qu'un doux lien*

De nos cœurs ſoit le noeud Gordien.

Une pluye d'or. Un ris Sardonien. Une lévée de boucliers. Une Mégére. Une réponſe laconique. Ou Céſar ou rien. Il portoit Céſar & ſa fortune. Le dé en eſt jetté, alluſion aux paroles de Céſar paſſant le Rubicon, *jacta alea eſt. Cette affaire a été pour moi une boëte de Pandore. Se battre contre des moulins à vent*, ſe dit de ceux qui font de grands efforts pour prouver ce que perſonne ne conteſte, & cette expreſſion proverbiale fait alluſion au fameux combat du célébre *Don Quichotte*.

Un Temple de Vénus ; *une Prêtreſſe de Vénus* ; *un Elève d'Apollon* ; *un Nourriſſon du Parnaſſe* ; *un Favori des neuf Sœurs* ; *une Furie*, *une Harpie. Elle fait la Veſtale, elle ne l'eſt pourtant pas* ; *un Athléte &c.*

TROI-

TROISIEME EXERCICE.

CHAPITRE XIII.

Comment il faut commencer à mettre en uſage les Obſervations précédentes.

APrès que vous vous ſerez inculqué ſuffiſamment les obſervations que nous venons de faire, vous paſſerez, *Monſieur*, à la pratique. Pour cet effet vous prendrez un de nos meilleurs Poëtes, que vous traduirez en proſe, dans le ſtile que vous jugerez à-propos; ou bien vous tournerez en *François* plus élégant & plus moderne, un des meilleurs Ecrivains du Régne des VALOIS, tel que *Philippe de Comines*, ou *Amiot*.

Nous commencerons par le premier, en imitant ſon ſtile ſimple; & nous mettrons le texte à côté de la traduction, afin de pouvoir les comparer enſemble.

VER-

VERSION.

LE Duc de BOURGOGNE ayant ôté aux Députés des *Suiſſes* toute eſpérance d'accommodement, ils s'en retournérent pour rendre compte à leurs Cantons des diſpoſitions du Duc, & pour ſe mettre en état de défenſe. Cependant ce Prince s'avança avec ſon armée dans le Pays de *Vaux*, que les *Suiſſes* avoient pris ſur le Comte *de Romont*, comme nous l'avons déjà dit. Il s'empara de trois ou quatre Places appartenantes au Comte *de Château-Guion*, où les *Suiſſes* avoient mis garniſon, & qu'ils défendirent mal. De-là il alla inveſtir *Granſon*, petite Ville auſſi du domaine du Comte *de Château-Guion*.

Les *Suiſſes*, pour conſerver cette Place, qui eſt ſur leur frontiére, y avoient mis huit cens hommes d'élite, gens réſolus à ſe bien défendre. L'armée du Duc étoit nombreuſe; il recevoit tous les jours des renforts que le Duc de *Milan* lui envoyoit, ſans compter ceux qui lui venoient des Etats de la Maiſon de *Savoye*. Il préféroit les Etrangers à ſes Sujets, dont il pouvoit tirer aſſez de bons Soldats; mais il s'imaginoit que la mort du Connétable les avoit aliénés de ſon ſervice, & ſe forgeoit je ne ſai combien d'autres idées. Son artillerie étoit nom-

MEMOIRES.

DE PHILIPPE DE COMINES

Liv. V. Chap. I.

APrez que le Duc de BOURGOGNE *euſt rompu aux* Suiſſes *l'eſpérance de pouvoir trouver appointement avec luy, ils retournérent avertir leurs gens, & s'appreſter pour ſe deffendre: & luy approcha ſon armée du Pays de* Vaux *en* Savoye, *que leſdits* Suiſſes *avoient pris ſur Monſeigneur* de Romont, *comme dit eſt: & prit trois ou quatre Places, qui eſtoient à Monſeigneur* de Chaſteau-Guion, *que leſdits* Suiſſes *tenoient, & les deffendirent mal: & de-là alla mettre le ſiége devant une Place, appellée* Granſon, *laquelle étoit auſſi audit Seigneur* de Chaſteau-Guion, *& y avoit pour leſdits* Suiſſes *ſept ou huict cens hommes bien choiſis, pource que c'eſtoit auprès d'eux, & la vouloient bien deffendre. Ledit Duc avoit aſſez grande armée: car de* Lombardie *lui venoient à toute heure gens, & des ſujets de cette Maiſon de* Savoye: *& il aimoit mieux les eſtrangers que les ſubjets, dont il pouvoit finer aſſez; mais la mort du Conneſtable lui aidoit bien à avoir deffiance d'eux avec d'autres imaginations. Son artillerie eſtoit très-grande & bonne; & eſtoit en grande pompe en cet oſt, pour ſe montrer à ces Ambaſſadeurs qui venoient d'*Italie *& d'*Allemagne: *& avoit toutes ſes meilleures ba-*

nombreuſe & bien ſervie. Il étoit lui-même à cette Armée avec tout l'éclat imaginable, pour étaler ſes richeſſes & ſa puiſſance aux Ambaſſadeurs qu'on lui envoyoit d'*Italie* & d'*Allemagne*.

Il avoit tous ſes joyaux, ſes vaſes d'or & d'argent, & rouloit de grands projets dans ſa tête, ſurtout à l'égard du Duché de *Milan*, où il comptoit avoir des intelligences.

L'Artillerie avoit à peine tiré quelques jours ſur les murs de *Granſon*, que la Garniſon battit la chamade, & ſe rendit à diſcrétion. Le Duc la fit toute égorger ſans miſéricorde.

Les *Suiſſes* s'étoient aſſemblés en petit nombre, à ce que j'ai ouï dire à pluſieurs d'entre eux; car leur Pays ne fournit pas tant de gens qu'on ſe l'imagine, & encore moins alors qu'aujourd'hui, parce que depuis ce tems-là pluſieurs ont abandonné leur travail ordinaire, pour ſe faire ſoldats; & en cette occaſion ils n'avoient reçu que très-peu de ſecours de leurs Alliés, n'ayant pas eu le tems de les attendre, & ſe hâtant de venir au ſecours de la Place. Mais à peine ils furent en marche, qu'ils apprirent le triſte ſort de leurs camarades.

Le Duc de BOURGOGNE, contre l'avis de ceux qu'il conſultoit, réſolut d'aller à la rencontre des Ennemis à l'entrée des montagnes, où ils étoient actuellement. C'étoit prendre un très-mauvais parti; puiſqu'il perdoit l'avantage du poſte qu'il occupoit, ayant d'un côté le Lac devant ſoi, & de l'autre ſon artillerie, qui le couvroient; & le met-

gues & vaiſſelles, & largement autres paremens; & avoit de grandes fantaſies en ſa teſte, ſur le fait de cette Duché de Milan, *où il s'attendoit d'avoir des intelligences.*

Quand le Duc euſt aſſiégé ladite Place de Granſon, *& tiré par aucuns jours, ſe rendirent à lui ceux de dedans à ſa volonté, leſquels il fit tous mourir. Les* Suiſſes *s'eſtoient aſſemblés non point en grand nombre, comme j'ai ouy parler à pluſieurs d'entr'eux (car de leur terre ne ſe tirent point les gens qu'on cuide, & encore moins lors que maintenant; car depuis ce tems-là, la pluſpart ont laiſſé le labeur, pour ſe faire gens de guerre) & de leurs Alliés, en avoient peu avec eux; car ils eſtoient contraints ſe haſter pour ſecourir la Place: & comme ils furent aux champs, ils ſceurent la mort de leurs gens.*

Le Duc de Bourgogne, *contre l'opinion à qui il en demandoit, délibéra d'aller au-devant d'eux, à l'entrée des montagnes où ils eſtoient encores, qui eſtoit bien ſon deſavantage; car il eſtoit bien en lieu advantageux pour les attendre, & clos de ſon artillerie & partie d'un lac, & n'y avoit nulle apparence qu'ils lui euſſent ſceu porter*

mettoient hors d'état d'être forcé, au cas que les *Suiſſes* l'euſſent voulu entreprendre, ce qui n'étoit guére apparent. Il détacha cent Archers pour garder un défilé au débouché des montagnes, & ſe mit auſſitôt en marche. Les *Suiſſes*, ayant débouché dans le même tems, chargérent ſes troupes, dont la plus grande partie étoit encore dans la plaine. Son avant-garde fit un mouvement pour ſe replier ſur le corps de bataille, mais les goujats qui étoient derriére, croyant que l'avant-garde plioit, prirent la fuite. Ce deſordre fut cauſe que l'Armée ne put ſe ranger en bataille, & qu'elle fut contrainte à faire retraite; ce qu'elle fit en deſordre, excepté quelques braves, qui furent toujours aux priſes avec l'Ennemi, & ſe comportérent très-vaillamment. La terreur étoit néanmoins ſi grande, que quand les troupes eurent regagné leur camp, elles n'oſérent, malgré l'avantage du terrain, faire la moindre réſiſtance. Tout ſe mit à fuir.

Les *Suiſſes* s'emparérent de l'artillerie & du bagage. Ils prirent les tentes & les pavillons du Duc & de ſes Généraux & Officiers, & firent un butin immenſe, parmi lequel ſe trouvoient la vaiſſelle & les plus magnifiques joyaux de ce Prince; & l'on pouvoit dire de lui avec plus de raiſon que du Roi JEAN, *qu'il avoit perdu ſon honneur avec ſon bien*; car le Roi JEAN fut pris les armes à la main, & combattant vaillamment à la bataille de *Poitiers*.

Tel fut le premier revers qu'éprouva

CHAR-

dommage. Il avoit envoyé cent Archers garder certain pas à l'encontre de cette montagne: & luy ſe mit en chemin, & rencontrérent ces Suiſſes, *la pluſpart de ſon armée eſtant encores en la plaine. Les premiers rangs de ſes gens cuidoient retourner, pour ſe rejoindre avec les autres; mais les menues gens qui eſtoient derrière, cuidans que ceux-là fuyſſent, ſe mirent à la fuyte: & peu à peu ſe commença à retirer cette armée vers le camp, faiſant aucuns très-bien leur devoir. Fin de compte, quand ils vindrent juſques à leur oſt, ils ne s'oſérent deffendre, & tout ſe mit à la fuyte; & gagnérent les* Suiſſes *ſon camp & ſon artillerie, & toutes les tentes & pavillons de luy & de ſes gens (dont il y avoit grand nombre) & d'autres biens infinis; car rien ne ſe ſauva que les perſonnes, & furent perdues toutes les grandes bagues dudit Duc, mais de gens pour cette fois ne perdit que ſept hommes d'armes. Tout le demeurant fuyt, & luy auſſi. Il ſe devoit mieux dire de luy,* qu'il perdit honneur & chevance ce jour, *que l'on ne fit du Roi* JEHAN *de* France, *qui vaillamment fut pris à la bataille de* Poitiers.

Voici la première male fortune que ce Duc

CHARLES DE BOURGOGNE. Avant cette funeſte journée, il avoit réuſſi dans toutes ſes entrepriſes, & n'en avoit formé aucune dont il n'eût tiré ou de la gloire, ou du profit. Mais il éprouva en cette occaſion, combien il eſt dangereux de ſuivre ſes caprices, & de mépriſer les bons conſeils. Quel coup pour ſa Maiſon, dans quel embarras n'eſt-elle pas actuellement, & ne court-elle pas riſque de ſe trouver encore longtems? Combien d'ennemis de toute eſpéce cette diſgrace n'attira-t-elle pas à ce Prince? Tels dès ce jour levérent le maſque, qui diſſimuloient la veille, & faiſoient ſemblant d'être de ſes amis. Mais quel fut le ſujet de cette guerre? Un chariot de peaux de mouton, appartenant à un Marchand *Suiſſe*, lequel chariot le Comte *de Romont* fit arrêter comme *il* paſſoit ſur ſes terres. Si le Duc de BOURGOGNE n'avoit été abandonné de Dieu, il n'eſt pas vraiſemblable qu'il eût riſqué ſa fortune & ſon honneur pour ſi peu de choſe, d'autant plus qu'on lui avoit fait les plus belles offres du monde de la part des *Suiſſes*, & qu'il alloit attaquer des gens avec qui il n'y avoit ni profit à faire, ni gloire à acquérir, n'étant alors pour la plupart que des païſans, très-peu conſidérés en comparaiſon d'aujourd'hui, & dont la pauvreté étoit au-deſſus de l'expreſſion. J'ai ouï dire à un Gentilhomme de leur pays, lequel avoit été l'un des premiers Ambaſſadeurs qu'ils avoient envoyés au Duc, qu'il avoit dit lui-même à ce Prince, pour tâcher de le détour-

eust jamais eu en ſa vie: de toutes ſes autres entrepriſes il en avoit eu l'honneur ou le profit. Quel dommage luy advint en ce jour, pour uſer de ſa teſte, & mépriſer conſeil? Quel dommage en reçut ſa maiſon, & en quel état eſt-elle encore, & en aventure d'eſtre d'icy à long-tems? Quantes ſortes de gens luy en devindrent ennemis, & ſe déclarérent, qui le jour de devant temporiſoient avec luy, & ſe feignoient ſes amis? Et pour quelle querelle commença cette guerre? Ce fut pour un chariot de peaux de mouton, que Mr. de Romont *prit à un* Suiſſe, *en paſſant par ſa terre. Si Dieu n'euſt laiſſé ledit Duc, il n'eſt pas apparent qu'il ſe fuſt mis en péril pour ſi peu de choſe; vu les offres qui lui avoient été faites, & contre quelles gens il avoit à faire, où il n'y pouvoit avoir nul acqueſt, ne nulle gloire: Car pour les* Suiſſes *n'eſtoient point eſtimés comme ils ſont pour cette heure, & n'eſtoit rien plus pauvre; & ay ouy dire à un Chevalier des leurs, qui avoit eſté des premiers Ambaſſadeurs qu'ils avoient envoyés devers ledit Duc, qu'il lui avoit dit, en faiſant leurs remonſtrances pour le démouvoir de cette guerre, que contr'eux ne pouvoit rien gagner; car leur Pays eſtoit très-ſtérile & pauvre; & qu'ils n'avoient nuls bons priſonniers, & qu'il ne croyoit pas que les éperons & mords des chevaux de ſon oſt, ne veuſiſſent plus d'argent que tous ceux de leurs territoires ne ſçauroient payer de finances, s'ils eſtoient pris.*

tourner de cette guerre, qu'il n'y avoit rien à gagner avec les *Suiſſes*; qu'ils habitoient un Pays pauvre & ſtérile; qu'il n'y avoit parmi eux perſonne qui pût payer une bonne rançon; & que les éperons & les mords de ſa cavalerie valoient à coup ſûr davantage qu'il n'y avoit d'argent monnoyé dans toute la *Suiſſe*.

Pour revenir à la bataille, le Roi eut bientôt avis de ce qui s'étoit paſſé; car il ne manquoit ni d'eſpions, ni d'émiſſaires, la plupart dépêchés de ſa main dans les Pays étrangers.

Ces nouvelles le réjouirent extrêmement, il n'étoit fâché que du petit nombre des morts. Ce Monarque ſe tenoit alors à *Lyon*, pour être à portée d'être inſtruit de tout, & de prendre ſon parti ſelon les occaſions que lui offriroient les entrepriſes du Duc de BOURGOGNE; car le Roi, en Prince habile, appréhendoit que ce Duc ne forçât les *Suiſſes* à s'unir avec lui, ce qui eût été d'autant plus dangereux pour la *France*, que CHARLES avoit à ſa dévotion toute la Maiſon de *Savoye*. Il y avoit une alliance offenſive & défenſive entre lui & le Duc de *Milan*. RENE', Roi de *Sicile*, offroit de lui livrer la *Provence*; & ſi ce projet avoit eu lieu, les Terres de ſa domination n'auroient eu pour bornes que la *Méditerrannée* & *l'Océan Germanique*. Maître de la *Savoye*, de la *Provence* & de la *Lorraine*, il auroit pu couper aux *François* toute communication avec les autres Nations, excepté par mer.

Retournant à la bataille, le Roy fut bientoſt adverti de ce qui eſtoit advenu: car il avoit maintes eſpies & meſſagers par Pays, la pluſpart dépeſchés par ſa main; & en eut très-grande joye, & ne lui déplaiſoit que du petit nombre de gens qui avoient eſté perdus; & ſe tenoit ledit Seigneur pour ces matières icy à Lyon, *pour pouvoir plus ſouvent eſtre averty, & pour donner remédes aux choſes que cet homme embraſſoit; car le Roy qui eſtoit ſage, craignoit que par force ne joignoit ces* Suiſſes *à luy. De la Maiſon de* Savoye, *ledit Duc en diſpoſoit comme du ſien. Le Duc de* Milan *eſtoit ſon allié. Le Roy* RENE' *de* Cécile *lui vouloit mettre ſon pays de* Provence *entre les mains; & ſi les choſes fuſſent advenues, il tenoit de pays depuis la mer de* Ponent *juſques à celle de* Levant *en ſon obéiſſance: & n'euſſent ceux de notre Royaume en ſaillie, ſinon par mer, ſi ledit Duc n'euſt voulu, tenant* Savoye, Provence & Lorraine *&c.*

Le même Morceau de la Traduction de Mr. DACIER.

PEndant que toutes ces choſes ſe paſſoient contre *Alcibiade*, il étoit à *Argos*; car en partant de *Thurium*, il avoit pris la route du *Péloponnéſe*. Craignant donc ſes ennemis, & renonçant à l'eſpérance d'être rappellé dans ſa patrie, il envoya demander aux *Spartiates* la permiſſion de demeurer chez eux en toute ſureté, ſous leur protection & ſauve-garde, leur donnant la foi & ſa parole, qu'étant leur ami il leur rendroit plus de ſervices, & leur feroit plus de profit, qu'il ne leur avoit cauſé de dommage pendant qu'il avoit été leur ennemi.

Les *Spartiates* furent ravis de lui accorder ſa demande, & témoignérent qu'ils le recevoient à bras ouverts. Il alla donc à *Sparte* avec une extrême joie, & dès l'entrée, voyant que les *Spartiates* différoient & négligeoient de ſecourir *Syracuſe*, il les encouragea & les excita à envoyer en *Sicile Gylippe* pour Général, & à briſer-là les forces des *Athéniens*.

Il leur conſeilla auſſi de déclarer de leur côté la guerre aux *Athéniens*; & une troiſiéme choſe qu'il fit encore, & qui fut la plus conſidérable, il les porta à fortifier *Décélée* dans l'*Attique*, & rien ne contribua davantage à perdre & à ruiner la Ville d'*Athénes*,

MORCEAU DE PLUTARQUE par AMIOT
Vie d'ALCIBIADE §. XIII.

*AYant donc ces ſentences ſi griéves eſté prononcées à l'encontre d'*Alcibiades, *au partir de la ville de* Thurie, *il s'en alla au* Péloponnéſe, *où il fit quelque tems ſa réſidence en la ville d'*Argos: *mais à la fin redoutant ſes ennemis, & n'eſpérant pas qu'il y euſt plus de moyen de pouvoir retourner à ſeureté en ſon païs, il envoya à* Sparte *demander aux* Lacédémoniens *ſaufconduit & liberté de pouvoir aller & demourer en leur païs, promettant qu'il leur feroit plus de ſervice & de profit eſtant leur ami, qu'il ne leur avoit fait de dommage eſtant leur ennemi. Les* Lacédémoniens *le lui octroyérent, & le receurent bien volontiers en leur ville: là où ſi-toſt qu'il fut arrivé, il fit d'entrée trois choſes. La premiére fut, qu'à ſon inſtigation les* Lacédémoniens, *qui paravant délayoyent, & attendoyent, ſe réſolurent de ſecourir promtement les* Syracuſains, *& y envoyérent pour Capitaine* Gylippus, *afin de rompre les forces que les* Athéniens *y avoient envoyées. La ſeconde fut, qu'il leur fit, en la* Gréce *meſme, commencer la guerre aux* Athéniens. *La troiſiéme, & celle qui fut de plus grande importance, fut qu'il leur conſeilla de fortifier dedans le territoire meſme d'*Attique, *la ville de* Décélée: *ce qui conſuma & mit au bas la puiſſance d'*Athénes, *autant & plus que nulle autre*

d'*Athénes*, qui eut bien de la peine à s'en relever.

Ayant donc acquis beaucoup de réputation dans le public, & n'étant pas moins admiré dans le particulier, il charma & enchanta les *Spartiates*, en ſe conformant en tout à leur maniére de vivre; deſorte que ceux qui voyoient qu'il ſe raſoit juſqu'à la peau, qu'il ſe baignoit dans l'eau froide, qu'il mangeoit du gâteau qu'on appelle *mazes*, & qu'il s'accommodoit à merveilles de leur brouët noir, ne pouvoient s'imaginer que ce même homme eût jamais eu chez lui de cuiſinier, qu'il eût connu de parfumeur, ni qu'il eût porté des étoffes de *Milet*. Auſſi dit-on qu'une de ſes grandes qualités étoit de prendre & d'imiter toutes les paſſions, toutes les inclinations, & toutes les maniéres de ceux avec qui il vivoit, ſe transformant avec plus de facilité, & paſſant plus promptement d'une habitude à l'habitude contraire, que le Caméléon ne change de couleur; car on dit que le Caméléon ne peut imiter le blanc, au-lieu qu'il n'y avoit ni mœurs, ni façons de faire qu'*Alcibiade* ne prît, & ne contrefît, autant les bonnes que les mauvaiſes. A *Sparte*, il étoit laborieux, frugal, auſtére; en *Ionie*, il n'aimoit que la joie, la pareſſe, la volupté; en *Thrace* il étoit toujours à cheval, ou paſſoit les journées à boire; & lorſqu'il étoit avec le Satrape *Tiſaphérne*, il ſurpaſſoit

tré choſe. Et s'il eſtoit bien venu & bien eſtimé à Sparte *pour les ſervices qu'il leur faiſoit en public, il ne gaignoit pas moins la bonne grace & bienveillance des particuliers, en privé par ſa maniére de vivre à la* Laconienne: *tellement que ceux qui lui voyoyent le poil raſé juſques au cuir, ſe baigner en eau froide, manger du pain bis, & humer du brouët noir, euſſent douté, ou pour mieux dire, n'euſſent jamais peu croire qu'un tel perſonnage euſt jamais tenu de cuiſinier en ſa maiſon, ny que jamais il euſt regardé ſeulement un perfumier, ou touché un veſtement de drap tiſſu en la ville de* Milet. *Car entre les autres artifices & habilités dont il eſtoit plein, celle-là, comme l'on dit, en eſtoit une par laquelle il prenoit plus les hommes, c'eſt qu'il ſe conformoit totalement à leurs mœurs & à leurs façons de faire, & prenoit entiérement leur maniére de vivre, ſe transformant en toute ſorte de figures plus légérement que ne fait le Chaméléon: pource qu'on dit que le Chaméléon ne peut prendre la couleur blanche: là où il n'y avoit mœurs, conſtumes, ne façons de faire de quelque* Nation *que ce fuſt, qu'*Alcibiade *ne ſceuſt imiter, quand il vouloit, autant les mauvaiſes que les bonnes. Car à* Sparte *il étoit laborieux, en continuel exercice, vivant de peu, auſtére & ſévére: en* Ionie *au contraire, délicat, ſuperflu, joyeux & voluptueux: en* Thrace *il beuvoit touſjours, ou eſtoit à cheval. S'il approchoit de* Tiſſapher-nes, *Lieutenant du grand Roi de* Perſe, *il ſur-*

ſoit en luxe & en dépenſe toute la magnificence des *Perſes*.

Ce n'eſt pas qu'il paſſât ainſi facilement d'une paſſion à une autre toute contraire, ni qu'il ſe fit en lui un véritable changement de mœurs ; mais c'eſt que voyant que s'il s'abandonnoit à ſon naturel, il pourroit bleſſer & offenſer ceux avec qui il avoit à vivre, il s'étoit toujours accoutumé à prendre le maſque & la figure qui convenoient, & qui reſſembloient le plus à ceux qu'il hantoit. Dans *Lacédémone*, à voir ſon extérieur, comme on dit en commun proverbe, *Ce n'eſt pas le fils d'*Achille, *c'eſt* Achille *lui-même* ; on auroit dit de-même, ce n'eſt pas un étranger qui vit à *Sparte*, c'eſt un *Spartiate*, que *Lycurgue* lui-même a formé ; mais à voir ſes véritables inclinations & les actions qui partoient de ſon naturel, on n'auroit pas manqué de dire au contraire, en lui appliquant un proverbe qui n'eſt pas moins connu, *c'eſt la femme de toujours*. Car il corrompit ſi bien *Timéa*, femme du Roi *Agis*, qui étoit alors à la guerre, qu'elle en devint groſſe, & qu'elle avoit l'effronterie de ne pas nier que ce fût de lui. Après qu'elle eut accouché, on l'appelloit en public *Léotychides*, mais dans le particulier on l'appelloit *Alcibiade*, du nom que ſa Mére même lui donnoit en parlant à ſes femmes & à ſes amies, ſi violente étoit la paſſion qui la poſſédoit;

&

ſurmontoit en pompe & ſomptuoſité la magnificence Perſienne: *non que réalement ſa nature ſe changeaſt d'une façon de faire en une autre contraire, ny que ſes mœurs receuſſent à-la-vérité toutes ſortes de mutations; mais pource que s'il euſt ſuivi ſa nature, il euſt peu à l'aventure en divers lieux offenſer ceux qu'il hantoit, il ſe deſguiſoit ainſi du maſque & du manteau plus convenable aux mœurs de ceux avec leſquels il fréquentoit, & prenoit la mine & contenance plus approchante de leur naturel: de maniére que quand il eſtoit à* Sparte, *qui euſt regardé à ce qui apparoiſſoit au dehors, il euſt dit ce qu'on dit en commun proverbe,*

Ce n'eſt le fils d'*Achille*, mais lui-même.

Auſſi c'eſt celui-meſme que Lycurgus *a nourri: mais qui au-dedans euſt veu à nud ſes vrayes affections & actions procédantes de ſon naturel, il euſt dit au contraire ce qu'on dit en un autre commun langage,*

Cette femme eſt celle qui ſouloit eſtre:

Car il entretint ſi bien Timæa, *la femme du Roi de* Sparte, Agis, *pendant qu'il eſtoit à la guerre, qu'il l'engroſſa, ce qu'elle-meſme ne nioit pas; ains eſtant accouchée d'un fils, qui fut nommé* Léotychides,

& lui-même en se moquant, il disoit hautement, *qu'il n'avoit pas gagné les bonnes graces de la Reine pour faire affront au Roi, ni pour satisfaire ses plaisirs par la volupté, mais afin que les* Lacédémoniens *eussent un Roi de sa race.*

Toutes ces choses étoient fidélement rapportées à AGIS; & ce qui le disposa le plus à les croire, ce fut le tems, qui étoit parfaitement d'accord avec tous ces bruits. Car il supputa qu'il y avoit plus de dix mois qu'un tremblement de terre, arrivé la nuit, l'avoit tellement épouvanté, qu'il s'étoit levé d'auprès de la Reine, & qu'il ne l'avoit pas approchée depuis ce tems-là; & *Léotychides* étant né après ce terme il refusa de le reconnoître, & dit qu'il n'étoit pas son fils, ce qui fut cause que dans la suite *Léotychides* fut exclu du Trône.

des, *elle l'appelloit bien de ce nom-là tout haut en public, mais quand elle eſtoit en ſon privé avec ſes plus familiéres amies, ou parmi ſes domeſtiques, elle l'appelloit tout bas* Alcibiades, *tant elle eſtoit eſprise de ſon amour; & lui en ſe moquant, diſoit qu'il ne l'avoit pas fait par mal, ne par deſordonné appétit de prendre ſon plaiſir, mais ſeulement afin que ſa race régnaſt ſur les* Lacédémoniens. *Ces choſes eſtoient rapportées au Roi* Agis *par pluſieurs, tant qu'il le creut à la fin, meſmement quand il vint à prendre garde au conte du tems qu'il y avoit qu'il n'avoit couché avec ſa femme: car ayant une nuict ſenti un tremblement de terre, craignant que la maiſon ne tombaſt, il s'en fuſt hors de ſa chambre, & fuſt dix mois depuis ſans coucher avec elle, à raiſon de quoy eſtant ce fils* Léotychides *né au bout de dix mois, il dit qu'il n'eſtoit point à lui: ce qui fut cauſe que depuis* Léotychides *décheut & fuſt privé de la Royauté.*

Pour tirer quelque fruit de ces exemples, vous obſerverez la différence des termes, des expreſſions, des tours. En faiſant cet examen, vous vous appercevrez aiſément qu'on s'exprime aujourd'hui avec plus de netteté, de clarté, de préciſion; & que ſi le changement qui s'eſt fait dans la Langue l'a diminuée de quelques termes, il l'a rendue

plus élégante, moins ſuſceptible d'obſcurité, d'équivoque, d'ambiguïté, & plus coulante; car l'ancien Langage eſt embaraſſé de conjonctions & d'adverbes inutiles, imitant trop le *Latin*, ou ſe reſſentant peut-être trop de la Langue des anciens *Francs*.

Paſſons maintenant à la verſion des Poëtes. Je commencerai par le ſtile familier, & je ne crois pas pouvoir mieux faire que de rapporter les termes mêmes de Mr. *Deſpreaux*. On ſait que ce célébre Poëte ne faiſoit rien en vers, qu'il n'eût mis auparavant ſes penſées dans la proſe la plus élégante qu'il fût poſſible. On a trouvé depuis peu dans un portefeuille donné par un Savant illuſtre à la Bibliothéque du Roi *la Satire IX. de Mr.* Boileau-Deſpreaux *en proſe, ſur laquelle il a mis depuis en vers celle qui ſe lit dans le I. Volume de ſes Oeuvres.* Tel eſt le titre de ce morceau, unique dans ſon eſpéce. Après le titre on lit ce qui ſuit.

L'accueil que le Public a fait aux différentes éditions des Oeuvres de Boileau-Deſpreaux, *ne peut être que favorable à cette IX. Satire en proſe, qui y eſt imprimée en vers. Les petits traits qui ſont au-deſſous de certains mots, ſervent à marquer leur répétition dans la poëſie. On a penſé que cette exactitude, qui n'eſt point obſervée dans le manuſcrit, eſt ici utile & néceſ-*

nécessaire, & qu'elle épargne aux Lecteurs la peine d'un pareil examen. Au-reste on ne se rend point garant si le Satirique n'a point laissé de copie plus correcte de cette partie de son recueil. Elle est d'autant plus estimable, que l'Auteur, au-lieu de nommer simplement les noms des Ecrivains, rejette l'ironie sur le titre des Livres, ce qui compose un sel beaucoup plus piquant. Le reste de la traduction n'est pas moins curieux pour la différence de quelques noms qui ne paroissent point dans l'édition en vers; & l'on a fait ensorte que les petites notes que l'on y a jointes, éclaircissent nettement les endroits obscurs de cette IX. Satire.

SATIRE IX.

En Vers.

C'Eſt à vous, mon Eſprit, à qui je veux parler.
Vous avez des défauts que je ne puis celer.
Aſſez & trop longtems ma lâche complaiſance
De vos jeux criminels a ſouffert l'inſolence.
Mais puiſque vous pouſſez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croiroit à vous voir dans vos libres caprices,
Diſcourir en *Caton* des vertus & des *vices*,
Décider du mérite & du prix des Auteurs,
Et faire impunément la leçon aux Docteurs,
Qu'étant ſeul à couvert des traits de la Satire,
Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.
Mais moi qui dans le fond ſais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,
Je ris quand je vous vois ſi foible & ſi ſtérile
Prendre ſur vous le ſoin de réformer la Ville,
Dans vos diſcours, chagrin, plus aigre, & plus mordant,
Qu'une Femme en furie, ou *Gautier* en plaidant.

Mais

SATIRE IX.

En proſe.

J'Ai deſſein de m'entretenir avec vous, mon Eſprit. Je ne ſaurois vous paſſer vos libertés, ni vous accorder davantage de baſſe flaterie ſur les traits ſatiriques dont vous piquez les grands Auteurs de votre ſiécle. J'ai donc réſolu de ne vous rien cacher de ce que je penſe.

Ne ſoupçonneroit-on pas en liſant vos bons-mots, en vous entendant débiter vos belles maximes, au ton que vous prêtez à vos déciſions ſur les Poëtes, & à la hardieſſe avec laquelle vous réfutez des Théologiens, que vous êtes l'unique reſpecté de la médiſance, & qu'il n'eſt permis qu'à vous de décider du bon ou du mauvais ſort d'un Ouvrage?

Cependant un Génie particulier me parle inceſſamment de vous contre ce procédé. Ma perſonne ne perd point de vue le haut & le bas de vos penſées; elle ne peut s'empêcher de ſourire en voyant votre foibleſſe & votre ſtérilité ſe mêler de critiquer la Ville de Paris *dans vos coups de dent, plus bourru & plus Cynique que le Seine en fureur, & l'Avocat* Gautier *qui plaide.*

Mais répondez un peu. Quelle verve indiſcrette
Sans l'aveu des neuf Sœurs vous a rendu Poëte?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violens tranſports,
Qui d'un eſprit divin font mouvoir les reſſorts?
Qui vous a pu ſouffler une ſi folle audace?
Phébus a-t-il pour vous applani le *Parnaſſe*?
Et ne ſavez-vous pas, que ſur ce Mont ſacré,
Qui ne vole au ſommet tombe au plus bas degré,
Et qu'à-moins d'être au rang d'*Horace* ou de *Voiture*,
On rampe dans la fange avec l'Abbé *de Pure*?
Que ſi tous mes efforts ne peuvent reprimer
Cet aſcendant malin qui vous force à rimer;
Sans perdre en vains diſcours tout le *fruit* de vos veilles,
Oſez chanter du Roi les auguſtes merveilles;
Là mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers;
Et par l'eſpoir du gain votre Muſe animée,
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
Mais envain, direz-vous, je penſe vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop peſant à porter.
Tout Chantre ne peut pas ſur le ton d'un *Orphée*,
Entonner en grands vers *la diſcorde étouffée*,
Peindre *Bellone en feu tonnant de toutes parts*,
Et le Belge effrayé fuyant ſur ſes remparts.
Sur un ton ſi hardi, ſans être téméraire,

*Néanmoins parlons ensemble. D'où vous est venue votre inspiration médisante ? Boit-on de l'eau d'*Hippocrène, *si l'on n'a les* Muses *favorables ? Etiez-vous agité, répondez-moi, de cette imagination fougueuse dont le Dieu des beaux vers transporte les Poëtes qu'il aime ? La double Montagne a-t-elle été rendue facile pour vous seul ? Ne devriez-vous pas être instruit que qui ne franchit pas d'abord la hauteur du* Parnasse *demeure au pié fort longtems ; & que si un Auteur n'a pas l'autorité d'*Horace *& le badinage de* Voiture, *il croupit avec sa traduction* (a) *de l'*Institution de l'Orateur?

Mais si mes avis ne sauroient retenir le panchant malicieux qui conduit votre plume, sans passer, en réflexions inutiles, le tems que vous consacrez aux Filles de Mémoire, entreprenez l'Histoire du Roi. Dans un volume employant avec grandeur toutes les connoissances que vous vous êtes faites des routes du sacré Mont, chaque année annobliroit ce recueil, & votre réputation immortelle chargeroit Barbin *de toute sa fumée.*

Peut-être me direz-vous que c'est inutilement que j'ose vous chatouiller d'un travail brillant, qui vous semble trop hardi ; que tout Poëte n'a pas la voix du Chantre Thébain ; *qu'un autre est extraordinaire de faire entonner la trompette à la touchante Elégie, & qu'il n'est*

(a) Ouvrage de l'Abbé *de Pure.*

Racan pourroit chanter au défaut d'un *Homére*;
Mais pour *Cotin* & moi qui rimons au hazard,
Que l'amour de blâmer fit Poëtes par art,
Quoiqu'un tas de Grimauds vante notre éloquence,
Le plus fûr eſt pour nous de garder le ſilence.
Un Poëme inſipide, & ſottement flateur,
Deshonore à la fois le Héros & l'Auteur.
Enfin de tels projets paſſent votre foibleſſe.

Ainſi parle un Eſprit languiſſant de molleſſe,
Qui ſous l'humble dehors d'un reſpect affecté
Cache le noir venin de ſa malignité.
Mais duſſiez-vous en l'air voir vos ailes fondues,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nues,
Que d'aller ſans raiſon d'un ſtile peu *Chrétien*,
Faire inſulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et

n'eſt pas en la puiſſance de tout Bel-eſprit de chauſſer le cothurne pour faire parler de cette ſorte la Reine au Roi:

(*a*) *Lille* venoit de voir foudroyer ſes remparts,
Et l'*Ibére* vaincu fuyoit de toutes parts.

*Avec un vol ſi téméraire, éloigné de celui d'*Icare, *le ſavant Elève de* Malherbe (*b*) *toucheroit le luth de l'héroïque Auteur de l'*Iliade. *Mais pour le pitoyable* (*c*) *Traducteur des* Lamentations de Jérémie, *& le cauſtique* Boileau *d*, *à qui la paſſion de la Poëſie dicte des impromtus, & que l'envie de critiquer & l'étude ont rendus verſificateurs, quoique tous les Pédans prennent le parti de notre* Minerve, *il nous eſt plus favorable de nous croire dans l'oubli. Des vers froids & un panégyrique bas ôtent en même tems l'honneur au Poëte & au Prince. Je vous le dis, de pareilles entrepriſes ſurpaſſent une médiocre érudition.*

Voilà comme s'exprime un Eſprit qui languit dans la volupté, & qui ſous l'extérieur d'une fauſſe humilité couve une ironie d'autant plus à craindre, qu'elle eſt plâtrée d'un reſpect peu

(*a*) *Lille venoit de voir &c.* Ces deux vers ſont d'une Elégie de Mr. *Fléchier*, dans laquelle la Reine parle au Roi ſur ſes travaux guerriers.

(*b*) *Le ſavant Elève de Malherbe*] Racan.

(*c*) *Le pitoyable Traducteur des Lamentations de Jérémie*] L'Abbé Cotin.

(*d*) *Le cauſtique Boileau*] L'Auteur ſe déſigne lui-même.

Et du bruit dangereux d'un Livre téméraire
A vos propres dépens enrichir le Libraire.

Vous vous flatez peut-être en votre vanité
D'aller comme un *Horace* à l'immortalité ;
Et déjà vous croyez dans vos rimes obscures
Aux *Saumaises* futurs préparer des tortures.
Mais combien d'Ecrivains, d'abord si bien reçus,
Sont de ce fol espoir honteusement déçus ?
Combien pour quelques mots ont vu *fleurir* leur Livre,
Dont les vers en paquet se vendent à la livre ?
Vous pourrez voir un tems vos Ecrits estimés
Courir de main en main dans la Ville semés,
Puis de-là tout poudreux, ignorés sur la Terre,
Suivre chez l'Epicier *Neuf-Germain* & *La Serre* ;
Ou de trente feuillets réduits peut-être à neuf,
Parer demi-rongés les rebords du Pont-neuf.

Le

peu ſincére. Cependant, ayant envie de riſquer votre renommée, ne vous eût-il pas été plus glorieux de lui donner l'eſſor vers le Ciel, que de contenter votre amour pour la ſatire par une Poëſie contraire au Chriſtianiſme; *par-là noircir quiconque ne ſonge pas à vous, & de la gloire dont flate une ſatire hardie, faire la fortune d'un Imprimeur, en courant riſque de la vôtre?*

*Votre orgueil ſe met-il en tête de parvenir à l'immortalité d'*Horace, *& vous penſez-vous arrivé au degré de ces vers inexplicables qui pourroient déſeſpérer les* Scaligers *à venir, par un Poëme auſſi obſcur que celui de* Lycophron? *Quel grand nombre d'Auteurs ont été d'abord favorablement aprouvés, que l'on a vus enſuite rebutés du Public? Combien en voit-on encore pendant un tems ſe contenter du débit de leur volume, qu'ils ſavent après dans une balance mépriſable? Un Poëte eſtimé de ſon ſiécle ſait que ſes Ouvrages ſont dans la mémoire de tout le monde, mais après, vieillis dans la poudre, & preſqu' inconnus, ils vont avec* (*a*) le ſac de Carthage, & (*b*) les ridicules rimes *d'un Poëte mépriſé ſervir avec d'autres d'enveloppes chez l'Epicier, ou par lui châtrés de toutes les pages favorables au galimathias, courir les Quais par lambeaux.*

Où

(*a*) *Le Sac de Carthage*] Tragédie de *Puget de la Serre.*

(*b*) *Les ridicules rimes*] L'Auteur indique *Neuf-Germain.*

Le bel honneur pour vous, en voyant vos Ouvrages
Occuper le loiſir des Laquais & des Pages,
Et ſouvent dans un coin renvoyés à l'écart,
Servir de ſecond tome aux airs du *Savoyard*!
Mais je veux que le Sort par un heureux caprice,
Faſſe de vos Ecrits proſpérer la malice,
Et qu'enfin votre Livre, aille au gré de vos vœux
Faire ſifler *Cotin* chez nos derniers neveux.
Que vous ſert-il qu'un jour l'avenir vous eſtime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produiſent rien pour fruits de vos *bons-mots*,
Quel l'effroi du Public & la haine des Sots?
Quel Démon vous irrite & vous porte à médire?
Un Livre vous déplaît. Qui vous force à le lire?
Laiſſez mourir un fat dans ſon obſcurité.
Un Auteur ne peut-il pourrir en ſureté?
Le *Jonas* inconnu ſéche dans la pouſſiére.
Le *David* imprimé n'a point vu la lumiére.
Le *Moyſe* commence à moiſir par les bords.
Quel mal cela fait-il? Ceux qui ſont morts, ſont morts.
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre?

Et

Où eſt la gloire pour vos Ecrits de ſervir d'amuſement aux Pages & aux Laquais, & quelquefois même égarés, de les voir à côté des Chanſons du Savoyard? *Cependant malgré ce deſtin ſi rebutant, je ſuppoſe qu'ils ſe ſoutiennent par la nouveauté de votre ſatire, & que leur recueil ſatisfaiſant vos déſirs, ſerve à faire ſiffler* Cotin *juſqu'au dernier ſiécle; une récompenſe de ſi longue durée vaut-elle la peine de médire; & une raillerie ingénieuſe eſt-elle bien ſoutenue, ſi elle n'a pour aprobateurs que l'épouvante du peuple, & la vindication des Ignorans?*

Quel eſt donc le Génie qui émeut votre bile, & vous met l'aiguillon à la bouche? Tel Ouvrage vous ennuye. Vous a-t-on contraint d'en faire la lecture? Un mauvais Livre ne peut-il pas demeurer ſans nom, ni un Poëte repoſer tranquillement dans ſa pourriture? La poudre mange, (*a*) *le* Jonas *qui n'a pas vu le jour. Il faudroit être* Goliath *pour lire* (*b*) le David, *& l'on moiſiroit ſur le* (*c*) Moyſe.

main, qui faiſoit ſervir en rimes les ſillabes des noms de ceux pour leſquels il compoſoit des vers.

(*a*) *Le Jonas*] Poëme de *Coras*. (*b*) *Le David*] Poëme de *Lesfargues*. (*c*) *Le Moyſe*] Poëme de *St. Amand*.

Et qu'ont fait tant d'Auteurs pour remuer
leur cendre ?

Que vous ont fait *Perrin*, *Bardin*, *Pradon*,
Hainault,
Colletet, *Pelletier*, *Titreville*, *Quinault*,
Dont les noms en cent lieux, placés comme
en leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?

se. *Où est la conséquence de cela?* (a) *Ceux qui n'ont pas vécu, ne meurent pas. Leur obscurité n'est-elle pas assez grande pour obliger votre Muse à garder le silence? Quel est le crime de ce grand nombre de glaçans Ecrits pour en rechauffer les Titres dans vos vers? Quel mal ont commis tant d'Auteurs que vous nommez?*

L'un (b) *fait parler la tendre* Ariane *comme une furie qui poursuit* Théfée *le flambeau à la main: Un autre* (c) *discourt en Gymnosophiste de* la Science des Mœurs: *Un autre* (d) *rend la Scéne* Françoise *le* Théatre de Brioché: *L'autre* (e) *avorte d'un Madrigal sous le titre de Sonnet, Enfant mort-né, qui noircit l'honneur de son Pére: Un autre déclame en prose & en vers contre la Fortune, qui le fait voir dans* Paris (f) *aussi crotté que l'Auteur de* Gyminde (g): *Un autre* (h) *est aussi pauvre en* paraphrase *qu'en manteau: Le dernier* (i) *se tue de plaire par*

tus

(a) *Ceux qui n'ont pas vécu, ne meurent pas*] Cette expression est plus délicate que celle qui la remplace dans les vers, *Ceux qui sont morts, sont morts.*

(b) *Perrin* dans son Poëme Lyrique, intitulé, *le Mariage de Bachus & d'Ariane.*

(c) Ce trait regarde le *Lycée*, Ouvrage de *Bardin* de l'Académie Françoise.

(d) *Pradon.*

(e) *D'Hesnaut.* Il s'agit ici de son fameux *Sonnet de l'Averton*, que notre Auteur traite de Madrigal, parce que les règles du Sonnet n'y sont pas observées.

(f) *Pierre du Pellettier.*

(g) Tragédie de *Colletet.* (h) *Titreville.* (i) *Quinault*, qui pour lors avoit promis à sa femme de ne faire plus d'Opéra.

Ce qu'ils font vous ennuye. O le plaiſant
détour!
Ils ont bien ennuyé le Roi, toute la Cour,
Sans que le moindre Edit ait, pour punir leur
crime,
Retranché les Auteurs, ou ſupprimé la rime.
Ecrive qui voudra. Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du pa-
pier:
Un Roman, ſans bleſſer les Loix ni la Cou-
tume,
Peut conduire un Héros au dixiéme volume.
De-là vient que *Paris* voit chez lui de *tout tems*
Les Auteurs à grands flots déborder tous les ans;
Et n'a point de portail où juſques aux corni-
ches
Tous les piliers ne ſoient enveloppés d'affiches.
Vous ſeul plus dégoûté ſans pouvoir & ſans
nom,
Viendrez régler les Droits & l'Etat d'*Apollon*.
Mais vous qui raffinez ſur les Ecrits des au-
tres,
De quel œil penſez-vous qu'on regarde les vô-
tres?
Il n'eſt rien en ce tems à couvert de vos coups;
Mais ſavez-vous auſſi comme on parle de
vous?

Gar-

un tendre qui déplait à ſa femme. Tous ces Auteurs démaſqués en vos vers, y ſervent de rimes malignes.

Leurs productions vous font bâiller. Voilà une plaiſante excuſe. Sa Majeſté & toute ſa ſuite en ont bien été ennuyées. A-t-on vu pour cela que la moindre déclaration ait condamné la licence de leurs froids panégyriques? Gâte du papier qui en aura envie. Une pareille occupation peut tarir le cornet, & uſer les plumes de quiconque l'embraſſe. (a) *Une* intrigue amoureuſe, *ſans choquer* Bartole *ni* Cujas, *peut être la matière de pluſieurs tomes fort impatientans. C'eſt pour cela que depuis quelques années, ceux qui ſe mêlent d'écrire débordent à* Paris, *où les portails ſont marqués de toute ſorte de titres.*

Unique de votre clique, plus difficile, ſans aucune puiſſance ni réputation, réſoudrez-vous de l'honneur & des places du ſacré Vallon? Vous cependant qui retouchez les Ouvrages de vos Confrères, comment vous imaginez-vous que l'on conſidére vos Ecrits? Aucun n'échappe à votre ſatire, mais vous dit-on les diſcours que l'on tient contre votre perſonne?

N'a-

(a) Ce trait regarde *Cyrus*, *Cléopatre*, & les autres longs Romans.

Gardez-vous, dira l'un, de cet Eſprit critique;
On ne ſait bien ſouvent quelle mouche le pique.
Mais c'eſt un jeune Fou, qui ſe croit tout permis,
Et qui pour un bon-mot va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la *Pucelle*,
Et croit régler le Monde au gré de ſa cervelle.
Jamais dans le Barreau trouva-t-il rien de bon?
Peut-on ſi bien prêcher qu'il ne dorme au ſermon?
Mais lui, qui fait ici le Régent du *Parnaſſe*,
N'eſt qu'un gueux revêtu des dépouilles d'*Horace*.
Avant lui *Juvenal* avoit dit en *Latin*,
Qu'on eſt aſſis à l'aiſe aux ſermons de Cotin.
L'un & l'autre avant lui s'étoient *plaints* de la rime,
Et c'eſt auſſi ſur eux qu'il rejette ſon crime:
Il cherche à ſe couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lu ces Auteurs; mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces médiſans l'engeance toute entiére
Iroit, la tête en bas, rimer dans la riviére.
Voilà comme on vous traite: & le Monde effrayé
Vous regarde déjà comme un homme noyé.
Envain quelque Rieur, prenant votre défenſe,
Veut faire au-moins de grace adoucir la ſentence.

Rien

N'aprochez pas, avertit l'un, de ce médisant, il eſt trop vindicatif pour deviner le ſujet de ſon courroux. Cet écervelé dans ſes licences ſacrifieroit le plus cher de ſes amis à une plaiſanterie. Le brave Mr. Chapelain (a) *n'a pu lui faire goûter ſon Poëme, & il penſe réduire tous les Savans à ſon jugement. La Chicane a-t-elle jamais mérité qu'il en parlât bien? Sauroit-on jamais entendre l'Action Oratoire qu'il ne s'y aſſoupiſſe? Cependant lui, malgré le ſouverain pouvoir qu'il s'attribue près d'*Apollon, *ſe voit habillé de différens lambeaux d'*Horace. *Le Poëte qui lui prête le collet pour déclamer contre les femmes a exprimé avant lui,*

Qu'on eſt aſſis à l'aiſe aux ſermons de
Cotin.

Les deux Poëtes Latins *ne ſe ſont-ils pas auſſi déclarés contre le caprice de la rime; & n'eſt-ce pas auſſi ſur ces ſatiriques qu'il établit ſon innocence? Il fait enſorte de s'autoriſer de* Juvenal *&* d'Horace. *Cependant tout le monde ſeroit mieux gouverné, ſi toute cette engeance, ſi cette tourbe médiſante s'alloit noyer.*

C'eſt ainſi que l'on parle de vous, & que chacun vous croit un Poëte à vous aller jetter dans

(a) Par cette épithéte de *brave*, l'Auteur ſemble vouloir faire alluſion à ce que *Chapelain* dans ſa jeuneſſe avoit été Garde de la Prévôté de l'Hôtel. *Chapelain* étoit mauvais Poëte; mais du reſte Critique, & l'un des plus ſavans hommes de ſon ſiécle.

Rien n'appaiſe un Lecteur toujours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en ſoi.
Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles?
Et faudra-t-il ſans-ceſſe eſſuyer des querelles?
N'entendrai-je qu'Auteurs ſe plaindre & murmurer?
Juſqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?
Répondez, mon Eſprit, ce n'eſt plus raillerie:
Dites.... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie?
Quoi! pour un maigre Auteur que je glôſe en paſſant,
Eſt-ce un crime après tout & ſi noir & ſi grand?
Et qui voyant un Fat s'aplaudir d'un Ouvrage
Où la droite-raiſon trébuche à chaque page,
Ne s'écrie auſſitôt: L'impertinent Auteur!
L'ennuyeux Ecrivain! le maudit Traducteur!
A quoi bon mettre au jour tous ces diſcours frivoles,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles?
Eſt-ce donc-là médire, ou parler franchement?
Non, non, la médiſance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher pour quel ſecret myſtére
Alidor à ſes frais bâtit un Monaſtére:
Alidor, dit un Fourbe, *eſt un de mes Amis.*

Je

dans la rivière. Inutilement un Goguenard embraſſant votre parti, prétend obtenir votre grace. Un Lecteur effrayé ne pardonne jamais ces copies de ſon prochain, qu'il reconnoît en ſa perſonne. Vous attirerez-vous tous les jours de nouvelles querelles? Ne verrai-je que Poëtes ſe courroucer? Vos tranſports ne s'adouciront-ils point? Compoſons enſemble, ma Minerve. *Trêve de plaiſanterie; parlez. - - - Mais, répondrez-vous, d'où vient vous emportez-vous ſi fort? Où ſont les défenſes qui ont été faites de charger les Verſificateurs arides & froids? Eh! qui regardant un célébre ennuyeux vanter ſes productions que le raiſonnement deſavoue à chaque feuille, ne doive dire au même moment*: L'Auteur extravagant! L'Ecrivain aſſommant! Le maudit Traducteur! Ces épithétes, qui ne forment qu'un ſens vague, de quoi décident-elles?

L'Ironie ou la Vérité ſe diſtribuent-elles ainſi dans le Public? Ne le penſez pas. On prend un ton plus doux lorſqu'on médit de quelqu'un. Veut-on ſavoir par quel miracle Alidor *a dépenſé partie de ſes richeſſes à élever un Couvent?* Alidor! *répond un Menteur*, je ne connois autre. Avant que d'avoir ſon Emploi on

Je l'ai connu Laquais avant qu'il fût Commis.
C'eſt un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au Monde.

Voilà jouer d'adreſſe, & médire avec art,
Et c'eſt avec reſpect enfoncer le poignard.
Un Eſprit né ſans fard, ſans baſſe complaiſance,
Fuit ce ton radouci que prend la Médiſance.
Mais de blâmer des Vers ou durs ou languiſſans;
De choquer un Auteur qui choque le bon-ſens;
De railler un Plaiſant, qui ne ſait pas nous plaire,
C'eſt ce que tout Lecteur eut toujours droit de faire.

Tous les jours à la Cour un Sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité:
A *Malherbe*, à *Racan* préférer *Théophile*,
Et le clinquant du *Taſſe* à tout l'or de *Virgile*.

Un Clerc pour quinze ſoux, ſans craindre le holà,
Peut aller au Parterre attaquer *Attila*:
Et ſi le Roi des *Huns* ne lui charme l'oreille,
Traiter de *Viſigoths* tous les vers de *Corneille*.
Il n'eſt valet d'Auteur, ni Copiſte à *Paris*,
Qui, la balance en main, ne péſe les Ecrits.
Dès que l'impreſſion fait éclôre un Poëte,
Il eſt eſclave né de quiconque l'achette;
Il ſe ſoumet lui-même au caprice d'autrui,
Et ſes Ecrits tous ſeuls doivent parler pour lui.

Un

l'a vu Laquais. Sa probité n'eſt pas moins exemplaire que ſa dévotion, & il veut rendre à Dieu l'or qu'il vole à tout *Paris*.

Un Génie non fardé qui hait la flatterie, évite ce raffinement ſi naturel à la Satire. Mais de critiquer une Poëſie languiſſante; de berner un Savant qui berne le raiſonnement; de piquer un fade Rieur qui ne nous plaît pas; c'eſt-là le pouvoir que ſe donne tout homme qui achette un Livre.

Un Marquis ridicule dit tous les jours à la Cour ſon ſentiment avec une prévention impertinente; préfére ſans aucun goût le ſtile énervé de Théophile *au ſtile nerveux de* Malherbe *& de* Racan, *& le clinquant de la* Jéruſalem *à l'or ſolide de* Virgile.

Pour quinze ſous un Clerc de Procureur, ſans redouter l'inſulte, va ſur le Parterre de la Comédie ſiffler le Roi des Huns; *& parce qu'*Attila *ne chatouille pas ſes oreilles, tous les Vers de* Corneille *lui paroiſſent des* Viſigoths.

On ne voit à Paris *ni Copiſte ni Valet d'Auteur, à qui toutes ſortes d'Ecrits ne ſoient ſujets pour l'examen. Un Poëte n'eſt pas plutôt imprimé, qu'il eſt réduit à l'eſclavage par celui qui en fait l'emplette. Il en paſſe par où l'on veut; ſes vers ſeuls entreprennent ſa défenſe.*

Un Auteur à genoux dans une humble Préface
Au Lecteur, qu'il ennuye, a beau demander grace,
Il ne gagnera rien ſur ce Juge irrité,
Qui lui fait ſon procès de pleine autorité.
Et je ſerai le ſeul qui ne pourrai rien dire?
On ſera ridicule, & je n'oſerai rire?
Et qu'ont produit mes vers de ſi pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paroître;
Et ſouvent ſans ces vers, qui les ont fait connoître,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
Et qui ſauroit ſans moi que *Cotin* a prêché?
La Satire ne ſert qu'à rendre un *Fat illuſtre*,
C'eſt une ombre au tableau, qui lui donne du luſtre.
En les blâmant enfin j'ai dit ce que j'en croi;
Et tel, qui m'en reprend, en penſe autant que moi.
Il a tort, dira l'un, *pourquoi faut-il qu'il nomme?*
Attaquer Chapelain! *Ah! c'eſt un ſi bon homme.*
Balzac *en fait l'éloge en cent endroits divers.*
Il eſt vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il ſe tue à rimer. Que n'écrit-il en proſe?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre choſe?

Dans un reſpectueux avis un Poëte agenouillé adoucit envain ſes Lecteurs par des excuſes ennuyeuſes ; ces Critiques chagrins, bien loin de l'écouter, le condannent ſans reſſource.

Je ſerois donc le ſeul qui garderois le ſilence ? Un impertinent me ſera riſible, & je ne pourrai le barbouiller ? Ma Satire a-t-elle rien enfanté de ſi outrageant pour déchaîner contre elle des Libelles ſanglans ? Bien loin de mal parler de ces Auteurs, j'ai été le premier à les introduire dans le Monde ; car ſans ces traits dont je les ai déſignés, leurs occupations ſeroient encore inconnues. Quelqu'un ſait-il d'autre que de moi, que Cotin *a monté en Chaire ? Rien n'illuſtre davantage un Fat que la Satire. Les jours différens qu'elle ajoûte à ſon portrait, éclairciſſent ſon tableau. Enfin, en chargeant ces Auteurs, j'en ai parlé comme ils me ſont connus ; & d'autres qui me blâment, n'en diſent pas moins.*

Il n'a pas raiſon, *dit l'un* ; a-t-il droit d'écrire les noms ? Rire de *Chapelain* ! Eh ! c'eſt le bon-homme du ſiécle. L'illuſtre Epiſtolier, le célébre *Balzac*, l'a rendu le Héros de ſes Lettres Galantes. A-la-vérité, s'il eût ſuivi mon avis, il n'eût jamais compoſé de Poëme ; il fait des vers trop durs, il devroit écrire en proſe. *C'eſt-là comme on parle ; en parle-je autrement ? En raillant ſes productions, ma plume a-t-*

En blâmant ſes Ecrits ai-je d'un ſtile affreux
Diſtilé ſur ſa vie un venin dangereux ?
Ma Muſe, en l'attaquant, charitable & diſcrette,
Sait de l'Homme d'honneur diſtinguer le Poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;
Qu'on priſe ſa candeur & ſa civilité ;
Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincére ;
On le veut, j'y ſouſcris, & ſuis prêt à me taire.
Mais que pour un modèle on montre ſes Ecrits,
Qu'il ſoit le mieux renté de tous les Beaux-Eſprits :
Comme Roi des Auteurs qu'on l'éléve à l'Empire,
Ma bile alors s'échaufe, & je brule d'écrire :
Et s'il ne m'eſt permis de le dire au papier,
J'irai creuſer la terre, & comme ce Barbier,
Faire dire aux roſeaux par un nouvel organe,
Midas, *le Roi* Midas, *a des oreilles d'Ane.*
Quel tort lui fais-je enfin ? ai-je par un Ecrit
Pétrifié ſa veine & glacé ſon eſprit ?
Quand un Livre au Palais ſe vend & ſe débite,
Que chacun par ſes yeux juge de ſon mérite,
Que *Bilaine* l'étale au deuxiéme pilier,
Le dégoût d'un Cenſeur peut-il le décrier ?
Envain contre le *Cid* un Miniſtre ſe ligue,
Tout-*Paris* pour *Chimène* a des yeux de *Rodrigue* ;
L'*Académie* en corps a beau le cenſurer,

Le

elle répandu ſur ſes actions une encre maligne? Mon Apollon, *en l'entreprenant, ami de ſa probité, a jugé bien différemment du faiſeur de vers, & de la droiture qu'il a dans le monde. Que l'on flatte ſa bonne-foi & ſa candeur; que l'on mette à prix ſa douceur, ſa complaiſance, ſa ſincérité, & ſa promtitude à obliger ſes amis; le veut-on, je m'y ſoumets, & je me réſous à garder le ſilence. Mais que ſes Ecrits ſervent de modéle, & qu'il paſſe pour le plus riche Poëte du* Parnaſſe; *que pareil à* Corneille *on lui céde le prix de la Poëſie; pour lors mon inſpiration éclate, & je meurs d'impatience de la ſatisfaire; & ſi la prudence ne me permet pas d'écrire, ſemblable au Barbier, je creuſerai la terre, & rendant les roſeaux mes oracles, je leur ferai répéter,* le Roi *Midas* a des oreilles d'Ane.

Enfin, quel chagrin cela lui produit-il? Mes vers ont-ils cauſé la dureté de ſa Muſe, & pétrifié ſon génie? Lorſqu'un Livre s'étale au Palais, que le premier venu a droit de le cenſurer, que le Libraire en orne ſon deuxiéme pilier, le peu de goût du Critique le fera-t-il tomber? Un Miniſtre célébre cabale inutilement contre le Cid, *le Peuple entier a pour* Chiméne *les yeux de ſon Amant. Les ſentimens de* l'Académie *affoibliſſent vainement l'irrégularité de l'intrigue, & la poëſie de*

cette

Le *Public* révolté s'obſtine à l'admirer.
Mais lorſque *Chapelain* met une Oeuvre en lumiére
Chaque Lecteur d'abord lui paroît un *Linière.*
Envain il a reçu l'encens de mille Auteurs,
Son Livre en paroiſſant dément tous ſes Lecteurs.
Ainſi, ſans m'accuſer, quand tout *Paris* le joue,
Qu'il s'en prenne à ſes vers que *Phébus* deſavoue;
Qu'il s'en prenne à ſa Muſe *Allemande* en *François*;
Mais laiſſons *Chapelain* pour la derniére fois.
La Satire, dit-on, eſt un métier funeſte,
Qui plaît à quelques gens, & choque tout le reſte.
La ſuite en eſt à craindre. En ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir *Regnier.*
Quittez ces vains plaiſirs dont l'appas vous abuſe:
A de plus doux emplois occupez votre Muſe:
Et laiſſez à *Feuillet* réformer l'Univers.

Eh! Sur quoi faut-il donc que s'exercent mes vers?
Irai-je dans une Ode, en phraſes de *Malherbe*,
Troubler dans ſes roſeaux le Danube *ſuperbe*,
Délivrer de Sion *le Peuple gémiſſant*,
Faire trembler Memphis, *ou pâlir le* Croiſſant;
Et paſſant du Jourdain *les ondes allarmées*
Cueillir mal-à-propos *les Palmes* Idumées?

Vien-

cette Pièce, tout Paris *demeure constant à son admiration. Cependant aussitôt que le Père de* la Pucelle *met quelque nouvel Ecrit au jour, ses Lecteurs lui sont aussi à charge que* Liniére. *Envain a-t-il été flatté par mille éloges, son volume ne paroît pas plutôt qu'il efface l'encens qu'il a reçu. De cette maniére, au-lieu de me condamner, lorsque la Ville entiére le siffle, qu'il en accuse cette influence rebutante de ses vers* Allemands *en* François. *Mais oublions son Poëme, & n'en disons plus rien.*

On a dit, il y a longtems, que la Médisance traîne des suites fort périlleuses après elle, qu'elle divertit force personnes, & qu'elle ne plaît pas à beaucoup d'autres. Son venin est dangereux. Dans ses témérités, la crainte a fort souvent excité du trouble à Regnier. *Abandonnez ces divertissemens inutiles dont l'éclat surprend. A des occupations plus amies employez votre Lyre, & cédez à* Feuillet *ces prédications outrées qui ne touchent qui que ce soit.*

Mais sur quel sujet s'exercera donc dorénavant ma Muse? Courrai-je, transporté de l'enthousiasme de Pindare, *répéter avec* Malherbe *après* Théophile? *irai-je rassemblant plusieurs de leurs centons ensemble,*

Chanter d'un grave ton dans une Ode superbe,
Faire trembler Memphis? &c.

Chauf-

Viendrai-je en une Eglogue entouré de trou-
peaux,
Au milieu de *Paris* enfler mes chalumeux,
Et dans mon cabinet assis au pied des Hêtres,
Faire dire aux Echos des sottises champêtres?
Faudra-t-il de sang froid, & sans être amoureux,
Pour quelque *Iris* en l'air faire le langoureux,
Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toujours bien mangeant mourir par mé-
taphore?
Je laisse aux doucereux ce langage affeté,
Où s'endort un esprit de molesse hébété.

La Satire en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant & l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du
bon-sens,
Détromper les Esprits des erreurs de *leur tems*.
Elle seule bravant l'orgueil & l'injustice,
Va jusques sous le dais faire pâlir le vice,
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon-
mot,
Va venger la raison des attentats d'un Sot.
C'est ainsi que *Lucile*, appuyé de *Lélie*,
Fit justice en son tems des *Cotins* d'*Italie*,
Et qu'*Horace* jettant le sel à pleines mains,
Se jouoit aux dépens des *Pelletiers Romains*.
C'est elle, qui m'ouvrant le chemin qu'il faut
suivre,
M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot Livre,
Et sur ce Mont fameux, où j'osai la chercher,

For-

Chausserai-je le Cothurne pour marcher au milieu d'une troupe rustique? Enflerai-je la simplicité de l'Eglogue, pour animer ses chalumeaux; & sur mon papier rêvant au pied des arbres, mettrai-je dans la bouche d'Echo une langue qu'elle n'a pas. Le cœur glacé, le jugement sain, faudra-t-il sur un nom inventé, imaginer une passion ridicule; ne lui pas épargner les épithétes les plus flatteuses; & rempli des meilleurs morceaux expirer par métaphore? Je céde aux fades Amans l'affectation de cette langue, l'entretien d'une volupté ignorante.

L'Ironie abondante en portraits donne seule du sel à la science & à la plaisanterie, & par une versification que le bon-sens embellit, elle sait desabuser les hommes du siécle des erreurs qui s'y glissent. Le Trône n'est pas à l'abri de ses poursuites. Elle ne redoute rien; & souvent aidée d'une pensée vive, elle prend le parti de la Raison attaquée par un Butor. Voilà de quelle sorte le premier Satirique Romain, Lucilius, *soutenu de* Lelius, *jouoit* Lupus, Metellus, *& les autres* Cotins *de son tems; & c'est ainsi qu'*Horace, *prodiguant ses bons-mots, parla avec liberté d'*Alpinus *& des* Pelletiers Romains. *C'est la Satire, qui guidant mes études, me fit haïr dès l'âge de quinze ans un mauvais Livre; & qui conduisant mes pas sur le* Parnasse, *encouragea ma témérité & m'ouvrit l'esprit. C'est pour la Satire seule que j'ai pris la plume.*

Cepen-

Fortifia mes pas & m'aprit à marcher:
C'eſt pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et pour calmer enfin tous ces flots d'Ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis:
Puiſque vous le voulez, je vais changer de ſtile.
Je le déclare donc. *Quinaut* eſt un *Virgile*.
Pradon comme un Soleil en nos jours a paru.
Pelletier écrit mieux qu'*Ablancourt* ni *Patru*.
Cotin à ſes Sermons traînant toute la Terre,
Fend les flots d'Auditeurs pour aller à la chaire.
Saufal eſt le Phénix des Eſprits relevez.
Perrin..... Bon! mon Eſprit, courage, pourſuivez:
Mais ne voyez-vous pas, que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
Et Dieu ſait auſſi-tôt, que d'Auteurs en courroux,
Que de Rimeurs bleſſés s'en vont fondre ſur vous!
Vous les verrez bientôt féconds en impoſtures,
Amaſſer contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos Ecrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.

Vous

Cependant, s'il eſt néceſſaire, je me démentirai ſur ce que j'ai avancé; & pour appaiſer enfin ce monde de mécontens, je diſtinguerai les noms qui effarouchent tant d'Auteurs. D'abord que vous m'impoſez ſilence, je vais parler ſur un autre ton. Je le dis donc une bonne fois avec franchiſe, Quinault *fait mieux un Opéra qu'* Virgile. *Le Soleil n'eſt pas plus éclatant que la réputation de* Bourſault (*a*). Pelletier *tourne plus facilement un vers que* Patru *ni d'*Ablancourt (*b*). *Il y a un monde ſi ſurprenant aux ſermons de* Cotin, *que la foule de ſes auditeurs le fait ſuer avant qu'il puiſſe monter en chaire. Rien n'eſt au-deſſus de l'eſprit de* Saufal, *le Phénix même.* (*c*) Pomone *ou* Perrin.... *Fort bien, mon Eſprit, continuez, ne demeurez pas court; mais ne vous appercevez-vous pas déjà que leur cabale furieuſe ne regardera pas de meilleur œil ces derniers vers que les premiers? Et d'abord que les Poëtes courroucés vous attaqueront, fertiles en injures & pauvres en inventions, vous les verrez augmenter contre vous des volumes de remarques. Tel vers ſera regardé comme criminel, & tel bon-mot comme une hardieſſe contre l'Etat. Le Roi ſera envain le ſujet de vos veilles, ſon nom aſſurera inutilement chaque feuillet de vos Ecrits: d'abord que* Cotin *eſt critiqué par quelqu'un, il*

(*a*) L'Auteur mit enſuite, *Pradon.*

(*b*) L'ironie conſiſte en ce que *Patru* & d'*Ablancourt* ne faiſoient point de vers.

(*c*) Opéra de *Perrin.*

Vous aurez beau vanter le Roi dans vos Ouvrages,
Et de ce nom ſacré ſanctifier vos pages.
Qui mépriſe *Cotin*, n'eſtime point ſon Roi,
Et n'a, ſelon *Cotin*, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi ? répondrez-vous : *Cotin* nous peut-il nuire ?
Et par ſes cris enfin que ſauroit-il produire ?
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux penſions, où je ne prétens pas ?
Non pour louer un Roi que tout l'Univers loue,
Ma langue n'attend pas que l'argent la dénoue,
Et ſans eſpérer rien de mes foibles *Ecrits*,
L'honneur de le louer m'eſt un trop digne prix.
On me verra toujours ſage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,
Et peint du nom d'Auteurs tant de ſots revêtus,
Lui marquer mon reſpect & tracer ſes vertus.
Je le crois : mais pourtant on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnaſſe.
Hé, mon Dieu, craignez tout d'un Auteur en courroux,
Qui peut..... Quoi ? Je m'entends. Mais encor ? Taiſez-vous.

il n'a pas d'amour pour Sa Majeſté ; & ce témeraire, ſi l'on en croit Cotin, *ne connoît point ſon Créateur, ni les Loix civiles & humaines.*

Il vous eſt facile de répandre. Mais quel embaras nous peut cauſer Cotin *à la Cour ? Que ſes criailleries produiront-elles ? Prétend-il par-là fruſtrer mes vers des penſions que je n'ai jamais demandées ? Non : pour faire l'éloge d'un Prince eſtimé de tout le Monde entier, ma langue deſintéreſſée ne ſouffrira point que l'argent lui dicte jamais de panégyrique. Tels que ſont mes Ouvrages, l'intérêt ne leur fait point voir le jour, & la gloire de louer le Prince eſt le ſeul prix que je me ſuis propoſé pour récompenſe. Retenu dans les libertés de ma plume, avec ce même pinceau dont j'ai peint tant de ridicules Auteurs, & de vicieux, je n'oublierai point l'hommage que doit ma Muſe à ſes rares vertus. Je veux bien vous croire. Cependant on ſe plaint, les menaces ſe multiplient. Je me ſoucie peu, répondrez-vous de ces* Souteneurs *de Muſes. Eh ! redoutez le fiel d'un Poëte en fureur, ſon ſtile glaçant peut vous réduire à un éternel ſilence.*

Qu'il me ſoit permis maintenant de prêter ma proſe à Mr. Rouſſeau, pour donner deux exemples d'un ſtile grand, noble, majeſtueux.

ODE I. LIVRE II.

Sur la Naiſſance de Mgr. le Duc de Bretagne.

DEſcends de la triple Colline,
Nymphe, dont le Fils amoureux
Du ſombre Epoux de *Proſerpine*
Sut fléchir le cœur rigoureux.
Vien ſervir l'ardeur qui m'inſpire,
Déeſſe prête-moi ta Lyre,
Ou celle de ce *Grec* vanté
Dont l'impitoyable *Alexandre*
Au milieu de *Thèbes* en cendre
Reſpecta la poſtérité.

Quel Dieu propice nous ramène
L'eſpoir que nous agions perdu?
Un Fils de *Thétis* ou d'*Alcméne*
Par le Ciel nous eſt-il rendu?
N'en doutons point, le Ciel ſenſible
Veut réparer le coup terrible
Qui nous fit verſer tant de pleurs;
Hâtez-vous, ô chaſte *Lucine*;
Jamais plus illuſtre origine
Ne fut digne de vos faveurs.

Peuples, voici le premier gage
Des biens qui vous ſont préparés;
Cet Enfant eſt l'heureux préſage
Du repos que vous déſirez.
Les premiers inſtans de ſa vie
De la Diſcorde & de l'Envie

Ver-

VERSION.

MUſe, dont le Fils guidé par l'amour s'ouvrit une route aux Enfers, & adoucit l'humeur barbare de l'inexorable Pluton, *quitte le ſacré Vallon; accours au ſecours du zèle qui m'anime; prête-moi tes divins accens, ou ceux du célébre* Pindare, *dont le cruel* Alexandre *reſpecta les deſcendans dans l'infortunée Ville de* Thébes *livrée aux flammes & à la fureur de ſes Soldats.*

QUelle Divinité favorable daigne relever nos eſpérances abattues? Un Achille *ou un* Hercule *nous eſt-il envoyé du Ciel? Il n'en faut point douter. Les Dieux, touchés de nos maux, veulent nous conſoler de la perte funeſte qui nous coûta tant de larmes. O Déeſſe qui préſidez à la naiſſance des Humains, accourez: jamais Enfant, iſſu d'un ſang auguſte, ne mérita plus vos ſoins.*

Nations, c'eſt ici le premier garant des bienfaits dont le Ciel veut vous combler. Cet Enfant vient vous annoncer la tranquillité après laquelle vous ſoupirez. Dès ſes premiéres années, il étouffera les ſemences de la Diſcorde & de l'Envie. Il détruira les monu-

Verront éteindre le flambeau.
Il renverſera leurs trophées,
Et leurs couleuvres étouffées
Seront les jeux de ſon Berceau.

Ainſi durant la nuit obſcure
De *Vénus* l'Etoile nous luit,
Favorable & brillant augure
De l'éclat du jour qui la ſuit.
Ainſi dans le ſort des tempêtes
Nous voyons briller ſur nos têtes
Ces Feux amis des Matelots,
Préſage de la paix profonde
Que le Dieu qui régne ſur l'onde
Va rendre à l'Empire des Flots.

Quel Monſtre de carnage avide
S'eſt emparé de l'Univers?
Quelle impitoyable *Euménide*
De ſes feux infecte les airs?
Quel Dieu ſouffle en tous lieux la guerre,
Et ſemble à dépeupler la Terre
Exciter nos ſanglantes mains?
Mégére, des Enfers bannie,
Eſt-elle aujourd'hui le Génie
Qui préſide au ſort des Humains?

Arrête, Furie implacable,
Le Ciel veut calmer ſes rigueurs.
Les feux d'une haine coupable
N'ont que trop embraſé nos cœurs.
Aimable Paix, Vierge ſacrée,
Deſcends de la Voûte azurée,

Viens

mens de leur gloire, & le ſoin d'écraſer ces hydres ſera le plus doux amuſement de ſon enfance.

C'eſt ainſi qu'au milieu des ténébres de la nuit, on voit reluire l'Aſtre éclatant de Vénus, *qui, fidéle avant-coureur du jour, nous vient annoncer le joyeux retour du Soleil: Ou que, lorſque les Vents & les Orages agitent le moite Elément, on voit paroître dans le Firmament ces Conſtellations ſi propices aux Nochers, à qui elles préſagent le profond repos que le Souverain des Mers ne tardera pas de rétablir ſur ſon humide Empire.*

Un Démon altéré de ſang régne dans le Monde. Une Furie implacable empeſte l'air de ſon haleine. Un Dieu inſpire par-tout l'ardeur du combat. On diroit qu'il nous anime à notre deſtruction, & que Mégére, *échappée de l'Abîme infernal, eſt maintenant la Divinité que les hommes adorent, & qui décide de leur deſtin.*

Ceſſe, barbare Euménide, *ceſſe de répandre tes fureurs. Les Dieux ſont appaiſés, ils ne nous ſeront plus déſormais ſévéres. Nous n'avons que trop été la victime de nos criminelles diviſions. Adorable Paix, chaſte Fille de l'Amitié, laiſſe le ſéjour de l'Empyrée, & vien voir parmi nous tes ſaints Autels réparés.*

Vien voir tes Temples relevés;
Et raméne au ſein de nos Villes
Ces Dieux bienfaiſans & tranquilles
Que nos crimes ont ſoulevés.

Mais quel ſouffle divin m'enflame?
D'où naît cette ſoudaine horreur?
Un Dieu vient échauffer mon ame
D'une prophétique fureur.
Loin d'ici, profane Vulgaire,
Apollon m'inſpire & m'éclaire,
C'eſt lui, je le vois, je le ſens.
Mon cœur céde à ſa violence.
Mortels, reſpectez ſa préſence,
Prêtez l'oreille à mes accens.

Les tems prédits par la *Sibylle*
A leur terme ſont parvenus;
Nous touchons au régne tranquille
Du vieux *Saturne*, & de *Janus*.
Voici la ſaiſon déſirée
Où *Thémis* & ſa Sœur *Aſtrée*
Rétabliſſant leur ſaints Autels,
Vont ramener ces jours inſignes,
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des Immortels.

Où ſuis-je? Quel nouveau miracle
Tient encor mes ſens enchantés?
Quel vaſte, quel pompeux ſpectacle
Frappe mes yeux épouvantés!
Un nouveau Monde vient d'éclore.
L'Univers ſe réforme encore
Dans les abîmes du Cahos;

Et

Fais revenir dans nos Cités ces Divinités paiſibles & favorables, que nos forfaits ont irritées.

Quelle inſpiration céleſte agite mon eſprit? Quel objet me frappe tout-à-coup d'étonnement? Un Immortel me remplit & m'enflame d'un prophétique tranſport. Retirez-vous, Ames viles & populaires; Apollon *anime & dirige mon génie, ſa lumiére me pénétre, j'éprouve les effets de ſa divine préſence, mon ame ne ſauroit réſiſter à ſa puiſſance; & vous hommes, révérez-le préſent en moi, & écoutez attentivement ce Dieu qui vous parle par ma voix.*

Les maux prophétiſés par la Vierge Cumée *vont enfin ceſſer. Des tems plus ſereins vont ſuccéder à ces jours de trouble, nous ſommes à la veille du Siécle d'or. Nous aprochons de ces jours tant ſouhaités, où la Paix & la Juſtice, renouvellant leur culte négligé, feront revivre ce tems célébre où la pureté de nos cœurs faiſoit que les Dieux ne dédaignoient pas de converſer avec nous.*

Où me trouvé-je? Quelle autre merveille plonge encore mon ame dans le raviſſement? Quel objet brillant & magnifique s'offre à mes regards éperdus? Le Monde renaît une ſeconde fois; il prend une nouvelle forme au milieu du deſordre & de la confuſion. Une foule de Héros deſcend à mes yeux de l'Empy-

Et pour réparer ſes ruïnes,
Je vois des Demeures divines
Deſcendre un peuple de Héros.

Les Elémens ceſſent leur guerre.
Les Cieux ont repris leur azur.
Un feu ſacré purge la Terre
De tout ce qu'elle avoit d'impur.
On ne craint plus l'Herbe mortelle,
Et le Crocodile infidéle
Du *Nil* ne trouble plus les eaux.
Les Lions dépouillent leur rage,
Et dans le même pâturage
Bondiſſent avec les Troupeaux.

C'eſt ainſi que la main des Parques
Va nous filer ce Siécle heureux,
Qui du plus ſage des Monarques
Doit couronner les juſtes vœux.
Eſpérons des jours plus paiſibles.
Les Dieux ne ſont pas inflexibles;
Puiſqu'ils puniſſent nos forfaits.
Dans leurs rigueurs les plus auſtéres,
Souvent leurs fléaux ſalutaires
Sont un gage de leurs bienfaits.

Le Ciel dans une nuit profonde
Se plaît à nous cacher ſes Loix.
Les Rois ſont les Maîtres du Monde,
Les Dieux ſont les Maîtres des Rois.
Valeur, activité, prudence,
Des Decrets de leur providence
Rien ne change l'ordre arrêté;
Et leur règle conſtante & ſure

Fait

rée, pour relever les débris de l'Univers bouleverſé par nos crimes.

Les Elémens ſont paiſibles. Le Ciel redevient ſerein. La Terre eſt purifiée par une ſainte flame, qui en conſume toute l'impureté. On ne redoute plus les Herbes venimeuſes. Le perfide Crocodile ne rend plus les bords du Nil *dangereux. Les Lions dépoſent leur fureur, & ſautent & s'égayent avec les Agneaux dans le même pâcage.*

Voilà comme Clothon *elle-même nous prépare ces jours fortunés, qui combleront les équitables déſirs du plus prudent des Rois. Nous pouvons nous flatter de voir couler nos jours plus tranquillement. Le Ciel n'eſt pas inexorable, puiſqu'il nous châtie de nos crimes. Souvent, au milieu de ſes plus ſévéres jugemens, les maux utiles dont il nous afflige ſont la plus ſure marque de ſa bonté.*

L'Auteur & le Conſervateur de toutes choſes aime à couvrir d'un voile impénétrable les motifs de ſa conduite. Les Rois régnent ſur les Hommes, & les Dieux régnent ſur les Rois. La vaillance, la promtitude à concevoir & à exécuter, la conduite-même la plus réfléchie, ne peuvent empêcher ce qu'ils ont une fois réſolu

Fait ſeule ici-bas la meſure
Des biens & de l'adverſité.

Mais que fais-tu, Muſe inſenſée?
Où tend ce vol ambitieux?
Oſes-tu porter ta penſée
Juſques dans le Conſeil des Dieux?
Reprime une ardeur périlleuſe,
Ne va point d'une aile orgueilleuſe
Chercher ta perte dans les airs;
Et par des routes inconnues,
Suivant *Icare* dans les nues,
Crain de tomber au fond des Mers.

Si pourtant quelque eſprit timide
Du *Pinde* ignorant les détours,
Oppoſoit les règles d'*Euclide*
Au deſordre de mes diſcours;
Qu'il ſache qu'autrefois *Virgile*
Fit même aux Muſes de *Sicile*
Aprouver de pareils tranſports;
Et qu'enfin cet heureux délire
Peut ſeul des Maîtres de la Lire
Immortaliſer les accords.

ſolu ; & leur Loi invariable eſt l'unique diſpenſatrice des biens & des maux.

Mais à quoi ſonges-tu, Muſe imprudente ? Quel eſt le but d'un eſſor ſi orgueilleux ? As-tu l'audace de vouloir pénétrer dans les deſſeins des Immortels ? Modére un tranſport ſi dangereux. Garde-toi de courir le riſque de le perdre, en voulant trop t'élever. N'imite point le fameux fils de Dédale, *& planant comme lui à l'avanture dans la Voûte céleſte, redoute une funeſte chute dans l'abîme des Eaux.*

Toutefois ſi un génie trop circonſpect vouloit juger de mes vers en Géométre, & m'accuſoit, faute de connoître les ſecrets ſentiers du Parnaſſe, *de ne mettre pas aſſez d'ordre dans mes idées, qu'il apprenne que jadis le Chantre de* Mantoue *fit goûter de ſemblables écarts aux Poëtes* Siciliens-*mêmes, & qu'en un mot il n'y a que cet enthouſiaſme, cette divine fureur, qui puiſſe faire paſſer les bons vers à la Poſtérité la plus reculée.*

QUA-

QUATRIEME EXERCICE.

Où il eſt traité du Stile Epiſtolaire en particulier.

CHAPITRE XIV.

Obſervations générales ſur le Stile Epiſtolaire.

PEu de gens réfléchiſſent ſur l'importance d'une Lettre. L'Hiſtoire eſt néanmoins remplie d'exemples de fortune ou de diſgrace occaſionnés par des Lettres. Si *Cicéron* avoit été plus circonſpect en écrivant à ſes Amis, il n'auroit pas fourni à *Antoine* des armes contre lui. Envain il ſe recrie contre ſon indiſcrétion; envain il lui fait ſentir qu'il eſt malhonnête de produire contre un ennemi les Lettres qu'on en a reçues étant ami; envain lui reproche-t-il que c'eſt couper le nœud de la Société (*a*), que de

(*a*) *At etiam literas, quas me ſibi miſiſſe diceret, recitavit, homo & humanitatis expers, & vitæ communis ignarus. Quis enim unquam, qui paulùm modò bonorum conſuetudinem noſſet, literas ad ſe ab amico miſſas, offenſione aliquâ interpoſitâ, in medium protulit, palamque recitavit? Quid eſt aliud, tollere è vitâ*

de détruire la confiance du commerce épiſtolaire; il eût été plus ſûr de prévoir cette indiſcrétion, & de ne rien écrire qui pût nuire.

Le paſſage de *Cicéron* rapporté ci-deſſous, nous fournira deux réflexions importantes; la premiére, de ne jamais exhaler ſa colére dans une Lettre; la ſeconde, d'éviter toute perſonalité.

Ces précautions ſont abſolument néceſſaires. Une Lettre eſt un témoin qui dépoſe pour ou contre ſon Auteur. C'eſt une eſpéce de certificat du bon ou du mauvais caractére.

Si vous voulez faire des reproches, évitez de paroître piqué; ménagez ſi bien vos termes, que chaque reproche ſoit une flatterie. Par exemple, ſi vous vous plaignez de ce qu'on ne vous répond pas exactement, tournez vos expreſſions de maniére que loin de préſenter une accuſation d'impoliteſſe, toujours choquante, il n'y paroiſſe que les ſentimens de l'amitié, & de l'empreſſement le plus flatteur.

Si vous raillez ſur le ſujet d'un tiers, évitez la raillerie trop forte, de peur que celui à qui vous écrivez ne vous regarde comme un eſprit dangereux, malin, ſatirique, & cauſtique; caractére mépriſable aux

vitâ vitæ ſocietatem, quàm tollere amicorum colloquia abſentium? Quàm multa joca ſolent eſſe in epiſtolis, quæ prolata ſi ſint, inepta eſſe videantur? Quàm multa ſeria, neque tamen ullo modo divulganda? Cic. Philipp. II.

aux yeux des perſonnes bien nées. Enfin on doit avoir principalement en vue, quand on écrit à quelqu'un, l'avantage de lui plaire & de gagner ſon affection, & conſéquemment il faut éviter tout ce qui pourroit le choquer, ou lui donner de mauvaiſes impreſſions contre nous.

Mais il ne ſuffit pas de ne rien dire qui puiſſe déplaire, il faut encore ſavoir penſer & exprimer tout ce qui peut plaire.

Les hommes veulent être flattés, qui l'ignore? Il faut les ſervir à leur gré; mais comme ils ſont en même tems défians, il eſt néceſſaire que la flatterie ſoit enveloppée, & cachée ſi délicatement, qu'elle n'ait rien de bas ni de rampant, & ne puiſſe faire ſoupçonner le deſſein que vous avez de vous *inſinuer*; car c'eſt principalement ce qui ne doit point paroître. Il faut entrer dans l'eſprit des hommes, & ſaiſir leur imagination, à peu près comme on ſurprend une Place, ſoit par une fauſſe marche, ou par quelque autre moyen propre à donner le change.

L'adulation reſſemble à ces médecines qu'on donne ſans préparatif, & dont l'odeur & le goût affadiſſent l'eſtomac & cauſent des nauſées. Un Adulateur eſt auſſi peu propre à plaire, qu'un Brutal qui prend feu à tout propos, & n'a que des injures à vous dire.

Si vous voulez louer, louez; mais ſouvenez-vous de ce mot d'un Ancien:

Poſ-

Peſſimum genus inimicorum laudantes.

Aſſaiſonnez la louange, ſi vous voulez la faire goûter aux Eſprits raiſonnables; mettez dans vos Lettres moins de paroles que de ſentiment. Penſez finement, & exprimez-vous avec une noble ſimplicité.

J'avoue qu'il y a des hommes dans le Monde dont l'odorat eſt ſi émouſſé qu'ils ne ſentent point l'encens, s'il n'eſt répandu à pleines mains. Il eſt bon de les connoître, & de ſe régler ſur cette connoiſſance. Le nombre des ſots l'emporte ſans-doute ſur celui des gens de bon goût & judicieux, mais il y a plus de gloire à plaire à trois de ceux-ci qu'à mille de ceux-là.

Il faut ſe faire une affaire ſérieuſe d'écrire une Lettre, choiſir bien ſon ſujet, & l'expoſer avec toute la décence convenable. Un ſtile cavalier, & l'inobſervation de certains uſages, déplairoient à un Supérieur: il les prendroit pour un manque de reſpect; & de ces ſortes de bagatelles dépendent ſouvent les bonnes graces d'un grand Seigneur, l'eſtime & l'amitié d'un égal.

Les hauteurs & les baſſeſſes ſont également oppoſées à la bonne éducation, & aux ſentimens d'un cœur bien né.

Le grand Seigneur doit écrire gracieuſement & avec bonté à ſes inférieurs, gravement & avec dignité à ſes égaux; & chacun doit être reſpectueux ſans baſſeſſe avec ſes Supérieurs.

En général le ſtile épiſtolaire doit être vif, naturel, net & concis. Quelque eſpéce de Lettre qu'on écrive, il faut éviter les ſentences, les exemples, les comparaiſons, les raiſonnemens étudiés, & les autres lieux communs de la Rhétorique. La converſation ne demande pas tant d'aprêt. Or qu'eſt-ce qu'une Lettre? ſi ce n'eſt une converſation par écrit.

Les expreſſions figurées trouvent place dans le ſtile épiſtolaire; mais il faut que ces expreſſions ſoient de celles qui ſont uſitées dans la converſation, ou du-moins du même genre: c'eſt-à-dire qu'elles n'ayent rien qui reſſente l'affectation, l'étude & le travail. Le déſir de s'exprimer d'une maniére neuve, fait peiner l'eſprit de celui qui écrit, & ſuer le Lecteur. C'eſt ce vice qui rend, à mon avis, les *Lettres de Théréſe* aſſommantes. Ces Lettres ont d'abord ébloui quelques eſprits ſuperficiels, peut-être plus par les traits de ſatire dont elles ſont pleines, que par la ſingularité du ſtile, qui n'eſt certainement pas ſupportable, tant il eſt affecté & travaillé. J'en citerai ailleurs quelques lambeaux.

Pour que votre ſtile ſoit vif, il faut éviter toute digreſſion, tout pléonaſme, tout mot inutile. Si un ſeul mot ſuffit pour faire entendre votre penſée, pourquoi en employeriez-vous deux? Vous rendriez par-là votre ſtile diffus, qui eſt la choſe du monde la plus oppoſée au Genre Epiſtolaire. N'accumulez donc point les termes & les ex-

expreſſions ſynonimes. Dites ſimplement, *un Prince équitable ne doit point toucher aux priviléges de ſes ſujets*; & non pas, *un Prince juſte & équitable ne doit point toucher ni violer les droits, priviléges, immunités, libertés & prérogatives de ſes ſujets.* Notre Langue ne ſouffre qu'avec peine ces ſuperfluïtés, mais beaucoup moins dans les Lettres qu'en aucun autre genre d'écrire. Il y a même une ſorte d'impoliteſſe à être diffus, puiſqu'on ſemble douter de l'intelligence de celui à qui on écrit. Il n'y en a pas moins à lui répéter les propres termes de ſa Lettre, comme quand on dit.

Je vois par votre Lettre que vous ſouhaitez que je vous envoie toutes les petites Brochures, Poëſies, Chanſons &c. *qui s'impriment à* Paris, *ou qui courent en manuſcrit, & que je les adreſſe à M. N. votre Banquier à* Strasbourg, *qui aura ſoin de vous les faire tenir à* Berlin *par les Marchands qui viennent à la Foire de* Francfort. *Je ne manquerai pas d'exécuter vos ordres à cet égard avec toute l'exactitude dont je ſuis capable* &c.

Ne doit-on pas naturellement ſuppoſer aſſez de mémoire à un homme pour ſe diſpenſer de ces ennuyeuſes répétitions?

D'ailleurs, c'eſt faire plaiſir au Lecteur que de lui laiſſer deviner, ce que ſuivant la portée de ſon eſprit il peut entendre ſans plus d'explication. C'eſt le louer tacitement, puiſque c'eſt lui faire entendre qu'on s'en fie à ſon intelligence. Mais il

eſt des occaſions où l'on peut laiſſer moins à deviner ; c'eſt lorſqu'on a affaire à gens durs de compréhenſion, & qu'il s'agit d'affaires de conſéquence.

Il ne faut pas commencer ſes Lettres par ces maniéres de parler triviales, *j'ai reçu l'honneur de la vôtre, votre Lettre m'a bien été rendue*, & quelques autres de la même force, qui ne ſont uſitées que parmi les Marchands. Il ne faut pas non plus *donner dans la juſtice de croire*, comme dit Mme. *de Sévigné*, ni dans quelques autres maniéres triviales de terminer une Lettre. Comme quand on dit, *ce ſont les vœux de celui qui eſt, votre très-humble* &c. puiſqu'il ſemble que l'on parle d'un tiers, ce qui eſt ridicule : ni, *me permettre de me dire*, ou *de me nommer*, ainſi que parlent quelques *Allemands* ; comme ſi on avoit beſoin de la permiſſion de quelqu'un pour porter le nom qu'on a.

En écrivant à un grand Seigneur, il faut tâcher de terminer ſa Lettre d'une maniére agréable & naturelle. C'eſt manquer en quelque ſorte au reſpect que de finir par, *Je ſuis*, ſans aucun rapport aux mots précédens. Cela eſt trop cavalier, & marque ou de la hâte ou de la négligence. Il faut donc que les paroles qui terminent la Lettre ſoient amenées par d'autres, ſans qu'il y paroiſſe de la gêne. Par exemple :

Bourſault Lettres. *Vous verrez par ma ſoumiſſion à vos ordres avec combien de zèle & de reſpect j'ai l'honneur d'être.*

Je

Je n'oſe dire que ce ſoient des ſentimens que je lui aye inſpirés: il eſt mal-aiſé de vous connoître & de ne les pas avoir; mais quelque redevable qu'il vous puiſſe être, je n'héſite point à vous aſſurer qu'il ne ſera jamais avec plus de zèle & de reconnoiſſance que moi.

Je n'ai que cette voie pour vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi, & pour vous proteſter que je ſerai toute ma vie avec un reſpect inviolable.

Si j'avois autant de capacité que d'ambition, tous les momens de ma vie ſeroient occupés à publier les merveilles de la vôtre: c'eſt à cela que le tems ſeroit glorieuſement employé; puiſqu'à la faveur de l'auguſte nom de Condé, *qui durera autant que le Monde, j'immortaliſerois le profond reſpect avec lequel je ſuis.*

Mais ſouffrez, Monſeigneur, *que la diſtance qui nous ſépare, me laiſſe du-moins la liberté de dire que je vous ai aſſez d'obligations pour prendre part à ce qui vous arrive, & pour être toute ma vie avec une paſſion très-reſpectueuſe.*

Les affaires de la plus grande importance, un fait grave, la rélation d'un Siége, d'une Bataille, peuvent être le ſujet d'une Lettre. Mais il faut éviter les circonſtances puériles, les détails frivoles; ces fadaiſes qui détournent l'eſprit de l'objet principal, le fatiguent & l'ennuyent. Ce défaut eſt aſſez ordinaire aux Savans de profeſſion. Ils croient ne dire jamais aſſez. Ils s'appeſantiſſent ſur les détails, & ne

peuvent preſque jamais ſortir d'un ſujet. Ils l'épuiſent, & le font perdre de vue en l'enterrant, pour ainſi dire, ſous un tas de puérilités, qu'ils feroient ſcrupule d'omettre, ſous prétexte d'exactitude.

Les Gens du monde au contraire, accoutumés à tout, négligent ces bagatelles, ne ſont point touchés des choſes communes, & ne parlent que de ce qui mérite d'être ſu.

Les périodes doivent être courtes dans le ſtile épiſtolaire, parce que le ſtile de la converſation eſt un ſtile coupé. Les penſées y doivent être liées, plus par elles-mêmes, que par le ſecours des conjonctions. Proprement le ſtile épiſtolaire doit conſiſter en phraſes plutôt qu'en périodes.

Les périodes ſont compoſées de phraſes ſuſpendues, & liées les unes aux autres par le ſens, ou par des conjonctions.

Il y a donc cette différence entre le ſtile périodique, ou oratoire, & le ſtile coupé, que dans celui-ci il n'y a de liaiſon que dans les penſées, & que les phraſes y ſont indépendantes les unes des autres & ſans liaiſon réciproque; au-lieu que dans l'autre elles ſont liées les unes aux autres de maniére que priſes chacune à part elles ne forment aucun ſens, & qu'unies enſemble elles font un ſens complet.

Voici un exemple remarquable du ſtile périodique.

„ (a) Mais

» (a) Mais comme l'affaire que je plaide est une question de Droit, une cause publique, qui est portée au Tribunal du Préteur du Peuple *Romain*, & devant les Juges les plus austéres, & que cependant j'ai dessein de la traiter d'une maniére peu conforme à l'usage du Barreau; j'ai, *Messieurs*, à vous demander une grace, que vous ne pouvez me refuser, eu égard à la condition de celui que je défens, & dont j'espére que vous ne vous repentirez pas vous-même: c'est qu'ayant à parler pour un Poëte célébre, pour un Savant en présence de tant de Gens de Lettres, devant des Juges si polis, & un Préteur si éclairé, vous me permettiez de m'étendre avec liberté sur le mérite des Lettres: & comme je représente un homme qui est étranger dans les affaires, qui ne connoît que » l'Etude

Exemple du stile périodique.

(a) *Sed ne cui vestrum mirum esse videatur, me in quæstione legitimâ, & in judicio publico, cum res agatur apud Prætorem P. Romani, lectissimum virum, & apud severissimos judices, tanto conventu hominum, ac frequentiâ hoc uti genere dicendi, quod non modò à consuetudine judiciorum, verùm etiam à forensi sermone abhorreat: Quæso à vobis, ut in hâc causâ mihi detis veniam, accommodatam huic rei, vobis, quemadmodum spero, non molestam; ut me, pro summo poëtâ ac eruditissimo homine dicentem, hoc concursu hominum eruditissimorum, hâc vestrâ humanitate, hoc denique Prætore exercente judicium, patiamini de studiis humanitatis, ac literarum paulò loqui liberiùs: Et in ejusmodi personâ, quæ propter otium ac studium minime in judiciis periculisque tractata est, uti propè novo quodam & insuetato genere dicendi.* Cic. Orat. pro Arch. Poët. 2.

» l'Etude & les Livres, vous trouviez bon » que je m'exprime d'une maniére nou- » velle, & qui pourra paroître étrange » dans le Barreau.

Prenez chacune de ces phraſes en particulier, vous n'en tirerez aucun ſens raiſonnable; mais c'eſt tout autre choſe dans la totalité.

Exemple du Stile coupé. *Traduct. de* Mr. de Saci.

» (*a*) Vraiment vous l'entendez; vous » me mettez en dépenſe pour vous donner » à ſouper, & vous me manquez? Il y a » bonne juſtice à *Rome*. Vous me le pa- » yerez juſqu'à la derniére obole. Cela » va plus loin que vous ne penſez. J'avois » préparé à chacun ſa laitue, trois eſcar- » gots, deux œufs, un gâteau, du vin » miellé, & de la neige. Je vous comp- » terai juſqu'à la neige, & avec plus de » raiſon encore que le reſte, puiſqu'elle » ne ſert jamais plus d'une fois. Nous » avions des olives d'*Andalouſie*, des cour- » ges,

(*a*) *Heus tu, promittis ad cœnam, nec venis. Dicitur jus. Ad aſſem impendium reddes; nec id modicum. Parata erant lactucæ ſingulæ, cochleæ ternæ, ova bina, alica cum muſto & nive. Nam hanc quoque computabis, immo hanc inprimis quæ perit in ferculo, oliva Bæticæ, cucurbita, bulbi, alia mille non minùs lauta. Audiſſes comœdum, vel lectorem, vel lyriſten, vel, quæ mea liberalitas, omnes. At tu apud neſcio quem, oſtrea, vulvas, echinos*, Gaditana *maluiſti. Dabit pœnas, non dico quas. Durè feciſti; invidiſti, neſcio an tibi, certè mihi, ſed tamen & tibi. Quantùm nos luſiſſemus, riſiſſemus, ſaltaſſemus! Potes apparatiùs cœnare apud multos: nuſquam hilariùs, ſimpliciùs, incantiùs. In ſummâ, experire. Et niſi poſtea te aliis excuſaveris, mihi ſemper excuſa.* PLIN. Ep. XV. Lib. I.

» ges, des échalottes, & mille autres mets
» auſſi délicats. Vous auriez eu à choiſir
» d'un Comédien, d'un Lecteur, ou d'un
» Muſicien; ou même, admirez ma pro-
» fuſion, vous les auriez eu tous enſemble.
» Mais vous avez mieux aimé, chez je ne
» ſai qui, des huitres, des viandes exqui-
» ſes, des poiſſons rares, & des danſes
» *Eſpagnoles*. Je ſaurai vous en punir; je
» ne vous dis pas comment. Vous m'avez
» bien mortifié. Vous vous êtes fait à vous-
» même plus de tort que vous ne penſez;
» au-moins vous ne m'en pouviez faire
» davantage, ni en-vérité non plus. Que
» nous euſſions badiné, plaiſanté, mora-
» liſé! Vous trouverez ailleurs des repas
» plus magnifiques; mais n'en cherchez
» point où régnent davantage la joie, la
» propreté, la liberté. Faites-en l'épreu-
» ve. Après cela, ſi vous ne quittez toute
» autre table pour la mienne, je conſens
» que vous quittiez la mienne pour toute
» autre.

Dans le ſtile oratoire, le ſtile coupé trouve ſa place, & doit même être employé plus ſouvent que le ſtile périodique, ſelon la remarque de CICERON: *Neque ſemper utendum eſt perpetuitate, & quaſi converſione verborum, ſed ſæpè carpenda membris minutioribus oratio eſt: quæ tamen ipſa membra ſunt numeris vincienda.* C'eſt-à-dire, que dans les Diſcours oratoires, il ne faut pas employer continuellement les ſuſpenſions & le ſtile périodique; mais qu'il

faut ſouvent employer le ſtile coupé, de maniére que les phraſes coupées, leſquelles ſont ſéparées pour le ſens, doivent être cependant liées entre elles par une eſpéce d'harmonie périodique.

Dans le Genre Epiſtolaire, c'eſt tout le contraire; le ſtile périodique ne peut que très-rarement y trouver place, & le ſtile coupé n'y doit être lié que par la dépendance d'une penſée avec l'autre, & nullement par cette harmonie périodique dont parle l'Orateur *Romain*. La période de *Cicéron* rapportée ci-deſſus pour un exemple du ſtile périodique, a au-moins huit membres. Il eſt rare d'en trouver de cette étendue dans nos Orateurs: les plus longues n'excédent guére quatre membres, cependant on en trouve auſſi de huit dans *Boſſuet* & dans *Bourdaloue*. Exemple tiré de Mr. *Flechier*.

Oraiſ. Fun. du Vicomte de Turenne.

Si Mr. de Turenne *n'avoit ſu que combattre & vaincre*, premier membre; *s'il s'étoit élevé au-deſſus des vertus humaines*, deuxiéme membre; *ſi ſa valeur & ſa prudence n'avoient été animées d'un eſprit de foi & de charité*, troiſiéme membre; *je le mettrois au rang des Fabius & des Scipions*, quatriéme & dernier membre.

On voit que dans tous ces membres le ſens eſt ſuſpendu: *Si Mr.* de Turenne *n'avoit ſu que combattre & vaincre*. Ce ſens n'eſt pas achevé, parce que la conjonction *ſi* promet au moins un ſecond membre. Otez la conjonction, vous aurez du ſtile

cou-

coupé. Ou ſi vous en voulez un autre exemple du même Orateur & ſur le même ſujet. *Il paſſe le* Rhin. *Il trompe la vigilance d'un Général habile & prévoyant. Il obſerve les mouvemens des Ennemis. Il relève le courage des Alliés. Il ménage la foi ſuſpecte & chancelante des Voiſins. . . . . Déjà fremiſſoit dans ſon camp l'Ennemi confus & déconcerté. Déjà prenoit l'eſſor pour ſe ſauver dans les montagnes cet Aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces.*

Je traiterai ailleurs de la forme matérielle des Lettres, des ſuſcriptions, des eſpaces, des titres &c.

Je ne ſaurois trop vous recommander le choix des termes. Il eſt d'une importance extrême dans le Genre Epiſtolaire. Il y a pour chaque ſorte de Lettres un langage à part. Il y en a un pour les Lettres familiéres, pour les Lettres ſérieuſes, galantes, amoureuſes, les Lettres de compliment &c.

L'exactitude Grammaticale n'eſt pas abſolument néceſſaire dans le Stile Epiſtolaire. Pourvu que vous ne faſſiez pas de faute contre la Langue, de petites négligences contre la Grammaire ne déplaiſent pas, ſur-tout ſi vous ne les commettez que pour vous exprimer plus vivement, plus délicatement, ou plus finement. En vain un Puriſte voudroit pointiller là-deſſus, il ne faut lui répondre que par ces vers Latins:

O tu infulſe, malè & moleſtè vivis,
Per quem non licet eſſe negligentem.

Je vous en ai rapporté ailleurs des exemples. Autre choſe eſt pécher contre la Langue, & autre choſe pécher contre la Grammaire. Ce vers de Racine,

Je t'aimois inconſtant, qu'euſſé-je fait fidéle?

péche contre l'exactitude Grammaticale, mais non pas contre la Langue, parce qu'il n'eſt pas contraire à notre façon de parler. Il en eſt de-même de ces locutions; *je ne dis pas que cet Ouvrage ſoit mauvais, mais qu'il pourroit être meilleur.* Pour parler ſelon les règles il faudroit dire, *mais je dis qu'il pourroit être meilleur.* Cependant l'autre expreſſion eſt bonne, & peut-être meilleure en certaines occaſions. Au contraire, ſi vous dites, *prendre mauvais, ayez la grace, je ne veux pas eſpérer que cela arrivera*, & ſemblables expreſſions, vous ne ferez pas de faute contre la Grammaire, mais vous pécherez cruellement contre la Langue. Une Lettre eſt un ouvrage ſi court qu'il ne demande preſque point de frais du côté de l'eſprit, & les meilleures Lettres ſont d'ordinaire celles qui ſont le moins travaillées.

Il n'en eſt pas de-même d'un Ouvrage d'une certaine étendue, qui ne peut être que le fruit du travail, parce que les beautés continues ne ſe préſentant pas d'abord à l'eſ-

l'eſprit dans leur point de perfection, il faut néceſſairement que l'art ſuplée à la nature épuiſée. Une perſonne qui avec beaucoup de talent & de facilité écrit tout ce qui ſe préſente à ſon imagination, ne peut manquer de faire un Ouvrage mêlé de bon & de mauvais, & de choſes tantôt bien, tantôt mal exprimées, parce qu'on ne rencontre pas toujours tout d'un coup la meilleure penſée ſur un ſujet, ni la meilleure façon de l'exprimer.

Troiſiéme Du naturel. XV.

„ La règle d'écrire naturellement, dit un Critique moderne „ quoique ce ſoit „ une règle générale, regarde plus particuliérement certains Ouvrages que „ d'autres, les Lettres, par exemple. Celles de Mme. *de Sevigné* ſeroient moins „ belles qu'elles ne le ſont entant que „ Lettres, ſi elle les avoit plus travaillées. „ Il ſeroit dangereux d'y toucher, & d'en „ vouloir corriger les négligences. Auſſi „ Mme. *de Sevigné* conſeille-t-elle à Mme. „ *de Grignan* ſa Fille, d'éviter toute re„ cherche dans ſes Lettres, de les écrire „ rapidement & ſans ſonger à faire de „ belles Lettres. C'eſt que d'une part il „ eſt eſſentiel au Stile Epiſtolaire d'être „ extrêmement naturel, & que de l'autre „ l'effet néceſſaire de la recherche & du „ travail, c'eſt d'ôter plus ou moins l'air „ naturel au diſcours. Cette propoſition „ révoltera peut-être; je crois pourtant „ qu'elle doit paroître exactement vraie „ à ceux qui l'entendront bien. La preu-

„ ve

„ ve tirée du Stile Epiſtolaire eſt ſans re-
„ plique. Des Lettres travaillées ne ſe-
„ ront jamais de bonnes Lettres: ce ſe-
„ ront peut-être de fort belles piéces, des
„ ouvrages très-ingénieux & très-eſtima-
„ bles en eux-mêmes; mais ce ne ſeront
„ point de vraies Lettres, & propres à
„ ſervir de modéle en ce genre; parce
„ que dès qu'elles ſeront travaillées, elles
„ ne ſeront plus auſſi naturelles que des
„ Lettres doivent l'être.

Ce qui fait que les Lettres de *Balzac*, quoique belles & pleines d'eſprit, ne ſont pas de bonnes Lettres, c'eſt ce travail, cet art qu'on y apperçoit à chaque phraſe; ce ſont ces figures, ces fleurs de Rhétorique qu'il y jette à pleines mains; ſur-tout ces antithéſes fréquentes. Pourquoi parmi quelques bonnes Lettres de *Voiture* y en a-t-il tant de mauvaiſes? C'eſt que dans un genre tout oppoſé, *Voiture* a ſuivi la même route que *Balzac*, & ne s'eſt pas moins écarté du naturel. *Balzac* toujours grave, toujours ſérieux, même lorſqu'il veut rire, toujours orateur, ſe travaille pour paroître éloquent là où il ne faut point d'éloquence. *Voiture* toujours railleur, toujours badin, ſe donne la torture pour ne dire que des bons-mots, & il donne quelquefois dans les pointes, les jeux de mots, & les plaiſanteries les plus froides.

Deux exemples ſuffiront pour convaincre de la juſteſſe de l'obſervation.

Exem-

Exemple tiré de

BALZAC.

Je crois, Mademoiſelle, vous être bien fort obligé de la continence que j'ai appriſe auprès de vous, & des bons exemples que vous m'avez donnés. Vos remédes ſont amers, mais ils guériſſent: vous m'avez chaſſé, mais j'a été de priſon: & ſi mes paſſions ſe ſont refroidies ſous la neige de ma tête, je n'ai pas un cheveu blanc qui ne ſoit une de vos faveurs. Je retracte donc mes premiéres plaintes, & confeſſe que je vous dois toute ma vertu. Le tems que j'ai employé à votre ſervice, n'a pas tant été la ſaiſon de ma débauche, que le noviciat de la vie réguliére que je veux mener. Votre converſation m'a été une école d'auſtérité, & vous m'avez enſeigné à n'être jamais qu'en notre Seigneur, ni de vous, ni de perſonne du monde &c. Balzac Lettr. XXVII. ſur la fin.

Je laiſſe à part le luxe & l'abondance de votre table, où peu s'en faut que vous n'ayez engraiſſé un éthique. Je ne parle point de l'excellence de vos parfums, dans leſquels vous avez pris le ſoin de me faire endormir toutes les nuits, afin qu'il ne s'élevât que de belles viſions en mon imagination, ne m'envoyant que de douces vapeurs au cerveau. Mais, Madame, qu'y a-t-il hors du Ciel qui puiſſe être comparé aux délices de votre cabinet; & qu'eſt-ce que je pourrois dire qui ne repréſentât groſſiérement ces plaiſirs tous purs & tous ſpirituels Autre exemple du même Lettr. XIX.

tuels que je viens de goûter en votre converſation ? Ce n'eſt point mon deſſein de vous cajoler, ni de me mettre ſur le haut ſtile (voilà une réticence admirablement bien placée). *Vous ſavez bien que je dois fuir les hyperboles, de la même ſorte que les Mariniers eſquivent les ſables & les écueils* (remarquez cette ſimilitude). *Mais il eſt très vrai que je renonce au Monde & à toutes ſes pompes, tant que vous habiterez au déſert ; & ſi vous vous obſtinez à n'en point partir, bien-que j'aye mandé à* Paris *qu'on me louât un logis, je ſuis réſolu de rompre mon marché, & d'aller bâtir un hermitage à cent pas de vous. De-là, Madame, je ferai réglément par jour deux voyages au lieu où vous êtes. Je vous rendrai une ſujettion & une aſſiduité qui approchera fort de la domeſtique. Je ne laiſſerai rien tomber de votre bouche que je ne recueille avec ſoin, & que je ne conſerve dans ma mémoire. Vous me ferez la faveur de me réſoudre, quand j'aurai des doutes ; quand je prendrai l'un pour l'autre, vous me remettrez au droit chemin ; quand je ne m'expliquerai pas aſſez nettement, vous éclaicirez mes nuages, & donnerez de l'ordre à ma confuſion. Ce ſera à vos oreilles que j'ajuſterai les cadences de mes périodes, & aux différens mouvemens de votre viſage que je reconnoîtrai le fort & le foible de mes Ecrits. Dans la chaleur de l'enfantement, & parmi des joies de Mére, qui croit être heureuſement délivrée, j'expoſerai ce qui viendra de naître à la lumière de votre jugement, afin que vous l'éprouviez,*

viez, & ne le tiendrai pour légitime qu'entant que vous l'aurez reçû pour bon.

Exemple tiré de

VOITURE.

Puiſque la diſcrétion eſt une des principales parties d'un Galant, je crois qu'en vous en envoyant, je vous paye libéralement ce que je vous dois. Ne craignez pas d'en prendre un ſi grand nombre, vous qui juſqu'ici n'en avez voulu recevoir pas un; car je vous aſſure que vous pouvez vous fier en ceux-ci, & qu'ils ſe ſauront taire des faveurs que vous leur ferez. Quelque gloire qu'il y ait à recevoir des vôtres, ce n'eſt pas peu de choſe, d'en avoir tant trouvé de cette humeur, en un tems où ils ſont tous ſi pleins de vanité. Auſſi a-t-il falu les aller querir loin, & les faire venir de delà la mer. Vous ſavez bien, Mademoiſelle, que ce ne ſont pas les premiers de ce pays-là qui ont été bien reçus en France. *Mais voici ſans doute les plus heureux de tous ceux qui en ſont venus; & ſi vous les recevez, ils ne doivent pas envier ceux qui ont ſervi les Princeſſes & les Reines* &c. Ces derniers mots ſont alluſion au Duc *de Buckingam* Favori de JAQUES I. & de CHARLES I. Rois d'*Angleterre*, qui étant venu en *France* fit ſa cour aſſidûment à la Reine ANNE D'AUTRICHE, à qui il eut le bonheur de ne pas déplaire. Toute la Lettre roule ſur l'équivoque du mot *Galant*, qui ſignifioit

Lettre à Mlle. *de Rambouillet* en lui envoyant douze galans de ruban d'*Angleterre* pour une diſcrétion qu'il avoit perdue contre elle.

gnifioit anciennement un nœud de ruban dont les Dames ornoient leur coiffure; & ſur le mot *diſcrétion*, qui ſe dit encore d'une gageure où l'on ne ſpécifie rien, & dont le payement eſt laiſſé à la volonté du perdant.

Autre Exemple du même Auteur. Lettre au Maréchal *de Schomberg*.

MONSEIGNEUR, *Eſt-ce que vous aviez peur que ce que vous m'écriviez ſentît l'huile, que vous m'avez envoyé la vôtre ſans me faire l'honneur de m'écrire?* Ce début eſt une pointe, une alluſion froide au mot des ennemis de *Démoſthéne*, qui diſoient que ſes harangues ſentoient l'huile, pour marquer qu'elles étoient travaillées avec beaucoup de ſoin, & que l'Orateur paſſoit les nuits à *les retoucher*, à les limer à la lueur de *ſa lampe*: mais quel rapport entre un préſent d'huile d'Olive & les veilles d'un Orateur?

Au reſte Mr. *de Balzac* étoit un Gentilhomme très-ſavant dans les Langues anciennes & modernes, qui réuſſiſſoit parfaitement dans la Poëſie *Latine*, & qui poſſédoit très-bien le *Grec*, l'*Eſpagnol* & l'*Italien*. Il eſt le premier qui ait connu les nombres & l'harmonie dont notre Proſe étoit ſuſceptible, & l'on peut dire qu'il a frayé le chemin aux *Fléchiers*, aux *Boſſuets*, aux *Bourdaloues*, & à divers autres Orateurs, tant ſacrés que profanes, dont les noms vivront auſſi longtems que la Langue *Françoiſe*. Si

ſes

ſes Lettres ne ſont pas écrites d'un meilleur goût, il faut moins s'en prendre à lui qu'à ſon ſiécle, dont le défaut étoit de préférer l'éclat de l'Art aux beautés ſimples de la Nature.

J'en dis à peu près de même de *Voiture*. Né avec un talent & une facilité infinie, il parut dans un ſiécle où les pointes & les jeux de mots étoient aſſez à la mode parmi les perſonnes les plus polies. Il ne put ſe garantir de cette contagion. Cependant, dans le recueil que nous avons de ſes Oeuvres, on trouve des Lettres d'une beauté admirable, & telles que ceux qui les critiquent voudroient bien en pouvoir écrire de pareilles. Ce que l'on doit ſurtout eſtimer en lui, c'eſt que quoiqu'il plaiſante toujours, jamais il ne dit de mal de perſonne, & que la réputation de qui que ce ſoit n'eſt jamais l'objet de ſes railleries. Cela ſeul vaut, je crois, plus que le talent de bien écrire des Lettres.

CHAPITRE XV.

Des Lettres Galantes.

ON n'entend pas par *Lettres Galantes* des Lettres tendres & amoureuſes, mais des Lettres où l'on voit briller une noble gayeté; un je ne ſai quoi, qui n'eſt, à proprement parler, ni l'enjouement, ni la plaiſanterie, mais qui tient un milieu

entre ces deux tons. C'eſt un badinage délicat, léger, vif, & agréable.

Les *Lettres de Voiture* ſont en général des Lettres galantes. Mais il y a trop peu de penſées, & quelquefois il y deſcend juſqu'au comique; ce qui eſt un grand défaut, le comique n'étant bon que dans les Lettres familiéres, ou ſur le Théatre.

Les petites choſes exprimées en termes magnifiques, & les grandes exprimées en termes ordinaires, font un bon effet dans le ſtile galant; parce que les petits objets relevés par l'expreſſion, ont un air d'enjouement qui plaît, de-même que les grands diminués par de petites images. Ainſi pour dire qu'on va à la chaſſe, on pourra dire *qu'on va faire la guerre aux habitans de l'Air, & aux hôtes des Bois.* Ou avec *Voiture*, pour dire qu'on ſe divertit bien à Tours, *Hier, ſur les ſept heures du ſoir, il y arriva aux flambeaux ſix chariots chargés d'amours, de ris, d'attraits, de charmes, & d'agrémens, qui s'étoient joints de tous les côtés de la Terre, pour ſe trouver à cette aſſemblée.*

On diminue les grandes choſes par des expreſſions communes, comme quand pour décrire une tempête, on dit *que les vents avoient trompé leur Géolier: qu'ils s'étoient échappés de leur priſon pour venir s'ébaudir ſur la mer; qu'ils y avoient fait le diable à quatre; qu'il s'en étoit peu falu qu'ils n'euſſent enfoncé les portes du Palais de* Neptune,

ne, *& noyé ce pauvre Dieu dans ſon élément &c.*

Dans les Lettres galantes un Homme de Lettres peut citer un ou deux Vers *Latins*, pourvu que celui à qui il parle entende cette Langue, & que ce qu'il cite ſoit placé à propos & ſans affectation. Il peut à plus forte raiſon citer les Poëtes *François*.

On peut employer l'ironie dans le Stile galant, & parler par contre-vérité avec beaucoup de grace.

A cette heure que je ſuis loin de Votre Alteſſe, & qu'elle ne me peut pas faire de charge, je ſuis réſolu de lui dire tout ce que je penſe d'elle il y a longtems, & que je n'oſois lui déclarer, pour ne pas tomber dans les inconvéniens où j'avois vu ceux qui avoient pris avec vous de pareilles libertés. Mais, Monſeigneur, vous en faites trop pour le pouvoir ſouffrir en ſilence; & vous ſeriez injuſte, ſi vous penſiez faire les actions que vous faites, ſans qu'il en fût autre choſe, ni que l'on prît la liberté de vous en parler. Si vous ſaviez de quelle ſorte tout le monde eſt déchaîné dans Paris à diſcourir de vous, je ſuis aſſuré que vous en auriez honte, & que vous ſeriez étonné de voir avec combien peu de reſpect & peu de crainte tout le monde s'entretient de ce que vous avez fait. A dire la vérité, Monſeigneur, je ne ſai à quoi vous avez penſé, & ç'a été ſans mentir trop de hardieſſe, & une extrême violence, d'avoir à votre âge choqué deux ou trois vieux Capitai-

Lettre de *Voiture* au Duc d'*Anguien* ſur le ſuccès de la bataille de *Rocroi* gnée par ce Prince à l'âge de 22 ans.

nes que vous auriez dû reſpecter, quand ce n'eût été que pour leur ancienneté; fait tuer le pauvre Comte de Fontaines, *qui étoit un des meilleurs hommes de* Flandres, *& à qui le Prince* d'ORANGE *n'avoit jamais oſé toucher; pris ſeize piéces de canon, qui appartenoient à un Prince qui eſt Oncle du Roi & Frére de la Reine, avec qui vous n'aviez jamais eu de différend; & mis en déſordre les meilleures troupes des* Eſpagnols, *qui vous avoient laiſſé paſſer avec tant de bonté* &c.

Mme. de Sevigné au Comte de Buſſy, Lett. XIII.

Voulez-vous toujours faire honte à vos parens? ne vous laſſerez-vous jamais de faire parler de vous toutes les compagnies? penſez-vous que nous ſoyons bien-aiſes d'entendre dire que Mr. de Turenne *mande à la Cour que vous n'avez rien fait qui vaille au ſiége de* Landrecy? *En vérité c'eſt avec un grand chagrin que nous entendons dire ces choſes-là, & vous comprenez bien de quelle ſorte je m'intéreſſe aux affronts que vous faites à notre Maiſon. Mais je ne ſai pourquoi je m'amuſe à faire la plaiſante* &c.

La louange eſt le principal ornement des Lettres galantes; mais elle doit être exprimée finement & par des voies détournées, comme il paroît dans les deux exemples rapportés ci-deſſus. Sans cette précaution, elle pourroit déplaire; car une louange en ſtile libre & en termes communs, devient groſſiére, & dénote le peu d'eſprit de celui qui la prodigue.

Cette groſſiéreté conduit aiſément à la mauvaiſe plaiſanterie, qui eſt la choſe du monde

monde qu'il faut éviter avec le plus de ſoin. Le pas néanmoins eſt gliſſant; on tombe facilement de la galanterie dans la fatuïté, & au-lieu de plaîre on ſe rend mépriſable.

L'équivoque n'eſt pas un écueil moins dangereux; & à-moins de l'exprimer délicatement & ſans intéreſſer la modeſtie & la réputation de perſonne, on ne doit jamais l'employer. Il eſt ſi aiſé de louer groſſiérement, & de faire des équivoques, qu'on ne fait pas beaucoup de cas de ce talent parmi les perſonnes d'eſprit.

Ils reçoivent la raillerie avec plus de plaiſir: elle ne donne pas moins de grace au ſtile galant, que la louange la plus délicate. Mais celle-là doit être flatteuſe, jamais indifférente, & encore moins piquante.

Je ne conſeille à perſonne d'écrire des Lettres galantes, s'il n'a de la vivacité naturelle, une grande connoiſſance de la Langue, & beaucoup d'uſage du Monde; c'eſt de tous les ſtiles celui qui eſt le plus deſagréable quand il eſt mal exécuté. Il eſt vrai qu'il n'y a rien de ſi commun qui ne puiſſe être employé dans les Lettres galantes, mais ce rien doit être heureuſement placé & délicatement exprimé.

Les Lettres galantes conviennent à toute ſorte de perſonnes, & l'on peut écrire dans ce ſtile-là aux plus grands Seigneurs. Toutes les Lettres de Mr. *de Voltaire* au Roi de *Pruſſe* ſont des Lettres galantes.

Un grand Seigneur qui trouveroit mauvais qu'on lui écrivît d'une maniére vive & agréable, témoigneroit peu d'eſprit. L'avantage des Lettres galantes, c'eſt de faire rire les perſonnes mêmes qui affectent le plus de gravité, & de les divertir par des penſées agréables, des images riantes, exprimées délicatement. Nous verrons ailleurs la différence qu'il y a entre Stile galant & Stile familier. Nous finirons cet article par quelques exemples de Lettres Galantes.

Voiture à Mme. la Marquiſe de Rambouillet.

MADAME,

J'ai vu pour l'amour de vous le Valentin (a), *avec plus d'attention que je n'ai jamais fait aucune choſe; & puiſque vous déſirez que je vous en faſſe la deſcription, je le ferai le plus exactement qu'il me ſera poſſible. Mais, vous, conſidérez, s'il vous plaît, que quand je me ſerai acquitté de cette commiſſion, & de l'autre que vous m'avez donnée à* Rome, *j'aurai fait pour vous les deux choſes du monde qui me ſont les plus difficiles, de parler de bâtimens & de parler d'affaires.* Le Valentin, *Madame; puiſque* Valentin *y a, eſt une Maiſon à un quart de lieue de* Turin, *ſituée dans une prairie & ſur le bord du* Pô. . . . . *En arrivant, on trouve d'abord; je veux mourir ſi je ſai ce qu'on trouve d'abord. Je crois que c'eſt un perron. Non, non, c'eſt un portique. Je me trompe, c'eſt un perron. Par ma foi, je*

(a) Maiſon de plaiſance des Ducs de Savoye.

je ne ſai ſi c'eſt un portique, ou un perron. Il n'y a pas une heure que je ſavois cela admirablement, & ma mémoire m'a manqué. A mon retour je m'en informerai mieux, & je ne manquerai pas de vous en faire le rapport ponctuellement &c.

MADAME,

Voici la troiſiéme ſemaine que je ne mande rien de gai, & Dieu ſait ſi cela m'ennuye. Toutes les fois que j'écris des Lettres qui ſont triſtes, & que je prens la liberté de les adreſſer à V. A. S. il me ſemble que je lui envoye des billets d'enterrement. Je m'imagine que c'eſt un honneur que je dérobe, quand je l'entretiens de quelques matiéres qui ne la divertiſſent pas. Après tout, Madame, ce n'eſt pas ma faute. Si la maladie de la Reine empire, je n'en ſuis pas la cauſe; ſi Sa Majeſté meurt, je ne puis qu'y faire; & Si V. A. S. eſt préſentement en travail d'enfant, je n'en peux mais. Apparemment je reprendrai bientôt mon ſtile enjoué, & me ſervirai de ma façon d'écrire qui vous plaît le plus: car enfin la Reine eſt morte pour longtems, & V. A. S. n'accouchera pas tous les jours. Demeurez d'accord, Madame, que je m'acquitte mieux d'un hommage galant que d'une offrande ſérieuſe; & que je ne ſuis bon qu'à faire pleurer, quand je ne cherche pas à faire rire. Hé! s'il ſe peut, que V. A. S. ſe dépêche de mettre un Prince au monde; un de mes chagrins, c'eſt d'être obligé de faire des vœux pour votre convaleſcence. J'ai-

Mr. Bourſault à ſon Alt. Séréne. Madame la Ducheſſe.

merois mieux que vous m'impoſaſſiez la néceſſité de faire des vers à votre gloire, que de réciter la vie de Sainte Marguerite *à votre intention. Ah, Madame, ſi vous faites un fils, que de charmantes petites piéces je m'en vais mettre au jour! A préſent que je ſuis devenu Poëte pour l'expiation de mes péchés, je ſolemniſerai ſa naiſſance par les plus jolis vers du monde. J'ai déjà commencé un Sonnet pour Monſeigneur le Prince, que je ne puis achever tant il eſt beau! . . . . . Je ferai tous mes efforts pour l'achever, quand on m'apprendra que vous ne ſouffrirez plus. Le travail de V. A. S. empêche le mien, & je ne puis enfanter des vers que vous n'ayez enfanté un Prince. Hâtez-vous donc, Madame, de remplir les déſirs de toute la* France, *& laiſſez-moi joindre des ſouhaits aux vœux que font pour vous ceux qui ſont avec autant de reſpect que moi &c.*

Voiture à Mr. le Comte d'Avaux premier Plénipotentiaire de France au Congrès de Weſtphalie.

MONSEIGNEUR,

Vous ne ſauriez croire combien c'eſt une choſe embaraſſante d'avoir à écrire de tems en tems à une perſonne qui ne vous fait point de réponſe. J'aimerois autant parler à un ſourd ou à une muraille. Encore, ce dit-on, les murailles ont des oreilles; & quand on ne me répond rien, il me ſemble qu'on ne m'a pas bien entendu. Il y a plus de ſix ſemaines que je tâche à vous faire une Lettre ſans en pouvoir venir à bout, & que je ſonge à vous écrire.

Mais

Mais je ne ſai bonnement que vous dire,
Qui eſt aſſez, pour ſe taire tout coi.

On me pourroit bien dire peut-être ce que VIBIUS CRISPUS, vir ingenii jucundi & elegantis, *dit à un jeune-homme qui ſe plaignoit à lui de ne pouvoir trouver d'exorde à une harangue qu'il avoit à faire.* Numquid, inquit, adoleſcens, meliùs dicere vis quàm potes? *Certes, pour vous avouer le vrai, je voudrois bien ne vous rien écrire*, niſi perfectum ingenio, elaboratum induſtriâ, nihil niſi ex intimo artificio depromtum. CICERON *pourtant, qui étoit un grand artiſan de paroles, & de qui j'ai pris ces dernières, ſe trouvoit empêché auſſi-bien que moi dans de pareilles occaſions,* & me ſcripto aliquo laceſſes, *dit-il à quelqu'un de ſes Amis*; ego enim meliùs reſpondere ſcio, quàm provocare.

Toutefois, Monſeigneur, comme on dit que qui répond paye, je crois auſſi que qui paye répond, & que c'eſt à moi, de quelque façon que ce ſoit, à trouver moyen de vous entretenir, puiſque je ſuis payé pour cela (a). *Vous feriez pourtant une grande libéralité, vous qui aimez à en faire, ſi au bien que vous m'avez déjà fait, vous vouliez ajoûter celui de m'écrire quelquefois; car je vous avoue qu'il n'y a que vous*

(a) Le Comte d'*Avaux* faiſoit une penſion de 4000 livres à *Voiture*, qui font, ſur le pied d'aujourd'hui, plus de 3000 écus, à condition qu'il lui écrivoit toutes les ſemaines.

vous qui me puiſſiez donner de l'eſprit; & il me ſemble que j'en manque plus que jamais, depuis que je n'ai plus l'honneur de vous voir & de vous entendre. Que ſi vous prétendez que la dignité de Plénipotentiaire vous diſpenſe de répondre, Papinien *avoit à ſa charge toutes les affaires de l'Empire* Romain, *& je vous montrerai en cent lieux dans de gros Livres*, Papinianus reſpondit, *&* reſpondit Papinianus. *Les plus ſages & les plus prudens étoient ceux qui avoient accoutumé de répondre, & de-là* reſponſa ſapientum, & prudentum reſponſa. *Les Oracles-mêmes, quand vous en ſeriez un, répondoient; & il n'eſt pas juſques aux choſes inanimées, qui ne ſe mettent quelquefois en devoir de répondre:*

Les eaux, & les rochers, & les bois *lui* répondent.

Trois paroles que vous me direz, me donneront matière de vous écrire pluſieurs paſſages.

Nardi parvus onyx eliciet cadum.

Il ne vous faut point de tems pour cela, ou s'il en faut quelqu'un, il ne faut que ce tems & cet eſprit que vous employez le ſoir à vous jouer avec vos gens. Pardonnez, Monſeigneur, à mon importunité. Pour dire le vrai, j'ai un déſir incroyable d'avoir de vos nouvelles; & ſi vos Lettres ſe pouvoient acheter à prix d'argent, il y auroit longtems qu'il ne me reſteroit plus rien de vos quatre mille francs, &

que

que je vous aurois rendu tout ce que vous m'avez donné &c.

CHAPITRE XVI.

Des Lettres de Compliment.

J'Ai expliqué dans mes Remarques ce que nous entendons par *Compliment*; & ce que j'en ai dit, ſuffira pour faire comprendre qu'une Lettre de compliment n'eſt autre choſe qu'un témoignage de joie ou de triſteſſe, que l'on donne par écrit aux perſonnes à qui l'on eſt attaché, par devoir, par politeſſe, ou par intérêt.

Bien des gens, faute de ſavoir l'uſage du monde, s'imaginent que la perſonne qu'ils complimentent, trouveroit mauvais que le papier ne fût pas rempli; & dans cette fauſſe ſuppoſition, ils entaſſent titre ſur titre, verbiage ſur verbiage, fadeur ſur fadeur, & terminent d'ordinaire leur galimathias par quelque plattitude. Défaites-vous d'un ſi ridicule préjugé, & tenez pour maxime conſtante, que les complimens les plus courts ſont les meilleurs, & qu'une Lettre de cette ſorte ne doit guére paſſer les bornes des complimens que l'on fait dans la rencontre.

Les Lettres de complimens doivent moins conſiſter en paroles qu'en ſentimens, parce qu'elles ne plaiſent qu'autant qu'on y remarque un véritable caractére d'amitié, d'attachement, ou de zèle. Ces longues

gues périodes, ces grands mots qui ne ſignifient rien, ces raiſonnemens à perte de vue, où l'on s'enfonce ſans ſavoir comment on en ſortira, & dont ſouvent en effet on a de la peine à ſortir, forment une très-mauvaiſe Lettre de compliment. Tout y doit ſembler partir du cœur, beaucoup plus que de l'eſprit; & pour qu'un compliment ſoit pris pour une vérité, il ne faut pas l'amplifier d'un tas d'idées étrangéres, & d'expreſſions forcées, qui rendent le compliment ſuſpect de diſſimulation, & le font regarder comme un diſcours en l'air, tant il y a de rapport entre la feinte & le compliment; & tant il eſt aiſé de ſe défier de ce dernier, quand il n'eſt pas exprimé avec un certain *air* de ſincérité & de candeur, fort *oppoſé* à l'enflure & au fatras de paroles. Le Stile naturel eſt ici d'un admirable ſecours; c'eſt le plus propre à perſuader de la vérité des ſentimens que vous voulez exprimer. On ne croit pas facilement un homme qui cherche tant de détours pour dire ce qu'il ſent; & on ſuppoſe qu'il ne ſent pas ce qu'il exprime, par cela même qu'il s'efforce trop de le perſuader.

Revenez donc de l'erreur où je vous ai vu. Soyez bref dans vos complimens, ſurtout à l'égard d'un grand Seigneur. Ce précepte vous étonne. Il eſt pourtant fondé dans la nature. Les grands Seigneurs, accoutumés aux longues Lettres & aux mauvais Ouvrages de ceux qui leur écrivent,

vent, ſont effrayés à la vue de pluſieurs pages remplies d'écriture. Ils ſoupçonnent que les Lettres que vous écrivez en ſi gros volume, ne valent pas mieux que les autres qu'ils ont déjà reçues dans le même goût, & ils les mettent au rebut avec celles-là. C'eſt être impoli que de riſquer d'ennuyer un grand Seigneur par des tas de phraſes qui ne diſent rien, & qu'on pourroit réduire à très-peu de choſe. Si l'on peut amplifier ſon compliment, ce n'eſt pas en parlant aux Grands, à qui il eſt plus reſpectueux de parler peu que de parler beaucoup.

Je vous recommande le Stile naturel; cependant en parlant à un Grand il faut choiſir des termes nobles & élégans, mais éviter les figures de Rhétorique & le ton de la Harangue.

Si vous pouvez dans ces occaſions donner à votre ſtile un tour galant, c'eſt la plus agréable & la plus touchante façon de féliciter un Supérieur, qui reçoit favorablement les louanges qu'on lui donne, quand elles ſont aſſaiſonnées des graces ſéduiſantes de l'eſprit; mais il faut pour cela qu'il ait lui-même de l'eſprit; car s'il eſt d'un goût médiocre, bouffi d'un ſot orgueil, comme cela n'eſt que trop ordinaire, cet air libre & enjoué du Stile galant lui paroîtra un crime atroce, un ſacrilége contre ſa naiſſance, ſa dignité, ſon rang.

Il eſt vrai auſſi que cette maniére d'écrire

li & ſpirituel, ne doit pas négliger un moyen auſſi facile de ſe l'acquérir.

EXEMPLES

DES LETTRES DE COMPLIMENT.

De Marbais, Lett. à une Dame ſur la mort d'un de ſes Amies.

Je ne condamne pas votre douleur, elle eſt juſte & j'y prens part. Vous ne ſauriez faire des pertes médiocres quand vous perdez vos amis, parce que vous ne pouvez aimer que des perſonnes d'un mérite extraordinaire. Mais, Madame, vous n'êtes pas ſi à plaindre que vous penſez. La fortune ne vous attaque que par votre fort. Outre qu'elle ne vous enléve qu'une eſpéce de bien dont vous demeurez pourvue abondamment, il eſt certain que rien ne vous eſt ſi facile que d'en acquérir plus en un jour, qu'elle ne vous en ôtera en dix ans. Vous n'avez qu'à vous laiſſer voir & à parler pour gagner le cœur & l'eſtime. Ainſi, Madame, ménagez mieux des larmes qui vous ſont ſi précieuſes; nous n'avons que trop d'occaſions de pleurer. Souvenez-vous qu'excepté quelques Belles que vous connoiſſez, il n'y a perſonne qui ne ſouhaite ardemment que vous conſerviez les plus beaux yeux du monde.

Cette Lettre eſt d'un ſtile tout-à-fait galant. En voici une plus ſérieuſe.

Lettre du Comte de Buſſy au Maréchal de Navailles.

J'ai apris avec une extrême douleur la perte que vous avez faite de Mr. votre Fils, parce que je vous aime & vous eſtime infiniment. Il faut être auſſi ſage & auſſi ferme que vous êtes, pour ſoutenir une touche auſſi rude que celle-

celle-là. Mais quoique vous n'en ayez jamais reçu une de cette force, vous avez passé par des adversités qui vous ont apris à vous soumettre aux volontés de Dieu. C'a été-là ma seule ressource dans mes disgraces, & celle que je vous souhaite, Monsieur, dans votre affliction.

Dans ces sortes de Lettres, on peut fort à propos citer quelque beau morceau de Poësie morale; comme le *Pallida mors* &c. d'HORACE, *La mort a des rigueurs*, &c. de MALHERBE. *Boursault* commence sa Lettre de condoléance au Duc *de Montausier*, sur la mort de la Duchesse son Epouse, par ce quatrain:

Je sai trop qui je suis pour oser entreprendre
De calmer par mes vers le trouble où je vous vois:
Votre rang est si haut, qu'il faudroit trop descendre
Pour entendre ma voix.

MONSIEUR,

Ce n'est pas la premiére fois que j'ai l'honneur de vous souhaiter une heureuse année, & je prie Dieu que ce ne soit pas la dernière; parce que j'y serai pour vous rendre mes devoirs, & vous y serez aussi pour me continuer votre amitié. En vérité, Monsieur, ce n'est pas vous seul qu'on doit considérer quand on fait de semblables souhaits; c'est une infinité de personnes qui ont l'honneur d'être connues

Gerimont, Lettre de félicitation au commencement de l'année.

de vous : car enfin tout le monde connoît votre humeur bienfaisante, & l'on diroit que vous ne vivez que pour obliger ceux qui ont recours à votre bonté. J'en sai qui se feroient un plaisir de rendre témoignage à la vérité, & d'avouer que dans leurs besoins ils vous ont vu quitter vos plus pressantes affaires, que vous repreniez ensuite aux dépens même de votre santé pendant de longues veilles. Jugez de-là, Monsieur, si l'on est obligé de faire des vœux pour une santé aussi précieuse que la vôtre, & si je ne dois pas être des premiers à le faire, puisque j'ai ressenti les plus puissans effets de votre protection. A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'après vous être aussi redevable, je laisse passer cette nouvelle année sans vous témoigner la joie que j'ai de ce que vous la commencez en parfaite santé ; & quoique je ne puisse me flatter que mes vœux soient assez efficaces, je les continuerai toute ma vie pour votre conservation, & ne cesserai jamais d'être &c.

Ceux qui ont du talent pour la Poësie, peuvent le faire briller dans ces sortes de Lettres, en mêlant leurs vers avec leurs prose, ou en versifiant toute la Lettre, qui prendra alors le nom d'Epitre. En voici une de Mr. *Gresset*, laquelle peut passer pour un modéle de Stile galant.

EPITRE

A Mr. le Controlleur-Général.

Nouvel an, complimens nouveaux,
Eternelle cérémonie,
Inépuiſables madrigaux,
Vers dont on endort ſon Héros,
Courſes à la Cour qu'on ennuye;
Faut-il qu'un Sage s'aſſocie
A la proceſſion des Sots?
Auſſi, bien moins pour ſatisfaire
Un uſage faſtidieux,
Que reconnoiſſant & ſincére
Pour un Miniſtre généreux,
J'aurois de la naiſſante année
Donné la premiére journée
A lui porter mes premiers vœux,
Si par la biſe impitoyable,
Qui vient d'enrhumer tout Paris,
Je ne me fuſſe trouvé pris,
Et ſi ſur l'avis déteſtable
D'un vieil Empyrique pendable
Je ne me fuſſe encor muni
Des feux d'une fiévre effroyable,
Que je n'aurois point eu ſans lui.
Or dans les chimére qu'inſpire
Un tranſport, un brulant délire,
De fantômes environné,
Je m'en ſouviens, j'imaginai

Que rayé du nombre des Etres
Par Hypocrate empoiſonné,
J'étois où giſent nos Ancêtres.
Là, près d'un Fleuve infortuné,
Et parmi la défunte troupe
Qui pour paſſer à l'autre bord,
Attendoit la noire chaloupe,
M'occupant peu, m'ennuyant fort,
Et ne ſachant enfin que faire,
Car que fait-on quand on eſt mort?
Je rappellois ma vie entiére,
Et ne reprochois rien au Sort;
Non, ſi par la Métempſicoſe,
Me diſois-je, on quittoit ces lieux
Pour revoir la clarté des Cieux,
Et que le choix ſuivît mes vœux,
Je ne ſerois rien autre choſe,
Que ce que m'avoient fait les Dieux,
Par un Miniſtre digne d'eux,
Sans projet, ſans inquiétude,
Libre de toute ſervitude,
Cherchant tour à tour & quittant
Et le Monde & la Solitude,
Entre les plaiſirs & l'étude
Je vivois obſcur & content.
D'un délire ce fut l'image,
Il l'étoit de la vérité.
Vous, qui recevez mon hommage,
D'un loiſir qui fut votre ouvrage
Confirmez la tranquillité;

Auſſi gravée en traits de flame
La gratitude de mon ſort,
Immortelle comme mon ame,
Me ſuivra juſqu'au ſombre bord.

Voici les bonnes Fêtes qui approchent, Monſieur. C'eſt la coutume en ces jours de ſouhaiter d'heureux ſuccès à ſes Amis, & de les féliciter. Cette coutume eſt tellement privilégiée, que ce ſeroit choquer les droits de l'Amitié, que de négliger un devoir qui n'eſt pas ſimplement fondé ſur les loix de la Civilité, mais ſur les principes de la Religion. Je prens de-là occaſion de vous ſouhaiter un bon commencement d'année. J'avance un peu ſur la ſaiſon, mais l'impatience eſt juſte, & vous pardonnerez bien à une précipitation cauſée par le déſir ardent de vous plaire, & de vous témoigner la part que je prens à vos intérêts & à vos proſpérités. Votre ſatisfaction ne ſera jamais auſſi parfaite que je le ſouhaite, & n'égalera jamais le zèle avec lequel je ſuis &c.

Courtois; Lettre ſur le même ſujet.

MONSEIGNEUR,

Puiſque mes petites infirmités ne m'ont pas permis de vous ſaluer, V. E. me pardonnera ſi je m'acquitte par Lettre de l'obéiſſance & du reſpect que je lui dois. J'ai ſu & de Mr. de Jouy *& de Mr.* Matarel *l'honneur que vous m'avez fait de vous ſouvenir de moi: c'eſt une bonté dont je ne puis aſſez vous remercier; & je ſerois bien malheureux ſi V. E. avoit pu ſe perſuader qu'en cet-*

Mr. Patru, Lett. au Cardinal de Retz.

te rencontre un reſſentiment ſans raiſon m'eût éloigné de mon devoir. Je n'ai nulle part à la demande que mes Amis par affection vous ont faite en ma faveur. S'ils m'euſſent communiqué leur penſée, je vous aurois ſans-doute épargné un grand chagrin; car je ſai quel fardeau c'eſt à une ame magnanime que d'être obligé de refuſer. Mes intérêts, ſi j'en ſuis cru, ne brouilleront jamais perſonne. Quand ce ne ſeroit que pour donner, je ſouhaiterois d'être riche; mais tout ce qu'il faut faire pour le devenir me déplaît; & d'ailleurs à l'âge où je ſuis, ce peu que je puis avoir à vivre, ne vaut pas la peine de ſonger à faire des proviſions. Ainſi, Monſeigneur, à mon égard M. de . . . vit encore, ou du-moins ce qui s'eſt paſſé pour ſa dépouille, je le regarde comme un reſte de la tempête de votre fortune. Lorſque je devins votre ſerviteur, je ne regardai point à vos mains. Ce cœur que rien ne peut vaincre, cette bonté qu'on ne peut aſſez admirer, tous ces dons ſi précieux dont le Ciel vous a ſi heureuſement comblé, me donnérent à V. E. Ce n'eſt, Monſeigneur, ni votre pourpre, ni la ſplendeur, ni les couronnes de votre Maiſon; c'eſt quelque choſe de plus grand, c'eſt vous-même, c'eſt votre vertu qui m'attache; & ces liens ne peuvent ſe rompre, qu'on ne perde la vie, ou la raiſon. J'ai donc pris part à toute la joie que V. E. vient de donner à Paris, à toute la Cour, ou plutôt à tout le Royaume. Dans cette retraite malheureuſe où l'infortune de mes oreilles me retenoit, j'ai béni cent & cent fois le bienheureux

jour

jour qui vous a rendu tout entier à la France, à vos Amis, à vos Serviteurs; & V. Em. me fera juſtice, ſi elle croit que parmi toute cette foule d'honnêtes-gens qui ont eu l'honneur de la ſaluer, il n'y a perſonne qui ſoit ni plus véritablement, ni avec plus de reſpect, que je ſais, &c.

Cette Lettre péche, quant à la maniére dont elle eſt terminée, à la remarque que j'ai faite ailleurs; mais à cela près, elle eſt remplie de ſentimens, comme vous pourrez le remarquer vous-même, ſi vous vous ſouvenez de la différence que nous faiſons entre *ſentiment* & *penſée*. Ces ſentimens ſont exprimés avec toute l'élégance & la nobleſſe convenable, ſans aucun *Trope*, ou Figure de Rhétorique, que le ſtile épiſtolaire ne comporte point.

MONSEIGNEUR,

Si le ſoin qu'il vous plut de prendre de mes intérêts au commencement de ma diſgrace, n'a pas eu tout le ſuccès que j'aurois pu eſpérer, je ne vous en ſuis pas moins obligé:

Le même Lett. au Duc de Montauſier: il le remercie de l'intérêt qu'il a pris à ſa fortune.

- - - - Careat ſucceſſibus opto
Quisquis ab eventu facta notanda putat.

Il ſera toujours vrai, Monſeigneur, que vous avez eu pour moi infiniment plus de bonté que je n'euſſe oſé même eſpérer; & la fortune qui m'a tout ôté, ne m'a ôté ni mon cœur, ni mon eſprit.

Ainſi ce m'eſt une grande joie de trouver

cette petite occaſion de vous donner quelque foible marque de ma gratitude. Mais je doute que tout le reſpect que j'ai pour vous & pour tous vos commandemens, ne ſoit ici très-inutile, & que le mérite de Mr. l'Abbé Fléchier *ne laiſſe rien à faire à votre recommandation. Votre témoignage à la-vérité pouvoit tout ſeul lui donner un très haut rang dans l'Empire des Lettres: mais, Monſeigneur, quand vous ſeriez muët pour lui, ſes Ouvrages parlent aſſez de ſa ſuffiſance, & l'Académie eſt trop éclairée pour ne pas recevoir à bras ouverts un Nourriſſon du Parnaſſe, dont elle peut tirer tant de gloire. Je ſuis, &c.*

Maniére très-fine de louer une perſonne pour qui Mr. le Duc *de Montauſier* s'intereſſoit paſſionnément.

Mr. *Fléchier* n'étoit guére connu alors que par ſes Poëſies.

MONSIEUR,

Je ne préſume pas aſſez de mon crédit auprès de vous pour vouloir vous demander des choſes difficiles. Mais comme par raiſon de ſympathie vous devez avoir bien de la facilité d'accorder votre protection à tous les gens de cœur, je me ſuis engagée de vous la demander pour le Gentilhomme qui vous rendra ma Lettre. Il a déjà l'honneur d'être connu de vous, & cela étant je vous crois tout perſuadé qu'il n'eſt pas ſi indigne des marques de votre bonté. Il répondra aſſurément par ſes actions à l'honneur que vous lui ferez de lui donner part en vos bonnes graces; & ſi vous voulez compter, Monſieur, la priére que je vous en fais, pour quelque choſe, je vous aſſure que je vous en ſerai tout-à-fait redevable, & que j'en aurai toute la reconnoiſſance, comme une perſonne que beaucoup d'eſtime a déjà toute diſpoſée d'être.

La Comteſſe *de la Suze* au Marquis *de Crequi.*

CHA-

CHAPITRE XVII.

Des Lettres d'affaires, Rélations &c.

CE Chapitre ſera diviſé en trois articles. Dans le premier, je traiterai des Lettres d'affaires; dans le ſecond, des Rélations; & dans le troiſiéme des Deſcriptions & des Portraits.

Les Lettres d'affaires demandent beaucoup de netteté, de diſcernement & de préciſion. Des Lettres d'affaires.

Elles doivent être claires. La moindre ambiguïté peut faire prendre de fauſſes meſures, & changer la face d'une négociation importante. Un ſens obſcur & enveloppé peut jetter un Prince & ſon Conſeil dans un grand embarras, retarder la concluſion d'un Traité, & porter un préjudice infini aux affaires. Les circonſtances inutiles, les faits peu importans, font ſouvent perdre de vue le point principal d'une affaire, & peuvent occaſionner des mépriſes dangereuſes.

On a reproché à *Hugo Grotius*, que pendant tout le tems que dura ſa longue Ambaſſade de *France* il n'écrivit jamais que des bagatelles au Chancelier *Oxenſtiern*, & que ſes Lettres reſſembloient à celles que *Tacite* appelle, *verbis plenas, rebus vacuas.*

Pour éviter tous ces inconvéniens, il faut expliquer le ſujet avec ordre, & avec

avec les termes propres; répéter plutôt dix fois le même mot, que de commettre la moindre ambiguïté, & de tomber dans la moindre obscurité. Il faut éviter les expressions superflues, les périodes entortillées. Quant aux circonstances peu importantes, & aux petits faits, il y en qui paroissent tels, & qui ne le sont pas. Le discernement naturel doit faire omettre les petits détails; mais non pas négliger ces circonstances, ces faits, qui peu importans de leur nature, le deviennent par les lumiéres qu'ils peuvent donner sur une infinité d'objets; des desseins qu'il faut prévenir, des personnes qu'il faut gagner, des projets dont il faut hâter l'exécution, & quantité de choses pareilles auxquelles on ne songeroit point sans telle & *telle circonstance*. Il faut donc beaucoup de jugement pour ne dire rien d'inutile, & n'oublier rien de ce qui est nécessaire.

Les préambules sont la chose du monde la plus insipide dans les Lettres d'affaires. Il y a des gens qui commencent toujours ces sortes de Lettres par quelque fade compliment:

C'est avec le zèle le plus ardent que j'obéis aux ordres de Votre Majesté.

Rien ne pouvoit m'être plus agréable que d'être chargé des ordres de Votre Excellence à l'égard de l'affaire de... J'aurai l'honneur de lui en rendre compte le plus exactement qu'il me sera possible, & je m'estimerai heureux si je puis mériter son aprobation.

Il faut d'abord venir au fait, ſans s'amuſer à ces ſortes de verbiages, qui ne ſont qu'impatienter, & que le plus ſouvent on ne lit pas, pour ne point en eſſuyer l'ennui.

EXEMPLE

DES LETTRES D'AFFAIRES.

SIRE,

Votre Majeſté aura ſu que j'arrivai ici le 14. *J'apris à mon arrivée que le Roi d'*Angleterre *étoit réſolu de faire baiſſer le pavillon à la Flotte de Votre Majeſté, & que toute ſa Cour en parloit de maniére, comme ſi c'étoit une querelle qu'elle lui voulût faire de gayeté de cœur en s'y oppoſant. Meſſieurs* d'Aubigny & de Carteret *me vinrent voir l'un après l'autre le* 17; *ils me parlérent comme d'eux-mêmes ſur une Lettre qu'ils diſent que* MADAME *avoit écrite au Roi* d'Angleterre *ſur ce ſujet; & je découvris par leurs diſcours, qu'ils étoient perſuadés que c'étoit avec la participation de Votre Majeſté, que le Roi* d'Angleterre, *dans ce même ſentiment, y avoit répondu qu'il ne pouvoit ſe relâcher de ſon droit; qu'il riſquera plutôt ſa Couronne que de l'abandonner; & que ſon Amiral avoit ordre de faire baiſſer le pavillon à toutes les Flottes qu'il rencontreroit. Je leur répondis que je n'avois point ſu que* MADAME *eût écrit, & que j'étois aſſuré que Votre*

Lettre du Comte d'Eſtrade au Roi, de Chelſea le 20. Janv. 1660.

Votre Majeſté n'en ſavoit rien; que l'on connoiſſoit aſſez par la maniére dont elle gouvernoit ſes affaires, qu'elle ne les communiquoit pas à M DAME, *mais peut-être qu'elle avoit été portée, par l'affection qu'elle a pour le Roi ſon Frére, à faire quelques avances d'elle-même, pour prévenir les ſujets que Votre Majeſté pourroit avoir de ſe plaindre de lui, s'il prétendoit des choſes où elle a plus de droit que lui de toute ancienneté. Et j'ajoûtai que je m'étonnois fort du grand bruit qui s'étoit répandu dans* Londres, *& dans les Ports où j'avois paſſé, d'une meſintelligence entre la* France *& l'*Angleterre *ſur ce ſujet: que tout ce que je ſavois, étoit que Votre Majeſté avoit donné ordre à ſon Amiral de faire baiſſer le pavillon à toutes les Flottes qu'il rencontreroit à la Mer; & pour cet effet, qu'elle avoit fait préparer vingt Brulots, & choiſir les plus determinés & expérimentés Capitaines qu'elle eût dans ſon Royaume, pour être employés à cet armement; lequel n'étant compoſé que de vingt Vaiſſeaux & vingt Brulots, peut trouver des Flottes plus fortes en nombre de Vaiſſeaux, mais non pas plus réſolues à périr, ſi on leur veut conteſter ce qui eſt dû à Votre Majeſté: que je leur parlois comme de moi-même, parce qu'ils m'en avoient commencé le diſcours, n'ayant rien à propoſer ſur ce ſujet au Roi d'*Angleterre. *Je les trouvai fort ſurpris de ce diſcours, & ils me dirent qu'on avoit mandé de* France *que j'avois ordre d'en parler au Roi d'*Angleterre. *A quoi je répondis qu'ils connoîtroient par les ſuites*

*ſuites que je leur diſois vrai, & que ſi le Roi d'*Angleterre *ne m'en parloit pas, je ne lui en dirois rien : que véritablement je voyois bien qu'il arriveroit dans peu de tems des choſes fâcheuſes, à quoi il ne ſeroit plus tems de remédier ; mais que c'étoit à celui qui avoit ſes affaires en plus mauvais état, & moins de puiſſance à les ſoutenir, à faire réflexion ſur les inconvéniens qui en peuvent arriver.*

*Le lendemain je fus voir le Roi d'*Angleterre, *qui me reçut fort civilement ; je lui parlai de la propoſition que* Gudane *avoit faite à Votre Majeſté pour* Dunkerque. *Il ſe mit à rire, & me fit connoître que c'étoit un fou, & qu'il propoſoit en même tems la même entrepriſe aux* Eſpagnols, *& qu'il lui rendroit compte de tout ; & qu'il ſe ſentoit fort obligé à Votre Majeſté de la maniére dont elle en uſoit, en lui faiſant ſavoir cette propoſition. Je lui parlai enſuite de la Lettre de* Hollande, *& lui lus ce qu'elle contenoit : il me dit que ſon Réſident n'avoit pas ordre de parler de la ſorte, & qu'il lui en feroit une rude reprimande ; qu'il le deſavouoit ; mais qu'il avoit lieu de croire que c'étoit une Lettre ſuppoſée de quelques-uns de Meſſieurs les* ETATS *pour donner à votre Majeſté de méchantes impreſſions de ſa conduite.*

Il me dit que Fanchon *étoit arrivé de* Portugal, *qu'il l'avoit preſſé d'envoyer un peu plus d'Infanterie ; & qu'il étoit néceſſaire que la Flotte arrivât au plutôt, parce qu'au mois de Mars le Roi de* Portugal *vouloit*

loit entreprendre quelque choſe de conſidérable contre les Eſpagnols.

Que pour ſubvenir à toutes ces dépenſes, il étoit néceſſaire qu'il reçût au-plutôt les deux-cens mille écus. Je lui répondis que j'en écrirois à Votre Majeſté, & qu'il faloit du tems pour raſſembler toutes ces eſpéces en or.

*Et comme l'heure de ſon Conſeil étoit venue, je pris congé de lui, ſous prétexte d'aller voir Mr. le Duc d'*Yorck, *& lors en ſortant il me rappella, & me dit qu'il avoit oublié de me dire que* MADAME *lui avoit écrit ſur le fait du Pavillon, craignant que cela ne cauſât quelque démêlé entre Votre Majeſté & lui; qu'il ne croyoit pas qu'elle lui voulût conteſter un droit établi, & à quoi* HENRI *IV. avoit conſenti lorſque la Reine* ELISABET *lui prêta ſa Flotte; qu'il en étoit en poſſeſſion, & que cela lui ſeroit bien rude de voir que Votre Majeſté, ſur l'amitié de qui il faiſoit un fondement aſſuré, lui voulût retrancher les plus belles marques qu'il eût de la Royauté, & qu'il n'y avoit rien au monde qu'il ne fît pour le conſerver, ſe trouvant engagé d'honneur de le maintenir dans toutes les Mers.*

*Je lui répondis froidement, que ce qu'il m'alléguoit d'*HENRI *IV. n'étoit pas un exemple qui pût établir un droit, ni une poſſeſſion; qu'ayant la révolte dans ſon Royaume, ſes Places maritimes occupées par la Ligue, & n'ayant en tout que dix Vaiſſeaux à ſon ſervice, il fut obligé d'avoir recours à la Reine* ELI-

ELISABETH & de lui emprunter ſa Flotte, laquelle exigea de lui des conditions que la néceſſité de ſes affaires l'obligea d'accepter; que j'étois aſſuré que Votre Majeſté ne ſe ſerviroit jamais d'un tel avantage ſur ſes Alliés, & qu'elle étoit ſi généreuſe qu'en pareille rencontre elle leur feroit la grace & le plaiſir tout entier, ſans leur impoſer aucunes conditions; qu'il ne faloit pas aujourd'hui tirer une conſéquence de cet exemple contre Votre Majeſté, parce que connoiſſant ſa délicateſſe ſur le fondement qu'elle fait de ſon amitié, il arriveroit que s'en voyant déchue, par une prétention qui ne ſe peut ſoutenir contre un Roi puiſſant ſur mer & ſur terre, qui le peut tous les jours devenir davantage, & ſans l'aſſiſtance de qui que ce ſoit; qui gouverne les affaires de ſon Etat & celles des Etrangers par lui-même, & qui pénétre les intérêts des uns & des autres juſqu'au fond, il ſeroit difficile après de la faire revenir dans les mêmes ſentimens; ſi elle étoit une fois perſuadée qu'il n'eût pas agi ſincérement avec elle, &c.

A cet exemple je joindrai celui d'un des plus beaux Eſprits de l'Antiquité, pour montrer que les préceptes que j'ai donnés, ſont fondés ſur la nature même de la choſe, & ſur les lumiéres de la Raiſon épurée par le goût.

C. PLINIUS TRAJANUS IMP. S.

SOlenne eſt mihi, Domine, omnia de quibus dubito, ad te referre. Quis enim poteſt melius vel cunctationem meam regere, vel ignorantiam inſtruere? cognitionibus de Chriſtianis interfui nunquam: ideo neſcio quid aut quatenus aut puniri ſolent, aut quæri. Nec mediocriter hæſitavi, ſitne aliquod diſcrimen ætatum, an quamlibet teneri nihil à robuſtioribus differant: deturne pœnitentiæ venia, an ei qui omninò Chriſtianus fuit, deſiſſe non proſit: nomen ipſum, etiamſi flagitiis careat, an flagitia cohærentia nomini puniantur.

Interim in iis, qui ad me tanquam Chriſtiani deferebantur, hunc ſum ſequutus modum. Interrogavi ipſos, an eſſent Chriſtiani, ſupplicium minatus: perſeverantes duci juſſi. Neque enim dubitabam, qualecunque eſſet, quod faterentur, pervicaciam certè, & inflexibilem obſtinationem debere puniri. Fuerunt alii ſimilis amentiæ, quos quia cives Romani erant, adnotavi in urbem remittendos; mox ipſo tractu, ut fieri ſolet, diffundente ſe crimine, plures ſpecies inciderunt. Propoſitus libellus ſine auctore multorum nomina continens, qui negarent ſe eſſe Chriſtianos, aut fuiſſe, quum præeunte me, Deos appellarent, & imagini tuæ, quam propter hoc juſſeram cum ſimulacris Numinum adfer-

PLINE A L'EMPEREUR TRAJAN.

JE me fais une religion, Seigneur, de vous expoſer tous mes ſcrupules; car qui peut mieux me déterminer ou m'inſtruire? Je n'ai jamais aſſiſté à l'inſtruction, & au jugement du procès d'aucun Chrétien. Ainſi je ne ſai ſur quoi tombe l'information que l'on fait contre eux, ni juſqu'où l'on doit porter leur punition. J'héſite beaucoup ſur la différence des âges. Faut-il les aſſujettir tous à la peine ſans diſtinguer les plus jeunes des plus âgés? Doit-on pardonner à celui qui ſe répent? Ou eſt-il inutile de renoncer au Chriſtianiſme quand une fois on l'a embraſſé?

Eſt-ce le nom ſeul que l'on punit en eux, ou eſt-ce les crimes attachés à ce nom? Cependant voici la règle que j'ai ſuivie dans les accuſations intentées devant moi contre les Chrétiens. Je les ai interrogés, s'ils étoient Chrétiens. Ceux qui l'ont avoué, je les ai interrogés une ſeconde & une troiſiéme fois, & les ai menacés du ſupplice. Quand ils ont perſiſté, je les y ai envoyés. Car de quelque nature que fût ce qu'ils confeſſoient, j'ai cru que l'on ne pouvoit manquer à punir en eux leur deſobéiſſance & leur invincible opiniâtreté. Il y en a eu d'autres entêtés de la même folie, que j'ai réſervés pour envoyer à Rome, *parce qu'ils ſont Citoyens* Romains. *Dans la ſuite ce crime venant à ſe répandre, comme il arrive ordinairement, il s'en eſt préſenté de pluſieurs eſpéces. On m'a remis entre*

ferri, thure ac vino ſupplicarent, præterea maledicerent Chriſto: quorum nihil cogi poſſe dicuntur quæ ſunt reverà Chriſtiani. Ergo dimittendos putavi. Alii ab indice nominati, eſſe ſe Chriſtianos dixerunt, & mox negaverunt: fuiſſe quidem, ſed deſiſſe, quidam ante triennium, quidam ante plures annos, non nemo etiam ante viginti quoque. Omnes & imaginem tuam, Deorumque ſimulacra venerati ſunt; ii & Chriſto maledixerunt. Adfirmabant autem, hanc fuiſſe ſummam, vel culpæ ſuæ, vel erroris, quod eſſent ſoliti ſtato die ante lucem convenire: carmenque Chriſto, quaſi Deo, dicere ſecum invicem: ſeque ſacramento non in ſcelus aliquod obſtringere, ſed ne furta, ne latrocinia, ne adulteria committerent, ne *fidem* fallerent, ne depoſitum appellati abnegarent: quibus peractis morem ſibi diſcendi fuiſſe, rurſusque coëundi ad capiendum cibum, promiſcuum tamen, & innoxium: quod ipſum facere deſiſſe poſt edictum meum, quo ſecundum mandata tua hetærias eſſe vetueram. Quo magis neceſſarium credidi, ex duabus ancillis, quæ miniſtræ dicebantur, quid eſſet veri & per tormenta quærere. Sed nihil aliud inveni, quàm ſuperſtitionem pravam & immodicam, ideòque, dilatâ cognitione, ad conſulendum te decurri. Viſa eſt enim mihi res digna conſultatione, maximè propter periclitantium numerum. Multi enim omnis ætatis, omnis ordinis, utriusque

les mains un Mémoire ſans nom d'Auteur, où l'on accuſe d'être Chrétiens différentes perſonnes, qui nient de l'être, & de l'avoir jamais été. Ils ont en ma préſence, & dans les termes que je leur preſcrivois, invoqué les Dieux, & offert de l'encens à votre image, que j'avois fait apporter exprès avec les ſtatues de nos Divinités; ils ſe ſont même emportés en imprécations contre CHRIST. *C'eſt à quoi, dit-on, l'on ne peut jamais forcer ceux qui ſont véritablement Chrétiens. J'ai donc cru qu'il les faloit abſoudre. D'autres, déférés par un Dénonciateur, ont d'abord reconnu qu'ils étoient Chrétiens, & auſſi-tôt après ils l'ont nié, déclarant que véritablement ils l'avoient été; mais qu'ils ont ceſſé de l'être, les uns il y avoit plus de trois ans, les autres depuis un plus grand nombre d'années, quelques-uns depuis plus de vingt. Tous ces gens-là ont adoré votre image & les ſtatues des Dieux. Tous ont chargé* CHRIST *de malédictions. Ils aſſuroient que toute leur erreur ou leur faute avoit été renfermée dans ces points: qu'à un jour marqué ils s'aſſembloient avant le lever du Soleil, & chantoient tour à tour des vers à la louange de* CHRIST, *comme s'il eût été Dieu; qu'ils s'engageoient par ſerment, non à quelque crime, mais à ne point commettre de vol ni d'adultére, à ne point manquer à leur promeſſe, à ne point nier un dépôt; qu'après cela ils avoient coutume de ſe ſéparer, & enſuite de ſe raſſembler, pour manger en commun des mets innocens; qu'ils avoient ceſſé de le faire depuis*

que ſexûs etiam, vocantur in periculum, & vocabuntur. Neque enim civitates tantùm, ſed vicos etiam atque agros ſuperſtitionis iſtius contagio pervagata eſt: quæ videtur ſiſti & corrigi poſſe. Certè ſatis conſtat, prope jam deſolata templa cœpiſſe celebrari, & ſacra ſolennia diu intermiſſa repeti: paſſimque venire victimas, quarum adhuc rariſſimus emptor inveniebatur; ex quo facilè eſt opinari, quæ turba hominum emendari poſſit, ſit pœnitentiæ locus.

mon Edit, par lequel (ſelon vos ordres) j'avois défendu toutes ſortes d'aſſemblées. Cela m'a fait juger d'autant plus néceſſaire d'arracher la vérité par la force des tourmens à deux filles eſclaves, qu'ils diſoient être dans le miniſtère de leur culte; mais je n'y ai découvert qu'une mauvaiſe ſuperſtition portée à l'excès, & par cette raiſon j'ai tout ſuſpendu pour vous demander vos ordres. L'affaire m'a paru digne de vos réflexions, par la multitude de ceux qui ſont enveloppés dans ce péril. Car un très-grand nombre de perſonnes de tout âge, de tout ordre, de tout ſexe, ſont & ſeront tous les jours impliquées dans cette accuſation. Ce mal contagieux n'a pas ſeulement infecté les Villes, il a gagné les Villages & les Campagnes. Je crois pourtant que l'on y peut remédier, & qu'il peut être arrêté. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Temples qui étoient preſque déſerts ſont fréquentés, & que les Sacrifices longtems négligés recommencent. On vend par-tout des victimes, qui trouvoient auparavant peu d'acheteurs. De-là on peut juger quelle quantité de gens peuvent être ramenés de leur égarement, ſi l'on fait grace au repentir.

Autre Lettre

DU COMTE D'ESTRADE AU ROI.

SIRE,

Tom. I. des Lettres & Mém. du Comte d'Estrade pag. 300.

Depuis le départ du Sieur Batailler *j'ai reçu des visites de Messieurs d'*Aubigny, Carteret, *& Mylord* Hollis, *nommé à l'Ambassade de* France, *& qui est tout-à-fait attaché au Chancelier* Hyde.

*Tous trois séparément ne m'ont entretenu que des grandes instances que l'Empereur & le Roi d'*Espagne *faisoient au Roi d'*Angleterre *de se lier avec eux, & des offres considérables qu'ils lui faisoient, jusqu'à le laisser arbitre de l'accommodement du* Portugal. *Je n'eus pas de peine à pénétrer leur intention; ce qui m'obligea de leur répondre, que j'étois fort persuadé que Votre Majesté seroit très-aise de voir le Roi d'*Angleterre *bien uni avec le Roi d'*Espagne, *& que même il en reçût cette marque de confiance, que de devenir l'arbitre des affaires du* Portugal; *que comme il s'agissoit d'un Royaume, le Roi d'*Espagne *ne pouvoit pas en user plus généreusement, que de remettre ses intérêts entre les mains du Beau-frére de son Ennemi; & que cela me paroissoit si extraordinaire, que je ne pouvois assez admirer cette proposition, & estimer en même tems la grande conduite du Roi d'*Espagne, *qui, non content de la Paix & de l'Alliance qu'il a faite avec Votre Majesté, la recherche encore avec tous les soins imaginables, pour faire*

faire un Traité de Ligue offenſive & défenſive envers tous & contre tous; jugeant bien qu'il n'y a rien au monde qui puiſſe plus affermir ces Etats, que cette liaiſon par un nouveau Traité. Ils me demandérent ſi j'avois avis qu'il fût commencé; je leur dis que non, mais que je ſavois de bonne part, qu'il ne tenoit qu'à Votre Majeſté, qu'il ſeroit conclu en fort peu de tems.

*Ils me parurent fort ſurpris, & j'eſtimai à propos d'aller voir le lendemain le Roi d'*Angleterre *& le Chancelier, pour voir ce qu'ils me diroient. Ils me parlérent de la garantie de la Pêche, formant les mêmes ſujets de plainte que Votre Majeſté ſait déjà. Je leur dis que le tems que Votre Majeſté avoit demeuré à conclure une affaire qui lui étoit très-importante, pour chercher les moyens de le ſatisfaire, méritoit bien un conſentement ſans chagrin, d'une choſe où il n'avoit pas d'intérêt, par la déclaration qu'il avoit fait faire lui-même à Meſſieurs les* ETATS *par ſon Réſident; & que j'eſpérois que quand il feroit réflexion ſur toutes les raiſons que Votre Majeſté lui avoit alleguées, il reprendroit la même chaleur que je lui avois vue pour maintenir un Royaume qui ne pouvoit être maintenu que par lui.*

*Il me dit que ſon ſecours ſeroit bien utile, ſi Votre Majeſté faiſoit une Ligue offenſive & défenſive avec le Roi d'*Eſpagne. *Je lui repartis que Votre Majeſté y ſeroit bien obligée, ſi le Roi d'*Eſpagne *venoit à le prendre pour Arbitre des différends qu'il y a avec le* Portu-

gal; *mais comme il faloit que cela allât avant le Traité dont il parloit, il n'en pourroit pas être surpris; qu'il n'en étoit pas de-même de Votre Majesté, puisqu'il pouvoit accepter les grandes offres qu'on dit que l'Empereur & tous ses Alliés lui faisoient de toutes parts, sans qu'elle en fût en rien.*

Le Roi d'Angleterre, *connoissant bien que je n'avois pas pris grande allarme de ces bruits, me dit, ne parlons plus de cela; mais je veux bien que vous soyez persuadé, que je fais toute sorte de diligence pour hâter le secours de* Portugal; *& m'assura qu'il avoit envoyé à* Portsmouth *les Vaisseaux pour embarquer la Cavalerie, & qu'il avoit donné les mêmes ordres pour ceux qui doivent aller en* Ecosse *embarquer l'Infanterie.*

Je le louai fort des soins qu'il prenoit d'exécuter ses promesses & sa parole avec tant de ponctualité; & le trouvant en bonne humeur, je pris mon tems de le prier de trouver bon que je lui représentasse de-nouveau qu'il n'avoit pas sujet de se plaindre de Votre Majesté sur le mot de la Garantie de la Pêche; que les mesures que Votre Majesté prenoit pour le lui faire agréer, étoient si obligeantes pour lui, qu'elle en devoit plutôt attendre des remercimens que des plaintes. Il me dit que ce qui le touchoit le plus, étoit de voir de Wit *& sa cabale préférés à lui.*

Je lui répondis que je ne pouvois souffrir cette comparaison, ni qu'il pût lui entrer dans l'esprit que Votre Majesté mît la moindre égalité entre lui & de Wit.

Que je le pouvois assurer que la plus véritable passion de Votre Majesté étoit de lier une étroite

étroite amitié entre elle & lui; mais qu'il faloit s'approcher, & faire tous deux la moitié du chemin; qu'il ne ſuffiſoit pas que Votre Majeſté fît toutes les avances, qu'il en faloit auſſi de ſa part; qu'il en avoit maintenant l'occaſion, en prenant bien la civilité que Votre Majeſté lui faiſoit de lui faire part de ſon Traité avec les Hollandois.

Quoique cette converſation ait été plus douce que les autres, je ne me ſuis pas encore apperçu d'un conſentement tel que je le deſirois, mais du-moins m'a-t-elle fait connoître que leur maniére d'agir ne leur a pas réuſſi. Je ſuis, &c.

Des Lettres de Rélation.

Tout ce que j'ai obſervé touchant les Lettres d'affaires, doit s'appliquer aux Lettres de rélation: mais il faut ajoûter qu'il y a deux ſortes de rélations, celles des faits graves, & celles des petits faits; & que de cette diverſité de faits naiſſent deux ſortes de ſtile; l'un qui doit être toujours ſérieux, & l'autre qu'on peut égayer, ſi on a le goût & le talent de la bonne plaiſanterie; car encore vaut-il mieux raconter ſérieuſement & ſans art toute ſorte de faits, que de donner dans la mauvaiſe plaiſanterie, puiſque tout homme d'honneur & de bon-ſens ne doit jamais riſquer de paſſer pour un plat bouffon.

Il y a pluſieurs rélations dans les *Lettres de Cicéron à Atticus*, mais pas une qui ne ſoit ſérieuſe, quoique les matiéres ſoient quelquefois ſuſceptibles d'enjouement. C'eſt que

que cet Orateur avec un eſprit infini & un génie très-étendu, n'avoit pas le talent de railler agréablement, & ne diſoit que des pointes & des jeux de mots aſſez froids, lorſqu'il vouloit égayer ſes diſcours. Mr. *Rollin* en a rapporté divers exemples dans ſa *Maniére d'étudier les Belles-Lettres.* Ce n'eſt pas ici le lieu de les répéter. Ce que j'en dis, n'eſt que pour vous faire remarquer que le don de la bonne plaiſanterie eſt à part de la ſcience & du bel-eſprit.

Dans ce genre nos Ecrivains l'emportent ſans contredit & pour le nombre & pour la qualité ſur tous ceux de l'Antiquité. Qui auroit jamais cru, avant *Paſcal*, que les matiéres les plus ſublimes & les plus abſtraites de la Théologie, puſſent être maniées avec toutes les graces de la bonne plaiſanterie, avec un enjouement toujours ſoutenu, en un mot avec tous les agrémens que l'on trouve dans les *Provinciales*, autrement *les petites Lettres*? Qui n'avouera, en les liſant, que les matiéres les plus importantes ſont ſuſceptibles d'agrément entre les mains d'un Eſprit original? Cette réflexion détruit entiérement l'objection que l'Abbé *Gedoyn* tire de l'importance des matiéres qui font le ſujet des *Lettres de Cicéron à Atticus.* En effet les démêlés des Chefs de la République *Romaine* peuvent-ils, pour l'importance, entrer en comparaiſon avec des matiéres & des diſputes qui intéreſſent le Salut éternel? Y eut-il jamais rien de plus grand,

de

de plus auguſte pour des Chrétiens, que le Myſtére de la Grace? Mais je m'écarte de mon propos. Pour y revenir donc, je dis que le ſujet de votre rélation doit règler votre ſtile. Si le ſujet eſt grave, le ſtile doit être ſérieux. S'il eſt triſte, le ſtile doit l'être auſſi. S'il eſt peu important, on peut l'égayer, & pour cet effet il faut bien ſaiſir l'endroit ridicule qu'il peut avoir; car les petites avantures ont toujours quelque côté de cette eſpéce.

L'Archevêque de Rheims *revenoit hier fort vite de* St. Germain, *c'étoit comme un tourbillon. S'il ſe croit grand Seigneur, ſes gens le croient encore plus que lui. Ils paſſoient au-travers de* Nanterre, tra, tra, tra; *ils rencontrent un homme à cheval*, gare, gare; *ce pauvre homme veut ſe ranger; ſon cheval ne le veut pas; & enfin, le caroſſe & les ſix chevaux renverſent cul par-deſſus tête le pauvre homme & le cheval, & paſſent par-deſſus, & ſi bien par-deſſus que le caroſſe en fut verſé & renverſé: en même tems l'homme & le cheval, au-lieu de s'amuſer à être roués, ſe relévent miraculeuſement, & remontent l'un ſur l'autre, & s'enfuyent & courent encore, pendant que les laquais & le cocher de l'Archevêque & l'Archevêque même ſe mettent à crier*, Arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups! *L'Archevêque, en racontant ceci, diſoit: Si j'avois tenu ce maraud-là, je lui aurois rompu les bras, & coupé les oreilles.* Mme. de Sevigné Lettr. CLXXXVI.

Vous remarquerez que dans tout ce ré-

récit il n'y a pas une idée qui ne ſoit plaiſante, & pas une expreſſion qui ne peigne vivement l'idée, & qui n'en augmente l'agrément par ſa naïveté. Voici encore un morceau qui ne le cède point au précédent.

La même, Lettre XXXIV. *Ecoutez ceci, ma Fille. Connoiſſez-vous Mr.* de B. . . . *le Berger extravagant de* Fontainebleau, *autrement* Caſſepot ? *Savez-vous comme il eſt fait ? Grand, maigre, un air de fou, ſec, pâle ; tel que le voilà il logeoit à l'Hôtel de Lionne avec le Duc & la Ducheſſe de . . . Madame de V. . . & Mademoiſelle de V. . . Cette dernière alla, il y a deux mois, à* Sainte-Marie *du Fauxbourg* Saint Germain: *on crut que c'étoit le bonheur de ſa ſœur qui faiſoit cette Religieuſe. Savez-vous ce que faiſoit ce* Caſſepot *à ces Hôtel de Lionne ? L'amour, ma Fille, l'amour avec Mademoiſelle de V. . . ; tel que je vous le figure, elle l'aimoit.* Benſerade *diroit là-deſſus, comme de Madame de . . .* tant mieux, ſi elle aime celui-là, elle en aimera bien un autre.

Cette petite fille de dix-ſept ans a donc aimé ce Don Quichotte; *& hier il alla avec cinq ou ſix gardes de Mr.* de Gêvres *enfoncer la grille du Couvent avec une buche & des coups redoublés. Il entre avec un homme à lui dans ce Couvent, trouve Mademoiſelle de V. . . . qui l'attendoit, la prend, l'emporte, la met dans un caroſſe, la mène chez Mr.* de Gêvres, *fait un mariage ſur la croix de l'épée, couche avec elle, & le matin dès la*

la pointe du jour ils ſont diſparus tous deux. Le Duc de . . . . crie, & ſe plaint qu'il a violé les droits de l'hoſpitalité. Madame de V. . . . . veut lui faire couper la tête. Mr. de Gêvres *dit qu'il ne ſavoit pas que ce fût Mademoiſelle de V. - - - - -*

- - - - - - - - -

Mr. de Lamoignon *a été mêlé de tous les côtés dans l'affaire de* Caſſepôt *& de cette V. . . . . Il eſt parent de cette dernière & de Mr.* de Gêvres, *lequel, après avoir donné du ſecours à cette horrible action, courut à* Verſailles *dire au Roi, qu'étant ami de Mr. de* B. . . . *il n'avoit pû ſe diſpenſer de le ſervir. Le Roi le gronda, & lui dit qu'il ne lui avoit pas donné le Gouvernement de* Paris *pour un tel uſage. Mr.* de Gêvres *demanda pardon, le Roi s'eſt adouci. Pour Mr.* de B. . . . *il peut s'en aller où il voudra; mais ſi on le prenoit & qu'on lui fît ſon procès, homme vivant ne le pourroit ſauver. . . .* Voyez la Lettre ſuivante.

Le Duc de . . . eſt outré qu'un homme qu'il logeoit généreuſement, ait ainſi bleſſé & outragé l'hoſpitalité. Ils ſe prirent de paroles le Duc de C. . . *& lui; c'étoit le jour de* Notre-Dame. *Le Duc* de . . . *pouſſoit un peu loin les reproches & les menaces. Le Duc* de C. *petilloit & lui dit: Monſieur, ſi je n'avois pas communié aujourd'hui, je vous dirois cela, & cela, & cela, & cela encore. Le Duc* de . . . *montoit aux nues; mais rien n'étoit ſi plaiſant que de dire tout cela croyant ne rien dire. Songez que voilà ſon ſtile un jour de Communion; qu'auroit-ce été un autre jour?*

Les

Les termes magnifiques employés dans les récits de petites avantures font un effet fort plaiſant, comme je l'ai déjà remarqué ailleurs.

Mme. de Sevigné *Lettre IX.* *Je m'en vais vous mander la choſe la plus étonnante, la plus ſurprenante, la plus merveilleuſe, la plus miraculeuſe, la plus triomphante, la plus étourdiſſante, la plus inouie, la plus ſinguliére, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus ſecrette juſqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie; enfin, une choſe dont on ne trouve qu'un exemple dans les ſiécles paſſés, encore cet exemple n'eſt-il pas juſte.*

Voilà la plus longue ſuſpenſion dont aucun Orateur ſe ſoit peut-être jamais aviſé. Madame *de Sevigné* n'emploie cette figure que pour rendre la choſe même plus comique ; & elle ne l'employeroit pas ſi elle ne l'outroit; parce qu'une figure de Rhétorique employée dans une juſte proportion, ſeroit grave, & ne convient que dans le ſtile pathétique, par conſéquent figureroit mal dans une Lettre, dont le ſtile doit être naturel. Or, pour le rendre enjoué, il n'y a que deux voies de s'aprocher extrêmement de la nature & de la repréſenter, pour ainſi dire, toute nue; c'eſt ce que nous appellons *naïf*, & *naïveté*; où de s'en éloigner exceſſivement, & de la charger de tant d'ornemens qu'elle en paroiſſe éclipſée, c'eſt ce que nous

nous appellons *emphaſe*, *emphatique*; & c'eſt préciſément le ton que prend ici Madame *de Sevigné* pour raconter un fait aſſez ordinaire, puiſqu'il ne s'agit que d'un mariage entre deux perſonnes d'une condition un peu différente. Mais pourſuivons. La ſuſpenſion n'eſt pas encore finie, & nous verrons bien des gradations, des antithéſes, & enfin des expreſſions très-familiéres, qui contraſtent admirablement avec les figures, & cette foule d'épithétes enflées qui précédent.

Une choſe que nous ne ſaurions croire à Paris, *comment la pourroit on croire à* Lyon? *Une choſe qui fait crier miſéricorde à tout le monde*; *une choſe qui comble de joie Madame* de Rohan *& Madame* de Hauterive; *une choſe enfin qui ſe fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la* berlue; *une choſe qui ſe fera dimanche, & qui ne ſera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me réſoudre à la dire, devinez la, je vous le donne en trois*; jettez-vous votre langue aux chiens? *Hé bien! il faut donc vous la dire. Monſieur* de Lauzun *épouſe dimanche au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame* de Coulanges *dit: Voilà qui eſt bien difficile à deviner, c'eſt Mademoiſelle* de la Valiére. *Point du tout, Madame. C'eſt donc Mademoiſelle* de Retz. *Point du tout, vous êtes bien provinciale. Vraiment nous ſommes bien bêtes, dites-vous*; *c'eſt aſſurément Mademoiſelle* de Crequy: *Vous n'y êtes pas; il faut*

*donc à la fin vous le dire. Il épouſe avec la permiſſion du Roi Mademoiſelle, Mademoiſelle de .... Mademoiſelle, devinez le nom; il épouſe Mademoiſelle, ma foi, par ma foi, ma foi jurée, Mademoiſelle, la grande Demoiſelle, Mademoiſelle fille de feu Monſieur, Mademoiſelle petite-fille d'*HENRI *IV. Mademoiſelle d'*Eu, *Mademoiſelle* de Dombes, *Mademoiſelle* de Montpenſier, *Mademoiſelle d'*Orléans, *Mademoiſelle Couſine germaine du Roi, Mademoiſelle deſtinée au Trône, Mademoiſelle le ſeul parti de* France *qui fût digne de Monſieur. Voilà un beau ſujet de diſcours. Si vous criez, ſi vous êtes hors de vous-même, ſi vous dites que nous avons menti, que cela eſt faux, qu'on ſe moque de vous; que voilà une belle raillerie, que cela eſt bien fade à imaginer: ſi enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raiſon; nous en avons fait autant que vous. Adieu. - - - - -*

Les moindres bagatelles ſont ſuſceptibles d'agrément, quand on écrit comme Madame *de Sévigné.*

Lettre CXXVI. *Vous ne m'avez point dit que Votre Premier-Préſident a battu ſa femme; j'aime les coups de plat d'épée, cela eſt brave & nouveau. On ſait bien qu'il les faut battre, diſoit l'autre jour un Païſan; mais le plat d'épée me réjouit.*

Lettre CXCVII. *On a recommencé à piller un Buveau à* Rennes. *Madame* de Chaulnes *eſt à demi morte des menaces qu'on lui fait tous les jours. On me dit hier qu'elle étoit arrêtée, & que même les plus ſages l'ont retenue, & ont mandé*

dé à Mr. de Chaulnes, *que ſi les troupes qu'il a demandées font un pas dans la Province, Madame* de Chaulnes *court riſque d'être miſe en piéces. Il n'eſt cependant que trop vrai qu'on doit envoyer des troupes, & on a raiſon de le faire : car dans l'état où ſont les choſes, il ne faut pas des remédes anodins : mais ce ne ſeroit pas une ſageſſe de partir, avant que de voir ce qui arrivera de cet extrême deſordre. On croit que la récolte pourra ſéparer toute cette belle aſſemblée ; car enfin il faut bien qu'ils ramaſſent leurs bleds. Ils ſont ſix ou ſept mille, dont le plus habile n'entend pas un mot de* François. *Mr.* Boucherat *me contoit l'autre jour qu'un Curé avoit reçu devant ſes Paroiſſiens une pendule qu'on lui envoyoit de* France ; *car c'eſt ainſi qu'ils diſent. Ils ſe mirent tous à crier en leur langage, que c'étoit la Gabelle, & qu'ils le voyoient fort bien. Le Curé habile leur dit ſur le même ton : point du tout, mes Enfans, ce n'eſt point la Gabelle, vous ne vous y connoiſſez pas ;* c'eſt le Jubilé. *En même tems les voilà à genoux ; que dites-vous de l'eſprit fin de ces Meſſieurs ?* - - - -

Au reſte, ma Fille, cette caſſolette eſt venue, elle reſſemble aſſez à un Jubilé.

Quelle aimable naïveté dans tout ce récit ! Quelles graces !

J'ai acheté pour me faire une robe de chambre une étoffe comme votre derniére jupe ; elle eſt admirable, il y a un peu de vert, mais le violet domine ; en un mot j'ai ſuccombé. On vouloit me la faire doubler de couleur de feu, Lettr. XLV.

mais j'ai trouvé que cela avoit l'air d'une impénitence finale; le dessus est la pure fragilité; mais le dessous eût été une volonté déterminée, qui m'a paru contre les bonnes mœurs. Je me suis jetté dans le taffetas blanc: ma dépense est petite, je mépriſe la Bretagne, *& n'en veux faire que pour la* Provence, *afin de ſoutenir la dignité d'une merveille entre deux âges où vous m'avez élevée.*

Quelle fineſſe dans toutes ces expreſſions! Juſqu'ici je n'ai rapporté que des lambeaux de Lettres de rélation, mais je vais terminer cet article par trois ou quatre Lettres entiéres, les unes ſérieuſes, les autres enjouées.

LETTRE

De Mr. de RACINE à Mr. DESPREAUX.

Du Camp devant Namur le 3. Juin.

Racine avoit ſuivi le Roi à Namur, & ſe trouva au ſiége de cette Place.

J'ai été ſi troublé depuis huit jours de la petite-vérole de mon fils, que j'appréhendois qui ne fût fort dangereuſe, que je n'ai pas eu le courage de vous mander aucunes nouvelles. Le Siége a bien avancé durant ce tems-là, & nous ſommes à l'heure qu'il eſt au corps de la Place. Il n'a point falu pour cela détourner la Meuſe, *comme vous m'écrivez qu'on le diſoit à* Paris, *ce qui ſeroit une étrange entrepriſe. On n'a pas même eu beſoin d'appeller les Mouſquetaires, ni d'expoſer beaucoup de braves gens. Mr.* de Vauban *avec*

vec ſon canon & ſes bombes a fait lui ſeul toute l'expédition. Il a trouvé des hauteurs au-deçà & au-delà de la Meuſe, *où il a placé ſes batteries. Il a conduit ſa principale tranchée dans un terrain aſſez reſſerré entre des hauteurs, & une eſpéce d'étang d'un côté, & la* Meuſe *de l'autre. En trois jours il a pouſſé ſon travail juſqu'à un petit ruiſſeau qui coule au pied de la contreſcarpe, & s'eſt rendu maître d'une petite contregarde revêtue, qui étoit en-deçà de la contreſcarpe, & delà en moins de ſeize heures a emporté tout le chemin couvert qui étoit garni de pluſieurs rangs de paliſſades, a comblé un foſſé large de dix toiſes & profond de huit pieds, & s'eſt logé dans une demi-lune, qui étoit au-devant de la courtine, entre un demi-baſtion qui eſt ſur le bord de la* Meuſe, *à la gauche des Aſſiégeans, & un baſtion qui eſt à leur droite. En telle ſorte que cette Place ſi terrible, en un mot* Namur, *a vu tous ſes dehors emportés, ſans qu'il en ait couté au Roi plus de trente hommes. Ne croyez pas pour cela qu'on ait eu affaire à des poltrons. Tous ceux de nos gens qui ont été à ces attaques, ſont étonnés du courage des Aſſiégés. Mais vous jugerez de l'effet terrible du canon & des bombes, quand je vous dirai, ſur le rapport d'un Officier Eſpagnol, qui fut pris hier dans les dehors, que notre artillerie leur a tué en deux jours douze cens hommes. Imaginez-vous trois batteries qui ſe croiſent, & qui tirent continuellement ſur de pauvres gens qui ſont vus*

d'enhaut, & de revers, & qui ne peuvent pas trouver un ſeul coin où ils ſoient en ſureté. On dit qu'on a trouvé les debors tout pleins de corps dont le canon a emporté les têtes, comme ſi on les avoit coupées avec des ſabres. Cela n'empêche pas que pluſieurs de nos gens n'ayent fait des actions de grande valeur. Les Grenadiers des Gardes Françoiſes, *& ceux des Gardes* Suiſſes, *ſe ſont entre autres extrêmement diſtingués. On raconte pluſieurs actions particuliéres, que je vous dirai quelque jour, & que vous entendrez avec plaiſir. Mais en voici une que je ne puis différer de vous dire, & que j'ai oüi conter au Roi même. Un ſoldat du Régiment des Fuziliers, qui travailloit à la tranchée, y avoit porté un gabion: un coup de canon vint qui emporta ſon gabion: auſſitôt il en alla poſer à la même place un autre, qui fut ſur le champ emporté par un autre coup de canon. Le ſoldat, ſans rien dire, en prit un troiſiéme. & l'alla poſer; un troiſiéme coup de canon emporta le troiſiéme gabion. Alors le ſoldat rebuté ſe tint en repos; mais ſon Officier lui commanda de ne point laiſſer cet endroit ſans gabion. Le ſoldat dit:* J'irai, mais j'y ſerai tué. *Il y alla, & en poſant ſon quatriéme gabion, eut le bras fracaſſé d'un coup de canon. Il revint ſoutenant ſon bras pendant avec l'autre, & ſe contenta de dire à ſon Officier,* Je l'avois bien dit. *Il falut lui couper le bras, qui ne tenoit preſqu'à rien. Il ſouffrit cela ſans deſſerrer les dents, & après l'opération, dit froidement:* Je ſuis donc hors d'état de

tra-

travailler, c'eſt maintenant au Roi à me nourrir. *Je crois que vous me pardonnerez le peu d'ordre de cette narration, mais aſſurez-vous qu'elle eſt fort vraie*, &c.

AUTRE DU MEME

AU MEME.

Au Camp devant Namur le 15. Juin.

Je ne vous ai point écrit ſur l'attaque d'avanthier. Je ſuis accablé de Lettres, qu'il me faut écrire à des gens beaucoup moins raiſonnables que vous, & à qui il faut faire des réponſes bien malgré moi. Je crois que vous n'aurez pas manqué de rélations. Ainſi, ſans entrer dans des détails ennuyeux, je vous manderai ſuccinctement ce qui m'a le plus frappé dans cette action. Comme la Garniſon eſt au moins de ſix mille hommes, le Roi avoit pris de fort grandes précautions pour ne pas manquer ſon entrepriſe. Il s'agiſſoit de leur enlever une redoute & un retranchement de plus de quatre cens toiſes de long, d'où il ſera fort facile de foudroyer le reſte de leurs ouvrages, cette redoute étant au plus haut de la montagne, & par conſéquent pouvant commander les ouvrages à corne qui couvrent le Château de ce côté-là. Ainſi le Roi, outre les ſept Bataillons de tranchée, avoit commandé deux cens de ſes Mouſquetaires, cent cinquante Grenadiers à cheval, & quatorze Compagnies d'autres Grenadiers, avec mille ou douze cens Travail-

leurs, pour le logement qu'on vouloit faire; & pour mieux intimider les Ennemis, il fit paroître tout-à-coup ſur la hauteur la brigade de ſon Régiment, qui eſt encore compoſée de ſix Bataillons. Il étoit-là en perſonne à la tête de ſon Régiment, & donnoit ſes ordres à la demiportée du mouſquet. Il avoit ſeulement devant lui trois gabions, que le Comte de Fieſque, *qui étoit ſon Aide-de-camp de jour, avoit fait poſer pour le couvrir. Mais ces gabions, preſque tous pleins de pierres, étoient la plus dangereuſe défenſe du monde; car un coup de canon, qui eût donné dedans, auroit fait un beau maſſacre de tous ceux qui étoient derrière. Néanmoins un de ces gabions ſauva peut être la vie au* ROI, *ou à* MONSEIGNEUR, *ou à* MONSIEUR, *qui tous deux étoient à ſes côtés; car il rompit le coup d'une balle de mouſquet qui venoit droit au Roi, qui, en ſe détournant un peu, ne fit qu'une contuſion au bras de Mr. le Comte* de Toulouze, *qui étoit, pour ainſi dire, dans les jambes du Roi. Mais pour revenir à l'attaque, elle ſe fit dans un ordre merveilleux. Il n'y eut pas juſqu'aux Mouſquetaires qui ne firent pas un pas plus qu'on ne leur avoit ordonné. A la vérité Mr.* de Maupertuis *qui marchoit à leur tête, leur avoit déclaré que ſi quelqu'un oſoit paſſer devant lui, il le tueroit: il n'y en eut qu'un ſeul, qui ayant oſé déſobéir & paſſer devant lui, il le porta à terre de deux coups de ſa pertuiſane, qui ne le bleſſérent pourtant point. On a fort loué la ſageſſe de Mr.* de Maupertuis. *Mais il faut vous dire auſſi deux traits*

de

de Mr. de Vauban, *que je ſuis aſſuré qui vous plaîront. Comme il connoît la chaleur du ſoldat dans ces ſortes d'occaſions, il leur avoit dit*: Mes enfans, on ne vous défend pas de pourſuivre les Ennemis quand ils s'enfuiront, mais je ne veux pas que vous alliez vous faire échiner mal-à-propos ſur la contreſcarpe de leurs autres ouvrages. Je retiens donc à mes côtés cinq Tambours, pour vous rappeller quand il ſera tems. Dès que vous les entendrez, ne manquez pas de revenir chacun à vos poſtes. *Cela fut fait comme il l'avoit concerté. Voilà pour la premiére précaution. Voici la ſeconde. Comme le retranchement qu'on attaquoit avoit un fort grand front, il fit mettre ſur notre tranchée des eſpéces de jallons, vis-à-vis deſquels chaque Corps devoit attaquer, & ſe loger pour éviter la confuſion, & la choſe réuſſit à merveilles. Les Ennemis ne ſoutinrent point, & n'attendirent pas même nos gens. Ile s'enfuirent après qu'ils eurent fait une ſeule décharge. On en tua bien quatre ou cinq cens; entre autres un Capitaine* Eſpagnol, *fils d'un Grand d'*Eſpagne *qu'on nomme le Comte* de Lémos. *Celui qui le tua étoit un des Grenadiers à cheval nommé* Sans-raiſon. *Voilà un vrai nom de Grenadier.* L'Eſpagnol *lui demanda quartier, & lui promit cent piſtoles, lui montrant même ſa bourſe, où il y en avoit trente-cinq. Le Grenadier qui venoit de voir tuer le Lieutenant de ſa Compagnie, qui étoit un fort brave homme, ne voulut point faire de quartier, & tua ſon* Eſpa-

gnol. *Les Ennemis envoyérent demander ſon corps, qui leur fut rendu, & le Grenadier* Sans-raiſon *rendit auſſi les trente-cinq piſtoles qu'il avoit priſes au mort, en diſant*: Tenez, voilà ſon argent, dont je ne veux point; les Grenadiers ne mettent la main ſur les gens que pour les tuer. - - - - -

- - - - - - - - -

Je ne vous dis rien de la quantité de gens qui reçurent des coups de mouſquet, ou des contuſions tout auprès du Roi; tout le monde le ſait, & je crois que tout le monde en frémit. Mr. le Duc étoit Lieutenant-Général de jour, & y fit à la Condé, *c'eſt tout dire. Mr. le Prince, dès qu'il vit que l'action alloit commencer, ne put s'empêcher de courir à la tranchée, & de ſe mettre à la tête de tout. En voilà bien aſſez pour un jour. Je ne puis pourtant finir ſans vous dire un mot de Mr.* de Luxembourg. *Il eſt toujours vis-à-vis des Ennemis, la* Méhaigne *entre deux, qu'on ne croit pas qu'ils oſent paſſer. On lui amena avant-hier un Officier* Eſpagnol, *qu'un de nos Partis avoit pris, & qui s'étoit fort bien battu. Mr.* de Luxembourg *lui trouvant de l'eſprit, lui dit*: Vous autres Eſpagnols, je ſais que vous faites la guerre en honnêtes-gens, & je la veux faire avec vous de-même. *Enſuite il le fit dîner avec lui, puis lui fit voir toute ſon Armée; après quoi il le congédia, en lui diſant*: Je vous rends votre liberté; allez trouver Mr. le Prince d'*Orange*, & dites-lui ce que vous avez vu. *On a ſu auſſi par un Rendu, qu'un de nos ſol-*

*ſoldats s'étant allé rendre aux Ennemis, le Prince d'*Orange *lui demanda pourquoi il avoit quitté l'Armée de Mr.* de Luxembourg: C'eſt, *dit le ſoldat*, que l'on y meurt de faim; mais avec tout cela, ne paſſez pas la riviére, car aſſurément ils vous battront. *Le Roi envoya hier ſix mille ſacs d'avoine, & cinq cens bœufs à l'Armée de Mr.* de Luxembourg: *& quoiqu'ait dit le Déſerteur, je vous puis aſſurer qu'on y eſt fort gai, & qu'il s'en faut bien qu'on y meure de faim.* - - - - - - - - - - - - - - - - - -

J'ai écrit à Mr. de Pontchartrain *le Fils par le conſeil de Mr.* de la Chapelle. *Une page de complimens m'a plus couté cinq cens fois, que les huit pages que je vous viens d'écrire. Adieu, Monſieur, je vous envie votre beau tems d'*Auteuil; *car il fait ici le plus horrible tems du monde.*

Je vous ai vu rire aſſez volontiers de ce que le vin fait quelquefois faire aux ivrognes. Hier un boulet de canon emporta la tête d'un de nos Suiſſes *dans la tranchée. Un autre* Suiſſe, *ſon camarade qui étoit auprès, ſe mit à rire de toute ſa force, en diſant.* Hô, hô, cela eſt plaiſant; il reviendra ſans tête dans le camp.

*On a fait aujourd'hui trente priſonniers de l'Armée du Prince d'*Orange. *Ils ont été pris par un Parti de Mr.* de Luxembourg. *Voici la diſpoſition de l'Armée des Ennemis. Mr.* de Baviére *a la droite avec des* Brandebourgs *& autres* Allemands, *Mr.* de Waldeck *eſt au Corps de bataille avec les* Hol-

Hollandois; *& le Prince d'*Orange *avec les* Anglois, *eſt à la gauche. J'oubliois de vous dire, que quand Mr. le Comte* de Touloufe *reçut ſon coup de mouſquet, on entendit le bruit de la balle: & le Roi demanda ſi quelqu'un étoit bleſſé.* Il me ſemble, *dit en ſouriant le jeune Prince,* que quelque choſe m'a touché. *Cependant la contuſion étoit aſſez groſſe, & j'ai vu la marque de la balle ſur le galon de la manche, qui étoit tout noirci, comme ſi le feu y avoit paſſé. Adieu, Monſieur, je ne ſaurois me réſoudre à finir quand je ſuis avec vous,* &c.

LETTRE

De Mr. PELISSON, du 10. Octobre 1674.

(a) *Avant-hier après le diner du Roi, il reçut la nouvelle du combat donné aux* Impériaux *&* Lorrains, *par Mr.* de Turenne *auprès de* Strasbourg. . . . .

Mr. de Turenne *ſachant que les Ennemis venoient à lui, & qu'ils étoient à un Village auprès de* Moltzheim, *s'en alla à eux comme il l'avoit promis au Roi par ſes Lettres précédentes. Il arriva à l'entrée de la nuit ſur la petite Riviére qui paſſe à* Moltzheim, *il y jetta un pont, & s'étant aſſuré de l'autre côté par des Corps-de-gardes avancés, il fit paſſer ſon Armée toute la nuit. Le lendemain,*

(a) Il y a faute contre la Grammaire dans cette premiére phraſe.

main, au point du jour, il fit occuper par les deux Régimens de Dragons de Boufflers *& de* Liſtenay, *avec le Régiment de la Marine, & un autre, un Bois qui étoit ſur le chemin de l'Armée ennemie, & d'où elle l'auroit pu voir en flanc.*

Les Ennemis firent tous leurs efforts pendant trois heures pour déloger nos gens de ce Bois, & n'en purent venir à bout. Ces quatre Régimens y firent des merveilles, ſoutenant pendant tout ce tems-là le choc de toute leur Armée. Le jeune Comte de Claire, *à qui le Roi avoit donné depuis peu ce Régiment de la Marine, & qu'on eſtimoit beaucoup, y fut tué.* Boufflers *&* Liſtenay *y firent des merveilles. Ce dernier eſt le Fils du Marquis* de Meſſimieu, Franc-Comtois, *& qui a tant eu de part aux mouvemens de ce Pays-là. Il eſt très-brave. Le Roi lui a donné cette année le Régiment de Dragons-Royal.*

Mr. de Turenne *voyant l'obſtination des Ennemis à gagner ce Bois, quoiqu'il ne pût les aller attaquer ſans leur montrer un peu le flanc, réſolut de s'y expoſer; car ſon premier deſſein avoit été même de les aller forcer dans le Village plus éloigné, s'ils n'euſſent voulu combattre.*

Notre première ligne fut repouſſée vigoureuſement par les Ennemis. Mais un Corps de réſerve que Montgeorge *commandoit, les rechaſſa & regagna le terrain. Ce Corps fut encore repouſſé & rechaſſé par eux, juſques à ce que la deuxiéme ligne, & le Comte* de Lorge *s'avançant, les firent plier, & ſe re-*

retirer à la hâte & en désordre; non pas de telle sorte pourtant qu'ils ne s'arrêtassent à notre vue, d'où avec des canons chargés à cartouches ils nous tuérent beaucoup de monde; mais ils abandonnérent le champ de bataille avec huit de leurs canons & plusieurs drapeaux, & s'éloignérent ensuite pour se mettre sous le canon de Strasbourg, *où ils sont*, &c.

LETTRE

DE Mr. PATRU à Mr. D'ABLANCOURT.

Il lui fait la rélation de la visite que la Reine de Suéde *fit à l'*Académie Françoise.

» Il est vrai, *mon Cher*, que depuis un » mois ou environ, j'ai pris la perruque, » ou, pour parler plus exactement, une » calote de cheveux; tellement que j'ai » des cheveux plus que toi, & tu as des » lunettes plus que moi. A deux de jeu, » l'un vaut bien l'autre. Ce n'est pas que » je n'eusse la tête encore passablement » garnie; mais la garniture paroissoit un » peu trop antique, & je craignois qu'elle » ne blessât enfin les yeux d'*Amarante*: » c'est comme je nomme la Belle qui » maintenant tient mon cœur. Te voilà » bien étonné, & tu diras bien à ce coup: » *Amice, nunquam desines ineptire.* Ah! » *mon Cher*, si tu l'avois vue, tu parlerois » bien un autre langage! Le bruit de mon

» élo-

» éloquence, vrai ou faux, a formé cette
» galanterie; & ce beau fruit de mes veil-
» les, à te dire vrai, me charme un peu
» plus que toute la réputation que je puis
» attendre de mes études. J'aime la gloi-
» re à-la-vérité, mais je l'aime d'amitié,
» & non pas d'amour; & je préfére le cœur
» d'*Amarante* à toutes les langues de la
» Renommée. Ne me va point dire, *Tur-*
» *pe ſenex miles*; car en tout cas on peut
» être Capitaine & Conquérant à tout âge;
» & en amour pourvu qu'on y réuſſiſſe,
» on y a toujours bonne grace.

» Mais c'eſt aſſez parler de mes folies:
» il faut que je t'entretienne de la viſite
» que la Reine de *Suéde* a faite à l'*Acadé-*
» *mie* il y eut Lundi dernier quinze jours.
» Tu ſauras donc qu'on ne fut averti que
» vers les huit à neuf heures du matin du
» deſſein de cette Princeſſe, tellement
» que quelques-uns de nos Meſſieurs n'en
» purent avoir l'avis. Tu ſais la grande
» ſalle qui eſt à main gauche de l'eſcalier:
» en entrant au bout de cette ſalle, il y
» en a une autre qui eſt grande encore,
» mais non pas tant que la premiére. Ce
» fut-là qu'on la reçut. J'arrivai en ce
» lieu vers les quatre heures. J'y trouvai
» Monſieur le Chancelier, qui parloit avec
» Mr. *de Toulouſe* & Mr. *de Meaux*. J'y
» trouvai auſſi ſept ou huit de nos Meſ-
» ſieurs. A quelque tems de-là les autres
» arrivérent, & nous étions quinze ou
» ſeize en tout, car Mr. *du Ryer* ne put

» en

» en être averti. Mr. *Giri* en fut averti » trop tard, & étoit ſorti quand l'avis lui » fut porté. Meſſieurs *Chapelain* & *Conrart* étoient indiſpoſés. Mr. *de Gombaut* y vint ſans être averti : mais auſſitôt qu'il ſut le deſſein de la Princeſſe, » il s'en alla ; car tu ſauras qu'il eſt en » colére contre elle, de ce qu'ayant fait » quelques vers où il a loué le grand *Guſtave*, elle ne lui a point écrit, elle » qui, comme tu ſais, a écrit à cent impertinens. Le bon-homme que tu connois, ſe fâche de cela tout de bon, quoiqu'il ſoit vrai qu'elle ait demandé de ſes » nouvelles pluſieurs fois à ſes deux voyages de *Paris*. J'aurois bien plus de » ſujet de m'en plaindre ; mais quand Rois, » Reines, Princes & Princeſſes ne me » feront que de ces maux-là, je ne m'en » plaindrai jamais.

» Mais pour revenir à notre ſujet, la » ſalle où l'on reçut la Princeſſe eſt fort » belle. Il y avoit au milieu une table » tirée des deux bouts, couverte d'un tapis de velours bleu, avec une grande » crepine d'or & d'argent. Au bout d'en» haut il y avoit un fauteuil de velours » noir avec un clinquant d'or large de » quatre doigts, & tout autour de la table » des chaiſes à dos de tapiſſerie. Mr. le » Chancelier oublia de faire mettre en » cette ſalle le portrait de cette Princeſſe, » qu'elle a donné à la Compagnie ; car, à » mon avis, cela ne ſe devoit point ou» blier.

» blier. Sur les cinq heures un Valet de
» pied de la Princesse vint savoir si la
» Compagnie étoit assemblée. A un mo-
» ment de-là un autre Valet de pied, mais
» du Roi, vint dire à Mr. le Chancelier
» que la Reine *de Suède* étoit au bout de
» la rue; & presque aussi-tôt on vit son
» carosse entrer dans la Cour. Mr. le
» Chancelier suivi de la Compagnie, l'al-
» la recevoir au carosse. Mais comme il
» y avoit grand monde dans la premiére
» salle, & même dans la cour, qui vou-
» loit voir la Princesse, je ne passai point
» le milieu de la premiére salle, à cause
» de la presse; & il n'y en eut que deux
» ou trois d'entre nous qui purent suivre,
» tellement que je ne te puis dire bien
» certainement ce qui se passa à ce pre-
» mier abord. On m'a dit que Mr. le
» Chancelier lui fit seulement un compli-
» ment à l'ordinaire. Ensuite elle passa
» à travers la premiére salle, Mr. le Chan-
» celier à ses côtés, suivie de Mme. *de*
» *Bregis*, de son Capitaine des Gardes,
» de Mr. *Bourdelot*, & d'un autre homme
» que je ne connois point.

» D'abord qu'elle fut entrée dans le lieu
» où on la devoit recevoir, elle s'appro-
» cha du feu, & parla à Mr. le Chance-
» lier assez bas, puis elle demanda pour-
» quoi Mr. *Menage* n'étoit pas-là? & sur
» ce qu'on lui dit qu'il n'étoit pas de la
» Compagnie, elle demanda pourquoi il
» n'en étoit pas. Mr. *de Boisrobert* lui ré-

» pondit, ce me ſemble, qu'il méritoit » fort d'en être, mais qu'il s'en étoit rendu » indigne. Enſuite elle parla bas à Mr. » le Chancelier, & lui demanda de quelle » ſorte nous ſerions devant elle, ou aſſis, » ou debout. Mr. le Chancelier appella » Mr. *de la Meſnardière*, qui, ſur cette » propoſition, dit que du tems de *Ron-* » *ſard* il ſe tint une Aſſemblée de Gens » de Lettres & de Beaux-eſprits de ce » tems-là, à *St. Victor*, où CHARLES IX. » alla pluſieurs fois, & que tout le monde » étoit aſſis devant lui. Il n'ajoûta pas » qu'on étoit couvert, ſi ce n'eſt lorſqu'on » parloit directement au Roi; mais on dit » que cela eſt ainſi, & je ne me ſuis pas » encore éclairci de cette hiſtoire. Auſſi-» tôt la Princeſſe alla parler à Mr. *Bour-* » *delot*, & en paſſant dit à Mme. *de Bregis* » qu'elle croyoit qu'il faloit qu'elle ſortît. » Mr. *de Boisrobert* dit que Mme. *de Bre-* » *gis* étant de la compagnie de la Princeſ-» ſe, & ayant l'eſprit qu'elle a, elle mé-» ritoit bien d'y aſſiſter. Auſſi-tôt que » la Princeſſe eut dit un mot à Mr. *Bour-* » *delot*, elle s'alla bruſquement, à ſon or-» dinaire, aſſeoir dans ſon fauteuil; & au » même inſtant, ſans qu'on nous l'ordonnât, » nous nous aſſîmes; & la Princeſſe voy-» ant qu'on étoit un peu éloigné de la » table, nous dit que nous pouvions nous » aprocher. On s'en aprocha un peu, » mais on ne joignit pas la table, comme » ſi on eût été-là pour banqueter.

» J'ou-

» J'oubliois de te dire que le bon-homme *de Priézac*, auſſi-tôt qu'il ſut que la » Reine délibéroit ſi nous ſerions debout, » s'en vint à moi comme à un grand Frondeur, & me dit ce qui ſe paſſoit; & en » me demandant ce que j'étois réſolu de » faire, ajoûta que ſa réſolution étoit de » ſortir, ſi elle vouloit qu'on fût debout » devant elle. Je lui promis que je le » ſuivrois, & que s'il ne marchoit devant » moi je paſſerois le premier. Or il étoit entré force honnêtes-gens dans le » lieu: il y avoit preſque tous les Officiers du Sceau, grands Audienciers & » autres, pluſieurs Sécretaires du Roi, » quelques Conſeillers & Maîtres des Requêtes. Tous ces gens-là étoient debout derriére nous, & même un peu éloignés de vous. Mr. le Chancelier étoit à la gauche de la Reine, mais du » côté du feu: vis-à-vis de lui, au côté » droit de la Princeſſe, mais du côté de » la porte, le Directeur, qui eſt Mr. *de la Chambre*; enſuite Mr. *de Boisrobert*, moi, » Mr. *Peliſſon*, Mr. *Cotin*, Mr. l'Abbé *Tallemant*, & ainſi de ſuite. Mr. *de Mézéray* étoit au bas bout de la table, vis-à-vis de la Princeſſe, avec l'écritoire, » le papier, le cayer, & le porte-feuille de la Compagnie; & cela comme repréſentant le Sécretaire. Le tour des chaiſes où nous étions aſſis, paſſoit derriére lui. Nous étions tous découverts, & » Mr. le Chancelier comme nous. Après » que nous eûmes pris nos places, le Di-

» recteur se leva, & nous avec lui. Mr. » le Chancelier demeura assis. Le Direc- » teur fit son compliment, mais si bas que » personne ne l'entendit; car il étoit tout » courbé, & il n'y avoit que la Princesse » & Mr. le Chancelier au plus qui pus- » sent l'entendre. Je ne doute point qu'il » ne dît de fort bonnes choses, parce qu'il » a tout l'esprit qu'il faut pour cela, & » que la Princesse même témoigna par ses » gestes qu'elle en étoit satisfaite.

» Après le compliment fait, nous nous » rassîmes: le Directeur dit à la Princesse » qu'il avoit fait un *Traité de la Douleur*, » pour ajoûter à ses *Caractères des Passions*; » & que si Sa Majesté l'avoit agréable, il » lui en liroit le premier chapitre. *Fort* » *volontiers*, dit-elle. Il le lut, & après » l'avoir lu, il dit à la Princesse qu'il n'en » liroit pas davantage, de peur de l'en- » nuyer. *Point du tout*, dit-elle; *car je* » *m'imagine que le reste ressemble à ce que* » *vous venez de lire*. Ensuite Mr. *de Mé-* » *zeray* dit que Mr. *Cotin* avoit quelques » vers que S. M. trouveroit sans-doute » fort beaux, & que si elle l'avoit pour » agréable, on les lui liroit. Mr. *Cotin* » prit aussi-tôt ses vers, & les lut. Ils » étoient fort beaux. C'étoient deux tra- » ductions de deux endroits de *Lucrèce*; » l'un, où il attaque la Providence; l'au- » tre, où il décrit l'origine du Monde » selon l'opinion d'*Epicure*, par la ren- » contre des atômes; & de sa façon il y

» avoit

» avoit une vingtaine de vers pour ſoute-
» nir la Providence. Enſuite Mr. l'Ab-
» bé ***, ſans être prié, ni ordonné (dit
» plaiſamment Mr. *de Boisrobert*) ſe mit
» en place, & lut deux Sonnets qui ne
» valent pas grand' choſe, mais qui paſſé-
» rent pour bons. Ces deux lurent leurs
» vers debout, mais nous étions tous aſſis,
» & tous les autres lurent aſſis. Enſuite on
» dit à Mr. *de Boisrobert* qu'il eût à dire quel-
» que choſe. Cela ſe faiſoit aſſez bas par Mr.
» le Chancelier, & par nous autres. Il dit à
» la Reine qu'il n'avoit rien de nouveau que
» ſes Madrigaux pour Madame *d'Olone*, mais
» qu'il croyoit que S. M. les avoit lus.
» *Point du tout*, dit-elle, *& vous me ferez*
» *plaiſir de les lire*. Il les dit par cœur.
» Ils ſont jolis, & la Reine en témoigna
» grande ſatisfaction, auſſi-bien que de
» tout ce qu'on lui avoit lu auparavant.
» Enſuite on demanda ſi Mr. *Peliſſon* n'a-
» voit rien. Il me dit, J'ai bien quelque
» choſe, mais je voudrois bien que Mr.
» *de Boisrobert* le voulût lire. Je le dis à
» Mr. *de Boisrobert*; mais il me répondit,
» je le voudrois bien; mais je ne puis lire
» qu'avec des lunettes, & cela ſeroit ri-
» dicule. Enfin Mr. *Peliſſon* les lut lui-
» même. C'étoit une traduction d'*Ameme*
» *nea Lesbia* de *Catulle*, & un madrigal.
» Tout cela fut trouvé fort joli.

» Enſuite le Directeur dit à la Reine
» que l'exercice ordinaire de la Compagnie
» étoit de travailler au *Dictionnaire*, & en

» attendant *Grammaire*, *Rhétorique* &c. & » que ſi Sa Majeſté l'avoit agréable, on » lui liroit un cayer. *Fèrz volontiers*, dit- » elle. Mr. *de Mézéray* lut donc le mot » de *Jeu*, où entre autres façons prover- » biales il y avoit, *Jeux de Princes, qui ne* » *plaiſent qu'à ceux qui les font*, pour dire » une malignité ou une violence faite par » quelqu'un qui eſt en puiſſance. Elle ſe mit » à rire. On acheva le mot, qui étoit au » net, où pourtant il y avoit bien des » choſes à dire. Il eût été mieux de lire » un mot à éplucher, & choiſir quelque » beau mot, parce que nous euſſions tous » parlé: mais on fut ſurpris, & les *Fran-* » *çois* le ſont toujours. Cela fit auſſi qu'il » n'y eut pas beaucoup de Piéces prêtes à » lire. Cela néanmoins ſe paſſa fort bien, » & la Reine en témoigna grande ſatis- » faction. Après que le mot *Jeu* eut été » lu, & après environ une heure de tems, » la Princeſſe, qui voyoit qu'il n'y avoit » plus rien à lire, ſe leva, fit une révé- » rence à la Compagnie, & s'en alla com- » me elle étoit venue. - - - -

- - - - - - - -

» Adieu, *mon Cher*, je t'embraſſe de » tout mon cœur.

Voilà, *Monſieur*, quel doit être le ſtile des rélations; ſimple, ſans prélude, ſans digreſſions, qui éloignent de l'objet principal. On peut dire un mot en paſſant à la louange de celui dont on conte une bel-

le

le action : mais comme c'eſt l'action même qu'on veut faire connoître, il ſeroit ridicule de l'interrompre par un long éloge de celui qui l'a faite. Ainſi Mr. *Peliſſon* en parlant de la Bataille de *Durkheim* ou *Turkheim*, ne ſe jette point mal-à-propos ſur l'éloge de Mr. *de Turenne*, parce que ce n'en eſt pas le lieu.

Les figures doivent être bannies du ſtile des rélations, de peur de donner l'air de fiction à des faits ſimples, qui n'ont beſoin d'aucun ornement pour ſe ſoutenir, ni d'autre garant pour être crus, que la probité de celui qui écrit, & le peu d'intérêt qu'il paroît y prendre.

Ce ne ſont point les ſentimens qu'on cherche dans les rélations, ni même les penſées, ni les tours d'expreſſions ; c'eſt ce naturel, ce ton d'ingénuïté qui leur donne un caractére de vérité, le ſeul qu'elles doivent avoir.

Les perſonnes qui voyagent ſont ſouvent obligées de faire dans leurs Lettres des deſcriptions de ce qu'ils voient de plus remarquable. Dans ces ſortes de cas, je ſuis d'avis que l'on paſſe légérement même ſur les choſes les plus importantes. Il ſuffit d'en donner une idée générale, ſans s'arrêter à des particularités qui figureroient mieux dans un Mémoire que dans une Lettre. Gardez-vous bien ſurtout d'affecter les termes d'un Art, qui, quoique familiers à ceux qui s'en occupent, ne préſentent pas à tout le monde l'idée préciſe

Lettres de Deſcription.

ciſe qui y eſt attachée. Les Gens d'Art ont une langue à part, dont on doit ſe ſervir le moins qu'il eſt poſſible, quand on n'écrit pas uniquement pour eux, ſans quoi l'on court riſque de n'être pas entendu de beaucoup de Lecteurs, & l'on eſt preſque ſûr de leur déplaire. D'ailleurs il eſt ridicule d'affecter un langage qu'on n'entend pas ſoi-même. Si vous n'êtes pas Architecte, Sculpteur, ou Peintre, ou ſi vous n'avez pas une grande connoiſſance de ces Arts, il vous arrivera aiſément d'en mal apliquer les termes, & par-là vous vous rendrez la riſée de ceux qui s'y connoiſſent.

Mais je ſuppoſe que perſonne ne verra votre Lettre que celui à qui vous écrirez. Penſez-vous qu'il vous ſache gré d'avoir affecté avec lui des termes qu'il n'entend pas, & qu'il ne ſente pas que cet étalage eſt déplacé?

L'Abbé *du Bos*, qui a écrit ſi admirablement ſur la Poëſie, la Peinture, la Muſique &c. a évité avec ſoin tous les mots qui pouvoient n'être pas entendus des gens du monde pour leſquels il écrivoit. Cela n'empêche pas qu'il ne ſoit toujours à la portée de tout homme ſenſé. Celui qui veut plaire aux gens de goût, doit prendre cet ingénieux Ecrivain pour modéle, traiter d'un Art ſans en employer les termes.

Les deſcriptions badines ſont ſans doute les plus agréables, mais auſſi les plus difficiles;

les; & il eſt rare qu'on plaiſante ſur de ſi minces ſujets avec la même délicateſſe que dans le fameux *Voyage de Bachaumont & de la Chapelle*, ou dans celui de *Provence & de Languedoc*.

Cette diligence ſervit à nous faire conſi- Voy. de Bach. & de la Chap.
dérer plus à notre aiſe en arrivant à Mar-
ſeille cette multitude de Maiſons qu'ils ap-
pellent Baſtides, *dont toute la campagne voiſine eſt couverte. Le grand nombre en eſt plus ſurprenant que la beauté, car elles ſont toutes fort petites & fort vilaines. Vous avez tant ouï parler de* Marſeille, *que de vous en entretenir préſentement ce ſeroit répéter les mêmes choſes, & peut-être vous ennuyer.*

Tout le monde ſait que Marſeille,
Eſt riche, illuſtre, & ſans pareille,
Pour ſon terroir & pour ſon port;
Mais il vous faut parler du Fort,
Qui ſans-doute eſt une merveille:
C'eſt notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode & beau,
A qui ſuffit pour toute garde
Un Suiſſe avec ſa hallebarde
Peint ſur la porte du château.

Ce Fort eſt ſur le ſommet d'un rocher preſqu'inacceſſible, & ſi haut élevé, que s'il commandoit à tout ce qu'il voit au deſſous de lui, la plupart du genre-humain ne vivroit que ſous ſon bon-plaiſir. - - - - -

Une description magnifique qu'on a faite autrefois de cette Place, nous donna la curiosité de l'aller voir. Nous grimpâmes plus d'une heure avant que d'arriver à l'extrémité de cette Montagne, où l'on est bien surpris de ne trouver qu'une méchante mazure tremblante, prête à tomber au premier vent. Nous frappâmes à la porte, mais doucement, de peur de la jetter par terre; & après avoir heurté longtems, sans entendre même un chien aboyer sur la Tour,

Des gens qui travailloient là proche,
Nous dirent, Messieurs, là-dedans
On n'entre plus depuis longtems:
Le Gouverneur de cette Roche (*a*),
Retournant en Cour par le coche,
A depuis environ quinze ans
Emporté la clé dans sa poche.

- - - - - - - -

Notre dévotion nous fit pourtant détourner un peu pour aller à la Sainte Baume (*b*). *C'est un lieu presqu'inaccessible, & que l'on ne peut voir sans effroi. C'est un antre dans le milieu d'un rocher escarpé, de plus de quatre-vingt toises*

(*a*) *Scuderi*, dont ces Messieurs n'étoient pas amis, étoit alors Gouverneur du Fort de *Notre Dame de la Garde*.

(*b*) C'est-à-dire *la Sainte Caverne*, car dans le patois de Provence *Baume* signifie *Caverne*. La *Sainte Baume* est un lieu où l'on prétend que la *Madelaine Pécheresse* est morte pénitente. C'est un célébre pélerinage près de la Ville de *St. Maximin*.

toiſes de haut, fait aſſurément par miracle; car il eſt bien aiſé de voir que les hommes

N'y peuvent avoir travaillé;
Et l'on croit avec apparence,
Que les Saints Eſprits ont taillé
Ce Roc qu'avec tant de conſtance,
La Sainte a ſi longtems mouillé
Des larmes de ſa pénitence:
Mais, ſi d'une adreſſe admirable
L'Ange a taillé ce Roc divin,
Le Démon cauteleux & fin
En a fait l'abord effroyable,
Sachant bien que le Pelerin
Se donneroit cent fois au Diable,
Et ſe damneroit en chemin.

LETTRE

DE L'ABBE' à Mr. LE COMTE DE C...

Deſcription de quelques Edifices en Angleterre.

MONSIEUR,

Vous connoiſſez le Vitruve Anglois; *& comme vous poſſédez non ſeulement les règles de tous les Arts, mais ce goût ſûr, bien ſupérieur aux règles-mêmes, puiſqu'il en eſt le principe caché, ne vous ſemble-t-il pas que l'Auteur de cet Ouvrage ait fait exprès deſſiner & graver tout ce qu'il y a de Bâtimens remarqua-* Lettre XXXVI.

quables en Angleterre, *pour nous aprendre que l'Architecture est un Art qui n'y est pas naturalisé; il est de ceux qui dépendent du goût, ainsi il peut être encore longtems étranger dans cette Ile. Ce n'est pas que l'Architecture n'ait des principes connus & des règles certaines, fondées les unes sur la Nature, telle est celle-ci, par exemple, que le plus fort doit porter le plus foible; les autres établies successivement, & convenues unanimement, comme le résultat de l'expérience de ceux qui nous ont précédés; mais la partie la plus difficile & la plus étendue, celle de la décoration & des ornemens dont elle est susceptible, le goût seul peut la donner, & le goût ne donne rien ici.*

L'Architecture est une des choses qui annoncent le plus la magnificence d'une Nation, & de la magnificence on conclut aisément la grandeur. Quand nous ne pourrions juger des Romains *que par ce qui nous reste de leurs superbes Amphithéatres, ne seroient-ils pas encore l'objet de notre admiration? Tout ce que l'Histoire rapporte des* Egytiens, *fait moins d'impression que ces Pyramides immenses qui subsistent dans leur Pays depuis tant de siécles. Quelle idée ne laissera pas à la postérité la Façade du Louvre, de la puissance du Monarque qui l'a fait élever, & du point de perfection où les Arts ont été portés sous son régne!*

*Le Pays de l'*Europe *où l'Architecture moderne a produit le plus de chefs-d'œuvres, c'est l'*Italie. *Les* Anglois *n'ont encore que le mérite d'en avoir copié quelques-uns. L'Architecte qui a bâti leur fameuse Eglise de* St. Paul

Chistophle Wren.

Paul de Londres, *aux proportions près, qu'il a très-mal observées, n'a fait que réduire le plan de* Saint Pierre de Rome *aux deux tiers de sa grandeur: pour peu que l'on ait de connoissance, il est aisé de s'appercevoir que partout où il s'est écarté de son modèle, il a commis les fautes les plus grossières.*

La plupart des Maisons de campagne, car il est peu de Bâtimens à *Londres* qui méritent qu'on en parle, sont encore ici dans le Goût Italien; *mais on ne ne l'a pas toujours appliqué juste. Un des premiers soins de l'Architecte, doit être d'avoir égard au Climat où il bâtit; ce qui convient à un Pays aussi chaud, & dont l'air est aussi pur que celui de* Naples, *devient incommode dans un Climat beaucoup plus froid, & dont le Ciel n'est pas aussi serein. Les* Italiens *dans leurs maisons doivent se défendre du trop grand jour; les* Anglois, *qui ne voient pas le Soleil aussi souvent qu'ils le voudroient, doivent le chercher. La Maison de plaisance qui orne une Vigne de* Rome, *n'est pas un modèle pour une Maison de campagne des environs de* Londres.

Le célèbre Inigo Jones *a orné* Londres *de quelques Edifices qui ont du goût, & entre autres de cette magnifique Salle de* White-Hall, *l'un des plus beaux morceaux d'Architecture qui soient en* Europe. *D'un autre côté, Mylord* Burlington, *qui a joint les exemples aux préceptes, a tâché d'en communiquer le goût à ses compatriotes. Mais ces modèles n'ont pas rendu les Architectes* Anglois *plus habi-*

habiles; & toutes les fois qu'ils veulent être autre chose que de ſimples Copiſtes, ils n'élévent encore que de peſantes maſſes de pierre, telles que le Château de Bleinheim, *dont vous trouverez le plan & la façade dans le* Vitruve Anglois.

Bien plus ſouvent encore, les Anglois *dans la décoration de leurs Bâtimens, affectent un goût véritablement puérile. On a conſtruit pour la Reine, dans le Parc de* Richemond, *un petit endroit, où l'on a placé ſa Bibliothéque de campagne. On l'appelle la* Grotte de Merlin. *Ce n'eſt autre choſe qu'un Pavillon octogone, dont la voûte eſt Gothique. Rien n'y répond à l'idée qu'on peut s'en former ſur le nom. On n'y voit pour toute curioſité, que cet Enchanteur, & quelques autres figures en cire grandes comme nature. Loin qu'en ce Salon il y ait rien qui reſſente l'enchantement & la puiſſance du Magicien, il n'eſt pas poſſible d'imaginer un ſpectacle de plus mauvais goût*, &c.

Des Lettres de Portrait. J'appelle *Lettres de Portrait* quand on écrit à une perſonne pour l'informer ou de la figure, ou de l'eſprit, ou des mœurs, ou du caractére de quelqu'un dont elle a ſouhaité d'être inſtruite.

Ces ſortes de Lettres doivent être courtes, parce que ſi on n'a que du bien à dire d'une perſonne, on le rendra plus croyable en n'en parlant que modérément & en termes fort ſimples: & ſi au contraire on n'a que du mal à en dire, il eſt de la charité Chrétienne de ne pas s'ar-

s'arrêter longtems ſur un ſujet pareil; ſans compter qu'on pourroit ſe rendre ſuſpect de malignité, ou d'animoſité, par une conduite oppoſée.

Je dis que le Stile de ces ſortes de Lettres doit être ſimple. C'eſt qu'un honnête-homme ne doit jamais chercher à briller aux dépens de ſon prochain. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe égayer ces ſortes de Lettres, pourvu que les mœurs n'en ſoient pas le ſujet, & qu'il ne s'agiſſe que de quelques ridicules peu importans, & qu'on évite tout air de médiſance & de calomnie.

L'enjouement le plus agréable conſiſte dans la naïveté des penſées, & la ſimplicité de l'expreſſion. N'imitez donc pas le ſtile prétieux de l'Auteur des *Lettres de* THERESE. Ne dites point d'après lui:

Ce Maître, qui portoit un viſage & un habit d'un rouge ſec, avec des bas blancs, ou du-moins qui auroient dû l'être, me parut guindé juſques dans la perruque, dont les cheveux collés par un maſtic de poudre & de pommade, ſe diviſoient en petits ſerpentaux, qui paroiſſoient attachés pour l'éternité à careſſer ſes joues & ſes épaules. Premiére Part. p. 21.

Cependant une groſſe femme, plus vieille par ſon viſage que par ſes années, lança ſur moi un coup d'œil groſſiérement furieux, que le hazard avoit ſurpris à la colére, pour m'en favoriſer. . . . Elle demanda à ma Tante par une grimace interrogative, ſi j'étois cette niéce en queſtion: *puis par un tour de phiſionomie* Ibid. pag. 38.

nomie des plus ſubtils, ſa bouche s'ouvrant tout-à-coup aux ris, ſes petits yeux ſe trouvérent enſevelis ſous une multitude de ſillons, qui ſembloient tracés par le plaiſir qu'elle avoit de me voir.

Troiſiéme Part. p. 31. *Dans les rangs ſubalternes, mais prêts à monter aux premiers, eſt une jeune Chanteuſe, dont la fineſſe & la légéreté de la voix contraſtent avec la froide peſanteur de ſa figure. Pour donner une idée de ſon jeu théâtral, on peut le diviſer comme un Sermon. Faire rouler languiſſamment des yeux convulſionnaires dans la maſſe embarraſſée d'un viſage muet; voilà le premier point. Un tendre mouvement de Pagode dans la tête, de gauche à droite, puis de droite à gauche; voilà le ſecond point: tout le précis de ſa déclamation, & l'objet de nos trois complaiſantes attentions.*

Un cran plus bas que la précédente, eſt une Momie femelle, qui ſemble être de tout point un qui-pro-quo du Sort. A ſa couleur on voit que la Nature l'avoit déſignée pour naître en Egypte; *le Sort en a fait une* Européenne. *A ſa voix on ſent qu'elle étoit deſtinée à faire chanter des Marionnettes; le Sort l'a placée ſur un grand & célébre théatre. Voilà de ſes bévues ordinaires.*

Part. III. pag. 33. *Tel qu'un Pigeon amoureux, préſentant un faſtueux eſtomac, & donnant à ſa tête mille tours coquets, entra dans ce lieu, le front paré d'une mouche, ce Poëte ſi cher à nos Provinciaux, qui moins fier que ſes confréres, n'a pas dédaigné d'enjoliver par ſes vers les petits*

contes

contes plaisans dont ma vieille nourrice amusoit si agréablement mon enfance.

Le sel âcre d'une raillerie perçante n'infecte jamais ses plaisanteries, parce qu'il a plus pour objet le désir d'amuser & de réjouir ceux-mêmes qu'il raille, que la triste gloire de s'élever un trophée ensanglanté des dépouilles de l'amour-prore d'autrui. Ibid. P. II. pag. 76.

Quel jargon! O *Moliere*! *Moliere*! y eut-il jamais un langage prétieux plus digne de tous les traits de ta satire? Au-reste je n'ai fait que copier au hazard les premiers morceaux qui me sont tombés sous les yeux à à l'ouverture du Livre. Il y a sans-doute des traits plus singuliers encore; mais je n'ai pas le tems de les chercher, & je me contenterai de vous faire observer quelques expressions du plus ridicule galimathias que j'aye jamais vu:

Une affectation fréquente de darder tout-à-coup des tons bruyans pris à sec. Lettre XIX. p. 53.

Une prononciation serrée, par laquelle toutes les syllabes filtrées par le nez, en s'atténuant peu à peu, se noient à la fin dans le vague des sons.

Un aprentif Ménétrier qui sortant d'un antre bachique, vient agacer les vapeurs de son vin contre la tranquillité publique. Lettre XVI. p. 18.

Nous jugeâmes convenable de ne plus faire garder l'incognitò à ma santé, & mille autres babioles pareilles, qui ne ressemblent pas mal au stile d'*Arlequin déguisé en Apoticaire*, qui dit à sa Maîtresse: *mon esprit est si constipé dans le bas-ventre de mon ignorance*, Lettr. XV. pag. 8.

rance, qu'il me faudroit un ſirop de vos lumiéres pour liquéfier la matiére de mes ſentimens. Si l'Auteur des *Lettres de* THERESE a voulu faire le boufon, il faut avouer qu'il y a aſſez bien réuſſi ; mais gardez-vous d'ambitionner un pareil ſuccès. Si la bonne plaiſanterie eſt la marque d'un eſprit fin & délicat, la mauvaiſe eſt la preuve du contraire. Cette voie, loin de vous mener à la réputation d'homme d'eſprit, vous feroit même perdre celle d'homme ſenſé.

Voici comment Mme. de *Sevigné*, peint ; & vous allez, je ne dis pas voir un excellent pinceau, mais entendre la Nature-même.

Lettre CCXXXIII. *Il m'eſt venu voir un Préſident, avec qui j'ai une affaire que je vais eſſayer de finir, pour avancer mon retour, autant que je le puis. Ce Préſident avoit avec lui un fils de ſa femme, qui a vingt ans, & que je trouvai, ſans exception, la plus agréable & la plus jolie figure que j'aye jamais vue : j'allai dire que je l'avois vu à cinq ou ſix ans, & que j'admirois, comme Mr.* de Monbazon (a), *qu'on pût croître en ſi peu de tems : ſur cela, il ſort une voix de ce joli viſage, qui me plante au nez d'un air ridicule, que* mauvaiſe herbe croît toujours : *voilà qui fut fait, je lui trouvai des cornes ; s'il m'eût donné des coups de maſſue ſur la tête, il ne m'eût pas*

(a) Il diſoit de ſon fils, *croiriez-vous bien que je l'ai vu pas plus haut que cela.*

pas plus affligée. Je jurai de ne me plus fier aux phiſionomies.

Il y avoit un parent de l'Abbé Bayard, *qui étoit avec nous à* Langelar; *s'il y eût été en même tems que la Ducheſſe, il eût été fort digne qu'elle eût tiré deſſus. Elle n'avoit rien trouvé de ſi bon dans ſon voyage; il ne dit & ne fait rien à gauche; il eſt jeune & joli, danſe la bourée; il fait des chanſons avec une facilité ſurprenante. Il vint une femme nous voir, qu'on ſoupçonne d'être coquette: voici ce qu'il dit tout de ſuite à* Bayard, *& qui me revint enſuite; car le petit homme eſt poli, & craignoit d'offenſer mes chaſtes oreilles*, &c. Lett. CCLXXIX.

On trouve dans les *Lettres Galantes de Mr. de* FONTENELLE peut-être autant de penſées fines que dans celles de Mme. *de Sevigné*; mais on n'y apperçoit ni cette aimable naïveté, ni cette légéreté qui dominent dans ces derniéres. Les unes ſont le fruit de l'Art, les autres celui de la Nature. On diroit que les *Muſes* ont dicté les Lettres du célébre Académicien, & que les *Graces* ont guidé la plume de l'illuſtre Marquiſe.

Cette différence poſée, voyons un portrait de la main de Mr. *de Fontenelle.*

Tout le mal n'eſt pas que vous vous mariez, Mademoiſelle, *le pis eſt que Votre mariage ne puiſſe ébranler ma fidélité pour vous. Je n'ai point ici d'autre inſtrument de ma vengeance que la belle* Flamande, *& c'eſt un inſtrument dont il n'eſt pas aiſé de ſe ſervir. Il* Voy. Lett. du Chev. d'Her. Lettre XXX.

ne tient pas à moi que je ne l'aime, je vais tous les jours chez elle dans cette intention, je me diſpoſe à la tendreſſe autant qu'il eſt poſſible; mais de ſon côté elle ne ſeconde point mes deſſeins, elle ne s'aide point. Je vois une figure belle & bien taillée, & où l'art ne peut rien diſputer à la nature, mais c'eſt tant pis. Ses yeux qui ſont grands & noirs, ne ſavent que regarder fixement, ils n'ont point ces tours fins & ces mouvemens délicats, que donne, ou l'envie de plaire, ou la joie d'avoir plû.

Sa bouche, qui eſt & la plus petite, & la plus vermeille, & la mieux façonnée du monde, ne ſait que rire, mais elle ne ſourit point. Et qu'eſt-ce que ces ris immodérés & ſouvent ſtupides, auprès de la douce retenue & de l'affetterie ſpirituelle des ſouris? Si elle marche, ce n'eſt que pour aller où elle veut aller, ce n'eſt point pour ſe donner des airs plus libres ou des graces plus nobles. Enfin elle n'eſt belle qu'à cauſe qu'on eſt belle avec les traits qu'elle a; & ſi elle n'eſt pas laide, ce n'eſt point ſa faute. Surtout elle dit des choſes d'une naïveté qui me fait ſuer; & quand je vois qu'elle ouvre la bouche, ou je prens bien vite la parole, ou je détourne la tête pour ne l'entendre point, & me tenir toujours en état d'être amoureux d'elle. Je ſai combien mon amour pour elle eſt tendre, c'eſt-à-dire, aiſé à bleſſer, & difficile à conſerver; auſſi je le ménage avec un ſoin incroyable, je ne l'expoſe point à de longues converſations, moins encore à des tête-à-têtes, qui ſeroient des périls dont il ne ſe tireroit jamais, & avec tout

cela

cela le pauvre amour a bien de la peine à ſubſiſter.

Vous m'allez dire que j'ai grand tort de n'être pas fou de cette Flamande, *moi qui ai toujours publié qu'il n'y avoit rien de ſi aimable que la Nature. A cela je ne ſai que répondre, ſinon que ſi c'eſt la Nature, je ne croyois pas que la Nature fût faite ainſi. Je m'en étois fait une fauſſe idée, parce que je ne l'avois jamais vue. Ah que vous avez bien pris vos meſures pour me trahir, & dans le tems de mon abſence, & lorſque j'étois dans un lieu où il n'étoit pas poſſible que je me vengeaſſe!*

CHAPITRE XVIII.

Des Lettres familiéres.

LEs Lettres familiéres ſont les plus commodes, & peut-être les plus aiſées à écrire. On n'y obſerve aucune ſorte de cérémoniel, & l'on n'y garde aucun ordre. On y voltige, pour ainſi dire, d'un ſujet à l'autre, & cette variété eſt ſouvent ce qui en fait le ſel. Il n'eſt pas néceſſaire d'y ménager des tranſitions avec art, ni d'y amener les ſujets par des conſéquences & des raiſonnemens ſemblables à ceux que les Orateurs emploient pour conduire inſenſiblement l'eſprit de l'Auditeur d'une propoſition à l'autre. Cet art ſeroit préciſément un défaut dans les Lettres familiéres, qui doivent paroître é-

crites avec une eſpéce de négligence, & chez qui *le deſordre eſt un effet de l'art.* On écrit familiérement à ſes Amis, & à des Parens. On ne met ni *Monſieur*, ni aucun autre titre au haut de la Lettre ; on ſe contente de le placer dans la premiére ligne, quelquefois même on l'omet entiérement, ſelon que l'on eſt plus ou moins familier, & l'on termine la Lettre par *Adieu*, ou quelque choſe de ſemblable.

Les expreſſions proverbiales, les termes comiques, placés à propos, entrent agréablement dans le Stile familier. On y met quelquefois des mots provinciaux, comme quand Mme. *de Sevigné* dit, les *Pichons*, des *petoſes*, &c. tous termes que Mme. *de Grignan* entendoit fort bien, puiſqu'ils ſont tirés du patois d'un Pays où elle ſe trouvoit alors, & que d'ailleurs ces mêmes mots avoient été ſouvent répétés dans leurs converſations ; car il ſeroit ridicule d'employer, dans des Lettres familiéres des termes étrangers, s'ils n'étoient parfaitement entendus de celui à qui l'on écrit.

Les ſentimens, les penſées vives & agréables doivent dominer dans une Lettre familiére : ſur quoi je ne puis m'empêcher de vous rappeller une obſervation de Mme. *de Sevigné* ſur le ſtile de Mme. DE BAGNOLS : *Pour ſon ſtile il m'eſt inſupportable, & me jette dans des groſſiéretés de peur d'être comme elle ; elle me fait renoncer à la délicateſſe, à la fineſſe, à la politeſſe, crainte de donner*

Lettre CCCXL. VI. Tom. IV. p. 155.

donner dans ces tours de paſſe-paſſe, comme vous dites: cela eſt triſte de devenir une paiſane. On ſent qu'on ſeroit digne de ne pas vous déplaire, par l'envie qu'on en a, *& cent autres babioles que je ſai quelquefois par cœur, & que j'oublie tout d'un coup. Nous appellons cela des* chiens du Baſſan, *ils ſont enragés à force d'être devenus méchans.*

Vous voyez par-là que les penſées recherchées, les tours affectés, ne ſont pas des beautés dans les Lettres, & que pour vouloir parler un langage trop diſtingué, on tombe dans le précieux. Un langage ſimple, naturel, mais vif & léger, un ſtile coupé, voilà ce qui fait le mérite des Lettres familiéres. Vous avez, dans la remarque ci-deſſus, un exemple de cette vivacité. Obſervez comme l'illuſtre Marquiſe paſſe du ſtile de Mme. *de Bagnols* au trait même qu'elle en cite.

Mais voici dans une même Lettre pluſieurs exemples de ces tranſitions ſubites, qui rendent le ſtile ſi vif.

Nous avons ici une petite Huguenotte, *qui dit que les enfans morts ſans baptême, vont droit en Paradis ſur la foi de leurs Péres. Ah!* Mademoiſelle, *vous vous moquez de moi; comment voulez-vous qu'un enfant d'*Adam, *qu'une partie de cette maſſe corrompue voie & connoiſſe Dieu? Il ne faut donc point de Redempteur, ſi l'on peut aller au Ciel ſans lui; voilà,* Mademoiſelle *une grande héréſie.* - - - - - - - - - - - - - - -

Je me réveillai beaucoup par cette diſpute, ſans cela j'étois morte ; car cette fille étoit venue avec une Mme. de la Hameliniere, *dont le mari eſt votre parent. Cette Femme eſt une eſpéce de beauté que vous avez vue une fois à* Paris ; *elle a un Amant à bride abattue : elle eſt deux ou trois mois chez lui ; elle s'en va à* Paris, *à* Bourbon *familiérement avec lui : elle va par-tout avec ſon équipage : elle eſt préſentement ici avec ſix beaux chevaux gris, qui ſont à Mr. le Marquis : c'eſt auſſi le cocher de Mr. le Marquis ; & ſon caroſſe, elle en parle ſans fin & ſans-ceſſe.*

Cette Femme n'a point d'affaires : elle ne cherche qu'à faire des viſites ; elle vient de vingt lieues, & tombe ici comme une bombe à l'heure que j'y penſe le moins. D'abord me voilà à me cacher dans ces Bois, comme vous ſavez, pour différer mon martyre ; enfin, il faut revenir ; je trouve cette grande & belle Femme, que je ne connois quaſi point, avec une troupe à peu près comme celle de Mme. de Chévigni *à* Fresne : *une petite fille, une Demoiſelle toute bouclée, c'eſt la* Huguenotte ; *une autre guimbarde : je me mets d'abord dans les belles humeurs de dire malgré moi des rudeſſes ; une chaiſe qu'on va rompre, une cérémonie de guinguois* ; ne voudriez-vous pas, *Madame*, que je paſſaſſe devant vous ? *On ſoupe enfin*, &c.

Ces interlocutions ne ſont point amenées, comme vous voyez. Mme. *de Sevigné* parle à ces perſonnes, & les fait par-

parler, ſans avoir recours à ces phraſes, *dit-elle*, *repliqua-t-elle*, *lui répondis-je* &c. Il ſemble qu'elle n'ait pas le tems de s'arrêter à ces petits lieux-communs, qui ne feroient que rallentir la légéreté de ſon crayon.

J'ai dit que le Stile coupé convient très-bien aux Lettres familiéres ; mais il faut prendre garde de ne pas affecter de ne parler que par petites phraſes indépendantes. Un pareil ſtile eſt préciſément ce qu'on appelle un ſtile *hachè*, qui véritablement n'eſt pas naturel. Tel eſt en *Latin* le ſtile de *Senéque*, dont toutes les penſées ainſi coupées & renfermées dans des bornes trop étroites, ont plutôt l'air de ſentences que de penſées. Ce défaut eſt aſſez commun aujourd'hui parmi pluſieurs Ecrivains *François*, qui ſont au régne de LOUIS LE GRAND, ce que *Senéque* eſt à celui d'AUGUSTE, c'eſt-à-dire, l'époque de la décadence du goût. Heureuſement pluſieurs grands Ecrivains ſe ſont élevés contre cet abus, ainſi que contre quelques autres qu'on remarque dans divers Ouvrages modernes. Donnez donc à vos penſées une étendue raiſonnable. Soyez vif dans vos expreſſions, mais, je le répéte encore, ſoyez naturel. Evitez dans les Lettres, & ſurtout, dans les familiéres, le ton oratoire ; mais n'affectez point cette eſpéce de petillement que fait un grand nombre de petites phraſes placées les unes près des autres. Fuyez

cette affectation autant que celle des pointes, des métaphores outrées, des métathéſes hardies, des expreſſions ſaillantes, des conſtructions inuſitées. Ne joignez pas un mot familier & trivial avec un mot noble & ſavant; ni les termes du Palais avec ceux de la Grammaire, comme on l'a reproché à l'Auteur des *Nouvelles Fables*, qui appelle une groſſe ravę *un phénoméne potager*; la valeur héréditaire dans la Maiſon de CONDE', *un Pléonasme décidé*; un talent héréditaire *un avancement d'hoirie*; un Marchand d'Oiſeaux, *un Marchand de romage*; les ſeize Planétes, *le Sénat planétaire*, &c.

Les Lettres familiéres étant plus qu'aucune autre l'image de la converſation entre Amis, il ne faut pas y chercher plus de façon qu'à la converſation même; s'entend la converſation des honnêtes-gens, qui parlent bien, & qui penſent avec délicateſſe.

J'ai dit que dans les Lettres familiéres on paſſe rapidement d'un ſujet à l'autre; c'eſt que dans la converſation ordinaire dont la contrainte eſt bannie, on parle légérement de tout ce qui ſe préſente à l'eſprit.

Une perſonne d'eſprit doit ſe faire un ſtile propre, & ne pas copier celui d'un autre. L'imitation eſt permiſe; mais autant qu'on peut on doit paroître original, n'y ayant rien de plus inſupportable qu'une mauvaiſe copie. Ne répétez pas ces pen-

penſées uſées qu'on trouve par-tout, & qui quoique bonnes en elles-mêmes marquent une grande ſtérilité d'eſprit. Suivez plutôt l'exemple de Mme. *de Sevigné*. *J'ai reçu*, dit-elle, *une Lettre de* Guitaut *fort douce & fort honnête; il me mande qu'il a trouvé en moi depuis quelque tems mille bonnes choſes, à quoi il n'avoit pas penſé. Et moi, de peur de lui répondre ſottement que je crains bien de détruire ſon opinion, je lui dis que j'eſpére qu'il m'aimera encore davantage, quand il me connoîtra mieux. Je réponds toutes les extravagances qui ſe préſentent à moi, plutôt que ces ſelles à tous chevaux, dont nous avons tant ri ici.*

Cette délicateſſe de Mme. *de Sevigné* mérite bien que vous y faſſiez attention. Vous voyez qu'elle aime mieux ſe louer en quelque ſorte elle-même, que d'employer ces phraſes uſées & rebattues, qu'elle appelle plaiſamment *des ſelles à tous chevaux*. Il faut avouer que la louange eſt modifiée par le mot *j'eſpére*, qui eſt une façon modeſte de parler de ſoi avantageuſement.

Mais quand cela ne ſeroit point, il eſt toujours certain que la penſée eſt agréable, & que l'air de nouveauté & d'original qu'elle a, fait excuſer le petit éloge qu'elle renferme. C'eſt ainſi que tout ce que dit cette illuſtre Dame plaît & amuſe. Les choſes mêmes les plus communes, celles qu'elle répéte le plus ſouvent, comme ſon amitié pour ſa fille, ſes lec-

lectures &c. ont toujours un air de nouveauté, & des graces qu'on ne trouve dans aucunes Lettres de cette eſpéce, ſans en excepter (au jugement de Mr. *Bayle*) celles de *Cicéron* même. Au-reſte ces Lettres vous ſont trop connues pour que je m'amuſe ici à vous en faire de longs extraits. Il ſuffira de vous dire qu'elles ſont le meilleur modéle que vous puiſſiez choiſir ponr le ſtile familier.

Des Lettres d'Amour.

Ces ſortes de Lettres-ici ne fourniſſent pas beaucoup d'obſervations. Le cœur y doit avoir plus de part que l'eſprit, ſuppoſé que l'amour ſoit véritable. S'il eſt feint, c'eſt l'eſprit qui les dicte; le cœur n'y eſt pour rien. Mais comme vous êtes d'un caractére à ne jamais jouer un perſonnage ſi peu digne d'un honnête homme, je ne crois pas devoir vous donner des règles pour peindre un amour feint, & il y a peu de choſe à dire ſur la maniére d'exprimer un amour véritable.

Je ſuis d'avis que votre ſtile ſoit ſimple, & vos penſées vraies. Les tropes, les figures grandes & poëtiques ſont inſupportables dans les Lettres, ſans même en excepter celles où l'on peint les paſſions. Il ne faut y employer que des termes de la converſation, ſans aller choiſir ceux qui ſont réſervés à la Poëſie ou

à l'Eloquence, qui ne pourroient que rendre inſipide & votre Lettre & votre paſſion.

Si vous employez ces phraſes rebattues. *Vous voulez ma mort, hé bien mon déſeſpoir achévera ce que vos rigueurs ont commencé. Oui je mourrai, puiſque la mort eſt le ſeul remède aux maux que j'endure.*

Vos yeux ont allumé une flamme qui me conſume, & que rien ne ſauroit jamais éteindre. Si vous l'aprouvez, je ſuis le plus heureux des hommes; ſi elle vous déplaît, ma main percera ce cœur qui oſe vous aimer, & vous vengera de ſa témérité.

Toutes ces penſées & ſemblables ſont fades, parce qu'elles manquent de vérité & de juſteſſe. On les paſſe aux Poëtes, dont le talent eſt de feindre & d'exagérer, & dont on n'exige pas l'exactitude de la Logique: mais dans un écrit où tout doit être ſimple & naturel, c'eſt ſe moquer que de dire des choſes qui le ſont ſi peu.

On croit communément que l'amour étant une paſſion violente qui jette le trouble dans toutes les facultés de l'ame, une Lettre où cette paſſion eſt peinte doit ſe reſſentir du déſordre de l'eſprit de celui qui l'écrit, & on le juge plus ou moins amoureux ſelon qu'il y a plus ou moins d'ordre & de raiſon dans ſes penſées & dans ſes expreſſions. Mais je ne ſai s'il n'y a pas des femmes aſſez raiſonnables pour mépriſer un Amant phrénétique & extravagant; & ſi le bon-ſens, la dé-

délicateſſe des ſentimens, ne ſont pas préférables à une fougue, une véhémence qui fait perdre la raiſon.

Vous gagnerez toujours à être raiſonnable dans ces ſortes de Lettres, parce qu'au cas qu'on ait l'indiſcrétion de les montrer, vous conſerverez toujours la réputation d'homme ſenſé; au-lieu que ſi vous faiſiez le contraire, on vous regarderoit avec raiſon comme un étourdi & un viſionnaire.

Dans les Lettres d'amour les hommes & les femmes ne ſauroient être trop circonſpects. Ces ſortes d'écrits ſont ſujets à tant d'accidens, & ont de ſi fâcheuſes ſuites pour le repos & la réputation de leurs auteurs, que le mieux ſeroit de n'en jamais faire que dans le cas d'un amour légitime & avoué par des parens, entre des perſonnes aſſorties pour une union durable.

C'eſt ſurtout avec les Dames qu'il faut paroître poli & reſpectueux. Gardez-vous donc de laiſſer échapper dans vos Lettres aucune équivoque, nulle expreſſion qui puiſſe tant ſoit peu bleſſer la modeſtie.

Je n'aprouve guére ces plaintes continuelles qui ſont le ſujet des Lettres des Amans. Il me ſemble qu'à force de ſe plaindre l'un de l'autre, on parvient à ne ſe plus aimer. D'ailleurs, une Demoiſelle qui a de l'eſprit & du jugement, ne peut que mal augurer d'une Amant toujours

jours mécontent & toujours grondeur. Elle le ſoupçonne d'être jaloux, inquiet, & d'une humeur difficile. De la douceur, de la ſoumiſſion, du reſpect, voilà ce qu'il faut pour plaire aux Dames.

Il y a néanmoins une maniére de ſe plaindre qui n'eſt pas deſagréable, mais elle demande beaucoup d'eſprit & d'adreſſe.

Lettre d'une Religieuſe Portugaiſe Lett. IV.

Quoi! Vous ſerez toujours froid & pareſſeux, & rien ne pourra troubler votre tranquilité? Que faut-il donc faire pour l'ébranler? faut-il ſe jetter dans les bras d'un rival à votre vue? car hors ce dernier effet d'inconſtance que mon amour ne me permettra jamais, je croirois vous avoir dû faire appréhender tous les autres. J'ai reçu la main du Duc d'Almeyda *à la promenade, j'ai affecté d'être auprès de lui pendant le ſoupé, je l'ai regardé tendrement toutes les fois que vous avez pu le remarquer, je lui ai même dit des bagatelles à l'oreille que vous pouviez prendre pour des choſes d'importance, & je n'ai jamais pu vous faire changer de viſage. Ingrat! avez-vous bien l'inhumanité d'aimer ſi peu une perſonne qui vous aime tant? Mes ſoins, mes faveurs & ma fidélité n'ont-ils point mérité un moment votre jalouſie? Suis-je ſi peu précieuſe pour celui qui m'eſt plus précieux que mon repos & que ma gloire, qu'il puiſſe enviſager ma perte ſans frayeur? Hélas! l'ombre de la vôtre me fait trembler, vous ne jettez pas un regard ſur une autre femme qui ne me cauſe un friſſon mortel; vous n'accordez pas*

pas une action à la civilité la plus indifférente, qui ne me coute vingt-quatre heures de déſeſpoir ; & vous me voyez parler tout un ſoir à un autre à votre vue, ſans témoigner la moindre inquiétude. Hà ! vous ne m'avez jamais aimée, & je ſais trop bien comme on aime, pour croire que des ſentimens ſi oppoſés aux miens, puiſſent s'appeller de l'amour. Que ne voudrois-je point faire pour vous punir de cette froideur ? Il y a des momens où je ſuis ſi tranſportée de dépit, que je ſouhaiterois en aimer un autre. Mais quoi ? au milieu de ce dépit je ne vois rien au monde d'aimable que vous. Hier même que vos tiédeurs vous ôtoient mille charmes pour mes yeux, je ne pouvois m'empêcher d'admirer toutes vos actions ; vos dédains avoient je ne ſais quoi de grand qui exprimoit le caractére de votre ame, & c'étoit de vous que je parlois à l'oreille du Duc, tant je ſuis peu la maîtreſſe des occaſions de vous offenſer ; je mourois d'envie de voir faire quelque choſe qui me fournît un prétexte de vous faire une bruſquerie publique. Mais comment aurois-je pu vous la faire ? Ma colére même eſt un excès d'amour, & dans le moment que je ſuis outrée de rage pour votre tranquilité, je ſens bien que j'aurois des raiſons de la défendre, ſi je ne vous aimois juſqu'au déréglement. En effet mon frére nous obſervoit, & la moindre affectation que vous euſſiez témoignée de me parler m'auroit perdue, &c.

Voilà un exemple de plainte où il y a bien du ſentiment & de la délicateſſe. En voici un autre de la même eſpéce.

Ah !

Ah! Monſieur, *mes craintes n'étoient que trop juſtes. Que je ſerois heureuſe aujourd'hui, ſi elles avoient pu me ſervir toujours contre vos déſirs! Cette certitude que j'avois de vous perdre un jour, contre laquelle vous me raſſuriez par tant de ſermens, qui me couteit tant de larmes, vient donc enfin de m'être confirmée par vous. Ingrat, vous m'abandonnez! Avez-vous prévu ce qui m'en va couter? Vous êtes-vous réſolu à me faire mourir de douleur? Avez-vous pu oublier ſitôt avec quelle tendreſſe je vous aime? Vous épouſez Mlle. de la S***! Barbare! & je me vois réduite à vous perdre, ſans oſer ſeulement me plaindre de votre inconſtance! Ne m'oſez-vous confier votre bonheur; & quoiqu'il m'en doive couter le mien, préſumez-vous aſſez mal de moi, pour croire que je ne vous le ſacrifierai pas? Mon cœur ne m'a jamais rien reproché ſur vous; mais je me croirois peu digne de votre eſtime, ſi dans cette occaſion je ſuivois tous les mouvemens qu'il m'inſpire. Il faut m'y arracher, & renoncer à vous pour jamais. Pour jamais, grand Dieu! & c'eſt ma propre bouche qui me prononce un arrêt qui peut-être ne ſortiroit point de la vôtre. Ces jours que vous paſſiez à m'aſſurer de votre tendreſſe, ſeront à jamais perdus pour moi. Vous vivrez pour une autre, vous oublierez dans ſes bras mon amour & ma douleur, vous ne me direz plus que vous m'aimez, vous pourrez vous réſoudre à ne le plus ſentir. Ah Dieu! qui vous forçoit de m'aimer?*

Lettre de la Marq. de M... LII.

les plus graves. C'eſt un grand art dans le ſtile epiſtolaire du genre galant, ou familier, que de placer des interrogations à propos : outre qu'elles ont je ne ſai quoi de vif, elles ſont une variété agréable, qui divertiſſent l'eſprit & ſaiſiſſent l'imagination beaucoup plus vivement que des façons de parler moins animées.

De la Forme Matérielle des Lettres.

J'appelle *forme matérielle des Lettres* le cérémonial qu'on y doit obſerver, & c'eſt de quoi je vais parler en peu de mots. Pour le faire avec ordre, je commencerai par les Titres, delà je paſſerai aux Souſcriptions, & je finirai par la politeſſe qui doit être obſervée dans les Lettres.

Des Titres. Nous n'avons proprement que cinq titres en François, *Sire*, *Monſeigneur*, *Monſieur*, *Madame*, *Mademoiſelle*. A quoi on ajoûte, ſelon les rangs, *Majeſté*, *Alteſſe*, *Eminence*, *Excellence*, *Grandeur*, qui ne s'emploient jamais au vocatif, ni en ſeconde perſonne, comme cela ſe pratique en quelques autres Langues.

On dit *Monſeigneur* à tous les Princes du Sang & autres, aux Ducs & Pairs, & aux Maréchauux de *France* : mais on ne donne de l'*Alteſſe Séréniſſime* qu'aux ſeuls Prin-

Princes du Sang, & aux Princes Souverains & indépendans. Je parle de ce qui ſe pratique en *France*, & ne prétens pas décider de l'uſage des autres Nations.

Eminence aux Cardinaux, *Excellence* aux Ambaſſadeurs Plénipotentiaires. Les Evêques ont inventé pour eux le titre de *Grandeur*, & prétendent qu'on leur donne du *Monſeigneur*; mais il n'y a guére que les Curés & autres Prêtres qui ayent cette complaiſance. Les Gens de condition les appellent *Monſieur*, & écrivent *A Monſieur Monſieur de la Pariſiére Evêque de Nimes.*

En écrivant à un grand Seigneur il ne faut ajoûter à ſon nom propre que ſa principale qualité ſur la ſuſcription, ou deux tout au plus, encore faut-il que ce ſoient deux Dignités éminentes, & ne pas imiter ceux qui mettent tous les Emplois & juſqu'aux noms des Terres. Ces Kirielles de titres ſont puériles.

Il faut laiſſer le plus d'eſpace qu'il eſt poſſible entre la premiére ligne de la Suſcription & la ſeconde. Cela eſt plus reſpectueux.

Quand on écrit au Roi ſon Maître, on met ſimplement. *Au Roi* ſur la ſuſcription, & dans la Lettre *Sire*, & *Votre Majeſté*. Si on écrit à un autre Roi, il faut le diſtinguer par le nom de ſon Royaume; *Au Roi de Dannemarc*, *A la Reine de Portugal*. Il n'y a que les Perſonnes d'un rang diſtin-

gué & qui ont part aux affaires publiques qui osent écrire des Lettres au Roi. Ceux d'une condition inférieure, qui ont des graces à demander ou des propositions à faire, doivent se servir de la voie du Placet, ou du Mémoire, qui est la plus respectueuse.

Si un Cardinal est Prince, on lui donne le titre d'*Altesse Eminentissime*. Et l'on dit *Altesse Royale* aux Princes de la Famille Royale, Fils & Petits-fils seulement.

On donne le titre de *Révérence* aux Religieux constitués en dignité dans leur Ordre. C'est à peu près tout ce qu'il y a d'important à observer sur cet article.

Des Souscriptions.

Dans les Lettres familiéres, les Souscriptions ne demandent pas beaucoup d'aprêt. Souvent on les termine sans les souscrire, ce qui arrive quand par un commerce continuel avec un Ami, on l'a mis en état de ne pas se méprendre à l'écriture.

Il n'en est pas de-même des Lettres de cérémonie, de celles qu'on écrit à un Supérieur, ou à un égal, ou à un inférieur avec qui on n'est point familier. Toutes ces Lettres demandent des souscriptions différentes.

A un Supérieur il faut que la souscription termine la derniére période, & que les mots *Je suis*, *J'ai l'honneur d'être*, ou semblables, ne commencent pas la derniére période, mais qu'ils en soient le dernier membre.

Quand

Quand on n'eſt pas extrêmement inférieur, on eſt *avec reſpect*. Si on eſt fort inférieur, *avec beaucoup de reſpect*, *avec un profond reſpect*. Mais ce n'eſt guére que du ſujet au Souverain qu'on emploie le ſuperlatif *avec un très-profond reſpect*, *Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur*.

A ſes égaux, on dit, *Je ſuis avec beaucoup d'attachement*, ou, *très-ſincérement Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur*.

A ſes inférieurs qui ont quelque talent ou mérite, *Je ſuis avec eſtime*, *avec beaucoup de conſidération*, *Votre très-obéiſſant*, ou, *Votre très-humble Serviteur*, *Votre bien humble Serviteur*.

Si on eſt extrêmement ſupérieur, comme d'un Maréchal de *France* à un Marchand, *Je ſuis Votre affectionné Serviteur*. Les Princes du Sang ajoûtent, même à l'égard des perſonnes de qualité, *à vous ſervir*, ſans dire *Serviteur*, de maniére qu'ils ſouscrivent ainſi; *Je ſuis Votre très-affectionné à vous ſervir*.

Au-reſte le Domeſtique ou Officier d'un Prince ou d'un autre grand Seigneur, ne doit lui écrire qu'en forme de Mémoire, tant qu'il eſt à ſon ſervice, parce qu'il eſt ridicule de ſe ſigner le *très-humble Serviteur* de ſon Maître.

De la politeſſe qu'on doit obſerver dans le commerce de Lettres.

Quand on écrit à un Supérieur, il faut placer le *Monſieur*, ou *Monſeigneur*, à quatre doigts au-deſſous de la premiére ligne, au

au milieu de la feuille, & répéter ce même mot dans la même ligne, ou tout au moins dans la ſeconde. Dans le corps de la Lettre on dit deux ou trois fois *Votre Majeſté*, *Votre Alteſſe Séréniſſime*, *Votre Excellence*, ſelon la perſonne à qui l'on parle. Je dis deux ou trois fois, parce que notre Langue ne permet pas que nous parlions longtems à la troiſiéme perſonne. C'eſt pourquoi il eſt d'uſage qu'en parlant au Roi même nous diſions *Vous*. *C'en eſt fait*, SIRE, *vos déſirs ſont accomplis*; l'Europe *eſt calme*, *la mer eſt libre*, *l'amitié ſuccéde à la haine* &c. *Au milieu de vos victoires*, *Vous avez ſouhaité la paix*, *Vous l'avez offerte à vos Ennemis* &c.

Cela fait voir combien ſe trompent ceux qui croient que c'eſt une injure que de dire *Vous* à un Prince, ou à un Gentilhomme titré. Cela peut être en *Allemand*, où l'on parle toujours à la troiſiéme perſonne du pluriel; mais je puis aſſurer qu'il n'y a rien de ſi fade en *François*, que d'affecter de ne parler qu'à *Votre Majeſté*, *Votre Alteſſe*, *Votre Excellence*. Ces mots n'étant jamais pris pour la perſonne-même à qui l'on parle, demandent en *François* la troiſiéme perſonne, ce qui en rend la fréquente répétition burleſque.

J'avertis les *Allemands* de ne jamais commencer leurs Lettres en *François* par *Votre Alteſſe*, *Votre Excellence*, à la place de *Monſieur*,

ſieur, *Monſeigneur*, ou, *Madame*, comme je l'ai vu pratiquer à quelques-uns d'entre eux.

C'eſt contre le reſpect d'envoyer à un Supérieur une Lettre où il y a des ratures & des interlignes, de lui parler par interrogation, les interrogations ſuppoſant quelque familiarité. On peut néanmoins en uſer avec un Supérieur, pourvu que ce ſoit rarement, à propos & avec goût. Les apoſtilles & poſtcrits doivent être bannis de ces ſortes de Lettres.

Il faut bien ſe garder d'abréger les Titres de la Perſonne à qui l'on écrit, & de mettre *Mr.* pour *Monſieur*, *Mrg.* pour *Monſeigneur*, *V. M.* pour VOTRE MAJESTE', & ainſi du reſte. Toute abréviation eſt une négligence, & la négligence envers certaines perſonnes eſt un manque de reſpect.

Il n'eſt pas poli de charger un Supérieur de complimens pour un autre, il ne l'eſt pas non plus d'employer une main étrangére pour lui écrire, à moins qu'on n'ait quelque forte raiſon d'en uſer ainſi. C'eſt une marque d'eſtime, ou d'amitié, quand le Supérieur écrit de ſa propre main à l'inférieur; mais c'eſt un devoir à l'inférieur.

On ne ſe ſert de chifre dans une Lettre que dans la date: les autres noms numéraux doivent s'écrire tout du long.

On termine la Lettre à un Supérieur en plaçant *Monſieur*, ou *Monſeigneur*, environ

quatre doigts au-deſſus de *Votre très-humble*, &c. & au milieu de la feuille; les mots *Votre tres-humble* &c. placés tout au bas & à un côté, c'eſt-à-dire, à la droite; la date de l'autre à l'oppoſite.

Pour écrire au Souverain on prend d'ordinaire du papier *in-folio*, mais cette eſpéce de reſpect n'eſt due qu'à lui.

Je ne vous conſeille point de tutéyer jamais perſonne dans vos Lettres, fuſſiez-vous encore plus familier avec un Ami qu'avec l'autre. Cette maniére de parler eſt trop rude, & quoiqu'il y en ait quelques exemples, elle eſt inuſitée dans notre Langue.

MONSIEUR,

Je finirai, par une maxime dont la pratique ne peut que vous faire honneur, c'eſt qu'à l'égard des égaux & des inférieurs, on ne riſque rien à leur écrire avec bonté & avec politeſſe; loin de s'avilir, on s'illuſtre par cette conduite.

Les hauteurs dégradent le Supérieur, la modeſtie & la douceur l'élévent au-deſſus de ſon rang. Je n'ai donc garde de preſcrire des bornes à votre politeſſe envers vos égaux & vos inférieurs. Si j'ai un conſeil à vous donner, c'eſt de traiter les premiers comme vos Supérieurs, & les ſeconds comme vos égaux. C'eſt le moyen de vous faire aimer de tout le monde. N'écoutez donc point l'amour-propre,

pre, qui vous crie ſans-ceſſe, *il faut ſentir ce qu'on eſt.* Ecoutez plutôt l'humanité, qui vous dit de ne point faire ſentir aux autres ce qu'ils ſont, & d'étudier l'art de rendre chacun content de vous ſans qu'on oublie qui vous êtes.

FIN.